

JOSEPH CHABALLE

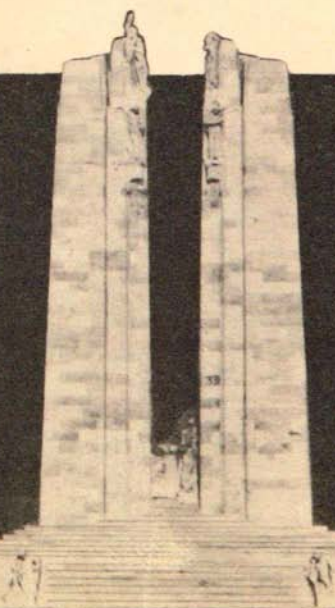
HISTOIRE DU

**22<sup>e</sup>**

**BATAILLON**  
canadien-français

Tome I

1914-1919



**CHANTECLER**



**HISTOIRE DU 22<sup>e</sup> BATAILLON  
CANADIEN-FRANÇAIS**

**Tome I**

**1914 - 1919**



Le Major-Général T.-L. TREMBLAY  
C.B., C.M.G., D.S.O., E.D.

alors qu'il était commandant du 22e Régiment  
au cours de la guerre de 1914-1918.

COLONEL JOSEPH CHABALLE



HISTOIRE DU

**22<sup>e</sup>**

BATAILLON  
canadien-français

Tome I

1914-1919

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE  
L'AMICALE DU 22<sup>e</sup> DE QUÉBEC  
ET DE MONTRÉAL



LES ÉDITIONS CHANTECLER LTÉE

8125, SAINT-LAURENT

MONTRÉAL, P.Q.

1952

D  
547  
C2C43  
1952

B. Q. R.  
NO. \_\_\_\_\_

TOUS DROITS RÉSERVÉS  
OTTAWA, 1952

13

## PRÉFACE

*Sur cette colline déchirée par les obus, les vagues humaines ont déferlé les unes après les autres, dans le fracas de bombardements furieux, jusqu'au jour où, dans un suprême assaut, les soldats du vingt-deuxième régiment s'y couvrirent de gloire.*

*Aujourd'hui, la crête de Vimy est déserte et sur l'ancien champ de bataille, le grand silence est descendu. Mais deux témoins demeurent de l'héroïsme de nos soldats: le cimetière où dorment ceux qui sont tombés et le grand monument dont la silhouette blanche se détache sur le ciel.*

*Si impressionnants qu'ils paraissent à ceux qui viennent les visiter, ces tombes et ce cénotaphe seraient peu de chose, s'ils n'exprimaient un souvenir toujours vivant dans nos cœurs. Ceux qui ont combattu et ceux qui sont morts ont droit de n'être pas oubliés. Le courage et la ténacité dont ils ont fait preuve pendant la guerre ont préparé la grande œuvre de la paix. Par notre prière et par notre gratitude, nous devons leur dire: JE ME SOUVIENS.*

MAURICE ROY,  
Archevêque de Québec,  
Ordinaire des Armées.

VIMY, le 15 mars 1949.



## AVANT-PROPOS

*Un soir de l'hiver 1920, au mess du 65e Régiment à Montréal, l'hôte d'honneur était l'historien Benjamin SULTE, qui mourut trois ans plus tard.*

*Ce jeune homme de quatre-vingts ans, dans une causerie vibrante d'enthousiasme et de patriotisme, nous fit voir à l'œuvre le chercheur de hauts faits oubliés, l'évocateur des célébrités de l'histoire du Canada.*

*Honneur et merci à tous ces savants dont les travaux nous permettent de savoir que les aïeux, en plus d'être de braves gens, furent aussi des gens braves; mais que de peines pour écrire l'histoire avec un recul de deux ou trois siècles et que de lacunes qui ne seront jamais comblées.*

*Aussi, pour apprendre aux arrière-petits-enfants des soldats du 22e l'histoire de leurs ancêtres, il est nécessaire de l'écrire pendant que ceux qui y participèrent sont de ce monde et qu'ils ont encore, présents à la mémoire, les faits nets et précis. Ils les ont vécus, souvent ils les ont soulignés de leur sang, tandis que beaucoup de leurs camarades les consacraient par la mort.*

*Pour permettre à l'historien de mener à bien une telle œuvre, il faut que chacun lui apporte sa pierre, si petite soit-elle; que l'on fouille dans les souvenirs, dans les incidents personnels de la vie en campagne, à l'attaque, dans la tran-*

chée, en garnison ou en cantonnement. Un simple « poil-aux-pattes » a eu souvent l'occasion de voir en première ligne des choses que les officiers d'état-major n'ont fait que deviner puisqu'ils n'y étaient pas. D'autre part, dans une guerre de tranchées comme celle de 1914-1918, chacun ne pouvait connaître de visu que ce qui se passait dans le cadre de son champ d'action dont l'horizon parfois était bien restreint.

Pour écrire des histoires, il faut d'abord avoir du talent et de l'imagination; ensuite, il suffit de laisser courir sa plume; l'auteur crée les situations et les dénoue à son gré. Si l'un des héros devient encombrant, on le supprime ou on le marie.

Il n'en est pas de même quand, au lieu d'histoires, il s'agit de l'Histoire. Ici, on doit respecter la vérité et obtenir des précisions sur les personnes, les endroits, les dates, les faits.

Voilà ce à quoi je me suis efforcé. L'œuvre terminée, je crois qu'elle reflète l'âme du 22<sup>e</sup> Bataillon canadien français. Officiers, sous-officiers et soldats, tombés au champ d'honneur, ont édifié un monument de gloire dont leurs compatriotes ont lieu d'être fiers.

Il convient que j'explique ici comment je suis devenu l'historien du 22<sup>e</sup>.

J'eus l'idée en 1934, de publier dans un journal de Montréal auquel je collaborais, le récit de la bataille de Courcellette. De l'avis du Général TREMBLAY et des autres chefs, ce fut l'opération la plus brillante, celle qui

consacra définitivement le prestige du Régiment et le classa parmi les meilleures unités combattantes de la Guerre 1914-18. Je connaissais le sujet, car j'y avais joué un rôle. Glanant parmi les souvenirs des autres survivants pour ajouter aux miens propres, je pus recueillir une documentation assez complète avec pièces à l'appui.

Cette série d'articles sembla plaire; elle fut suivie d'autres croquis de scènes vécues de notre vie de campagne. Si bien qu'un jour, au cours d'une assemblée de l'Amicale du 22e en 1938, on me demanda d'écrire l'histoire officielle du Régiment. La guerre était finie depuis vingt ans, les souvenirs s'estompaient; le journal de campagne de l'unité, comme tous ceux de la 1ère Grande Guerre, était plus que laconique. Néanmoins, je me mis à la tâche, mais, comme il s'agissait, dans bien des cas, de faits ou d'actions auxquels je n'avais pas participé, parce qu'ils se sont passés avant ou après mon arrivée à l'unité, je dus recourir à des moyens de fortune pour me documenter. Puis l'année suivante, ce fut la 2e Grande Guerre. Ayant repris du service, j'eus alors peu de temps et moins d'occasions pour me renseigner. C'est pourquoi je ne pus faire une étude aussi fouillée de certaines opérations ni leur donner la même ampleur qu'à la bataille de Courcellette, dont je possédais les cartes, ainsi que les copies de messages échangés, etc. . . .

Je compte sur l'indulgence du lecteur pour vouloir bien excuser la concision à laquelle j'ai été forcé, dans la conjoncture, pour décrire ces opérations.

J.-H. CHABALLE



A VANT de décrire l'organisation du Régiment, sa préparation militaire nécessairement laborieuse, et les phases de son acheminement vers le théâtre des opérations, l'auteur a cru bon, dans l'intérêt du lecteur, de présenter tout de suite le 22e pris sur le vif, dans un changement de secteur au front où il combat depuis un an. On se rendra compte ainsi de sa composition et de son esprit, alors que déjà le Régiment avait donné des preuves d'endurance et de courage.

## EN GUISE D'INTRODUCTION

### L'ÉTAPE

Quelque part en France, l'été de 1916. Le long de la grand'route pavée, le 22e bataillon canadien-français, sous le commandement du lieut.-colonel TREMBLAY, chemine allègrement, sous les rayons brûlants d'un soleil d'août. La 2e division canadienne, dont il fait partie, se dirige par étapes vers un nouveau secteur. À la guerre, comme dans la vie, les déplacements sont toujours bien accueillis. On trouvera peut-être mieux, ou pire, mais c'est du nouveau, c'est l'inconnu. Pour plusieurs, ce sera la gloire; pour d'autres, ce sera la mort. Et l'on avance, avec de temps à autre, le coup d'épaule qui remonte le sac. On est, naturellement, en tenue de route (*full marching order*).

Depuis vingt-quatre heures déjà, on est en France, après avoir passé près d'un an en Belgique. On s'y croirait encore, car les villages s'appellent Steenvoorde, Oxelaere, Terdegheem, Zuytepeene, Oehtezeele, Helsthaege. Les habitants ont toutes les caractéristiques du Flamand dont ils parlent d'ailleurs la langue, en plus du français. C'est la

Flandre française; nous ne la quitterons que dans la région de Saint-Omer.

Le soldat en campagne emporte toute sa garde-robe, son mobilier et . . . ses outils de travail. Il y a d'abord l'équipement (nos hommes disent le harnachement). Tout ce qui y est attaché nous donne une vague apparence d'arbre de Noël; la baïonnette et son fourreau, la pelle, le sac à pain, la gourde, les cartouchières contenant 70 cartouches à balle; la cantine, le masque à gaz, le casque d'acier qui s'attache à l'épaule, lorsque, loin du front, on porte la « casquette »; le sac, contenant le linge de rechange, la deuxième paire de chaussures, les vivres de réserve, les articles de toilette, la cartouche de pansements. Puis l'uniforme et le fusil. La capote est transportée sur les fourgons régimentaires; elle n'est donc pas comprise dans la charge qui pèse, nous dit le *Règlement du service en campagne*, 55 livres, 6 onces et trois quarts.

C'est assez encombrant, surtout quand, après avoir parcouru 15 à 20 milles dans la journée, on recommence le lendemain, et cela pendant plusieurs jours.

L'officier est mieux partagé, car sa charge ne pèse que 40 livres, une once et demie. Mais il porte, en outre, la responsabilité. Le plus à plaindre c'est le cheval; il a sur le dos 264 livres, 15 onces et demie, y compris son cavalier, compté pour 150 livres. Il porte davantage si le cavalier dépasse ces 150 livres!

Tout en cheminant, analysons la composition de cette grande famille canadienne-française, transplantée en bloc sur le sol de l'ancienne mère-patrie, pour aider à en chasser le Boche.

On y trouve des hommes de toutes les classes, venus non seulement de chaque coin de la province de Québec, mais aussi des autres provinces du Canada et de la Nou-

velle-Angleterre. Quelques-uns avaient reçu une vague formation militaire dans les camps annuels de la milice, les autres n'y connaissaient rien. Le creuset de la discipline et de l'instruction rationnelle en a fait des soldats, de bons soldats.

Voyons d'abord les officiers. Le colonel est ingénieur, sorti parmi les premiers, en 1907, après trois ans d'études au Collège Militaire Royal de Kingston. Le commandant en second et deux autres officiers sont également ingénieurs. Puis nous comptons trois journalistes dont je suis (on trouve ces gens partout), deux avocats (autre engeance), un comptable, deux commis de banque, un architecte qui s'entend fort bien à tirer des plans; deux courtiers, deux instituteurs, trois voyageurs de commerce, le fils d'un clergyman anglais; un contremaître, un agent en douanes et quelques autres qui, de leur métier, ne faisaient rien! Il y a aussi le capitaine BRAULT, notre médecin, et le capitaine DOYON qui est... Dominicain. Au régiment, ceux-ci continuent leur profession; le premier s'efforce à nous faire vivre, le second nous aide à bien mourir, le cas échéant. Il est aussi chargé de la cantine, ce qui permet d'écarter les abus quelquefois inhérents à ce genre d'établissement.

Passons maintenant aux sous-officiers et soldats. Le sergent qui marche à mes côtés était constable à Montréal et cela se voit. Son voisin est un gars des chantiers de la Tuque; derrière lui, il y a un pêcheur de Gaspé, un commis de banque qui est mon ordonnance, un manoeuvre de la « Wayagamac » aux Trois-Rivières et un tanneur de Québec. Le reste est à l'avenant. Le maçon coudoie le « teneur de livres » et le mécanicien des usines « Angus » fraternise avec le cultivateur des Cantons de l'Est.

Les Canadiens-français composent les neuf-dixièmes de l'effectif. Mais il y a, en plus, 47 Franco-américains, 18

Belges, 14 Français, 10 Anglais, 4 Suisses, 3 Italiens, 2 Espagnols, 1 Argentin, 1 Mexicain, 1 Juif, 2 Hurons de la Petite-Lorette et 1 Iroquois de Caughnawaga, ainsi que... tenez-vous bien, toute une section de Russes avec, comme interprète, un des leurs, qui est sergent. Très bons soldats, ces Russes, ayant tous servi dans les Armées du Tzar.

Nous avons d'ailleurs vu, plus tard, dans les rangs du 8<sup>e</sup> bataillon, un peloton de Japonais, enrôlés à Vancouver. Mieux que cela, vous auriez pu remarquer aux défilés d'après-guerre, à l'anniversaire de l'Armistice, dans les rangs des vétérans écossais, à Montréal, un nègre du plus beau noir, superbe en petite jupe.

Je suis interrompu dans mes réflexions par l'arrêt de la colonne. C'est la halte horaire. Pendant les dix dernières minutes de chaque heure, toute troupe en marche s'arrête sur la droite de la route et met « sac à terre » pour le repos. Au coup de clairon, « sac au dos », on repart.

En France, tout finit, dit-on, par des chansons; mais c'est surtout en marche qu'elles remontent le moral. Elles allègent le fardeau, stimulent le courage et raccourcissent les kilomètres. Aussi, c'est à qui, parmi les chefs de peloton, aura les meilleurs boute-en-train. On n'est pas difficile quant au choix du répertoire.

*La Madelon* succède à *Tipperary*, dont personne ne connaît les couplets, mais il y a du *pep* dans le refrain. Puis ce sont nos vieilles chansons françaises: *À Saint-Malo, beau port de mer*, *Par derrière chez mon père*, *En roulant ma boule*, et d'autres encore; *Envoyons d'avant nos gens*, la complainte des éléphants *qui se balançaient sur une assiette de faïen... en ence*, et celle des canards déployant leurs ailes, *coin, coin, coin*; puis, *la cantinière qu'aime à s'faire belle, ça fait plaisir au colonel... qu'est militaire; y'aime les filles, y'en voit pas clair*. Cela nous permet de passer au

grade suivant et de descendre ainsi jusqu'au caporal, *parce que la cantinière aime le bal . . .* Puis une autre nous engage sur la route de Louviers (les Canadiens disent « la route de Berthier ») *ousqu'y avait un cantonnier . . . etc. . . etc.*

Mais nous arrivons à un gros bourg. L'alignement rectifié, on se redresse; on ajuste l'équipement.

Lors d'un changement de secteur, on ne peut pas encombrer les opérations du front. Les unités qui se déplacent font donc un détour par l'arrière. Nous avons ainsi affaire à des populations relativement calmes, qui peuvent vaquer à leurs occupations sans craindre le danger immédiat du bombardement ou l'occupation ennemie.

Aussi, tout le monde est dans la rue pour voir défiler les « Angliches ».

Alors, il faut voir la stupéfaction de ces braves gens lorsque nous débouchons, chantant une vigoureuse *Marseillaise* ou encore *le Chant du Départ*, suivi de *Marianne s'en va-t-au Moulin*.

« Mais ce sont des Français habillés à l'anglaise ! ».

« Hé oui, madame, on est des poilus », crie un de nos loustics et il ajoute avisant un pèpère en tablier blanc « Bien le bonjour, Monsieur Bajeau ». Et le bon vieux de courir aux côtés des soldats en criant « Mais c'est qu'ils me connaissent » cherchant à distinguer celui qui l'a interpellé. Le pauvre homme ne saura jamais que le blagueur, un facteur de Maisonneuve, a tout simplement lu sur l'enseigne au-dessus de sa porte « BAJEAU, Charcutier ».

Une division en marche occupe, sur la route, une longueur de 14 milles et un huitième; 20 milles avec le train des équipages. Elle défile devant un point donné, sans arrêt, en 4 heures et 7 minutes.

Il arrive que, à la halte du « lunch » on a la chance de se trouver en plein centre d'une agglomération. C'est alors

une ruée pour voir les Français du Canada. On a fini par nous identifier, puisque nos insignes proclamaient nos origines.

C'est à qui nous apportera de l'eau, du café, du lait, parfois de la bière ou du vin. Les jeunes filles insistent pour avoir le castor qui orne notre coiffure, et, malgré tout notre désir d'être agréables aux charmantes quémandeuses, nous ne pouvons nous en départir. Mais en revanche, lorsqu'on reprend la marche, il manque bien des boutons aux uniformes.

L'étape est longue; d'après l'adjudant-major qui a fait passer le mot, on va bientôt arriver. C'est, paraît-il, au prochain coin. Mais le coin passe, puis un autre et un autre encore. Au bout d'une heure, il affirme que, cette fois, on y est, le village est au tournant. Et... la route s'allonge de plus belle, sans arrêt en vue.

Alors la chanson des canards est reprise en chœur, avec la variante que, au lieu d'aller à Berlin, demain... *nous irons au p'tit coin, coin, coin, coin. Et dis-moi oui, et dis-moi non, et dis-moi si tu m'aimes...*

Les soldats sont de grands enfants. Un rien les amuse et... leur fait prendre patience.

Mais, comme tout finit par arriver, même une division en marche, nous voici à destination. C'est un village éparpillé. Les habitants sont affables, n'ayant pas trop souffert encore du passage des soldats. Par contre, quels ennuis pour ceux qui habitent le long des routes par lesquelles passent habituellement les troupes. Ils sont réquisitionnés à tout instant pour cantonner des militaires de plusieurs races et couleurs: français, anglais, belges, portugais, hindous, sénégalais, turcos et, bien entendu, les canadiens. Sans compter qu'ils donnent abri, par bonté de cœur, aux réfugiés des régions envahies.

Ils se consolent en se disant que tout ce brouhaha vaut encore mieux que de subir le joug allemand. Après tout, ces soldats étrangers, venus de tous les coins du globe, combattent pour eux et pour chasser l'envahisseur de la terre de France.

Voici donc nos hommes installés, la plupart en des granges où ils ont fait leur lit à leur taille, dans le foin fraîchement coupé. Aux cuisines roulantes des compagnies, la soupe qui a mijoté en chemin est prête à servir. Allons manger !

Demain, à l'aube, on reprendra le sac et la grand'route, vers de nouveaux combats.

L'ORGANISATION DU 22<sup>e</sup>

Le 21 octobre 1914, la *Gazette du Canada* légalisait la naissance du Royal Canadien-Français qui, par la suite, devait recevoir le baptême du feu et plusieurs fois la confirmation, sous le nom de 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français. Un mot d'explication est peut-être nécessaire à ce sujet. Normalement, le Roi n'accorde pas à un régiment le titre « royal » avant qu'il n'ait été au feu. Ce fut par méprise que le 22<sup>e</sup> reçut cet honneur à son organisation. Voilà pourquoi par la suite, et au cours de la guerre 1914-18, le mot « royal » fut supprimé. Plus tard, en avril 1920, lorsque le Régiment fut incorporé dans l'Armée active du Canada, il devint le Royal 22<sup>e</sup> Régiment.

Le temps fuit ! Il semble que c'était hier. Et pourtant !

On avait critiqué l'abstention des Canadiens-Français à s'enrôler dans le premier contingent, déjà rendu en Angleterre. À tort, d'ailleurs; non seulement il y avait des compagnies canadiennes-françaises intégrées dans des bataillons de la 1<sup>ère</sup> division, mais les nôtres se trouvaient dispersés, en grand nombre, dans toutes ses unités. Il y en avait partout, même sous le kilt, dans les régiments écossais.

Il y a, sur ce point, dans l'appendice de l'histoire officielle des Forces Canadiennes de la grande guerre 1914-1918, des chiffres intéressants concernant la composition du premier contingent. En comprenant les renforts qui traversèrent outre-mer avant le 1<sup>er</sup> mars 1915, on arrive à un total de 36,267 officiers, sous-officiers et soldats.

Mais de ce nombre, 23,211 étaient nés dans les Îles Britanniques et 2,176 en différents pays étrangers; soit à déduire 25,387.

Le reste était composé de 1,245 Canadiens-Français, (c'est-à-dire de langue française et nés au Canada) et de 9,635 « hommes de toutes les autres races, nés au Canada ». Ces derniers n'étaient donc pas tous des Canadiens anglais, puisque les fils « nés au Canada » d'Italiens, de Russes, de Scandinaves, de « Balkaniques », d'Américains, etc. . . . naturalisés ou non, étaient compris dans ces 9,635. Or, les gens de cette catégorie sont nombreux.

Parmi les 23,211 émigrés des Îles Britanniques, il y avait beaucoup de réservistes anglais qui s'étaient empressés de reprendre le harnais dans les forces du Dominion.

Bientôt, le 22e fut suivi outre-mer par d'autres unités canadiennes-françaises : les 41e, 57e, 69e, 150e, 163e, 167e, 173e, 189e, 206e, 225e, 230e bataillons, sans compter l'hôpital général de Saint-Cloud et l'hôpital général Laval.

N'oublions pas que le 22e, à lui seul, comptant à l'effectif 1,240 hommes, se renouvela cinq fois au cours de la guerre.

\* \* \*

Le jeudi, 24 septembre 1914, les journaux publiaient et commentaient une lettre adressée au premier ministre, sir Robert L. BORDEN, par le colonel A. MIGNAULT, le médecin du 65e Carabinier Mont-Royal. Cette lettre demandait l'autorisation de recruter un régiment exclusivement canadien-français.

Cette publication eut un retentissement dans tout le pays et le gouvernement y fit bon accueil.

La *Presse*, le *Canada*, la *Patrie* et presque tous les confrères tant anglais que français, déclenchèrent une campagne de recrutement. Bientôt les demandes affluèrent.

Il fallait d'abord trouver un chef pour la nouvelle unité. Le choix unanime se porta sur le colonel F.-M. GAUDET,

un Canadien-français qui avait fait sa marque comme officier de carrière, donc dans l'armée « régulière ».

Frédéric Mondelet GAUDET naquit aux Trois-Rivières, le 11 avril 1867, fils de J.-F. GAUDET, ingénieur civil.

En 1887, il sortit diplômé, deuxième de sa promotion, du Collège Militaire Royal de Kingston, école d'énergie par excellence, qui forme des hommes, au physique comme au moral; des hommes dont beaucoup se sont distingués au Canada et à l'étranger.

Il reçut la même année sa commission de lieutenant d'artillerie; en 1891, il fut promu capitaine. En 1895, il gagna son brevet de major et on lui confia le poste de surintendant de l'arsenal du Dominion, à Québec; à partir du mois de juillet 1903, il cumula cette fonction et celle d'inspecteur des armes portatives. Il fut reçu membre de la Société canadienne des Ingénieurs civils et inventa une cible perfectionnée qui eut beaucoup de succès.

Élevé au grade de lieutenant-colonel en 1905 et à celui de colonel en 1915, il quitta l'armée en 1913, après plus de 25 ans dans l'armée active.

Voilà l'Officier qui reprenait du service! Voilà l'homme que ses qualités d'organisateur, d'administrateur et surtout de chef, désignaient au commandement du nouveau régiment canadien-français.

La suite prouva que les suffrages, en le désignant, ne s'étaient pas égarés.

Entre-temps, les organisateurs du Régiment (j'ai presque dit zélateurs) s'efforçaient de trouver « la matière première », les officiers et les hommes.

Le 15 octobre, un grand ralliement eut lieu au Parc Sohmer. Ce fut une assemblée mémorable. Il y avait plus de vingt milles personnes dans la vieille salle qui, bondée à craquer, avait vu tant de parties de lutte et tant de luttes

de partis. Sur la scène, le colonel MIGNAULT présidait, ayant à ses côtés, avec le nouveau commandant, l'élite du peuple canadien-français, les bleus et les rouges: sir Wilfrid LAURIER, sir Lomer GOUIN, les honorables MM. Mathias TELLIER, Rodolphe LEMIEUX, L.-P. PELLETIER, Louis CODERRE, Raoul DANDURAND, T.-Ch. CASGRAIN, L.-P. MARÉCHAL et combien d'autres. Le secrétaire était Lorenzo PRINCE, alors gérant de la rédaction à la *Presse*.

Lorsque le vieux chef libéral se leva, l'enthousiasme de la foule se déchaîna; il attendit plus de vingt minutes avant de pouvoir prendre la parole. C'est que, pour l'assistance, sir Wilfrid LAURIER, son idole, personnifiait le Canada français. Il reçut ce soir là, une des ovations les plus chaleureuses de sa carrière, pourtant si féconde en acclamations. Les autres orateurs furent aussi très applaudis. Cette assemblée stimula le recrutement qui se poursuivait déjà à la salle d'exercice du 65e, sous la direction du capitaine J.-A. FILIATRAULT; à la *Presse*, où un bureau avait été mis à la disposition du lieutenant G.-P. VANIER et à Québec, sous le capitaine Henri CHASSÉ. Le lieutenant L.-H. DESJARDINS, ancien capitaine des cadets du Mont-Saint-Louis, encourageait ses jeunes frères d'armes d'autrefois à s'engager.

Les classes d'instruction pour les recrues se tenaient au 65e mis à la disposition du 22e par le lieutenant-colonel J.-T. OSTELL, puis au Parc Lafontaine et au Parc Jeanne-Mance, sous la direction des gradés de diverses unités de « milice ».

Les officiers désignés aux ordres pour le premier tour de service à Montréal furent le capitaine A.-V. ROY, les lieutenants Jacques BROSSEAU et René LEFEBVRE.

Par un étrange coup du sort, le capitaine ROY fut le premier officier du régiment tué au champ d'honneur et

Jacques BROSSEAU le deuxième, tous deux dans le Saillant d'Ypres; René LEFEBVRE les rejoignit dans l'éternité trois mois plus tard, à Courcelette.

Il fallait trouver des quartiers, car, jusqu'alors, les hommes, après l'entraînement, retournaient chez eux chaque soir. On proposa plusieurs locaux, entre autres, l'ancien « High-School » de la rue Peel. Mais le séjour des villes est malsain pour la troupe; le colonel GAUDET craignait avec raison de voir s'engourdir, dans les délices de Capoue, le régiment mal trempé. Aussi, le chef décida qu'il valait mieux quitter Montréal. Le bataillon se rendit aux casernes de cavalerie, à Saint-Jean, qui étaient libres, les dragons étant partis avec le premier contingent.

Le 22 octobre 1914, 20 hommes partirent en avant-garde préparer les locaux à St-Jean. Ce détachement était sous le commandement du major G. RAINVILLE quartier-maître; il était accompagné du capitaine J.-A. FILIA-TRAULT et du lieutenant Guy BOYER.

Tous se mirent résolument à l'œuvre. Le travail ne manquait pas puisque ces casernes, aménagées en temps de paix pour 120 hommes et . . . 120 chevaux, devaient héberger plus de 1,200 hommes.

Ces recrues arrivaient tous les jours, par petits groupes, sous le commandement d'un officier. Mais le 28, il en vint 300 accompagnés des officiers suivants: le capitaine Henri ARCHAMBAULT, le capitaine A.-V. ROY, les lieutenants Maurice DUBRULE et René LEFEBVRE. Le lendemain, le 22<sup>e</sup> montait la garde pour la première fois à la porte du quartier.

Puis le 31 octobre, arriva le premier contingent de la vieille capitale; 200 hommes sous les ordres des capitaines THIBOUTOT, Henri CHASSÉ et Antoine BEAUBIEN.

Les gars de Québec se hâtaient; ils craignaient d'être laissés en arrière . . .

Comme il n'y avait pas encore de fusils de guerre pour armer les sentinelles, on emprunta des carabines « Ross » raccourcies, qui servaient à l'instruction des cadets. Aux autres, on distribua, en attendant mieux . . . des bâtons ! Pour comble, les hommes n'avaient ni uniformes ni équipement. Les débuts du bataillon n'étaient pas brillants ! Mais les quartiers-généraux de la milice à Ottawa étaient surchargés de besogne et complètement débordés. Il fallait non seulement ravitailler la première division en Angleterre, mais aussi organiser et administrer les nouvelles unités en formation d'un bout à l'autre du pays. Tout le monde voulait être servi à la fois. Un certain temps était nécessaire pour mettre en train la machine de guerre qui allait tourner pendant plus de quatre ans.

Il faut avoir servi dans l'armée « régulière » pour se rendre compte de l'impression du colonel GAUDET lorsque, l'effervescence et l'enthousiasme du premier moment passés, il dut faire face à cette cohue de 1,250 hommes, habillés à la diable, dont 85 pour cent n'avaient jamais appris à marcher au pas. Durant les premiers jours, il dut cent fois subir la tentation de faire demi-tour, d'abandonner la tâche et de donner sa démission. Mais il ne se découragea pas.

Les hommes ne saluaient pas parce qu'il n'en voyaient pas la nécessité. Il fallait, avec le métier militaire, leur inculquer la discipline « qui fait la force principale des armées ». En outre, les quartiers étaient mauvais; les écuries furent transformées en salle à manger, les soldats couchèrent un peu partout. Heureusement, les officiers étaient pleins de bonne volonté, quoique pas tout à fait à la page dans le métier militaire puisqu'ils étaient tous de la « milice non permanente », sauf le colonel et le commandant en second, le capi-

taine Henri ARCHAMBAULT, inspecteur des corps de cadets de la région militaire de Montréal.

Ce dernier quitta le 22<sup>e</sup> peu de temps après son arrivée à Saint-Jean pour assumer le commandement d'une autre unité canadienne-française, le 41<sup>e</sup> bataillon.

Les soldats du Royal Canadien-français, comme on le désignait encore, rappelaient à ce moment-là, par leur manque d'équipement et de connaissances militaires, les conscrits de Napoléon, lors de la levée en masse. Mais ils devaient bientôt prouver qu'ils avaient, comme leurs devanciers français, non seulement de la bonne volonté, mais le cœur et les reins solides.

## LA PREMIÈRE VICTOIRE, AMHERST

Le matériel et l'équipement arrivèrent peu à peu; les progrès du bataillon furent rapides.

Le dimanche, 1er novembre, l'archevêque de Montréal bénit les drapeaux au cours d'une cérémonie émouvante. Comme l'armée canadienne n'emporte pas ses drapeaux en campagne, on les déposa, avant le départ, à l'église Notre-Dame.

Du matin au soir, l'instruction et l'entraînement, théorie et pratique, alternaient sur un plan intensif — la discipline, le salut, les exercices d'assouplissements, la marche, le manie-ment des armes etc. . . . On travailla d'abord par escouade et section, puis par peloton et compagnie, à rangs serrés et en ordre dispersé pour arriver enfin aux exercices de bataillon. On enseigna aux hommes les difficultés et problèmes du service en campagne, les devoirs d'avant-garde et d'avant-postes, la routine des tranchées et la conduite au combat.

Ce ne fut alors qu'un premier dégrossissage pour enlever l'écorce rude de ces civils qu'il fallait transformer en soldats. Ce travail devait être repris dix fois, cent fois avant de pouvoir affronter l'ennemi.

Le 16 février 1915, le régiment fut passé en revue par le général F.-L. LESSARD, vétéran de la guerre sud-africaine. Déjà, la cohue des premiers jours avait fait place à un ensemble qui promettait. L'inspecteur général déclara le 22e « bon pour le service » pourvu que l'entraînement continuât à un rythme énergique.

Mais quel travail et que de peine pour en arriver là! La tâche du colonel, surtout, fut rude et délicate, particulièrement à l'égard des officiers qui venaient de divers régi-

ments de milice de la province. Chacun voulait, au début, affirmer la valeur du sien. Il en résultait des clans qui auraient pu compromettre l'harmonie générale. Il y avait le groupe du 65<sup>e</sup>, celui du 85<sup>e</sup>, puis les Québécois du 9<sup>e</sup>, sans compter les représentants des régiments ruraux qui, parfois, faisaient bande à part également. Et les soldats suivaient le mouvement.

Mais le colonel GAUDET se montra diplomate et, par la méthode de la main de fer dans le gant de velours, il eut tôt fait de remplacer l'esprit de clocher par l'esprit de corps; ainsi, au bout de quelque temps, le régiment n'eut plus qu'une âme, celle du 22<sup>e</sup>.

L'instruction se poursuivit avec succès pendant tout l'hiver, mais la troupe aurait bien voulu être déjà en France; la monotonie des exercices la rendait impatiente et nerveuse. Et puis, on était trop près de Montréal, la grande ville avec ses tentations.

Le colonel demanda et obtint un changement de garnison pour Amherst en Nouvelle-Écosse, ce qui fut bien accueilli par tous, car on se rapprochait ainsi du but.

Le départ eut lieu le 12 mars, les trains partant à une heure d'intervalle. À Chaudière-Jonction, il y eut grande réception organisée en l'honneur des officiers, sous-officiers et soldats par leurs amis de la vieille capitale, venus par train spécial pour leur souhaiter bon voyage.

Une arrière-garde de 40 hommes, sous le commandement des lieutenants Maurice BAUSET et Maurice DUBRULE, fut laissée à St-Jean pour remettre les lieux en bon état. Leur tâche accomplie, ils rejoignirent le bataillon, trois jours plus tard.

En cours de route, à Lévis, un incident amusant eut lieu. Nos deux officiers arpentaient le quai de la gare lorsqu'ils virent approcher un major.

« Allons-nous le saluer ? » dit DUBRULE, un peu frondeur.

« Un major ou un autre, peu importe » répondit BAUSET. « Ne prenons pas de chance ».

Et le major reçut un salut impeccable.

Le train se remit en marche; au bout de quelques instants, l'officier supérieur revint vers les deux lieutenants et leur demanda s'ils appartenaient au 22e. Sur leur réponse affirmative, il reprit, à leur grand ébahissement: « Je suis le major TREMBLAY et je me rends à AMHERST en qualité de commandant en second du bataillon ».

Inutile de dire que BAUSET et DUBRULE se félicitèrent d'avoir eu le bon sens de saluer leur futur commandant; car celui-ci, ils l'apprirent par la suite, ne badinait pas avec la discipline.

Le lendemain, le major Thomas-Louis TREMBLAY était installé dans ses nouvelles fonctions. C'est lui qui assumait la responsabilité de l'instruction militaire et de l'entraînement, à Amherst comme en Angleterre. Plusieurs fois, sous le feu, il conduisit le régiment à la victoire. Le lieutenant-colonel TREMBLAY commanda le 22e de janvier 1916 à août 1918, quand il fut promu au commandement de la 5e brigade d'infanterie canadienne dont le 22e faisait partie.

À l'arrivée à Amherst, le 13 mars 1915, l'accueil de la population fut plutôt froid. Quelques âmes charitables avaient dû faire une réputation assez fâcheuse aux militaires canadiens-français, pour en dire le moins !

Les magasins étaient fermés, les rues à peu près désertes. Les rares habitants qui avaient osé se risquer au dehors avaient des figures inquiètes. On eut cru entrer en pays conquis.

Les sous-officiers et soldats furent logés à la « Canada Car Foundry Co. », les officiers dans les différents hôtels de la ville.

Le tact du colonel GAUDET se manifesta de nouveau dans la lutte contre cet antagonisme injustifié. Il dirigea les travaux d'approche, eut recours aux règles de la stratégie et de la tactique.

Admirablement secondé par ses officiers et soldats, il attaqua de front les salons, les chaumières et entreprit la conquête des citoyens.

Petit à petit, ou plutôt très rapidement, la résistance fléchit. Il y eut quelques compromis avec l'adversaire. Celui-ci se rendit compte que nos castors n'étaient pas, après tout, aussi mauvais diables que l'on avait cru. Puis tout à coup, la débâcle, enfoncement complet et « Kamarad » sur toute la ligne. La place capitulait sans condition. Le 22<sup>e</sup> avait remporté sa première victoire.

Mais alors, comme dit le gavroche « tu parles d'un revirement ! » Amherst adopta le régiment du Québec, que dis-je ? Il en fit « son » régiment.

Les portes s'ouvrirent toutes grandes, les cœurs aussi et, aujourd'hui encore, après tant d'années, le souvenir de nos soldats canadiens-français est aussi vivace chez les habitants de cette bonne ville de la Nouvelle-Écosse que celui de ses propres fils-soldats.

Lorsque, le 20 mai, le 22<sup>e</sup> quitta Amherst pour s'embarquer à Halifax, il fut l'objet d'une démonstration émouvante, et ce jour-là aussi, les magasins étaient fermés, comme à l'arrivée, mais c'était pour permettre à tous de participer à une manifestation de sympathie, d'amitié. Ce fut une fête civique. Le « 6th Mounted Rifles », sous les ordres du lieutenant-colonel LYON, faisait la haie le long du parcours.

Il y eut des discours officiels de part et d'autre, des adieux touchants où les larmes se mêlaient aux sourires. Les acclamations suivirent le train jusqu'à perte de vue.

Le maire DOUGLAS, le député au Parlement, l'honorable Edgar RHODES, « speaker » de la Chambre des Communes, et quelques autres notables d'Amherst accompagnèrent le régiment jusqu'à Halifax.

Monsieur RHODES prôna fort à la Chambre des Communes l'excellente tenue et la conduite irréprochable des militaires du 22e, en garnison à Amherst.

« Nous avons l'honneur, dit-il, d'avoir chez nous, en ce moment, le 22e régiment canadien-français et il me sera peut-être permis de dire à nos amis de la province de Québec que la population d'Amherst est émerveillée du physique et de la tenue des hommes de ce régiment. Chaque lettre que je reçois fait l'éloge des hommes, en tant que citoyens aussi bien que soldats : leur conduite a été exemplaire sous tous les rapports ». (Hansard, 5 avril 1915).

Le régiment arriva à Halifax vers quatre heures de l'après-midi et monta immédiatement à bord du paquebot « Saxonnia » promu, pour la circonstance, au rang de transport de Sa Majesté.

Et c'est ainsi que, le 20 mai 1915, à 6 heures du soir, le Saxonnia leva l'ancre, emportant le 22e bataillon canadien-français vers sa destinée. Hélas ! parmi ceux qui étaient à bord, beaucoup ne devaient plus jamais revoir les rives du Saint-Laurent. Mais avec ceux qui revinrent, ils allaient contribuer à écrire une des plus belles pages de l'histoire du Canada.

Voici comment étaient constitués les cadres au moment de l'embarquement :

## État-Major

Commandant: colonel F.-M. GAUDET.

Commandant en second: major Thomas L. TREMBLAY.

Adjudant-Major: major L.-J. Daly GINGRAS.

Officier de transport: lieutenant Dumont LAVIOLETTE.

Officier signaleur: lieutenant Maurice DUBRULE.

Paie-Maître: capitaine Armand CHEVALIER.

Quartier-maître: lieutenant Basil-R. BAKER.

Chirurgien-major: major Camille LAVIOLETTE.

Aumônier: capitaine Rév. C.-V. DOYON, O.P.

## Commandants de compagnie

Compagnie A: Major J.-A. FILIATRAULT.

Compagnie B: Major A.-V. ROY.

Compagnie C: lieutenant-colonel C. De La NAUDIÈRE.

Compagnie D: Major A.-E. DUBUC.

## Commandants en second des compagnies

Les capitaines J.-E. HUDON, Guy BOYER, R. de la BRUÈRE GIROUARD et L.-A. BEAUBIEN.

## Commandants de peloton

Les capitaines H. CHASSÉ, J.-P.-U. ARCHAMBAULT, Lucien PLANTE et A.-G. ROUTIER.

Les lieutenants M. BAUSET, H.-M. PAQUIN, Jacques BROSSEAU, R. LAROCQUE, A.-P. GROTHÉ, P. CHEVALIER, E. MACKAY PAPINEAU, P.-L. BROWNE, H.-L. De MARTIGNY, R. DUPUY, C.-O. DORVAL, G.-P. VANIER, R.-D. LAFOND, C.-J. SYLVESTRE et R. LEFEBVRE.

Le sergent-major régimentaire était le sergent-major JOLICCEUR, du régiment Royal-Canadien (R.C.R.), instructeur de la force permanente, qui devait être promu lieutenant peu après l'arrivée en Angleterre.

Neuf membres de ce groupe, partis comme simples soldats, gagnèrent leurs épaulettes d'officier sur le champ de bataille. Voici leurs noms par ordre alphabétique:

61909, Soldat Donat BELLE-ISLE, M.C., Croix de Guerre française; il rengagea avec le Royal 22<sup>e</sup> Régiment et fut tué dans un accident d'automobile en 1930, aux Trois-Rivières.

61315, Soldat Elzéar BOURGÉAULT, maintenant capitaine E. BOURGÉAULT, M.C.

61938, Soldat Charles GREFFARD, maintenant capitaine Charles GREFFARD, M.C.

61020, Soldat L.-R. LAVOIE, promu, puis tué à Courcellette.

61360, Soldat Donat LÉCOMPTE, promu alors qu'il était sergent-major régimentaire.

61971, Soldat Edouard LÉGARÉ, M.C., blessé à la tranchée Régina.

61005, Soldat Léo PATÉNAUDE, M.C., plus tard capitaine, quartier-maître du régiment.

61618, Soldat Charles-Édouard POULIOT qui gagna le D.C.M. dans les Flandres et fut promu pour action d'éclat.

61010, Soldat Gaston WEISS, promu alors qu'il était sergent-secrétaire du colonel, tué à la tranchée Régina.

Treize autres soldats du bataillon original quittèrent le front pour suivre les cours d'officier en Angleterre et en sortirent avec leurs étoiles de lieutenant; les voici par ordre alphabétique:

61638, Soldat John BOURQUE qui devint par la suite lieutenant-colonel et l'honorable John BOURQUE, ministre du gouvernement provincial.

61075, Soldat Joseph-Rodrigue CASGRAIN, D.C.M. qui fut sergent infirmier, reçut sa « commission » et mourut à l'hôpital de Ste-Anne-de-Bellevue.

61821, Soldat Lionel d'Artois, promu en Angleterre.

61649, Soldat Alexandre DESLAURIERS, qui fut sergent signaleur, devint plus tard le lieutenant DESLAURIERS, M.C., adjudant du bataillon; après l'armistice, il succomba à une pneumonie à Auvelais, en Belgique.

61927, Soldat Philibert DROUIN, promu en Angleterre, est maintenant le capitaine DROUIN, de Québec, titulaire de la M.M.

61239, Soldat Georges FRANCŒUR, devenu le brigadier Georges FRANCŒUR, O.B.E., V.D., C. de G., et qui fut de nouveau à l'action lors du débarquement en Normandie, jusqu'en Hollande, de 1944 à 1945.

61580, Soldat Omer GAUTHIER, qui gagna la D.C.M. à Courcelette comme sergent-major régimentaire et obtint par la suite sa promotion d'officier.

61974, Soldat J.-V. HARVEY, qui obtint sa promotion en Angleterre après une brillante conduite au front.

61194, Soldat A. LACROIX, qui reçut sa « commission » en même temps que LAVOIE et POULIOT, et resta dans les services administratifs au Q.G. canadien en Angleterre.

61216, Soldat C.-E. PELLAND, promu lieutenant, de sergent-major de compagnie, titulaire de la D.C.M.

61868, Soldat Raoul PIGEON, qui fut un excellent sous-officier au feu, promu en Angleterre.

61997, Soldat Émile POIRIER; sergent-major de compagnie lorsqu'il fut promu; titulaire de la M.M. avec agrafe; il rengagea comme lieutenant au Royal 22e Régiment à l'organisation en 1920; au cours de la guerre 1939-1945, il commanda pendant quelque temps l'unité outre-mer avec le grade de lieutenant-colonel. Promu colonel et commandant du camp de Valcartier. Connu et aimé de tous sous le nom de « Old man POIRIER ».

61290, Soldat Ernest STREUN; il était sergent-major de compagnie quand il fut promu en Angleterre.

Voici par pays d'origine, la composition du 22e à son départ de Halifax:

Canadiens de langue française ... ..	1,078
Américains (franco-américains nés pour la plupart en Nouvelle-Angleterre) ... ..	47
Belges ... ..	18
Français ... ..	14
Anglais (nés dans les Îles Britanniques) ... ..	10
Suisses ... ..	4
Italiens ... ..	3
Espagnols ... ..	2
Mexicain ... ..	1
Argentin ... ..	1
Total en sous-officiers et soldats: ... ..	<u>1,178</u>

## EN MER

Majestueusement, le *S.S. Saxonia* s'éloigne du quai, traverse la rade de Halifax; presque tout de suite il est en pleine mer. Le 22<sup>e</sup> est en route pour la grande aventure.

Le sentiment qui domine en ce moment, plus fort même que l'appréhension du mal de mer, c'est la crainte . . . d'arriver la guerre finie; de ne pas être rendu assez tôt pour pouvoir prendre part aux opérations. Pensez donc, voilà déjà dix mois qu'ils sont aux prises! La moisson de gloire doit être presque terminée. On est un peu jaloux de ceux qui, partis les premiers, ont eu la chance de combattre dans la plaine des Flandres.

On ne se figure pas que la lutte va durer encore trois ans et six mois. Oui, encore quarante-deux mois d'héroïsme et d'holocauste; de la gloire, il y en aura pour tout le monde, ne craignez rien! Mais, voilà, on ne peut pas savoir et l'on s'énerve.

J'ai parlé du mal de mer. Il est d'actualité, car quatre-vingt-dix pour cent de nos gens n'ont jamais quitté la terre ferme; presque tout de suite, plusieurs s'appêtent à payer le tribut à Neptune. Lorsqu'on s'embarque à Montréal, c'est différent; on a deux jours pour s'habituer au bateau, à la vie du bord. Le roulis et le tangage ne se font sentir que petit à petit. Le panorama change constamment, à babord comme à tribord. Quand la houle du golfe commence à se faire sentir, on a déjà plus ou moins le pied marin, mais de Halifax ou de New-York, par gros temps, c'est tout de suite la tempête . . . ventrale.

Outre le 22<sup>e</sup>, il y a à bord le 25<sup>e</sup> bataillon recruté en Nouvelle-Écosse, commandé par le lieutenant-colonel G.-A. LE CAIN.

En surveillant l'embarquement, certains officiers d'état-major de la place ont prédit que Canadiens français et Canadiens anglais allaient se chamailler. Ma foi, ils en furent pour leurs frais de pronostics, car jamais on ne vit plus bel exemple de fraternité, de camaraderie, que celle qui régna à bord entre les « Castors » et les « Blue Noses ». Cette camaraderie continua en Angleterre, en cantonnement, dans les tranchées au feu, en Allemagne et . . . elle dure encore.

La vie à bord d'un transport est quelque peu différente d'une croisière de plaisir autour du monde. D'abord, on n'est pas là pour s'amuser, surtout lorsqu'on « s'en va-t-en guerre ». Maintenir la discipline dans une caserne flottante de 2,500 hommes, où l'espace est plutôt restreint, n'est pas chose aisée.

A part le capitaine qui est maître à bord après Dieu, il y a, sur tout navire transportant des soldats, l'officier commandant les troupes. C'est toujours le plus ancien dans le grade le plus élevé. Ce poste revient donc au commandant du 22e, le colonel F.-M. GAUDET et, automatiquement, son adjudant-major, Daly GINGRAS, devient le *Ship Adjutant*.

De plus, il y a toujours un officier supérieur de service sur la passerelle avec l'officier de quart.

Un point très important pour les officiers et les troupes montées, c'est d'enlever les éperons avant d'embarquer. La raison, me direz-vous, en est simple; c'est qu'on ne fait pas d'équitation à bord, excepté sur le cheval mécanique du gymnase. Oui, il y a cela; mais ce n'est pas tout. La raison remonte très loin, à l'époque des voiliers en bois et des barils de poudre. Il ne fallait pas courir le risque d'une étincelle qui pût mettre le feu aux explosifs de la « sainte-

barbe ». De notre temps, on aura beau faire feu des quatre pieds, le navire ne sautera pas . . .

Une partie des hommes couche dans des hamacs. Cela prend moins de place et l'hygiène y gagne. Au cours de la guerre, on est arrivé à multiplier le nombre des passagers en supprimant complètement les couchettes et en y substituant des hamacs. En 1918, les Américains transportèrent ainsi jusqu'à 10,000 hommes sur le S.S. Olympic. Ils dormaient en trois relèves de huit heures chacune. Tant pis pour ceux que le sort appelait à rester éveillés sur le pont pendant la nuit, dans une obscurité complète puisque, pour échapper à la menace des sous-marins, toute lueur visible à l'extérieur était interdite. Cependant, en 1915, on n'était pas « cordés » à ce point sur le *Saxonia*. Tout le monde dormait la nuit, sauf les hommes de garde.

Chaque matin, grand branle-bas de propreté; les lits aérés, les hamacs roulés, le plancher nettoyé, puis tout le monde sur le pont, excepté un gardien par section et les malades.

Le colonel GAUDET et le capitaine du navire, accompagnés de leurs états-majors, passent l'inspection complète du navire. Les soutes, les chaufferies, la chambre des machines, les cuisines, les magasins, les chambres frigorifiques, les salles à manger, l'infirmerie, les salons, fumoirs, etc. . . . On fait, au passage, jouer les portes des cloisons étanches pour s'assurer qu'elles fonctionnent.

Entre temps, la troupe a pris position aux postes de sauvetage; les sections alignées, officiers et sous-officiers en tête, devant leurs embarcations respectives. Tous sont munis de leur ceinture de sauvetage. L'équipage procède à la manœuvre des chaloupes.

Le commandant inspecte les groupes et reçoit le rapport des appels.

Tous les matins, il y a culture physique, pour empêcher les membres de se rouiller; l'après-midi, des sports variés, sous la direction du major TREMBLAY et du capitaine METCALFE, du 25e.

Les incidents ordinaires d'une traversée en mai: deux icebergs, de la houle les deux derniers jours et, l'événement traditionnel à bord, le concert au bénéfice de l'institut des orphelins des gens de mer à Liverpool. Jos. SYLVESTRE se distingue au piano et Dumont LAVIOLETTE, Maurice BAUSET, d'autres encore, se révèlent chanteurs et diseurs. (Le destin les frappera tous les trois à la Somme). On découvre également des talents inconnus jusqu'alors parmi les sous-officiers et soldats.

Le navire est en communication constante, par T.S.F. avec l'Amirauté. Mais les autorités du bord ne livrent pas toutes les nouvelles; il est des choses qu'il vaut mieux taire pour ne pas alarmer inutilement.

Il y a des alertes. Les bruits courent vite à bord, quand on a rien d'autre à faire que de les répandre. À deux ou trois reprises, des périscopes sont signalés qui n'existent probablement que dans les esprits.

Bah! ça fait passer le temps tout en procurant des émotions; car enfin, les sous-marins sont au large, qui guettent. Des centaines de navires sont déjà au fond de l'océan pour l'attester. On ne peut donc prendre trop de précautions.

Le *Saxonia* n'a pas d'escorte. Aussi, c'est un soulagement lorsque, au large des côtes d'Irlande, deux contretorpilleurs arrivent à sa rencontre et l'accompagnent jusqu'à destination.

Parti de Halifax le 20 mai, à 1800 h., le *Saxonia* accoste à Plymouth le 29, à 6 heures du matin, et débarque son contingent. Des trains amènent les deux demi-bataillons de droite dès le matin, de Plymouth à Shorncliffe, près de

Folkestone. Le reste suit le même après-midi. On voyage toute la nuit, à travers le sud de l'Angleterre, sans rien voir du paysage. Le lendemain matin, on se retrouve, fourbus mais contents, au camp d'East Sandling où sont déjà rendus les deux autres bataillons de la 5<sup>e</sup> brigade, le 24<sup>e</sup> de Montréal et le 26<sup>e</sup> du Nouveau-Brunswick.

Cette brigade est commandée par le colonel J.-P. LANDRY, de Québec.

## SÉJOUR EN ANGLETERRE

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. C'est regrettable pour les historiens, car ils n'ont rien à en dire. À ce compte, il semble que le séjour du 22e en Angleterre fut une suite ininterrompue de délices.

Le journal du bataillon (diary) ne signale aucun fait important. Six jours par semaine, on y lit « entraînement » et, le septième, « parade d'église », c'est-à-dire la messe, célébrée par l'aumônier, le Révérend Père DOYON. Le programme se renouvelle d'une semaine à l'autre. En résumé, pour dire comme les « Canayens », « c'est plate ». Essayons tout de même de faire, de ces platitudes, un article qui se tienne.

\* \* \*

Le 22e est logé à East-Sandling, dans d'excellents baraquements. Le camp est pourvu de douches, d'électricité et d'un bon système de drainage. Les cuisines sont à la page; la nourriture abondante et saine. Bref, il n'y a pas à se plaindre, surtout lorsqu'on entend parler ceux du premier contingent qui furent à Salisbury Plain. Les troupes ont passé là un hiver terrible, sous la tente, ou dans des « huts » trop aérés. Le sol, imperméable, ne s'égouttait pas; si bien, ou plutôt si mal, que l'on pataugeait dans la boue parfois jusqu'au genou, du moment que l'on mettait le pied dehors. Aussi, dans ces conditions anti-hygiéniques, la maladie eut beau jeu; la méningite cérébro-spinale fit des ravages. C'était la mort dans les 48 heures. Ceux qui ont traversé cette période angoissante vous diront qu'ils n'ont rien connu de pire, ni dans les Flandres, ni dans la Somme;

là, au moins, quand il y avait trop de boue, elle était tout de même mêlée d'un peu de gloire.

Le lendemain de l'arrivée, distribution des fusils, et à l'œuvre pour plusieurs mois, afin de compléter l'instruction, reviser le travail fait au Canada.

L'instruction à Saint-Jean et à Amherst avait été très élémentaire et plutôt théorique, par suite des intempéries et du manque d'équipement. Pendant l'hiver, il y avait trop de neige; puis ce fut le dégel et le pataugis dans la boue glacée. C'était un bon entraînement aux misères qui attendaient le bataillon dans les tranchées. Les troupes s'y trempèrent le caractère et aussi, bien des fois, les pieds. Mais l'instruction militaire n'avait guère progressé avant l'arrivée au Royaume-Uni.

Elle fut mieux organisée et beaucoup plus intense en Angleterre. Du 30 mai au 15 septembre, on travailla nuit et jour suivant un programme bien établi. On ne chôma pas sous la direction éclairée du major TREMBLAY responsable de la mise au point; chacun y apportait toute son énergie, toute sa bonne volonté, sachant que la prochaine épreuve serait face à l'ennemi.

On passa aux opérations de nuit: marche à la boussole, arrivés à un point donné, il faut se retrancher: on creuse des abris temporaires puis, au petit jour, il s'agit de repousser une attaque simulée.

Un fait démontre l'ardeur et l'habileté de nos gars à l'ouvrage. L'ordre était venu des bureaux du quartier-maître général de procéder au déchargement du train des équipages de la 2<sup>e</sup> division. Il fallait débarrasser la voie ferrée dans les 24 heures.

Le matériel roulant des douze bataillons comprenait trois trains complets. Les camions étaient démontés, les roues à part.

Le détachement chargé de cette corvée comprenait deux pelotons, un fourni par le 25<sup>e</sup>, l'autre par le 22<sup>e</sup>. Ce dernier était sous les ordres du lieutenant Hugues de MARTIGNY; tous les hommes choisis, des débardeurs des ports de Montréal et Québec. Ceux du 25<sup>e</sup>, des mineurs de la Nouvelle-Écosse. Ensemble, ils prirent leurs dispositions et puis « envoie fort » ! Les roues descendaient le plan incliné, s'arrêtaient à côté des camions, que des hommes soulevaient. Deux temps, trois mouvements, les quatre roues étaient passées et allez, roulez !

De l'avis des officiers de « L'Army Service Corps » anglais, il y avait de l'ouvrage pour 15 à 18 heures. Les Canadiens firent la besogne en 3 heures et demie, sans casse.

Il est peut-être bon d'ajouter qu'outre l'ambition de se distinguer un autre stimulant opéra. Les officiers qui dirigeaient la corvée devaient assister, le même soir, à un bal donné pour les Canadiens au Grand Hôtel à Folkestone. On ignore quels furent les arguments dont ils se servirent pour activer le bon vouloir de leurs hommes, car ceux-ci n'allaient pas danser. Il faut croire qu'ils furent très éloquentes, car de MARTIGNY et son compagnon arrivèrent à temps. On dit qu'ils mirent autant d'ardeur à faire valser les belles Folkestenaises que leurs hommes en avaient mis à faire virer les roues de camions.

\* \* \*

Des cours d'instruction furent donnés par des officiers britanniques ou par des Canadiens revenus du front, blessés. Ce fut d'abord le cours de mousqueterie, au camp, auquel prirent part les officiers et sous-officiers suivants:

Le lieutenant-colonel De LANAUDIÈRE; les majors FILIATRAULT, DUBUC et ROY; les capitaines HU-

DON, BOYER, GIROUARD, PLANTE et les lieutenants DORVAL, GROTHÉ, BROWNE.

Les sergents d'ARTOIS, STREUN, LECOMPTE, RAPIN, MONESCAU, MARION, LARUE, LEVINE, LÉGARÉ. Les caporaux AUBRY, DENIS, LEBRUN.

Pour l'escrime à la baïonnette, ce furent le capitaine MACKAY PAPINEAU et les lieutenants LEFEBVRE, BROSSEAU, DUPUY.

Les sergents FORGET, DALLAIRE, BORDUAS, LAFOREST, DUCLOS, LAMOUREUX, LANCTÔT, HOGUE, DESJARDINS, LACROIX, LABEL, LEMELIN, BOISVERT, ROY, RAJOTTE et les caporaux LABONTÉ, PIGEON, GAGNÉ, FRANCCEUR, DUSSAULT, MATTE, LAVOIE, TESSIER, McVEIGH, LÉONTIEFF, BOURGEAULT, PEPIN, DEVRIES, LÉPINE, THEMENS, BEAUDOIN, MARTINEAU, DUSSEAULT, RIENDEAU, HOUDE, ST-MICHEL.

Il y eut un autre cours de mousqueterie à Risborough Barracks, Shorncliffe. On y envoya les capitaines CHASSÉ et ARCHAMBAULT; les lieutenants PAQUIN et de MARTIGNY, ainsi que les sergents NEAULT, MAX, HUNEAUX, BOURQUE (maintenant ministre) BELLE-ISLE, GAUTHIER.

Le capitaine BEAUBIEN et le lieutenant BAUSET suivirent aux casernes Ross, à Shorncliffe, également, un cours sur le fonctionnement de la mitrailleuse, pendant que les lieutenants VANIER, SYLVESTRE et LAFOND piochèrent la topographie.

D'autre part, le lieutenant DUBRULE et le caporal DUBÉ se perfectionnèrent dans le service des signaux.

L'entretien du camp, tant au point de vue sanitaire que pour la propreté, était confié au sergent-pionnier Léo PATENAUDE, et à ses hommes. Le chef de la section s'en

acquitta si bien qu'il fut, peu après, promu au rang de sergent quartier-maître régimentaire, assistant du quartier-maître BAKER. Il le remplacera comme officier quartier-maître quelque temps après l'arrivée du régiment en France, lorsque BAKER, malade, reprendra le chemin du Canada. Et PATENAUDE conservera ces fonctions durant toute la guerre, comme pendant l'occupation en Allemagne, jusqu'au retour au Canada.

Le 2 juillet, autres changements dans les cadres; le lieutenant-colonel De LANAUDIÈRE est transféré à l'état-major et remplacé, comme commandant de la compagnie "C", par le capitaine HUDON qui devient major. À la place de HUDON, CHASSÉ est nommé capitaine, commandant en second de la même compagnie. Le lieutenant GROTHÉ prend le commandement de la compagnie de base. Le sergent-major JOLICŒUR reçoit sa commission de lieutenant et est remplacé comme sergent-major régimentaire par le sergent-major de compagnie LECOMPTE.

Entre temps, l'instruction se poursuit, coupée par des inspections et des revues. Le 17 juillet, le bataillon reçoit la visite, à Beachborough, du premier ministre du Canada, sir Robert BORDEN, accompagné du colonel Sam HUGHES, ministre de la Milice.

Puis c'est l'inspection, le 4 août, par le très honorable Bonar LAW accompagné du colonel Sam HUGHES. Le même soir, assemblée générale de tous les officiers canadiens aux casernes de la territoriale à Folkestone.

Le 23 août, durant les manœuvres de division, quatre jours au bivouac donnent un avant-goût de la vie en plein air.

Le 30 août, le brigadier-général LANDRY est remplacé à la tête de la 5e brigade par le brigadier-général B. WATSON, également de Québec.

Le 2 septembre, inspection de la 2<sup>e</sup> division par Sa Majesté le Roi GEORGES V, accompagné du général Lord KITCHENER. C'est là le signal certain d'un départ prochain pour le front. Allons, tant mieux, car cela devient monotone de jouer au soldat alors que le soir, lorsque tout est calme, on entend le roulement lointain du canon qui, de l'autre côté de la Manche, martèle de part et d'autre les tranchées des Flandres.

Le 5 septembre, a lieu à Beachborough Park un service religieux pour les catholiques de la 2<sup>e</sup> division. La messe est célébrée par l'aumônier du 22<sup>e</sup>, le R. P. DOYON, et son Éminence le Cardinal BOURNE, primat d'Angleterre, adresse la parole aux troupes.

Le lendemain, 6 septembre, il y a échange de l'équipement « Oliver » qui est en cuir, pour la fameuse marque « Webb », en tissu très fort. La journée est consacrée à l'assemblage et à l'ajustement du nouveau matériel dont tous sont contents.

## LA MARCHÉ AU CANON

Tramp, tramp, tramp . . . , le 22e, en tenue de route, suit le bord de mer. Enfin, après tant de mois d'instruction monotone à St-Jean, à Amherst, à East Sandling, il s'en va-t-en guerre, comme Marlborough.

Le 15 septembre 1915 . . . À gauche du bataillon en marche, la falaise que domine la coquette ville de Folkestone avec, en bordure, « The Lee » magnifique promenade, une des plus belles de l'Angleterre.

À droite, la Manche, très calme; le temps est clair. En face, on voit se profiler d'autres falaises blanches. C'est le cap Gris-nez, à 21 milles de distance; c'est la France! On y va.

On y va gaiement; heureux de pouvoir prendre part à la grande aventure. Il y a une quinzaine de jours, quand l'ordre a été donné d'aiguiser les baïonnettes, l'enthousiasme s'est éveillé, a grandi, et, aujourd'hui il est à son apogée, mêlé d'un peu de nervosité, d'impatience, dans l'appréhension des responsabilités nouvelles.

Il y a pourtant là un groupe dont l'air sombre, déprimé, fait contraste. Aurait-on peur? Que non! Ce sont ceux qui ne partent pas, du moins pas tout de suite. Ils sont, comme on dit, « surnuméraires à l'effectif ». Au nombre d'une centaine, ils ont été versés au 23e de réserve et accompagnent au bateau les camarades « chanceux ».

Le régiment arrive à la gare maritime qui en a vu déjà et qui en verra bien d'autres dont beaucoup, hélas! ne la verront plus. Au quai, le vapeur *Princess of Argyll* est sous vapeur et l'on embarque, après une dernière poignée de main, sous le regard envieux de ceux qui restent. Le navire lève l'ancre à 1900 hrs et est survolé presque immé-

diatement par un *Silver Queen*, petit dirigeable rigide qui patrouille sans relâche la Manche et la Mer du Nord. Il escortera le transport jusqu'à destination car les sous-marins guettent. À bord, le 22<sup>e</sup> seul. La traversée s'effectue sans encombre et... sans mal de mer, si courte qu'il semble superflu de distribuer les ceintures de sauvetage, mais la prudence est la mère des marchands de porcelaine.

On accoste à Boulogne, à 2030 hrs. Peu de monde sur le quai, car « c'est la guerre ». Des troupes, il en débarque sans cesse depuis plus d'un an. Aussi, les quelques agents de police et les débardeurs qui flânent semblent plutôt indifférents devant un spectacle dont ils sont blasés. Mais tout à coup, ils dressent l'oreille. C'est curieux; ce sont bien des troupes anglaises... les commandements sont en anglais. Et pourtant, les officiers, les hommes parlent français. Il y a même les blagues classiques dans l'armée française, dans le genre de celles qu'a consacrées Courteline; formant les rangs sur le quai, un sous-officier crie: « Couvrez-vous et surtout, pas de trompe » au grand ébahissement des badauds qui ne saisissent pas bien. On dirait des Normands; ils viennent peut-être de Jersey, de Guernesey, des îles de la Manche? Un spectateur, plus hardi, interroge. Et alors en un instant, c'est la nouvelle qui circule, qui gagne les quais, la ville, devançant le régiment: « Ce sont des Canadiens, des Canadiens-français!!! » Les gens sont aux fenêtres, dehors, ils suivent, ils courent... Le 22<sup>e</sup> fait sensation.

Il ne fait pas que cela! Il s'étire! C'est que, pour accueillir les cousins d'outre-mer, les habitants font assaut d'hospitalité. Les hommes se laissent enjôler, acceptent un verre, deux verres de vin, traînant un peu en arrière.

C'est ce soir-là, à Boulogne, qu'est née la légende des « *petits cochons!* »... Non, n'allez pas conclure trop vite... Ce n'est pas de nos gars qu'il est question. Malgré les

tournées de rouge et de blanc, ils n'en étaient pas rendus à se méconduire. Il s'agit de l'insigne qui orne nos coiffures, le castor, souligné de la devise « Je me souviens ». Les Boulonnais et surtout les Boulonnaises, sollicitent des souvenirs, appellent ces animaux, plutôt rares en France « des petits cochons ».

Une marche de quelques milles, dans ces circonstances dangereuses pour l'effectif, amène le bataillon au camp Saint-Martin. Il n'y a pas lieu de craindre pour les quelques manquants; ils seront à l'appel le lendemain matin, car ils marchent au canon et ils veulent être de la fête.

À 4 heures du matin, tout le monde est sur pied pour la distribution des vivres de réserve. Puis, en tenue de route, en avant pour Pont-à-briques, petite gare où l'on prend le train pour « quelque part en France ». La troupe est tassée en des wagons à marchandises, bien rembourrés de paille et portant l'inscription consacrée pendant la guerre « 40 hommes ou 8 chevaux » ! Les officiers ont un vrai « char à passagers », mais ils ne doivent pas avoir autant de plaisir... Ils n'ont pas de paille.

La destination est Saint-Omer, à 25 milles de Boulogne. On est arrivé vers 13 heures. C'est là qu'on retrouve le transport régimentaire, chevaux, mules et voitures ayant quitté Southampton la veille du départ du régiment. Le major DUBUC commandait ce premier détachement, accompagné du lieutenant VANIER, officier-mitrailleur, du lieutenant LAVIOLETTE, officier de transport, du lieutenant BAKER, quartier-maître. Corvée générale pour décharger le matériel, puis les attelages en bon ordre, le régiment se forme en colonne de route et, avec l'aide de Dieu, à la grâce de l'état-major général !

À Saint-Omer, on a fait l'acquisition d'un nouveau venu: c'est un adjudant sous-officier français envoyé par

le Grand Quartier Général pour nous servir . . . d'interprète ! Il se met à la disposition du colonel GAUDET qui le reçoit « à la française », tout en continuant de donner ses ordres en français et de dicter une lettre en anglais, pour la brigade.

L'adjudant ahuri, n'en croit pas ses oreilles et, au bout de cinq minutes, il s'écrie : « Mais nom d'un chien ! qu'est-ce que je fais ici, mon colonel ? Vous parlez tous le français aussi bien et l'anglais beaucoup mieux que moi ! » — « Mais, de répondre le colonel, je vois par votre lettre de présentation que vous devez aussi nous servir de guide. » — « En effet » dit l'adjudant. — « Alors, en route ».

L'étape est Wallon-Cappel. C'est une petite marche de dix milles mais . . . il y a un mais ; il y en a même deux.

Le premier, c'est que, au moment de quitter l'Angleterre, le service du matériel a fait distribuer des chaussures neuves, toutes neuves et . . . les hommes les ont étrennées au départ ! Jusque là, cela n'allait pas trop mal ; il y eut le bateau, le train, du repos. Il s'agit maintenant d'une marche de plusieurs heures sur les routes pavées de France par une journée de grande chaleur, le fusil sur l'épaule et toute la charge de guerre sur le dos, plus des « extras » envoyés par les parents attentionnés, poids non prévu par le règlement du service en campagne. Au fur et à mesure que se déroulent les kilomètres, les hommes jettent du lest. La route se jonche de livres, de vivres, de gilets, de chaussettes, de ceintures et aussi . . . de soldats que les ampoules et les pieds meurtris ont forcés à quitter la colonne.

Il y a aussi surtout le deuxième « mais » ; le guide interprète a dû se mettre le doigt dans l'œil, car il y a plus de quatre heures qu'on marche et pas de traces de Wallon-Cappel ! Tout à coup, au loin, de multiples lumières annoncent une ville, trop grande pour que ce soit notre destination. Le colonel consulte sa carte et conclut que ce doit être

Hazebrouck . . . C'est bien cela; on a dépassé le but. L'ordre est donné de faire demi-tour.

Ça, comme disent les « Canayens », « c'est le bout de la carotte ». Pour le coup, ils tombent comme des mouches, dans les fossés, un peu partout. « Saprées bottines va ! » Quel plaisir de les enlever et de se tremper les pieds dans l'eau ! On ne sera d'ailleurs ni mieux ni pire à Wallon-Cappel, puisque le régiment reçoit l'ordre de bivouaquer pour la nuit dans un champ. Les débrouillards tirent des plans. Les lieutenants BROSSEAU et de MARTIGNY ont trouvé une grange où ils se couchent avec les poules, un peu effarouchées d'abord, mais qui se font vite à leurs nouveaux compagnons; une nuit est si vite passée !

Le major ROY, commandant de la compagnie « B », conseille à ses sous-officiers de se chercher un abri. Le sergent-major Napoléon MARION découvre . . . une soue qu'il réquisitionne au nom du Roi et dont il expulse les habitants, malgré leurs grognements protestataires. Les sous-officiers s'installent, après y avoir mis de la paille fraîche et abondante. En s'éveillant le matin, ils sont tous étonnés de se sentir si bien au chaud. C'est que pendant la nuit, les locataires ont réintégré leur domicile et leur ont tenu compagnie !

Nouvelle voie douloureuse le lendemain pour gagner l'étape suivante. Ça se tire pourtant, car il n'y a que 2 milles. L'arrière-garde, sous le commandement du lieutenant de MARTIGNY, chargée de recueillir les traînants, arrive plus tard, avec tous les manquants. La troupe a enfin d'excellents cantonnements dans les fermes, à Rouge-Croix. L'état-major du régiment est installé 4 milles plus loin, à Meteren, mais comme ses officiers sont montés, ils n'ont pas à se plaindre. Pourquoi, diable, n'a-t-on pas mis toute l'infanterie à cheval ?

Le jour suivant, 18 septembre, repos complet, détente sur toute la ligne. Quelle chance ! ô mes pieds ! On flâne à travers champs, en souliers souples !

Premier contact *de visu* et *de auditu* avec la guerre. Des batteries anti-aériennes tirent aux avions boches qui volent très haut, cherchant à reconnaître les mouvements de troupes. Les flocons blancs des shrapnels « picotent » le ciel autour des gros oiseaux teutons. Pas de casse, naturellement, ce serait trop beau, mais cela oblige ces messieurs à rester au plafond d'où leur observation est aussi imprécise que le tir de nos canons.

Pour la première fois aussi, on entend le canon du front, vers le nord et à l'est. Et on y va ! On s'en rapproche de plus en plus. Sera-ce au nord, la Belgique, ou à l'est, la France ? On le saura demain.

Voici un épisode qui montre bien comment nos gars savaient se rendre sympathiques. La compagnie « D », commandant DUBUC, était cantonnée dans une ferme où il n'y avait plus que des femmes, tous les hommes étant à la guerre. Elles travaillaient comme quatre chacune, mais ne pouvaient pas toujours suffire à la tâche. Déjà les soldats les avaient aidées à étendre le linge sur les cordes. Or, voici que l'après-midi elles étaient inquiètes, car le temps se gâtait et la récolte, bien que coupée, n'était pas rentrée. Le sergent RANCOURT vint, au nom de ses camarades, demander au major DUBUC la permission de donner un coup de main aux fermières, permission qui fut accordée de grand cœur. Et tous se mirent à la besogne avec les instruments qui leur tombaient sous la main : brouettes, râtaux etc... En peu de temps, toute la récolte était engrangée et les pauvres femmes enchantées de se voir débarrassées de ce souci.

Le bruit de cette serviabilité se répandit rapidement et

il n'est pas étonnant que les hommes du 22<sup>e</sup> fussent toujours choyés dans les Flandres.

Le soir, vers 6 heures, les officiers s'apprêtaient à faire honneur à un excellent souper dont l'odeur leur chatouillait agréablement les narines, lorsqu'un ordre arriva du quartier général convoquant, d'urgence, à Hazebrouck, le colonel GAUDET, les quatre commandants de compagnie et quelques chefs de peloton. Les « favorisés du sort » laissèrent donc là leur envie de souper et s'en furent, incontinent... Le lendemain, ils devaient partir à l'aube pour reconnaître les tranchées: la Belgique l'emportait, on allait y rester près d'un an.

Les officiers du 22<sup>e</sup> qui se rendirent à Hazebrouck avec le colonel GAUDET furent les majors FILIATRAULT, ROY, DUBUC et HUDON, le capitaine ARCHAMBAULT, les lieutenants de MARTIGNY et BROSSEAU.

Départ de Hazebrouck le lendemain matin, en autobus. Ce sont de vieux « busses » de Londres qui, en vrais patriotes, ont été mobilisés pour faire leur part. Comme qui dirait un cheval de fiacre qui serait promu au rang de cheval d'armes, alors qu'il ne quitte ordinairement les brancards que pour l'équarri-soir.

L'équipe du 22<sup>e</sup> grimpe dans le No 12a qui porte encore sa plaque d'itinéraire indiquant que, pendant des années, il s'est faufilé à travers la circulation, sur l'asphalte de la grande métropole, le long du Strand, Charing-Cross, Trafalgar Square, Marble-Arch, etc... Jaloux de la gloire acquise par les taxis parisiens à la bataille de la Marne, il est maintenant, lui aussi, à la guerre dans les Flandres et en terre de France. Il va son petit bonhomme de chemin, cahoté par les inégalités des pavés. Et ces cahots lui donnent un peu l'allure d'un coursier qui piaffe; il semble en

être fier, comme tous les autres « busses », ses compagnons, partageant la même gloire.

C'est ainsi que l'« *advance party* » passe la frontière et entre en Belgique sans être ennuyé, comme en temps de paix, par les douaniers ! On n'a d'ailleurs rien à déclarer, sinon que tous ont hâte d'entrer dans la danse pour laquelle ils s'entraînent depuis un an. Encore un mille et demi et on arrive à Scherpenberg qui est le terminus et sert de cantonnement pour les troupes du secteur à la sortie des tranchées.

Le terrain est la plaine basse des Flandres, à peine au-dessus du niveau de la mer, coupé de nombreux fossés, de notre côté du moins, car en face, il y a la crête de Messines (260 pieds) d'où les Allemands tiennent sous observation toute cette partie du front. C'est de là qu'ils dominent Ypres même; leurs canons, à l'abri derrière la côte, bombardent la ville et les alentours, sans crainte de représailles... croient-ils ! Pourtant, ils déchanteront en 1917, alors que la chaîne des collines toute entière sera nivelée et d'un seul coup par une formidable explosion. Le projet fut conçu en juillet 1915. Mais ce n'est qu'en janvier 1916 que l'on se mettra sérieusement à l'œuvre. Alors, pendant un an et demi, les forces britanniques creuseront, mineront, de Messines à la côte 60, en avançant bien loin sous le territoire occupé par l'ennemi. Ce travail d'approche nécessitera le creusage de 8,000 yards de galeries souterraines et les mines recevront ensemble un total de 450 tonnes, soit plus d'un million de livres d'ammonal, un explosif très puissant. Le 7 juin 1917, le tout sautera ensemble, causant un tremblement de terre artificiel qui ébranlera le Nord de la France, toute la Belgique et sera même ressenti en Angleterre où Lloyd George, aux écoutes, « entendra » l'explosion... Mais ça, c'est une autre histoire. Retournons à nos castors.

Le même jour, 19 septembre, où l'avant-garde d'officiers est partie de Hazebrouck en autobus, le régiment s'est mis en marche également, mais... à pied, et il arrive à Scherpenberg, à 1700 hrs. Il y eut toutefois un petit changement pour cette promenade. La musette qui ordinairement se porte au côté fut promue au rang de havresac porté sur le dos, et tous les vrais havresacs (les *packs*, comme nous disions) furent chargés, ainsi que les capotes, sur les voitures régimentaires aux soins du quartier-maître. Tout ceci pour indiquer que, au lieu d'être en tenue de route, (*full marching order*) la troupe maintenant allégée est en tenue de combat (*fighting order*). Cela signifie que ce n'est plus le temps de jouer à la guerre... On s'en rend compte dans les rangs et les cœurs battent plus vite, car le bruit de la canonnade s'accroît davantage au fur et à mesure que l'on approche du front.

Le soir de l'arrivée, tous les officiers de la 5e brigade assistent à une réunion convoquée en plein champ par le général ALDERSON, commandant de la 1ère division. Le Corps d'armée canadien est constitué par l'arrivée au front de la 2e division et le général ALDERSON en prend le commandement.

Le lendemain, 20 septembre, les pelotons, 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, soit près de la moitié de l'effectif du 22e, montent aux tranchées pour la première fois.

Cette première montée aux tranchées est une expérience que l'on n'oublie pas. Au front, les déplacements se font « au pas de tranchées », deux milles à l'heure; il ne faut pas arriver en transpiration à la ligne de feu où il n'y a ni abri ni feu pour se faire sécher, et où il faudra passer plusieurs jours exposé à la mitraille et à toutes les intempéries avec, très souvent, les pieds dans la boue parfois jusqu'à la cheville et quelquefois plus haut.

C'est d'abord la tranchée de communication, qui monte perpendiculairement à la ligne de feu. Elle n'a pas de parapet, puisqu'on n'y tire pas; on y passe seulement. On y fait aussi des rencontres: c'est un blessé que des brancardiers transportent au poste de secours, ou un mort qui sera enterré à l'arrière par le sergent-pionnier et ses hommes; c'est une corvée qui revient de « faire du fil barbelé » devant nos lignes ou des signaleurs qui cherchent l'endroit où le fil téléphonique a été coupé par un obus. Bref, c'est tout un monde que l'on rencontre dans la tranchée de communication. Et chaque fois, il faut s'aplatir contre le revêtement afin de laisser passer ou, si c'est un blessé, on doit sortir de la tranchée et continuer en plein champ, au risque de se faire repérer par les canardeurs ennemis.

En approchant de la ligne de feu, il faut redoubler de précautions car Fritz a l'œil et l'ouïe tendus; s'il se doute qu'il y a une relève, il s'empresse de lui faire fête à sa façon.

En décrivant les moments les plus émouvants d'un soldat au front, disait un officier, on pourrait les placer dans l'ordre suivant: La vue des tranchées, la nuit, pour la première fois — Le sifflement du premier obus « allemand » — Les dernières minutes avant l'assaut. — Le moment où les hommes reçoivent l'ordre de fixer la baïonnette au canon pour repousser une attaque de l'ennemi dont on voit déjà les troupes de choc quittant leurs tranchées.

Chaque peloton, conduit par un guide, se rend à son emplacement. Les chefs échangent les consignes; les sous-officiers procèdent à la relève des sentinelles dans les baies et aux postes d'écoute; les mitrailleurs et autres spécialistes occupent leurs positions. Les arrivants sont mis au courant de la défense du secteur. Puis les anciens locataires munis d'un certificat constatant que tout est en bon ordre, s'empressent de regagner l'arrière en souhaitant bonne

chance à leurs remplaçants. Mais tel n'est pas le cas, aujourd'hui. On relève le *King's Own Yorkshire Light Infantry*, des « réguliers » de l'armée anglaise. Ceux-ci resteront avec le 22e pendant deux jours pour les initier à la routine, leur faire les honneurs du logement, leur indiquant les voisins, à gauche, à droite, surtout en face; comment ces derniers se comportent; ce sont, paraît-il, de mauvais coucheurs avec lesquels il est impossible de s'entendre...

En effet, sans doute pour célébrer l'arrivée des Canadiens-Français, Fritz s'est dit qu'il fallait arroser ça et il arrose la tranchée avec, pour la première fois, des obus de mortier, ces projectiles à vitesse réduite que l'on voit venir et qui causent de grands dégâts. Heureusement, ils n'ont pas la portée et il en résulte plus de bruit que de mal. Mais malheureusement pour nous, ils se reprendront plus tard.

Les Anglais que l'on relève sont très crânes. Ils ont été décimés dans de nombreux engagements au cours de l'année, dans le Saillant, à Festubert, Neuve-Chapelle etc... Ils ne comptent plus que 250 à 300 hommes sur leur effectif d'un millier. Ils vont se reconstituer à l'arrière tout en prenant un repos bien mérité et en se rééquipant.

Tous sont étonnés à la vue de ces Canadiens qui parlent français. Ils n'en reviennent pas. Il faut entendre le sergent-major régimentaire déclarer avec un accent cockney que l'on ne peut pas rendre ici: « *They got me, those French Blokes! They twist their tongue on the right and they speak French; they twist it on the left and they speak English* »! (Ils me dépassent ces bonguiennes de Français! En tortillant la langue à droite, ils parlent français et en la tortillant à gauche, ils parlent anglais).

Quoiqu'il en soit, l'installation est à point et bientôt les Castors sont comme chez eux. En effet, il y a assez d'eau pour de vrais castors.

Voici la composition du cadre des officiers à l'arrivée aux tranchées :

Commandant	Colonel F.-M. GAUDET
Commandant en second	Major Thomas-L. TREMBLAY
Adjudant-major	Major L.-J.-DALY GINGRAS
Asst. Adjudant-major	Lieut. Maurice BAUSET
Transport	Lieut. Dumont LAVIOLETTE
Officier signaleur	Lieut. Maurice DUBRULE
Officier mitrailleur	Lieut. G.-P. VANIER
Paie-maître	Lieut. Armand CHEVALIER
Quartier-maître	Lieut. B. R. BAKER
Médecin	Capitaine D. ENRIGHT
Aumônier	Rév. Père C.-V. DOYON

## Cie « A »

Major Jos. FILIATRAULT  
 Capitaine Guy BOYER  
 Lieutenant Mackay PAPINEAU  
 Lieutenant H.-E. PAQUIN  
 Lieutenant C. J. SYLVESTRE

## Cie « B »

Major A.-V. ROY  
 Cap. R. DE LA B. GIROUARD  
 Cap. A.-G. ROUTHIER  
 Cap. J.-P.-U. ARCHAMBAULT  
 Lieut. C.-P. DORVAL  
 Lieut. René LEFEBVRE

## Cie « C »

Major L.-E. HUDON  
 Capitaine Henri CHASSÉ  
 Lieut. Aimé GROTHÉ  
 Lieut. Jacques BROSSEAU  
 Lieut. Pierre CHEVALIER

## Cie « D »

Major A.-E. DUBUC  
 Capitaine Lucien PLANTE  
 Lieut. L.-A. BEAUBIEN  
 Lieut. Roméo DUPUY  
 Lieut. Hugues DE MARTIGNY

Le major DE LANAUDIÈRE, les lieutenants BROWNE et LAROQUE sont en réserve en Angleterre avec 100 hommes. Ils suivront bientôt.

\* \* \*

Pour les profanes, il est peut-être bon d'indiquer brièvement ici la composition d'une armée en campagne durant la guerre de 1914-1918. À l'armée britannique, un sous-officier (caporal ou sergent) commande une section; quatre sections forment un peloton (Platoon, ordinairement 60

hommes) sous les ordres d'un lieutenant; la compagnie compte 240 hommes ou quatre pelotons sous les ordres d'un commandant de compagnie, major ou capitaine, assisté d'un commandant en second; quatre compagnies, plus les services spéciaux, constituent un bataillon; c'est l'unité combattante et administrative; il est commandé par un lieutenant-colonel assisté d'un major, commandant en second et d'un autre major ou capitaine chargé plus particulièrement de la partie administrative, qu'on appelle adjutant (c'est l'adjutant-major, qu'il ne faut pas confondre avec l'adjutant français ou belge qui est un sous-officier dont le grade correspond à celui de sergent-major dans les troupes anglaises).

Quatre bataillons constituent une brigade dont le commandant est un brigadier-général;<sup>1</sup> trois brigades forment une division sous les ordres d'un major-général; enfin, il y a le corps d'armée (deux ou plusieurs divisions) commandé par un lieutenant-général, puis l'armée (un général) réunissant plusieurs corps d'armée. Le commandement suprême est exercé par le commandant en chef assisté de son état-major ou G.Q.G. (grand quartier général). Les ordres se communiquent du haut en bas de l'échelle hiérarchique.

\* \* \*

Le deuxième jour, le 21 septembre, le nom du premier blessé est inscrit au journal de campagne du 22e. C'est le sergent POIRIER qui, ayant voulu regarder par-dessus le parapet, a été victime d'un *sniper* (canardeur). Il a l'œil

---

<sup>1</sup> Ce grade a été supprimé en 1919 dans tous les pays du Commonwealth. Toutefois, ceux qui en étaient titulaires à la fin des hostilités furent autorisés à le porter à titre honorifique jusqu'à la promotion au grade de major-général, le cas échéant. — Pendant l'entre-guerre, les brigades ont été commandées par des colonels puis, pour la deuxième guerre mondiale et depuis, on a créé le grade de « brigadier » qui est plus que le colonel et moins que l'ancien « brigadier général ». Il existait déjà au Canada depuis 1924, mais c'était un grade temporaire réservé aux commandants des districts militaires et du Collège Royal Militaire de Kingston.

transpercé. En voilà un qui n'a pas fait long feu au feu.

Le 22 au soir, les 9 autres pelotons montent à leur tour en ligne; les premiers commencent à s'y connaître et mettront ceux-ci au courant. Puis, les K.O.Y.L.I. tirent leur révérence aux nouveaux défenseurs. L'avant-midi du même jour, le commandant de compagnie que relevait le major FILIATRAULT faisait remarquer à celui-ci que les Allemands bombardaient beaucoup sur la droite. « Vous avez de la chance d'être ici, dans le secteur « M » dit-il. Là-bas, ce sont les tranchées « K »; un sale trou, toujours sous le feu. Je plains les pauvres diables qui en ont la garde. » Et FILIATRAULT de se féliciter, lui aussi. L'après-midi, on apporte un message du colonel: « La compagnie « A » (major FILIATRAULT) changera de secteur et occupera la tranchée « K-1 » et « K-2 » ». Du coup, l'enthousiasme du major baisse de plusieurs degrés. Mais c'est la guerre, tant pis !

Le 23, premier « mort au champ d'honneur »: le soldat Joseph TREMBLAY, un excellent tireur de la compagnie « B ». La liste s'étendra tous les jours. À la relève par le 26<sup>e</sup> bataillon, le 28 septembre, le compte des pertes est de trois tués et sept blessés, dont le médecin régimentaire, capitaine ENRIGHT, atteint quelques minutes avant de quitter son remplaçant.

Et voilà terminé le premier tour de la tranchée du 22<sup>e</sup>. Officiers et soldats savent maintenant à quoi s'en tenir; ils continueront avec le même courage ce petit jeu de « in and out » pendant près de quatre ans avec, entre-temps, des opérations de défense, d'attaque, et, finalement, de poursuite des Allemands au-delà du Rhin.

Au moment où nos poilus se reposent après leur première expérience au front, étudions ce secteur de leurs débuts.

## LE SAILLANT D'YPRES

On peut représenter le Saillant d'Ypres, pendant la guerre de 1914-1918, comme un arc de cercle usé jusqu'à la corde et même au delà.

En effet, depuis la retraite des Allemands au nord d'Ypres, à la suite des combats sanglants d'octobre et de novembre 1914, jusqu'à la fin de la guerre, ils ne franchirent plus jamais cette ligne de défense. À un certain moment, ils crurent bien pouvoir passer et atteindre Calais. Ce fut lorsqu'ils recoururent à la science de leurs chimistes pour suppléer à l'impuissance de leurs canons et de leurs baïonnettes; mais leurs espoirs fondés sur la guerre de gaz furent frustrés par le courage et la détermination des troupes canadiennes qui bouchèrent la brèche ouverte à Langemark, à Saint-Julien et à la crête de Gravenstafel pendant que la 6<sup>e</sup> division de l'armée belge en faisait autant sur la gauche. Les troupes coloniales françaises, zouaves et turcos, décimées par l'asphyxie imprévue, avaient dû reculer, du moins le peu d'entre elles qui n'étaient pas tombées sur place.

Le Saillant décrivait, autour des ruines de ce qui fut la charmante ville d'Ypres, un arc de 230 degrés, plus de  $\frac{5}{8}$  du cercle, dont le rayon mesurait près de quatre milles.

Ces chiffres ne disent pas grand'chose aux profanes. Mais lorsqu'on se trouve devant la réalité, c'est-à-dire dans l'arc de cercle même, on devient fort dans le calcul des angles. Étant à la base du secteur, vers Dickebusch, entre Vlamertinghe et Kimmel, le soir, on aurait pu se croire en face de la baie cintrée de Rio-de-Janeiro, un jour de fête nationale. En effet, les fusées éclairantes des armées en présence illuminaient tout l'horizon d'un feu d'artifice continu: c'était un spectacle féérique. Mais pour ceux qui

étaient dans la ligne de feu, plus particulièrement à la pointe du Saillant, en avant de Zillebeke, vers HOOGE et le bois du Sanctuaire, la beauté du spectacle s'estompait devant les horreurs de la réalité.

C'est que, devant nous, sur les côtés et en arrière, où qu'on se tournât, on voyait monter les fusées. Or, derrière ces fusées, il y avait des tranchées, des fusils, des mitrailleuses et des canons ennemis. Ils pouvaient tirer sur nous, dans le dos aussi bien que de face, et ils ne se faisaient aucun scrupule de le démontrer sans cesse. Ailleurs, nous gardions simplement notre front; dans le Saillant d'Ypres, il nous fallait de plus surveiller notre arrière et nos flancs. Rares étaient les tranchées qui n'étaient pas sous le feu d'enfilade des mitrailleuses, réglées à poste fixe et lâchant une volée de balles à intervalles réguliers.

Les tranchées, dit-on ! Comment le dictionnaire définit-il ce mot ? « Tranchée » : excavation longitudinale à ciel ouvert, creusée pour servir d'abri à des soldats en campagne. D'après cette définition, nous n'étions pas dans les tranchées, en Flandre. Il n'y avait pas moyen d'y creuser le sol car, à un pied de profondeur, on était carrément dans l'eau. En Belgique, la tranchée était donc un rempart en matériaux rapportés, élevé au-dessus du sol et non pas un fossé creusé dans le sol, comme en France.

On emplissait des sacs de terre pour construire des parapets; de plus, exposés au feu d'enfilade de l'ennemi, il nous fallait en outre des parados. De sorte qu'on montait la garde et l'on circulait entre deux piles de sacs. De l'autre côté de la zone neutre (No Man's Land) on veillait aussi... entre des sacs « made in Germany ».

Si l'on songe que des séries de ces tranchées s'échelonnaient des deux côtés, sur une grande profondeur, lignes de support et de réserve reliées par des tranchées de com-

munication, on se rendra mieux compte de la quantité énorme de sacs utilisés.

Les Belges qui, sur la gauche, défendaient la dernière parcelle de leur territoire, durent, suivant leur expression, mettre leur patrie en sacs. C'est pour cela qu'ils appelaient ces sacs des « Vaderland », mot qui, en flamand, veut dire « patrie ».

À la suite des attaques de gaz, le fameux dessinateur anglais BAIRNSFATHER, publia une caricature montrant un abri dans le Saillant d'Ypres. Deux brancardiers emportent l'occupant, mis hors de combat par un obus. Un troisième accroche une pancarte portant ces mots: « À louer pour cause de départ imprévu, beau logement muni de tous les inconvénients modernes; eau et gaz à tous les étages ».

Sans les avoir vus, il est difficile de se représenter les tranchées, la vie « normale » que l'on y mène, et de s'imaginer le paysage environnant. Signalons que lorsque le communiqué qualifie la situation de « normale » ou de « généralement tranquille », cela veut dire, qu'en 24 heures, on n'a eu qu'un mort et trois ou quatre blessés dans le bataillon.

Que ce soit Vierstraat, Kimmel, Saint-Éloi, Zillebeke ou Mont-Sorel, le décor ne change guère sur le front des Flandres; dans tout ce pays martyr règne la désolation en ce qu'elle a de plus horrible. La terre déchiquetée, empoisonnée, des cadavres d'arbres aux moignons tordus; le sol détrempe, boueux, une argile gluante et tenace où l'on enfonce jusqu'à la cheville. Par-dessus tout, l'odeur écœurante, indéfinissable que tente en vain de dissiper le chlorure de chaux généreusement répandu. Depuis 1914, il est tombé tellement d'hommes, des deux côtés, dans cette région que la terre semble imprégnée de l'odeur de la mort. Il y en a des milliers qu'on n'a pas retrouvés! Leurs pauvres restes sont épars dans les fossés, embourbés dans les marécages, délaissés entre les deux lignes de fil de fer barbelé. Malgré

le désir de donner à tous une sépulture décente, le Haut Commandement ne permet pas de risquer inutilement des vies pour récupérer les cadavres.

Et cela, il faut l'avouer, explique pourquoi les rats pullulent, énormes. Si l'on s'arrête un instant dans la nuit, dans la tranchée ou en patrouille, on les voit partout, grouillant, courant, cherchant leur nourriture, toujours abondante d'ailleurs. Eux aussi, comme les hommes, meurent par milliers. Or, nous connaissons tous chez nous, par expérience, le « parfum » que l'on respire pendant des jours, quelquefois des semaines, lorsqu'un rat, un seul, a la malencontreuse idée de mourir entre deux cloisons où il est inaccessible.

Étant donné la spongiosité du sol, il n'y avait pas, dans le Saillant d'Ypres d'abris profonds ni même d'abris tout court, comme on les connut par la suite dans la Somme, en Artois et en Picardie. Ils étaient, en général, constitués par une ligne de sacs de sable par-dessus laquelle on fixait une plaque de tôle ondulée qui n'abritait pas toujours de la pluie et qui ne protégeait pas contre les obus.

En terminant cette description de la zone où le 22<sup>e</sup> allait faire ses premières armes, citons en traduisant, un texte du lieutenant-colonel J. A.CURRIE :

« La nuit, dans l'air, à perte de vue, au nord comme au « sud, de grandes lueurs s'élevaient du côté allemand. Elles « étaient produites par les fusées éclairantes, répandant une « lumière plus brillante même que le magnésium des fusées « de nos feux d'artifice. Elles donnaient aux objets un « relief extraordinaire: leur puissance était comparable à « celle d'un projecteur électrique de locomotive. Elles étaient « lancées à intervalle d'une centaine de pieds, formant de « grands festons de lumière qui changeait la nuit en jour. « Les Anglais envoyaient très peu de fusées en retour et « elles étaient de piètre qualité ».

## MINES ET CONTRE-MINES

Lorsque le bataillon entra en ligne pour la première fois, les tranchées étaient en excellent état; elles étaient sèches à la suite du beau temps. Mais la relève eut lieu sous une pluie torrentielle qui ne cessa pas durant les cinq jours en repos à Scherpenberg. Aussi, lorsque le 3 octobre, on reprit le chemin de la première ligne, le pays ne formait plus qu'une immense nappe d'eau et de boue; les tranchées de communications n'étaient déjà plus praticables.

Empruntons ici quelques notes au carnet de campagne d'un sous-officier, le sergent STREUN, plus tard sergent-major de compagnie et qui finit la guerre comme officier:

« Nous avançons dans les ténèbres avec une lenteur « extrême et mille difficultés; à tout moment, une impréca- « tion nous apprend qu'un camarade s'est étendu dans la « boue, ou bien le bruit d'un clapotement dans l'eau nous « dit que quelqu'un vient d'enfoncer dans une tranchée ou « dans un trou d'obus.

« Enfin, j'arrive avec mon peloton dans la tranchée de « réserve, la tranchée K3. Hélas! on ne se reconnaît pas. « La tranchée n'est plus qu'un ruisseau qui charrie de l'eau « boueuse, épaisse comme de la mélasse, et qui nous monte « aux genoux. Les abris sont à moitié remplis d'eau et mena- « cent de s'écrouler sur nos têtes. La moitié de nos grenades « est sous l'eau et le reste n'est guère utilisable.

« La ligne de feu n'est presque plus tenable et une seule « compagnie disposée en postes détachés, peut à peine s'y « tenir « à flots ». En cas d'attaque, c'est une compagnie « de sacrifice, sans aucune communication avec l'arrière.

« Deux compagnies tiennent la ligne de résistance et « une troisième est en soutien; la quatrième demeure en

« réserve au Quartier Général du Régiment, dans une vieille  
« maison en ruines appelée *Sandbag villa* en raison du grand  
« nombre de sacs de terre qui supportent et protègent les  
« murs.

« Je pense que si les Boches connaissaient la faiblesse de  
« notre défense, ils pourraient aller se promener à Bailleul.  
« Mais, fort heureusement, ils sont sans doute, comme nous,  
« occupés à combattre les éléments.

« La situation est déplorable; pendant que nous luttons  
« contre l'eau dans un bout de tranchée, un autre bout  
« s'écroule avec un bruit sourd, précipitant sur nous des  
« rafales d'eau qui, des genoux, nous monte aussitôt aux  
« cuisses. Le temps se passe ainsi à lutter contre la pluie  
« qui ne cesse de tomber; nous subissons peu de pertes, mais  
« presque chaque homme touché est un homme mort; sauf  
« de rares exceptions, c'est une balle dans la tête, car nous  
« sommes dans le Saillant d'Ypres et l'ennemi prend nos  
« tranchées en enfilade; il nous cueille sans que nous ayons  
« besoin pour cela de mettre la tête au-dessus du parapet. »

\* \* \*

Le 6 octobre, soit seize jours après sa première entrée dans les tranchées, le major A.-V. ROY fut tué, victime de son dévouement.

Le brigadier-général WATSON, commandant la 5<sup>e</sup> brigade était en tournée d'inspection dans les tranchées de Kimmel. Il venait de quitter le major ROY avec qui il avait échangé quelques paroles. A 1230, une bombe ennemie tomba dans la tranchée, tout près du commandant de compagnie. Celui-ci, cédant à sa première impulsion, l'idée de sauver la vie de ses hommes, se précipita pour saisir la bombe et la rejeter au-dessus du parapet; mais il n'en eut pas le temps, la bombe fit explosion et le tua. Couvrant

ainsi la bombe de son corps, il protégea ses compagnons. Le major ROY fut l'objet d'une citation posthume à l'ordre du jour.

Deux jours après, le régiment fit face à la première alerte grave et la façon dont il s'en tira montra qu'on pouvait compter sur les nouveaux venus.

Depuis quelque temps déjà, les patrouilleurs avaient signalé des bruits souterrains insolites, en avant de la tranchée K-1. Des officiers du génie, prévenus, firent enquête sur place et conclurent que les Allemands creusaient une mine devant aboutir sous nos lignes. Ils prirent alors des contre-mesures en préparant un camouflet. C'est là un petit passe-temps dangereux dont l'enjeu est, avant tout, la vie des mineurs de l'un ou de l'autre parti. Il s'agit de creuser sa mine, de la charger et de la faire exploser avant que l'autre « joueur » ait pû faire exploser la sienne. Or, ceux qui sont sous terre, qui creusent, entendent creuser les autres et aucun d'eux ne sait quand la mine d'en face sera prête. On travaille donc, fébrilement, dans sa galerie souterraine, avec l'espoir de devancer l'ennemi et la certitude que si l'on arrive après lui, on saute.

Cela, c'est le travail du génie. Mais il y a l'infanterie au-dessus qui occupe et défend les tranchées. Elle sait aussi que la galerie se rapproche, que la mine se creuse, se charge, se bourre. Les fantassins entendent les mineurs, ils peuvent suivre leurs progrès par les coups sourds, calculer les chances des deux adversaires qui avancent l'un vers l'autre, au jugé, à l'aveuglette, comme des taupes. On retire les troupes un peu à l'arrière du point où l'on croit que l'explosion aura lieu, mais pas trop loin, car il faut être prêts, dès que la mine sautera, à se précipiter pour être les premiers à occuper les lèvres du cratère creusé par la déflagration.

Pour le moral, c'est un peu comme l'attente d'un tremblement de terre qu'on sait imminent et qui, d'un moment à l'autre, peut vous envoyer dans l'éternité.

Tels étaient les sentiments des soldats du 22<sup>e</sup>, en première ligne depuis quelques jours; incertitude, appréhension, avec, en plus, l'idée que dès le chambardement, il faudrait immédiatement en venir aux mains, car, sans aucun doute, les Allemands profiteraient du désarroi pour tenter une attaque.

Enfin, le soir du 8 octobre, sous une pluie battante, l'explosion eut lieu. Ce fut vraiment comme un tremblement de terre, suivi d'une sourde et formidable détonation qui renversa tous les occupants des tranchées avoisinantes. Ce bouleversement déclencha un feu violent de mousqueterie, de mitrailleuses et d'artillerie de tous calibres. Le premier moment de stupeur passé, on se rendit compte que si le bruit de l'explosion fut impressionnant, ses effets furent négligeables. Chacun se tint prêt à repousser l'assaut qu'on croyait imminent. Les compagnies avancées étaient déjà à leur poste. La compagnie de réserve à *Sandbag villa*, sous les ordres du major FILIATRAULT, monta aussitôt à la rescousse, en passant à travers champ, parce que les tranchées de communications étaient impassables.

Pendant plus d'une heure, ce fut un tohu-bohu infernal, pendant lequel les hommes se conduisirent, sous le feu, avec un sang-froid magnifique en continuant même les plaisanteries qui faisaient reconnaître en toute occasion leur esprit latin parmi les troupes britanniques.

En dépit de tout ce déploiement digne de Vulcain, nos pertes furent peu importantes. La raison en était que les Boches, craignant sans doute de manquer leur coup et d'être devancés par l'explosion de notre contre-mine, firent sauter leur charge sans se rendre jusqu'à l'objectif. Leur première

ligne, en face de K-1, était à environ 75 yards de la nôtre, à l'endroit appelé Petit Bois.

La mine éclata à 50 pieds de notre tranchée, creusant un trou d'une trentaine de pieds de profondeur. L'entrée en action immédiate de notre artillerie de campagne et la précision de son tir sur la tranchée de première ligne ennemie, empêchèrent l'infanterie allemande de partir à l'assaut. Malheureusement, les dégâts furent plus grands sur notre droite, dans les lignes du 25<sup>e</sup> bataillon, où une autre mine, plus petite avait également été creusée. Elle éclata directement sous la tranchée et la garnison, un peloton de près de 60 hommes, fut décimée.

Au bout d'une heure, un calme relatif régna sur toute la ligne, coupé de ci, de là, par une rafale de mitrailleuse ou par quelques coups de fusil.

Au cours de la nuit, une section de bombardiers, sous les ordres du sergent STREUN, fit pleuvoir pendant deux heures sur le cratère de la mine, des bombes incendiaires et des grenades à shrapnel, afin d'empêcher les Allemands d'occuper et de fortifier la position.

Avant l'aube, le sergent Raoul PIGEON poussa une pointe jusqu'aux lèvres du cratère et fit rapport qu'il était inoccupé.

Toutefois, l'incident n'était pas clos. Le lendemain soir, on envoya une patrouille composée d'un caporal et de deux hommes. Au bout d'une demi-heure, l'un d'eux revint seul, la main gauche traversée d'une balle. La patrouille s'était rendue au bord du trou et avait constaté la présence d'un fort parti d'Allemands occupés à mettre la place en état de défense. Les Canadiens furent surpris et attaqués, le caporal restant aux mains de l'ennemi. Un peu plus tard, l'autre soldat arriva à son tour et confirma les dires du premier. Quant au caporal, on ne le revit plus.

Au cours de la nuit, on continua d'arroser le cratère avec des grenades qu'on lançait au moyen d'une catapulte. Accablés, les Boches l'abandonnèrent et personne ne l'occupa plus.

On inscrivit sur la liste de nos pertes quatre hommes blessés et un caporal disparu, présumé prisonnier.

Le 22<sup>e</sup> fut relevé par le 26<sup>e</sup> bataillon et regagna les cantonnements à Scherpenberg, où il reçut la visite du Commandant de la 2<sup>e</sup> division, le général TURNER, V.C., C.B., D.S.O., venu spécialement pour féliciter les Canadiens-français de leur belle conduite.

Le 26 octobre, après le troisième tour de tranchée, il y eut un dîner pour les officiers à l'hospice St-Antoine à Locre, célébrant le premier anniversaire de naissance du bataillon. Plusieurs invités d'honneur y assistaient, entre autres le major-général TURNER et son chef d'état-major le colonel de PRÉE, le brigadier-général WATSON, le colonel THACKER etc . . .

Le 1<sup>er</sup> novembre, l'artillerie ennemie fut très active; un « Whizzbang » fit explosion sur le toit d'un abri où se trouvaient le major DUBUC et le capitaine MAY, un officier du 26<sup>e</sup> bataillon. L'abri s'écroula et les deux officiers, ainsi que deux soldats, furent blessés.

Le 22 octobre, le lieutenant VANIER fut confirmé dans son emploi comme officier mitrailleur.

Le 13 novembre, le major TREMBLAY accompagnait un groupe d'officiers d'état-major qui avaient mission de choisir une nouvelle ligne générale de défense. À un moment donné, le capitaine TURNER se trouva à découvert sur un point élevé du terrain; le major TREMBLAY le lui fit remarquer. Le capitaine prétend qu'on ne peut le voir des lignes allemandes, mais le major insiste en indiquant la position ennemie. Avant que TURNER ait pu répon-

dre, une balle siffle et TREMBLAY entend un vigoureux « damn it ». TURNER, qui a reçu une balle dans la jambe, ajoute avec un grand flegme: « You're right, they see us » (Vous avez raison, ils nous voient). Le major fit au capitaine un pansement sommaire; les rôles cependant, auraient pû être renversés car TREMBLAY se trouvait entre TURNER et la ligne boche.

\* \* \*

Le 28 novembre, le Général WATSON, accompagné d'un de ses officiers, le capitaine DRURY, et du Colonel DE PRÉE, visita avec le major TREMBLAY, les tranchées de VIERSTRAAT. La présence du groupe fut signalée, probablement par un des avions de reconnaissance qui, très nombreux ce jour-là, survolaient les tranchées. L'artillerie ennemie ouvrit un feu nourri. Un obus tomba à proximité des visiteurs, tuant un de nos hommes et blessant le capitaine DRURY ainsi que trois soldats. Les autres s'en tirèrent indemnes, aspergés cependant de boue.

## UN BEAU FAIT D'ARMES

## LE LIEUTENANT VANIER

Le 18 Décembre 1915, le 22<sup>e</sup> relève le 26<sup>e</sup> bataillon dans les tranchées devant VIERSTRAAT. Le lendemain, les Allemands déclenchent, sur notre gauche, une violente attaque de gaz, préparatoire, probablement, à un assaut. Les effluves de chlore et de fluorine s'abattent sur nos lignes: pour la première fois, nos hommes sont obligés de mettre leurs masques à gaz. On n'a pas encore les appareils perfectionnés de 1916. Pour le moment, c'est la cagoule imbibée de produit chimique qui neutralise les effets des gaz nocifs. Avec ces cagoules, on ressemble à des pénitents de l'Inquisition, mais on est protégé tant bien que mal, c'est l'essentiel.

Les nôtres risquent par un fort bombardement des tranchées ennemies. Aussi, les boches, dérangés dans la préparation de leur attaque, y renoncent, mais, pendant deux jours, le bombardement sur notre gauche continue des deux côtés.

Le 21, le colonel GAUDET, part en congé à Londres et le major T.-L. TREMBLAY, commandant en second, le remplace pendant son absence. La veille de Noël, le lieutenant Dumont LAVIOLETTE et ses patrouilleurs, au cours d'une expédition dans le « *no man's land* » découvrent un poste fortifié où, croient-ils, se trouve une mitrailleuse. Au retour, le chef du groupe en fait un rapport au colonel qui le transmet à la brigade. C'est, paraît-il, une espèce de poste d'écoute, à l'extrémité d'une petite sape qui conduit à la tranchée allemande.

Le jour même, le bataillon sort des tranchées, relevé par le 26e, juste à temps pour assister, avant même de se rendre au cantonnement, à la messe de minuit célébrée à l'église de Locre par l'aumônier, le Révérend Père DOYON. Officiers et soldats sont à peindre, mais pas à prendre avec des pincettes. Il n'a cessé de pleuvoir d'une relève à l'autre. Ils sont couverts de boue. Les faces souillées, avec des barbes de six jours, donnent dans la pénombre une illusion de pirates; mais le Bon Dieu n'y regarde pas de si près. Nombreux sont ceux qui communient. C'est un spectacle émouvant que celui de ces combattants canadiens, dans leur gangue de boue, qui s'approchent de la sainte Table pour recevoir Jésus Hostie dans cette vieille église des Flandres, patinée par les siècles et mutilée, percée à jour par les obus allemands qui, depuis près d'un an et demi, balaient le pays. Il en passe encore, d'ailleurs, qui portent vers l'arrière leur message de mort; leur vrombissement au-dessus de l'église semble ajouter des notes plus graves au chant de l'orgue qu'égrène, au jubé, une petite sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Car la communauté continue, à l'hospice voisin, tout près des lignes, à donner ses soins aux blessés et aux malades tant civils que militaires. Dans l'église, les cornettes blanches parsèment de taches claires la grisaille des casques d'acier; la chasuble brodée et l'aube en fine dentelle que le célébrant a empruntées à la sacristie, n'ont aucune honte de ses guêtres crottées jusqu'en haut. L'allure des servants, deux officiers, est décidément rébarbative.

Le lendemain, le major TREMBLAY prépare un plan pour se débarrasser du poste avancé allemand et la brigade décide de ne rien tenter avant le retour du 22e aux tranchées. L'artillerie arrose l'emplacement de quelques gros obus, mais sans réussir à détruire le nid encombrant.

Le 30 décembre, le 22<sup>e</sup> ayant passé la Noël au repos, relève le 26<sup>e</sup> dans les tranchées pour que ces derniers puissent fêter la Nouvelle Année à l'arrière.

Le dernier jour de l'an 1915, l'artillerie allemande donne un concert, de 1100 à 1400 hrs. On s'empresse de le lui rendre avec intérêts. Mais le tir ennemi est trop court... en somme, beaucoup de bruit pour peu de résultats!

Le Jour de l'An, nouveau bombardement à la même heure. Dans nos lignes, on se prépare à l'opération contre l'emplacement suspect au-delà du barbelé allemand.

Le lieutenant VANIER est choisi pour commander le détachement. Il demande des volontaires: parmi ceux, nombreux qui s'offrent, VANIER choisit le caporal RAN-COURT et les soldats WATT et LEVINE, trois braves ayant déjà fait preuve de cran. Il faut aussi quelqu'un du Génie. A la « 5th Field Engineers » la compagnie attachée à la 5<sup>e</sup> brigade, on se dispute l'honneur de participer au raid. Le commandant, capitaine OSLER, demande un volontaire. Le « senior » des Canadiens-Français, le lieutenant PURNODE, est en congé; le suivant, le sergent P.-E. LECLERC réclame le privilège et est accepté.

Le rendez-vous a lieu devant le poste de commandement du major HUDON, un peu après minuit, le 3 janvier. L'éclaireur LEVINE avait auparavant, dans la soirée, patrouillé le secteur; c'est lui qui guidera le groupe. Il y a dans la tranchée un tourillon de fils électriques que déroulera le sapeur LEFEBVRE, également du génie. A 22 hrs., avis du quartier Général de la brigade est reçu que l'opération se fera cette nuit mais que l'heure n'est pas encore fixée, étant donné qu'un autre raid doit avoir lieu sur notre droite et qu'il faut coordonner les deux. A 01.35 h. le Quartier Général ordonne le départ. Le major TREM-

BLAY fait ses dernières recommandations; deux minutes plus tard, le détachement saute le parapet.

Le sergent LEVINE agit en éclaireur, RANCOURT porte les 15 livres de fulmicoton, LECLERC le détonateur au fulminate de mercure, tirant en même temps derrière lui le fil électrique qui servira à établir le contact.

Ils s'éloignent, rampant dans la boue glacée, tandis que dans la tranchée leurs camarades, anxieux, écoutent et veillent, prêts à intervenir en cas d'alerte. Mais on n'entend rien; ils avancent avec précaution, évitant, autant que possible, de faire du bruit en traversant nos trois lignes de fil de fer barbelé, marchant sur les mains et les genoux, quelquefois se traînant sur le ventre. Ils piquent sur le poste allemand, le contournant par le côté droit. VANIER et LEVINE distancent les autres, retardés par le poids du fulmicoton et le déroulement du fil électrique.

Le sapeur LEFEBVRE, dans la tranchée, annonce 50 yards, 75, 100, 125, 150 et LECLERC, de l'autre côté tire toujours. À 165 yards, arrêt. Les patrouilleurs sont arrivés devant le fil barbelé allemand qui est neuf, profond de 4 pieds, haut de 3 pieds et demi et très fourni. Ils entendent un murmure de voix dans la tranchée boche.

LEVINE entre le premier dans le réseau de fil, taillant avec ses cisailles pour faire un chemin vers l'abri de mitrailleuse que l'on distingue maintenant à une dizaine de pieds. À chaque instant, les fusées éclairantes illuminent et révèlent le poste. Quelques balles sifflent... Il pleut, cela couvre le bruit des tenailles maniées maintenant par le caporal et WATT. Tous rampent, ventre à terre, le nez presque dans la boue. Enfin, les voilà à l'objectif.

C'est un petit réduit de quatre pieds par six. Le lieutenant VANIER y pénètre par le côté; il est inoccupé. Par terre de l'eau, de la boue, mais dans un coin, une plaque

de tôle ondulée avec de la paille, en face d'un créneau d'acier par où la garnison, lorsqu'elle est en faction, passe le canon de la mitrailleuse.

LECLERC, ayant recueilli de ses compagnons les divers éléments d'explosifs, entre à son tour pendant que les trois autres montent la garde autour de l'emplacement, si l'on peut ainsi parler d'hommes couchés par terre. Ils sont armés de révolvers et de grenades, l'officier a son pistolet automatique.

Dans la tranchée du 22<sup>e</sup>, LEFEBVRE constate que le fil s'est déroulé sur une longueur de 187 yards.

Comme on n'est pas là pour s'amuser, LECLERC établit vivement, sur la tôle ondulée, les briques de fulmicoton, y insère le détonateur et adapte l'amorce à laquelle le fil électrique est ensuite relié.

Pendant ce temps, VANIER détache la meurtrière et coupe du barbelé boche qui serviront de pièces à conviction, et les voilà prêts à rejoindre notre ligne de feu. Ils entendent parler les Allemands dans la tranchée, au bout de la sape la reliant à ce poste avancé.

Pour le retour, on a comme guide le fil d'Ariane qui est fixé d'une part à la charge et de l'autre au tourillon dans la tranchée. Mais il ne faut pas tirer trop fort, car si la mine ne saute pas, à cause d'un contact mal fait ou pour toute autre cause, on pourrait peut-être leur demander d'y retourner. Que le Bon Dieu les en préserve !

La rentrée a lieu sans encombre, sauf qu'en arrivant au fil barbelé devant nos lignes, il y a un raffut causé par des bidons abandonnés que l'on heurte. Heureusement, en dépit de la fusée éclairante que font aussitôt monter les Fritz, on ne tire pas. Et le détachement rentre dans la tranchée du 22<sup>e</sup> à 02.25 hrs., chaleureusement accueilli par leurs frères d'armes.

À 05.20 hrs., le Quartier Général donne la permission d'établir le contact électrique. VANIER tire la manette, une explosion violente et sourde suit, accompagnée d'une lueur vive et d'une fumée noire que la fusée éclairante révèle. L'aube découvre un trou où fut le poste allemand.

Pour ce bel exploit, le lieutenant VANIER fut décoré de la « Military Cross » et ses quatre compagnons reçurent la « Military Medal ».

Le sergent LECLERC fut envoyé en Angleterre pour suivre le cours d'officier d'infanterie et plus tard, ayant définitivement quitté le génie, il revint au 22e comme lieutenant. C'est aujourd'hui le major-général P.-E. LECLERC, C.B.E., M.M., V.D.

Le lieutenant VANIER perdit la jambe à Chérisy; il était alors major et commandait par intérim le régiment décimé; c'est aujourd'hui le major-général G.-P. VANIER, D.S.O., M.C., Ambassadeur du Canada à Paris.

RANCOURT devint sergent-major au Royal 22e à Québec.

LEVINE, brave entre les braves, fut, malheureusement tué une dizaine de jours plus tard, alors qu'il travaillait de nouveau au barbelé dans le « No Man's Land ». Ce fut sa mère qui reçut sa décoration.

WATT fit le suprême sacrifice également, quelques mois plus tard, à la Somme.

À la suite de ce fait d'armes, le Colonel GAUDET reçut des lettres de félicitations du Major-Général R. E. W. TURNER, Commandant de la 2e Division Canadienne et du Brigadier-Général D. WATSON, Commandant de la 5e Brigade d'Infanterie. La traduction de ces lettres suit:

2<sup>e</sup> Division Canadienne  
3/1/16

Mon cher Colonel,

Je désire vous féliciter de la façon heureuse dont un détachement de votre bataillon a mis à exécution l'opération locale de la nuit dernière.

J'ai le regret de vous dire que c'est le seul succès que nous ayons eu.

Sincèrement à vous

signé: R. E. W. TURNER Major-Général

De l'Officier-Général

Commandant la 5<sup>e</sup> Brigade d'Infanterie

Au 22<sup>e</sup> Bataillon (Canadien-Français)

Je profite de l'occasion qui m'est offerte par l'opération locale effectuée par votre bataillon dans la nuit du 2 au 3 courant, pour vous exprimer ma reconnaissance et ma satisfaction de la manière dont vous vous êtes acquittés de votre tâche. Cela fait honneur à votre bataillon. A ce sujet, je désire faire mention particulière du Lieutenant VANIER et de son détachement pour la prompte et efficace exécution de la mission qui leur a été confiée. En dépit de la distance à traverser entre les lignes ennemies, de l'obligation de couper les fils barbelés, de la nécessité de mettre en place la charge d'explosif et du temps écoulé à attendre l'avance de l'unité à votre droite, l'explosion s'est produite avec d'excellents résultats. Je signale ce cas particulier, mais il illustre bien la conduite de votre bataillon dans toutes ses entreprises depuis son arrivée en ce pays; tout ceci a été noté et mentionné dans mon rapport aux autorités supérieures.

Signé: D. WATSON

Brigadier-Général

Commandant la 5<sup>e</sup> Brigade d'Infanterie Canadienne

6 janvier 1916.

## LES MARRAINES DE GUERRE

Il faut noter ici un exemple de la solidarité française. Quelques semaines après l'arrivée du 22<sup>e</sup> en France, la nouvelle se répandit qu'un bataillon composé entièrement de Français nés au Canada, servait dans les tranchées. Le journal, *Le Cri de Paris*, consacra un article à ces Canadiens, rappelant leurs antécédents, saluant leur arrivée en France et les assurant de la reconnaissance française. Il suggérait que la France souligne, sous une forme tangible, le concours que ces cousins d'outre-mer lui apportaient. « Donnez-leur, dit l'auteur, des marraines françaises qui sauront chasser le cafard et rendre aux Canadiens la vie en France plus agréable. » Cet appel eut un tel succès que bientôt à peu près tous au bataillon, du colonel au simple soldat, eurent une marraine de guerre « quelque part en France ». On correspondait régulièrement et les petites lettres parfumées étaient toujours reçues avec joie.

Mais, dans le cas d'un officier, il y eut désenchantement: à sa première permission, sollicitée pour Paris naturellement, il s'empressa de téléphoner à sa gentille marraine qui l'invita à dîner pour le soir même. Il s'en fut plein d'espoir au rendez-vous. Hélas ! la marraine, toujours aimable d'ailleurs, avait doublé le cap de la soixantaine; percluse, on la promenait dans une chaise roulante. Adieu donc le beau rêve de visiter Paris en agréable compagnie. L'histoire ne dit pas si l'aventure se prolongea longtemps.

## AU JOUR LE JOUR

Le 16 décembre, le bataillon a le plaisir de recevoir des nouvelles toutes fraîches du Canada. M. Charles GAUDET, C.R. de Montréal, par permission spéciale du Haut-Commandement, rend visite à son frère le colonel GAUDET.

\* \* \*

Le 15 janvier 1916, le major A.-E. DUBUC est blessé, pour la deuxième fois, par une grenade à fusil qui atteint, en même temps, le lieutenant LAROCQUE. Tous deux sont hospitalisés.

\* \* \*

Le 23 janvier 1916, le colonel GAUDET est rappelé en Angleterre pour occuper le poste d'Inspecteur des usines de munitions. C'est avec regret qu'il quitte l'unité qu'il organisa et commanda avec succès. Un dîner d'adieu lui est offert par les officiers, tristes de le voir partir.

Le colonel GAUDET fait ses adieux au Régiment et s'embarque pour l'Angleterre le 24. Le major TREMBLAY, promu lieutenant-colonel et commandant du bataillon, revient le lendemain de Paris où il était en congé. Il est peut-être le plus jeune chef de bataillon au front. Mais il a les qualités de courage, de dynamisme et de jugement requises pour commander. C'est un vrai chef qui sait imposer son autorité et inspirer confiance aux hommes.

Le même jour, le major A.-E. DUBUC, toujours à l'hôpital à la suite de sa blessure, est nommé commandant en second. Le 25 février, il assume ses nouvelles fonctions.

L'artillerie ennemie est particulièrement active ce jour-là. Ses canonniers ont choisi comme un de leurs objectifs le quartier général du bataillon, « York House » dans le secteur de Vierstraat. Ils y lancent une trentaine d'obus dont dix passent à travers le bâtiment, le laissant en piteux état. Deux jours plus tard, on commence à creuser sur le même emplacement de nouveaux abris pour le Quartier-Général.

## NOS OUTILS ET LES LEURS

Il faut ici combler une lacune. Depuis le début, nous suivons le 22<sup>e</sup> dans ce chantier où, pendant quatre ans, des millions d'hommes ont travaillé et lutté. Il serait peut-être bon de voir de plus près les rouages de la machine, du char de Juggernaut, d'étudier les différents outils dont se sont servis nos guerriers et les leurs.

Ce sera un peu technique, à coup sûr, mais utile, je crois. On ne trahira pas les secrets de la Défense nationale... puisque nous ne parlerons que des armes utilisées en 1914-1918. Presque toutes ont subi, depuis, des changements radicaux et beaucoup ont cédé la place à de nouvelles plus meurtrières encore.

### LES ARMES PORTATIVES

Nous commençons par le fusil puisque c'est l'arme de l'infanterie, la reine des batailles. En 1904, on établit à QUÉBEC la manufacture de fusils « Ross ». Elle eut une capacité de production de 1,000 pièces par mois. En août 1914, lorsque la guerre éclata, le Canada possédait environ 70,000 fusils de cette marque. Ce fut donc, tout au début, l'arme du premier contingent. Ce fusil était excellent pour le tir à la cible mais, quand on vint à s'en servir en campagne, il fut bientôt établi qu'il ne convenait pas à la guerre. Pour un rien, il s'enrayait, ou la cartouche ratait par la faute du percuteur. Pis encore, dans un feu rapide, baïonnette au canon, celle-ci se détachait sous les secousses du tir. Après plusieurs essais d'amélioration, la carabine Ross et son couteau-poignard furent remplacés par la Lee-Enfield, plus courte, mais à longue baïonnette, que possédait depuis long-

temps l'armée anglaise et qui avait toujours donné satisfaction.

Les Allemands avaient le fusil Mauser, excellent sous tous rapports. De plus, nés malins, ils s'étaient arrangés pour tirer nos munitions, alors que nous ne pouvions nous servir des leurs. Le calibre de leur cartouche, 7,9 millimètres, était tout juste un peu trop grand pour entrer dans l'âme de nos Lee-Enfield, tandis que le nôtre (.303 pouce) s'adaptait à leur Mauser.

Avantage considérable pour eux en cas de capture de munitions, mais lorsque nous prenions les leurs, il nous fallait par surcroît leur emprunter des fusils... ou détruire les cartouches.

Quant à la baïonnette, la plus terrible, selon l'avis des connaisseurs, est celle du fusil Lebel, que le poilu appelle Rosalie. Lame triangulaire, mince et effilée, elle pénètre bien et laisse, en sortant, se refermer la plaie, ce qui amène une mort rapide par hémorragie interne.

Avant de quitter ce sujet... piquant, il faut protester contre une légende qui accuse les Allemands d'un raffinement dans l'atrocité (on ne prête qu'aux riches!). Il s'agit de la baïonnette-scie; à sa vue, on s'écrit: Ah! quelle horreur! Or, il s'agit simplement de la combinaison arme-outil dont sont munis les pionniers et les sapeurs du corps du génie. À la réflexion, il importe peu, n'est-ce pas, que la lame soit dentelée ou en fil droit, lorsqu'on en a six pouces dans le ventre ou dans la poitrine.

L'officier n'a pas de fusil. Il est armé d'un pistolet automatique Colt, calibre 45, ou du Browning 7.65 millimètres, ou encore du revolver Webley... et d'une canne. Mais, à l'assaut, il s'empresse de ramasser le fusil d'un blessé ou d'un mort pour faire le coup de feu et jouer de la fourchette comme les hommes.

L'officier allemand a le pistolet automatique Mauser ou le « Para Bellum ». Le premier s'emboîte à volonté sur une sorte de crosse qui permet d'épauler comme un fusil. Le second est une arme très au point, n'ayant qu'un faible recul, car le rechargement automatique se fait au moyen d'une culasse articulée qui absorbe le choc. Dans notre Colt, au contraire, c'est tout le canon qui recule dans sa glissière et le contre-coup fait souvent dévier la balle.

Mais le sabre me direz-vous ? Le sabre avec lequel, à pied ou à cheval, on fait, en temps de paix, de si beaux saluts ! Ah ! voilà. La première chose que fait un officier canadien ou britannique lorsque la mobilisation est décrétée, est de suspendre son sabre au mur, après l'avoir préalablement graissé, à moins qu'il ne l'emballe... dans des « boules à mites » pour la durée de la guerre.

Il y a bien, naturellement, le sabre des troupes montées, mais celles-ci, durant la première guerre, étaient presque toutes dans les tranchées, servant à pied, comme l'infanterie. Elles ne purent reprendre leur rôle de cavalerie qu'en 1918, lorsque la guerre de mouvement recommença.

## GRENADES ET MORTIERS DE TRANCHÉES

La guerre des tranchées activa le développement de la grenade à main et du mortier de tranchée, avec ses terribles projectiles de toutes dimensions.

La grenade Mills (Mill's bomb) de l'armée anglaise et de la nôtre, fut, par rapport à sa taille, l'engin le plus meurtrier de toute la guerre. Elle est réglée à cinq secondes, c'est-à-dire que lorsqu'elle quitte la main ou le fusil lance-grenade, il s'écoule cinq secondes avant qu'elle n'éclate en cinquante pièces sous l'action d'un détonateur au fulminate de mercure qui provoque la déflagration de l'amonal,

le puissant explosif dont elle est chargée. En 1914, on nous apprit en Angleterre à fabriquer nos propres bombes avec des boîtes vides de conserves que l'on emplissait de mitraille, clous, débris de fer, auxquels on ajoutait l'explosif. Ceux qui ont profité de cet enseignement, feraient à coup sûr, d'excellents anarchistes.

Les Allemands, de leur côté, avaient une petite bombe en forme d'œuf (d'où le nom « Egg bomb ») et une autre consistant en une boîte à mitraille au bout d'un manche. On tirait une cordelette pour déclencher le mécanisme de prise de feu contenue dans ce manche. La mèche brûlait en cinq secondes et demi. L'effet de ces deux bombes était surtout moral et ne peut se comparer à celui de notre grenade Mills. Elles avaient un autre défaut capital : une fois la goupille de sûreté enlevée, ou la cordelette tirée, il n'y avait pas de revenez-y. Il fallait lancer au plus vite . . . tandis que, pour la Mills, le temps ne comptait qu'à partir du moment où elle quittait la main du lanceur, ce qui déclenchait le ressort du percuteur. En patrouille, par exemple, le grenadier n'ayant pas eu l'occasion de lancer, remettait tout simplement la goupille.

Les mortiers de tranchées lançaient des projectiles de toutes espèces. Nous avions, comme artillerie légère de tranchée, le canon Stokes, merveille de simplicité, qui n'était qu'un tube monté obliquement et muni au fond d'un percuteur. Une bombe cylindrique pesant 11 livres, glissait dans le tube et quand l'amorce frappait le percuteur, le projectile était lancé à une distance maximum de 2,000 pieds où il éclatait par percussion. On pouvait en tirer plus de trente à la minute.

Nos deux autres mortiers lançaient des bombes, l'une de quatre pouces, pesant 25 livres, avec fusée à temps, et l'autre, ronde, à percussion, pesant 52 livres.

Nos ennemis envoyaient des « Fish tails » que nous appelions aussi des tourterelles, parce que le bruissement produit par leurs ailettes ressemblait au roucoulement de ces oiseaux pacifiques.

Mais ils avaient aussi les « Rum jars » qui jetaient le désarroi dans les tranchées, non seulement par les dégâts considérables qu'ils causaient, mais surtout, par l'effet moral, « parce qu'on les voyait venir ». Après avoir entendu le coup du départ dans la tranchée ennemie, on apercevait, monter en tournoyant bêtement sur lui-même, ce bidon en métal qui, arrivé au sommet de sa trajectoire, à quelques trois cents pieds en l'air, plongeait à une vitesse accélérée vers son but. Le plus angoissant était que l'on ne pouvait juger du point approximatif d'arrivée que lorsque le « Rum Jar » commençait sa descente. Dans la tranchée, qui n'avait souvent pas plus de quatre pieds de large, on était là, toute une section, qui cherchait à deviner. « C'est à gauche », « non, à droite ! » « Le voilà, en plein sur nous » ! — On se bousculait et on courait pour s'éloigner du point de choc. Puis, c'était l'explosion qui culbutait tout un bout de tranchée, avec son parapet et son parados, avec, souvent aussi, ceux qui avaient mal jugé la portée ou qui n'avaient pas eu le temps de fuir.

Dans le même ordre (ou désordre ! ) d'idées, des deux côtés nous lancions également des torpilles aériennes pesant de cent à mille livres. Nous leur donnions le nom de « cochons volants ». On les voyait arriver avec un mouvement de tangage qui ajoutait à leur effet moral. Quant à leur pouvoir destructif, disons que les grosses creusaient des trous à y enfouir une maison.

Il n'est pas un de ceux ayant fait la guerre en première ligne qui puisse penser au bombardement des mortiers de tranchées sans frissonner.

Étudions maintenant d'autres moyens utilisés pendant la guerre sur terre pour tuer l'adversaire en série . . . afin de lui apprendre à vivre.

## LES MITRAILLEUSES

Passons d'abord au fusil-mitrailleur, le *Lewis Gun*, qui pèse 26 livres et dont le magasin circulaire contient 47 cartouches. Mitrailleuse légère, très maniable, que l'on monte en peu de temps, c'est plus particulièrement l'arme de l'infanterie.

Comme nos autres mitrailleuses, le *Lewis Gun* tire la même cartouche que le fusil, soit la « 303 ». Dans des essais de tir *intensif*, on arrive à tirer de 600 à 700 coups à la minute, mais en action on ne dépasse jamais les 150 coups, en courtes rafales de quatre à cinq balles. Ceci parce qu'il faut le temps de changer le magasin et aussi de viser entre chaque série. D'ailleurs, dans un feu soutenu, l'arme s'échauffe trop vite et d'autre part, à cette cadence, l'effet obtenu ne justifie pas la dépense en munitions.

La mitrailleuse proprement dite, par exemple celle de la marque Vickers, est une arme terrible qui, servie par une équipe de trois hommes, peut remplacer efficacement un grand nombre de fusils. Considérez que son tir normal est de 500 balles à la minute, avec une portée effective de 2,900 yards en tir indirect. En tout, elle pèse 84½ livres, mais seulement 41 livres sans la monture. Il y a aussi la « Colt » dont les Canadiens se servaient au début et qui était un peu moins lourde.

Deux mitrailleuses battant une zone de terrain à feux croisés peuvent défendre un défilé contre des forces considérables.

Le mitrailleur n'est ni fantassin, ni artilleur, mais se trouve entre les deux. La cavalerie emploie une autre espèce de mitrailleuse, la Hotchkiss. Elle ne peut, pas plus que le *Lewis Gun*, être employée en tir indirect ou par-dessus les troupes amies.

Les Allemands avaient depuis longtemps compris l'importance de la mitrailleuse car, dès le début de la guerre, toutes leurs unités étaient abondamment pourvues de la marque Maxim.

## L'ARTILLERIE

L'artillerie se divise en trois catégories, celle de campagne, la moyenne et la lourde. Des deux côtés, on échangeait des projectiles de calibres variés. Les nôtres comprenaient les 13 livres des pièces à feu rapide de l'artillerie à cheval; les 18 livres des pièces de campagne, comparables au 75 français; les 4,5 pouces des obusiers; et dans les pièces moyennes, les six pouces (canon long) tirant un obus de 60 livres.

On sait que l'obusier tire à feu plongeant, tandis que le canon long a une trajectoire tendue.

Puis nous avons la grosse artillerie, allant du 9.2 pouces, obusier, au 12 pouces, long ou obusier, et même au 15 pouces, que nous rencontrons parfois sur les routes de l'arrière, se déplaçant avec son personnel de 130 hommes par pièce, après avoir tiré deux ou trois obus seulement pour ne pas être repérés (mais quels obus !) Ces grosses pièces, à partir de 12 pouces, sont aussi très souvent montées pour rouler sur rails, ce qui leur donne une vitesse de déplacement qu'elles ne sauraient atteindre par la traction automobile. Leur tir de réglage est ordinairement fait, avant l'arrivée en action, par des pièces de campagne qui leur cèdent ensuite la place,

tels les comparses qui préparent la scène avant l'arrivée des grandes vedettes.

Les obus de ce calibre fouillent plus particulièrement l'arrière; les dépôts de munitions, les gares régulatrices, les forts groupements de troupes en réserve, les états-majors importants etc. . . .

Voici, par exemple, la description technique de l'un de ces monstres : l'obusier britannique de 12", sur voie ferrée :

La bouche à feu était du calibre de 304 mm. 79, frettage à fils d'acier longueur de 12 calibres (environ 12 pieds), culasse à vis axiale avec obturateur plastique. Poids de l'obusier avec son appareil de fermeture : 9 tonnes. L'affût à déformation était fixé sur un truck, à deux boggies, pour voie normale; il comportait deux flasques, supportant le berceau avec tourillons horizontaux. Celui-ci contient le frein hydraulique et les récupérateurs hydro-pneumatiques. — Dans la position de tir, le truck est abaissé de manière que ses semelles reposent sur la plate-forme de la voie. — La longueur maximum du recul est de 26 pouces. — La hauteur au-dessus de la voie, de l'axe à la bouche à feu horizontale, est près de 12 pieds. — L'amplitude de pointage en hauteur est de  $+45^{\circ}$  à  $+60^{\circ}$ ; celle du pointage en direction est, au total, de  $60^{\circ}$ . — La bouche à feu se pointe au moyen d'une hausse courbe, à tambour, avec lunettes panoramiques. — La pièce en batterie pèse 68 tonnes; un chef de pièce et 14 servants sont nécessaires pour le service de la pièce. — La rapidité maxima du tir est de un coup par 4 minutes. — Le projectile, pesant près de 800 lbs., avait une portée de dix milles environ.

En 1918, cette pièce faisait partie d'un groupement spécial d'artillerie lourde comprenant en outre 4 canons de 320 A.L.V.F. français.

Les Allemands avaient le 77 millimètres, dit *Whizzbang*, parce que à trajectoire très tendue, on l'entendait à peine arriver que déjà il éclatait; le 100 mil. (4"), le 105 mil. obusier, le très redouté 150 mil. mieux connu sous le nom de 5.9 pouces, et l'obusier de 210 mil. (8"). Ce dernier était aussi du calibre de la « Grosse Bertha » qui, de la forêt de Compiègne, à 80 milles, tirait sur Paris. L'obus, pour parcourir en trois minutes cette distance, s'élevait dans la stratosphère à la hauteur fabuleuse de 25 milles soit 132.000 pieds. Le canon avait 111 pieds de long. Il lança sur Paris 289 projectiles.

Enfin, ils possédaient les très gros pépères: les 305 mil. (12"), les 380 mil. (15") dont l'un tirait très régulièrement sur Dunkerque, à 35 milles de distance, et les 420 mil. obusiers autrichiens (16.24 pouces) qui, au début de la guerre, démolirent les forts de Liège dont les canons n'avaient pas une aussi grande portée. Ils tiraient donc à coup sûr, sans danger, toute la question était de savoir combien de coups seraient nécessaires pour enfoncer coupoles et blindages.

En mars 1917, alors que le 22<sup>e</sup> bataillon était au repos au Bois des Alleux, près de Mont-Saint-Éloi, un seul obus de 380 éclatant à Écoivre, à quelques centaines de pieds de nos huttes, infligea à la 5<sup>e</sup> compagnie du génie et à une compagnie de pionniers qui était au bivouac des pertes s'élevant à 120 hommes, dont une quarantaine de tués.

Quelques semaines plus tard, le narrateur fut témoin de la destruction, par un seul obus de 12 pouces, de l'Hôtel-de-Ville de Mont-Saint-Éloi qui abritait tout l'état-major du 10<sup>e</sup> bataillon. Là encore, les dégâts furent terribles.

Quant aux projectiles que lançaient les différentes pièces avec lesquelles nous venons de faire connaissance, ils avaient été baptisés par les hommes. En voici quelques-uns :

« *Whizz-bang* ». Généralement employé pour désigner le projectile à schrapnel de 77 mm. À peine avait-on entendu le sifflement de l'obus, « *Whi . . . z . . . z . . . z . . .* » qu'il éclatait avec un « *Bang* ». Ce terme avait servi précédemment à désigner le canon-revolver (semi-automatique).

« *Crumpet* » (Une sorte de crêpe). Ce terme désignait le projectile à percussion du petit crapouillot ou obusier de campagne de 10.5 cms qui produisait une fumée noire de faible densité et un cratère circulaire de faibles dimensions.

« *Woolly Bear* » (Du nom d'une espèce de larve poilue). Ce terme s'appliquait au projectile à shrapnel de l'obusier de 10.5 cms et même occasionnellement à celui de 15 cms. L'obus de 10.5 cms était un fusant qui éclatait en plein air avec grand fracas, en dégageant une fumée d'un blanc verdâtre. Les balles sillonnaient toutes les directions. Dans les éclatements au ras du sol, cet obus devenait un « *crumpet* ».

« *Crump* » (du bruit que produit son éclatement). Cette appellation bien qu'ordinairement réservée au projectile à percussion de l'obusier de 15 cms était en outre, de même que « *Coal-box* » et « *Black Maria* » que les Français appelaient « *Marmites* », un terme générique désignant vaguement tous les projectiles d'obusiers de 15 cms ou plus; le nom « *Jack Johnson* » était ordinairement réservé aux obus super-lourds de 12,15 ou 16 pouces, LES GROS NOIRS.

## LES GAZ

Parmi les moyens de combat, viennent ensuite les gaz, de plus en plus nocifs, inaugurés par les Allemands à Ypres, en avril 1915, sous forme de vagues s'échappant de tubes à air comprimé placés le long des tranchées.

Ahuris, pris au dépourvu, Français, Belges et Canadiens tombèrent comme des mouches, surtout les troupes coloniales

de couleur qui lâchèrent pied, croyant à de la sorcellerie. A ce moment là, la seule défense, futile d'ailleurs, fut de se couvrir le nez et la bouche d'un mouchoir ou d'un linge quelconque. Mais le courage et la ténacité eurent raison de la surprise barbare. La marche des Allemands vers la Manche fut arrêtée de nouveau. Par la suite, leurs attaques aux gaz, comme les nôtres, n'étaient qu'un prélude destiné à jeter la confusion avant un assaut d'infanterie appuyé d'un bombardement intense.

Après ce premier emploi des gaz, on s'équipa. Les masques, au début, étaient plutôt quelconques. Ils consistaient en une cagoule dont le tissu était imprégné d'un contre-poison neutralisant les effets du gaz. Ils furent bientôt remplacés par un masque plus pratique, plus efficace, dont le récipient contenant le produit chimique anti-gaz était porté sur la poitrine et relié au masque par un tube en caoutchouc.

Particulièrement nocifs, fut le gaz moutarde qui brûlait les tissus intérieurs comme extérieurs et qui aveuglait. D'autres gaz suivirent, à formules différentes, qu'il fallait déceler pour en pouvoir combattre les effets.

Le problème le plus angoissant, quel que fut le type de masque, était celui des blessés. Tant qu'il ne s'agissait que de défendre son poste contre l'ennemi qui devait aussi porter le masque, on s'y faisait, malgré la gêne éprouvée. Mais dès qu'un homme était gravement blessé, il étouffait; ayant besoin d'air, il cherchait à arracher son masque. Il fallait lui attacher les mains.

Pour donner une idée des effets des gaz sur l'organisme, rappelons que le métal des armes mêmes était rongé par le corrosif. Immédiatement après une attaque de gaz, on huilait toutes les parties métalliques, mais cette mesure n'était pas toujours efficace car, après douze heures, la corrosion

reprenait souvent son œuvre malgré l'huile et mettait ainsi l'arme hors d'usage. Pour parer à ce danger, il fallait, à la sortie de la zone dangereuse, démonter fusils et mitrailleuses et nettoyer toutes les pièces à l'eau bouillante additionnée de sel de soude. Que penser alors des hommes qui, eux, n'étaient pas en acier ?

Demandez aux malheureux « gazés » de guerre qui s'étiolaient encore à l'hôpital militaire de Ste-Anne de Bellevue et ailleurs.

Quant aux munitions, celles qui n'étaient pas renfermées dans les boîtes étanches étaient irrémédiablement perdues.

Bientôt les vagues de gaz, sujettes aux variations du vent, furent remplacées par les obus à gaz beaucoup moins dangereux . . . pour ceux qui les lancent.

## TANKS ET LANCE-FLAMMES

Les fameux chars d'assaut, les *tanks*, firent leurs débuts avec les Canadiens à l'attaque de Courcellette, le 15 septembre 1916, à la vitesse, que l'on jugeait alors formidable, de neuf milles à l'heure. Nous les avons vus, camouflés, à la Boisselle, en allant prendre nos positions de bataille. Quelques uns font maintenant quarante-cinq milles à l'heure sur routes et trente milles à travers champs et obstacles.

C'était une épouvante que l'arrivée grotesque, fantastique, de ces premiers mastodontes, roulant, tanguant, fonçant sur l'ennemi à travers les trous d'obus, grimpant les talus, escaladant les parapets, franchissant les tranchées, couchant comme des baguettes les petits arbres que le bombardement avait jusqu'alors respectés. Invulnérables aux balles des fusils, des mitrailleuses, parfois même aux obus de quatre pouces, ils avançaient impitoyablement, lâchant de ci, de là,

une bordée de leurs Vickers, ou se campaient confortablement en travers d'une tranchée de communication qu'ils prenaient d'enfilade.

Mais on fait beaucoup mieux maintenant, en attaque comme en défense. Chaque fois, en effet, qu'un nouvel engin de guerre, un nouveau moyen de destruction fait son apparition, les savants cherchent et trouvent presque toujours la parade avec parfois une contre-riposte.

Un des engins les plus effroyables, vers la fin de la guerre, fut le lance-flamme, utilisé de part et d'autre. L'appareil contenant de l'essence, la gazoline, était fixé au dos de l'opérateur qui dirigeait le tuyau d'arrosage sur le but. L'essence s'enflammait à l'orifice au contact d'un allumeur. C'était véritablement un feu liquide que lançait la machine infernale et l'on peut se faire une idée de l'effet produit sur les malheureux qui se trouvaient à portée, les chairs carbonisées, les yeux rongés dans leurs orbites, des brûlures du 3<sup>e</sup> degré, causant presque toujours la mort dans d'indicibles souffrances. C'était la guerre.

Ajournons à l'issue de la prochaine guerre, la suite de cette nomenclature qui serait presque complète si on y ajoutait la dague des patrouilleurs. Il faudra alors employer bien des néologismes et des superlatifs dans le domaine de l'horreur, pour expliquer aux survivants, s'il en reste, comment seront morts les autres.

## DÉCORÉS PAR LA FRANCE

Le 1er mars, deux éclaireurs, DEBLOIS et GAMACHE, sont allés placer trois torpilles (bungalow-torpédo) sous le fil barbelé allemand. Ce sont des espèces de tubes de 20 pieds de long remplis d'explosif. L'expérience a pour but de constater si ce moyen est pratique pour détruire le fil barbelé. Le lieut.-colonel TREMBLAY explique aux deux hommes la composition de ces nouveaux engins de guerre et la manière de s'en servir. DEBLOIS dit alors à son chef : « Je connais des bonnes places; donnez-nous les torpilles et ça va prendre cinq minutes pour les poser ». L'opération terminée, nos hommes reviennent au colonel TREMBLAY. « Eh bien ! DEBLOIS, faites-moi rapport sur votre petite expérience » — « Colonel, y a pas ben de quoi à dire; vous avez dit que ça sauterait, ça va sauter. J'avais dit, moi, que ça prendrait cinq minutes pour l'installation: ça a pris cinq minutes. Demain, il n'y aura plus de fil barbelé à cette place-là. » Voilà certes un rapport typique, précis et concis.

Le lendemain matin, à 0432 hrs, les trois torpilles sautent, à la grande surprise des Boches, et comme l'a prédit DEBLOIS, il n'y a plus de fil barbelé.

Le 60e bataillon vient d'arriver au front. Son commandant, le lieut.-colonel GASCOIGNE, et plusieurs de ses officiers partagent temporairement les cantonnements du 22e.

Le lieut. B. LANGUEDOC a pris aujourd'hui, le 8 mars, le commandement des grenadiers du bataillon.

Le 9 mars, un gai compagnon, le lieut. Aimé GROTHÉ, a été gravement blessé devant Kemmel dans la tranchée

K-2A et, deux jours plus tard, le lieut. MacKay PAPI-NEAU est évacué pour une légère blessure à l'œil, produite par un éclat d'obus.

Le 17 mars, il y eut à Bailleul une prise d'armes française pour remise de décorations. Deux hommes du 22<sup>e</sup>, les soldats P.-A. LAMBERT (61589) et Arthur DEBLOIS (61931), tous deux déjà décorés de la D.C.M. (Distinguished Conduct Medal), étaient parmi les élus. Ils recevaient la médaille militaire française.

La citation, identique pour les deux, dit que « Dans le « secteur de Vierstraat, en novembre 1915, ils ramenèrent « dans nos lignes un camarade gravement blessé au cours « d'un engagement. N'ayant pas de brancard, ils durent le « transporter sur leurs épaules à travers le fil barbelé et « plusieurs tranchées. Ils déployèrent, en ce faisant, une « grande bravoure et une énergie peu commune. »

Ce fut une cérémonie très imposante. Les décorés étaient encadrés d'une double garde d'honneur française et anglaise. Un général français entouré de son état-major occupait le centre du carré. Il lisait les citations d'une voix forte puis épinglait les décorations au nom du Président de la République française, donnant ensuite l'accolade au nouveau titulaire.

Puis le général et les décorés passèrent en revue les deux gardes d'honneur. DEBLOIS était à côté du général français qui causa avec lui assez longuement. C'était très impressionnant en même temps que très amusant: un vrai « Canayen » que ce DEBLOIS ! Le lieut.-Colonel TREMBLAY qui assistait à la prise d'armes le félicita ainsi que LAMBERT. C'était les deux premiers décorés du bataillon et comme tels tous en étaient très fiers. Après la cérémonie, DEBLOIS exprima le regret que les Canadiens du Canada n'aient pû le voir passant les troupes en revue au côté d'un

général français et il ajouta « Colonel, après ça, y a pu rien à faire; faut que je me fasse casser la gu. . . tête ! »

DEBLOIS, grand cœur sous une rude écorce, ne put jamais voir, jamais entendre un blessé sans aller à son secours. Un jour, beaucoup plus tard, que le major VANIER le félicitait, il répondit simplement: « On peut toujours pas les laisser mourir tout seuls. »

## SAINT-ÉLOI

## LA BATAILLE DES CRATÈRES

En mars 1916, le 22<sup>e</sup> avec la 5<sup>e</sup> brigade remonta quelque peu vers le nord, s'éloignant des tranchées qu'ils avaient occupées durant l'hiver. Le bataillon s'était rapproché de la ville d'Ypres. Citons ici un rapport de la 5<sup>e</sup> brigade :

« Le feu de l'artillerie avait augmenté considérablement des deux côtés au cours des six mois précédents. Les bombardements, maintenant quotidiens, égalaien en intensité les grandes batailles de jadis. De plus en plus la guerre devenait un duel d'artillerie et ces bombardements étaient excessivement pénibles pour les soldats encagés dans des tranchées étroites, incapables d'éviter la mort qui frappait avec la rapidité de l'éclair, sans prévenir, sans que l'on pût voir l'ennemi et lui rendre ses coups. L'obusite (shell-shock), cette épouvantable commotion nerveuse qui rend les hommes forts mentalement faibles, frémissants et inertes, ce choc qui affecte souvent la parole et l'ouïe, envoya aux hôpitaux un nombre de victimes de plus en plus élevé. »

Les bataillons de la 5<sup>e</sup> brigade se relevant à tour de rôle dans la ligne, endurèrent stoïquement ces heures si dures, en attendant le moment où ils se trouveraient face aux Boches. Mais ils ne s'attendaient pas à des conditions déplorables comme celles qu'ils allaient trouver à St-Éloi. Bien des soldats d'expérience considèrent la « bataille des cratères » comme l'épreuve la plus terrible à laquelle les Canadiens eurent à faire face durant la guerre, sauf peut-être à PASS-CHENDAELE. Dans ces deux opérations, la gloire calait dans la boue.

Au début du mois d'avril, un mois de pluie continue, la 2e division (4e, 5e et 6e brigades) reçut l'ordre de relever la 3e division britannique qui avait fait une légère avance à St-Éloi. Ils avaient pu faire sauter sept mines sous les tranchées ennemies; celles-ci couronnaient un monticule assez élevé dominant la contrée environnante, un terrain plat devant le village de St-Éloi. C'était un saillant gênant, d'un front d'environ 600 yards, donnant à l'ennemi une excellente observation des positions britanniques sur des milles de long dans les deux sens, aussi bien que sur la zone arrière.

Maintenant, les tranchées allemandes de première ligne étaient oblitérées et les Britanniques avaient avancé au-delà des cratères, pénétrant jusque dans le soutien allemand, renversant ainsi la situation originale. Mais le terrain entre l'ancienne et la nouvelle position britannique était dans un chaos indescriptible. Il y avait maintenant sept immenses cratères, presque des carrières, qui s'emplirent rapidement d'eau stagnante, formant des lacs en miniature par suite du drainage naturel et de la pluie persistante. Quant au terrain séparant les cratères, ce n'était qu'un marécage bouleversé par les obus, de la terre pulvérisée détremmée par la pluie, au point qu'elle avait la consistance d'une glue d'où émergeaient, dans toutes les postures bizarres et horribles d'une mort violente, les corps de nombreux Allemands. L'ennemi tourna sur le monticule toute son artillerie disponible, des centaines de canons. Ces 600 yards de terre remuée furent pilonnés par les explosifs et les shrapnels, altérant le paysage en une terre désolée et maudite.

Telle était la situation lorsque, durant la nuit du 4 avril, la deuxième division canadienne releva les troupes impériales exténuées. Morts et blessés couvraient le sol des tranchées écroulées. Il n'y avait plus de parapets. Sur de longues distances, les défenses avaient été rasées par l'artillerie. En

attendant de rétablir le réseau des tranchées, la position fut gardée par des patrouilles et des postes de bombardiers là où il fut possible de se mettre à couvert.

La 6<sup>e</sup> brigade, appuyée par les mitrailleuses de la 5<sup>e</sup> brigade, put évacuer les soldats impériaux blessés et établir sous un déluge d'obus une espèce de plan de défense. Les canons allemands tirant de tous les angles possibles s'efforçaient de démolir la position. Seuls des groupes isolés, plus particulièrement les équipes de mitrailleurs de la 5<sup>e</sup> brigade, pouvaient se maintenir aux avant-postes, mais au prix de pertes très lourdes.

Le détachement du 22<sup>e</sup> était sous le commandement du lieutenant P.-S. BROWNE, de Montréal, un officier venu du 64<sup>e</sup> Régiment de CHATEAUGUAY-BEAUHARNOIS.

Les Allemands confiants dans la puissance de leur artillerie qui, depuis 60 heures, bombardait les Canadiens, se préparaient à l'attaque. À trois heures du matin, le 6 avril, une tentative fut faite pour relever aux avant-postes canadiens les fragments de bataillons et les mitrailleuses de la 5<sup>e</sup> brigade. L'artillerie ennemie redoublait sa furieuse canonnade. Sous ce déluge de feu, les trous d'obus devinrent des cratères, les cratères des abîmes; l'aspect du monticule en fut complètement changé. Les troupes de relève, prises en terrain découvert, pataugèrent aveuglément dans l'obscurité. Elles perdirent le contact entre elles et avec les soutiens; il n'y avait naturellement plus de communication avec les Q. Gx. de brigade ou de bataillon. D'autre part, comme l'on ignorait la position exacte des postes avancés de la 2<sup>e</sup> division, il était impossible d'obtenir l'appui de l'artillerie.

Des groupes d'hommes errants, incertains de la direction, s'établirent dans les trous d'obus qui convenaient le mieux à la défense et se tinrent prêts à toute éventualité.

À travers la pâle lueur de l'aurore, on pouvait distinguer dans le brouillard les formes sombres des Allemands s'avancant à l'attaque le long de la route Wytschaete-St-Éloi, le flanc droit de la position canadienne. Ils débouchaient à gauche et traversaient le front, cherchant le point faible de nos lignes. La plupart des armes des Canadiens étaient hors d'usage, enrayées par la boue; les hommes, jurant et déplorant leur impuissance, virent ainsi leur échapper l'occasion de tirer vengeance de l'ennemi. Ils étaient trop faibles, numériquement, pour tenter une contre-attaque. Les Allemands trouvèrent une ouverture dans la ligne près du centre du secteur gauche, s'y ruèrent comme une marée et balayèrent la résistance des groupes qui s'opposaient avec acharnement à leur avance. Les deux principaux cratères étaient maintenant aux mains des Allemands. Ils réussirent plus tard à s'emparer des deux autres et ils raccordèrent les quatre cratères à leur ancienne tranchée de soutien qui faisait maintenant partie de leur première ligne.

Une fois de plus la nuit étendit ses voiles sur le champ de bataille et les quelques groupes de Canadiens éparpillés qui avaient survécu, débordés et presque cernés, leurs fusils et leurs mitrailleuses bloqués par la boue, exténués, trempés jusqu'aux os et souffrant de faim et de soif, s'efforcèrent de sortir de la trappe avant que l'aube ne rende leurs positions sans espoir. Rampant à travers la boue, butant dans les trous d'obus plein d'eau, s'aplatissant quand les fusées allemandes illuminaient le paysage macabre, ils revinrent par groupes de deux et trois, crottés, fourbus, ayant à peine l'air humain.

Les équipes de mitrailleurs des 22e, 24e, 25e et 26e bataillons demeurèrent pour couvrir la retraite, mais elles ne pouvaient que rarement faire feu de leurs mitrailleuses en-

rayées. La furie de l'artillerie continuait à fracasser les décombres, ajoutant encore au désordre et à la confusion.

On n'entendit plus jamais parler des équipes de mitrailleurs du 25<sup>e</sup> et du 26<sup>e</sup> bataillon. On ne saura jamais où et comment ces hommes moururent, car aucun d'eux n'est revenu pour conter cet épisode tragique parmi tant d'autres, de la bataille de St-Éloi.

Le Sergent NAYLOR du 24<sup>e</sup> bataillon, avec une grande présence d'esprit et beaucoup d'initiative, sortit sa mitrailleuse et sauva la plupart des membres de son équipe. Les mitrailleurs du 22<sup>e</sup>, sous le lieutenant « Peter » BROWNE, cernés par les Allemands dix contre un, foncèrent avec une détermination irrésistible. Deux des meilleurs hommes du bataillon, le caporal A. LAMBERT, No 61589, et le soldat RATTÉ, No 61876, furent tués dans la mêlée. Le premier était déjà titulaire de la D.C.M. et de la « Military Medal » ainsi que de la médaille militaire française. Ceux qui restaient parvinrent enfin à établir le contact avec le groupe du sergent NAYLOR et les débris des unités de la 6<sup>e</sup> brigade dans les tranchées britanniques originales. Pour sa belle conduite, le lieutenant BROWNE reçut la « Military Cross ».

Il est à peu près impossible de broder une histoire cohérente des opérations qui suivirent. Les rapports sont incomplets et contradictoires. Ce fut une confusion indescriptible. Très tôt les communications entre les unités en première ligne et les quartiers-généraux des bataillons et brigades de la division furent coupées. Des groupes se cramponnant aux positions d'avant-poste furent exterminés. Les messagers pataugeant dans le marécage tombaient l'un après l'autre, victimes des canardeurs allemands. Et les pigeons voyageurs, la dernière ressource, mouraient commotionnés en prenant leur vol. Les cartes étaient devenues inutiles; la

pluie et l'artillerie avaient changé les contours du terrain. Les élévations disparaissaient, les dépressions de terrain étaient comblées, unifiées en une vaste mer de boue. Même les quatre grands cratères, dont le plus grand, le No 3, mesurait 165 yards de long et 80 de large, étaient méconnaissables. Aucune circulation n'était possible en plein jour et, la nuit, on perdait le sens de la direction. Des bourrasques de vent, de pluie et de lourds brouillards rendirent impossibles les reconnaissances par avion et l'on ne put s'assurer de la position exacte de la ligne allemande. En certains endroits, les forces en présence étaient si proches l'une de l'autre, et il y eut de si fréquentes erreurs dans l'identification des cratères et dans les tentatives faites pour les occuper, que l'artillerie de soutien ne pouvait en aucune façon aider les troupes qui se tassaient dans les trous d'obus remplis d'eau.

À travers ce carnage dans le désordre, la boue et la misère, la relève fut menée à bien. Des groupes isolés furent sauvés d'une mort atroce; on lança des contre-attaques dans le chaos de la zone des cratères; on parvint même à regagner du terrain; les assaillants avançant dans une épaisse boue, bousculaient toute résistance. Malheureusement, bien des actes de bravoure qui auraient pu compléter le compte-rendu de la bataille, périrent avec leurs auteurs. Ces récits, s'ils étaient connus, rangeraient la « bataille des cratères » parmi les plus beaux faits d'endurance de la guerre.

Quand les bataillons de la 5e brigade revinrent, dans la nuit du 11 au 12 avril, relever la quatrième brigade, les Canadiens occupaient la ligne originale britannique avec deux petits cratères, les numéros 6 et 7, sur le flanc gauche et un peu en avant de la tranchée de première ligne. Les Allemands occupaient, semble-t-il, les quatre cratères principaux, 2, 3, 4 et 5 qui formaient à peu près une ligne

droite dominant les cratères canadiens et les tranchées immédiatement en arrière. La tâche du 22<sup>e</sup> consistait d'abord à reconstruire les tranchées éboulées et à empêcher l'ennemi de tenter une nouvelle avance. Le terrible feu d'artillerie et de mitrailleuses qui balayait sans cesse la position, semblait rendre ces deux missions impossibles. Des sections entières de tranchées étaient détruites; les garnisons des petits cratères étaient fréquemment mises hors de combat et toute tentative de travail durant le jour était frustrée par les bombardiers et les canardeurs ennemis qui, bien à l'abri dans les grands cratères, dominaient les Canadiens à 25 yards de distance.

D'autre part, le ravitaillement ne se faisait qu'à travers un barrage intense.

Si les Allemands avaient su que cette position intenable n'était gardée que par des groupes isolés, ils auraient pu nous infliger une sérieuse défaite.

Mais l'ennemi avait fait son dernier effort. La boue se referma sur les corps des braves. Les Allemands, maîtres des cratères pour lesquels ils avaient si ardemment combattu, les abandonnèrent.

La bataille de St-Éloi démontra que les Allemands avaient perfectionné l'organisation des batteries de mortiers de tranchées. Ils avaient réussi à produire des mortiers d'une portée et d'un calibre jusqu'alors inusités, dont les effets étaient aussi puissants contre les tranchées que ceux de la plus lourde artillerie. Il s'agissait maintenant de battre les Allemands à leur propre jeu; les Alliés formèrent, sans délai, un grand nombre de batteries semblables.

Les quatre bataillons de la 5<sup>e</sup> brigade envoyèrent leurs meilleurs hommes aux écoles spéciales où se faisait la démonstration de ces nouvelles armes; en peu de temps, ils constituèrent une force efficace d'artilleurs de tranchées et

ravirent la supériorité à l'ennemi. La mobilité et le pouvoir destructif des mortiers allaient en faire un facteur décisif dans les combats futurs. On produisit des modèles nouveaux et améliorés dont le plus remarquable était le mortier Stokes, une arme à tir rapide d'une extrême simplicité, supérieure à tout ce que possédaient les Allemands.

De leur côté, les Allemands procédaient aussi à des expériences et journellement de nouveaux projectiles tombaient dans les tranchées canadiennes. C'est alors que pour identifier ces visiteurs familiers, nos hommes, jamais à court d'esprit, les baptisèrent « Sausages », « Rum Jars », « Fish Tails », « Pineapples », « Flying Pigs », etc. . . . En conservant son humour, le soldat canadien entretenait la santé du corps et de l'esprit.

\* \* \*

Une lettre en date du 14 avril, du colonel Edouard de BELLEFEUILLE PANET qui sert à l'état-major du corps canadien, apprend au colonel TREMBLAY que le commandant du corps d'armée, le lieut.-général ALDERSON a visité incognito les tranchées du 22e. Il a été émerveillé de la tenue du bataillon en première ligne et il a admiré la bonne humeur et l'entrain des hommes ainsi que la discipline de tranchée.

\* \* \*

Le commandant de la 5e brigade, le brigadier-général D. WATSON, est promu au commandement de la 4e division canadienne, à la date du 21 avril, avec le grade de major-général. Il est remplacé par le brigadier-général A.-H. MACDONELL. Celui-ci commandait jusqu'ici le R. C. R. (Royal Canadian Regiment), la seule unité d'infanterie de l'armée permanente avant la guerre.

## UN PETIT TOUR AU FRONT

On ne faisait parfois pas long feu, au feu. Prenons, parmi plusieurs autres, le cas du lieutenant Eugène NANTEL:

C'était le 20 avril 1916. Parti de Folkestone, en Angleterre, comme officier de renfort, il arrivait aux lignes de transport à l'arrière à 1900 hrs et en première ligne, à 2200 hrs, le même soir du 20.

Blessé à l'épaule gauche par un éclat d'obus à 2230 hrs, donc une demi-heure après, il fut évacué immédiatement et, à 0200 hrs, admis à l'hôpital de Boulogne d'où il rentra peu après en Angleterre.

Revenu au bataillon au mois d'octobre suivant, il fut de nouveau blessé à Vimy le 9 avril 1917.

Après un séjour en Angleterre puis au Canada, il partit pour la Sibérie le 23 décembre 1918 avec le contingent canadien et revint à Montréal en juin 1919. Au cours de la deuxième grande guerre, il servit au Canada avec le grade de lieutenant-colonel.

\* \* \*

Le 3 mai, le lieut. BAUSET est légèrement blessé à la main par un éclat d'obus.

Le matin du 4 juin, les Allemands arrosent notre première ligne avec des bombes et des torpilles aériennes. Le capitaine Antonio BEAUBIEN, commandant la compagnie « A », un excellent officier originaire du 9<sup>e</sup> bataillon de Québec, est tué ainsi que 4 soldats, tandis que 9 autres sont blessés.

## ZILLEBEKE — MONT SORREL

Juin 1916 — Encore le Saillant d'Ypres ! Nom terrible, évocateur de luttes épiques contre l'ennemi, la nature, les éléments. De la gloire, du sang, de la boue, des tranchées bâties en sacs de sable au-dessus du sol; des parapets qui s'écroulent sous des avalanches de mitraille, ensevelissant les occupants, noyant les blessés, détarrant les morts des anciens combats. Le Saillant d'Ypres ! . . . , nom de famille dont les noms de baptême (baptême de sang) sont Hooge, Mont Sorrel, Zillebeke, le bois du Sanctuaire, la côte 60, le bois d'Armagh, Voormezele, St-Éloi, Vierstraat, Kimmel.

Cette suite de noms représente seulement l'épaule droite du Saillant. En y ajoutant l'autre côté, jusqu'à Streenstraat et Bixshoote, englobant St-Julien et Langemarck, on obtient une superficie représentant à peu près celle de l'île de Montréal. Ce territoire est maintenant « habité » des deux côtés de l'ancienne ligne de feu, par une population militaire de plus d'un demi-million de toutes les nationalités. Ils dorment en terre de Flandres et, plus heureux que les vivants, ils ont, eux, conclu une paix durable. La terre, parsemée de coquelicots que la brise incline doucement entre les croix, se fait aussi légère pour le Poméranien, le Sénégalais et l'Hindou que pour l'Australien, l'Autrichien ou le Portugais. Le grenadier belge repose entre un Canadien de Montréal et un turco de l'Atlas.

Il y a ceux qui reposent par groupe, dans les cimetières nationaux; cimetières anglais, français, belges, américains, canadiens, allemands et autres. Il y a les pauvres morts non repérés qui gisent dans quelque coin perdu et que, parfois, la charrue du laboureur ramène au jour. Il y a ceux dont les membres éparés ne seront réunis qu'au jugement dernier.

Le mois de juin 1916 fut un de ceux qui contribuèrent le plus à cette sanglante moisson. La deuxième division Canadienne y perdit à elle seule plus de 4,000 hommes, soit le tiers de son effectif.

Les Allemands attaquèrent le bois du Sanctuaire le 2 juin, avec un bombardement préliminaire d'une violence jusqu'alors inconnue. C'est au cours de cette journée que le général MERCER, commandant la 3<sup>e</sup> division, un des plus brillants parmi les chefs canadiens, fut tué durant une inspection de la ligne de feu, démentant ainsi le dicton que « les généraux meurent dans leur lit ». Accompagné de son officier d'ordonnance, le lieutenant Lyman GOODERHAM, et du brigadier-général WILLIAMS, qui fut plus tard chef de la police provinciale de l'Ontario, le général MERCER se trouvait près du Mont Sorrel, examinant quelques sapes mystérieuses construites par l'ennemi. Un obus frappa la tranchée où ils étaient, blessant grièvement le général WILLIAMS et rendant inconscients pour un moment ses deux compagnons. Revenant à eux, ils transportèrent le blessé dans un abri, puis allèrent chercher du secours. Chemin faisant, une balle brisa la jambe du général MERCER. À ce moment, les Allemands chargèrent, leur coupant la retraite, et le terrain changea de mains quatre fois en deux jours. Au cours de la quatrième attaque, un morceau de shrapnel perça le cœur du général dont le corps ne fut retrouvé dans le bois d'Armagh que plusieurs jours après. Son officier d'ordonnance resté près de lui avait été fait prisonnier, comme aussi le général WILLIAMS recueilli blessé, dans un poste de secours, par les Allemands pendant le bombardement.

\* \* \*

Le 22<sup>e</sup> arriva dans le secteur de ZILLEBEKE le 7 juin pour relever le 13<sup>e</sup> et le 16<sup>e</sup> bataillons. Ceux-ci, attaqués

quelques heures auparavant, furent obligés de reculer de 600 yards. La relève, dans ces conditions, n'était pas précisément agréable, d'autant plus que le bombardement continuait intense. Le régiment subit plus de pertes en cinq jours que pendant les six mois passés dans le secteur de KEMMEL.

Citons ici un extrait du journal de campagne du major Bernard LANGUEDOC, alors lieutenant à la compagnie « A » : —

« Nous sommes quatre officiers dans la compagnie: le capitaine Antonio BEAUBIEN qui la commandait a été tué, il y a trois jours, à St-Éloi. Chas.-Jos. SYLVESTRE le remplace, assisté des lieutenants VANIER, DUPUY et moi-même. Les deux premiers sont en arrière, dans une tranchée de support, à 60 pieds de nous. Vers 5 heures, SYLVESTRE et moi nous faisons une reconnaissance du terrain, profitant de ce que le ballon-observatoire allemand n'est pas à l'horizon.

« Il y a des morts partout; les uns assis bien droits, à peine touchés, d'autres étendus dans les positions les plus extraordinaires, d'autres encore à moitié enterrés. Il y en a qui sont recouverts de toiles cirées, de capotes; en voici deux qui se tiennent enlacés par le cou. Éparpillés un peu partout, des équipements, des fusils, des baïonnettes, des munitions, le tout en quantités considérables. Mais voilà le ballon des Fritz qui monte. Il nous faut rentrer; la tranchée n'a que trois pieds de profondeur par quatre pieds de largeur.

« Et la pluie tombe à torrent . . . et le bombardement ne cesse pas. Un « gros » tombe en plein derrière VANIER et le bord du trou qu'il creuse est juste à trois pieds de lui. On l'emporte, évanoui. Le lieutenant Roméo DUPUY est évacué également. Nous ne sommes plus que deux officiers.

Un autre obus arrive qui nous assomme presque et nous rend sourds pour le reste de la journée. Dix des hommes de mon peloton sont tués, dont le frère de mon meilleur caporal à qui je dois annoncer la nouvelle. Bref, c'est l'enfer ».

\* \* \*

Deux autres officiers sont évacués à l'hôpital: le capitaine PERRAS, médecin régimentaire, et le lieutenant P. L. BROWNE.

Après la relève et un repos de deux jours à DICKEBUSCH, le 22<sup>e</sup> repart pour Mont Sorrel repris par la première division et que la deuxième remplace.

En cours de route, on voit un grand nombre de caissons immergés et de chevaux morts. Sur la voie ferrée qui va d'YPRES à COMMINES, on croise à tout instant des groupes de soldats poussant un de ces wagons servant à monter le matériel et le ravitaillement. Chaque wagon est chargé de blessés installés au milieu de formes rigides cousues dans des couvertures. Ce sont les victimes de l'attaque et du bombardement qui ne cesse pas. Cela prélude encore bien.

L'intervalle entre chaque peloton est augmenté et l'on avance par bonds. On jurerait que l'ennemi suit la marche des yeux car, chaque fois que l'on se porte en avant, le ciel est rougi par le feu des batteries et les obus éclatent au-dessus des têtes en un ricanement féroce, arrosant de shrapnels les sections en marche.

Les hommes tombent comme des mouches... Des morts encore et des blessés des attaques précédentes: ils nous supplient de leur venir en aide ou de les achever. Mais il faut avancer. La consigne est que seuls les brancardiers s'occupent des blessés.

Enfin, péniblement, on arrive dans la ligne de feu, dans des tranchées en ruines jonchées de blessés et de morts. Des pauvres diables rongés de fièvre vident les bidons des arri-vants. Il y en a qui sont là depuis deux jours, sans soins, attendant leur tour d'être évacués. C'est qu'il est impossi-ble de les sortir de jour et, la nuit, le bombardement met la moitié des brancardiers hors de combat comme il empêche le ravitaillement d'arriver à la ligne de feu.

Cette relève du 8e bataillon de ZILLEBEKE ! Ceux qui l'ont faite se la rappelleront toujours. Elle fut exécutée dans des conditions terribles. Le 22e avait à sa droite le 25e bataillon et, à sa gauche, le 26e, avec le 24e en support. Le 8e bataillon, qu'on relève, n'a presque plus d'hommes et ceux qui restent sont à bout de force.

Dans les tranchées, on trouve des centaines de morts, Boches et Canadiens, ainsi que beaucoup de blessés qui, n'ayant pu être évacués, gémissent. Ce soir du 15 juin, nos hommes en sortent un bon nombre, y compris le lieut-col. F.-A. CREIGHTON qui commandait le 1er bataillon le jour de l'attaque et qui est resté, blessé, dans les tranchées depuis lors. Quand le colonel TREMBLAY lui rend visite sur son brancard, il est dans le délire.

On fait de la place dans la tranchée en enterrant les morts. Le bombardement ne cesse pas. L'après-midi, les Allemands font une attaque à la grenade, mais les hom-mes ne sont pas d'humeur à se laisser embêter et l'attaque est repoussée sans coup férir.

Le colonel TREMBLAY, qui remplace maintenant le colonel GAUDET, est partout et se montre d'un courage sublime. Le fusil à la main comme un simple soldat, il nar-gue la mort, encourageant par ses paroles et son exemple. Il a aux lèvres son sourire des moments critiques et le plus poltron le suivrait aux enfers.

Les instructions sont de consolider et de tenir les lignes que nous avons relevées.

Le lendemain de cette terrible journée, le colonel TREMBLAY découvre en inspectant le secteur, une réserve de munitions de 50,000 cartouches; inutile de dire qu'elles sont les très bienvenues.

Ce même jour, il y a redistribution des compagnies, avec nouvelles prises de commandements. La compagnie « B » est maintenant à droite sous les ordres du capitaine Mackay PAPINEAU. La compagnie « C » est à gauche, commandée par le major L.-R. LAFLECHE. La compagnie « A » est en support au bois d'ARMAGH. Son commandant est le capitaine Charles-Joseph SYLVESTRE; enfin, le capitaine Henri CHASSÉ est en réserve avec la compagnie « D », à environ mille yards en arrière.

L'artillerie ennemie est des plus active. Elle commence un premier bombardement à 1125 hrs. et un autre à 1500 hrs. Le colonel TREMBLAY visite deux fois les lignes pendant que les obus de tous calibres s'y abattent, faisant tout sauter. Malgré l'épreuve, les hommes tiennent bon, le moral est excellent...

Le commandant de la compagnie « C », le major LAFLECHE, arrivé depuis peu avec un détachement de renfort du 41<sup>e</sup>, sollicité par un camarade de se mettre à l'abri, répond: « Merci, monsieur, mais mon poste est ici ». Deux minutes plus tard, il tombe grièvement blessé par un obus qui frappe également un de ses officiers, le lieutenant Jacques BROUSSEAU. Celui-ci a la jambe droite brisée en cinq endroits. Le major LAFLECHE est évacué aussitôt que faire se peut, sous le bombardement, par les soldats Émile ROY, W. RODGERS, les deux frères GRIMARD et Ernest GAGNÉ, son ordonnance, qui l'emportent au péril de leur vie. Il est d'ailleurs abîmé à ce point que tous croient qu'il n'arri-

vera pas à l'ambulance, et, pourtant, il survivra, tandis que BROSSEAU, considéré comme bon pour un « blighty » de six mois en Angleterre, n'en reviendra pas. En effet, la perte de sang est trop considérable; il meurt peu après. Quant au major LAFLÈCHE, déchiqueté, il traîne les hôpitaux pendant deux ans, laissant dans chacun un petit morceau de lui-même. Pourtant, il a l'âme chevillée au corps et ce que les chirurgiens épargnent est encore bon car, après avoir été sous-ministre de la Défense Nationale, puis des Services de Guerre dont il devint le Ministre, il fut ambassadeur du Canada en Grèce et le voici maintenant Haut Commissaire du Canada en Australie. L'entre-guerre contribuera dans une large mesure au maintien de la Légion Canadienne dont il fut l'organisateur et le président fédéral. Il fonda aussi à OTTAWA une section des bureaux des pensions pour la défense des intérêts des anciens combattants canadiens-français.

Lorsque la guerre éclata en 1939, le gouvernement l'envoya à Paris comme Attaché Militaire à la Légation Canadienne. Il fit la retraite avec l'état-major du Général WEYGAND qu'il quitta le 17 juin 1940 à YSELLE-la-COURTINE pour revenir au Canada. Mais... il écrit de la main gauche et l'on pourrait le surnommer le « grand couturé ».

Le colonel TREMBLAY venait de quitter le major LAFLÈCHE lorsque ce dernier fut frappé; prévenu, il revint immédiatement sur ses pas et constata que le pauvre major était complètement défiguré; il avait perdu beaucoup de sang.

\* \* \*

Pour en revenir au lieutenant Jacques BROSSEAU, voici ce qu'en disait le major LANGUEDOC dans son

journal de campagne écrit au moment de la mort de ce brave officier: —

« Le boy de 25 ans qui se manicurait les ongles, qui portait une moustache à la Charlie Chaplin et se rasait tous les jours dans les tranchées ! Dont le langage et les manières étaient affectés, mais qui jamais ne se fâchait lorsqu'on le plaisantait... Le même homme écrivait à sa mère tous les jours de sa vie — aussi régulièrement qu'il se rasait. Ce même officier, durant le bombardement d'enfer le plus effroyable qu'on puisse imaginer, parcourait sa tranchée d'un bout à l'autre sans se lasser, absolument insouciant quant à sa propre sécurité, riant et plaisantant avec ses hommes quand d'autres ayant deux fois sa taille (et criant deux fois plus, en temps normal) se terraient dans les abris. Jacques soignait les blessés et s'efforçait de faire croire à ceux qui étaient taillés en pièces que leurs blessures n'étaient qu'un petit bobo. Il se dépensait comme quatre et, finalement, lorsqu'il fut frappé lui-même, la jambe brisée en cinq places, il eut cette parole digne d'un Spartiate: « Eh ! bien ! si je n'ai qu'une quille de fêlée, je suis encore bon pour un couple de Fritz ! » De tels hommes font honneur à un régiment et à une race; je suis fier d'avoir combattu à ses côtés. Qui ne le serait ? »

\* \* \*

Au cours de ces opérations, le lieut. Édouard LÉGARÉ et sa section de mitrailleurs faillirent se faire prendre par les Boches. Sans guide, ils étaient à la recherche des lignes du bataillon vers le mont Sorrel, les hommes porteurs de leurs « Lewis guns ». À un moment donné, le lieutenant voulant savoir où ils en étaient avant d'aller plus loin, plaça ses hommes sous couvert dans des trous d'obus et partit en reconnaissance. Ce ne fut pas long pour s'apercevoir qu'ils

étaient au beau milieu du « No man's land ». Un peu plus, ils arrivaient en plein dans les lignes Allemandes avec leurs mitrailleuses qui auraient été les bienvenues chez les Boches.

Le soir du 18 juin, malgré le violent bombardement auquel les tranchées ont été soumises depuis tant de jours, le P.C. du bataillon est en communication par téléphone de campagne avec toutes les compagnies, grâce au travail du sergent LAVOIE qui a charge des signaleurs. Il est considéré par tous ses chefs comme un des hommes les plus courageux du bataillon . . .

Le capitaine Henri CHASSÉ a été légèrement blessé au pied ce matin du 18 juin, au cours d'une reconnaissance, et il est évacué; la blessure toutefois n'est pas grave.

Pour ces deux tours que le 22e passa dans les tranchées, du 7 au 19 juin pendant la bataille de ZILLEBEKE-MONT SORREL, les pertes furent: un officier tué et 6 blessés; 25 sous-officiers et soldats tués, 101 blessés et 8 manquants.

Après quelques jours de repos à RENINGHELST, le bataillon reprit le travail de routine dans son vieux secteur de St-Éloi.

\* \* \*

Le 21 juin, les noms suivants ont fait l'objet de propositions pour distinctions honorifiques, à la suite d'actions d'éclats: le major L.-R. LAFLECHE, le lieut. Dumont LAVIOLETTE, le sergent-major GREFFARD, les sergents LAVOIE et BRUSSELMANS, l'éclaireur LEBEL et six autres soldats.

En ce même mois de juin 1916, arriva au 22e un groupe de huit officiers de renfort: G.-E.-A. DUPUIS, Charles FONTAINE, Abel BEAUDRY, Hector ROUTIER, « Willy » MACKAY, Jules FALARDEAU, « Wesley » BAILLARGÉ et J.-H. CHABALLE.

Ce dernier avait traversé avec le premier contingent comme capitaine à l'état-major de la 4<sup>e</sup> brigade. Cette unité ayant été réorganisée à l'arrivée en Angleterre comme centre d'instruction, CHABALLE fut transféré à la sûreté militaire comme A.P.M. (Grand Prévôt adjoint) à FOLKESTONE. Plus tard, il rétrograda, sur sa demande, au rang de chef de peloton pour rejoindre le 22<sup>e</sup> au front. Trois mois après, il avait gagné ses galons de capitaine, puis de major, sur le champ de bataille.

Blessé et resté au feu à COURCELETTE, il fut de nouveau blessé gravement après la bataille de VIMY et évacué le 1<sup>er</sup> Mai 1917. Après trois mois d'hôpital en Angleterre, il fut successivement membre de la mission militaire canadienne à Paris, puis assistant de l'honorable Philippe ROY, Haut-Commissaire du Canada.

Promu Lieutenant-Colonel, il commandait, à l'armistice, la garnison de QUÉBEC. Plus tard, il réorganisa le régiment de CHATEAUGUAY puis, nommé Colonel, il commanda la 11<sup>e</sup> brigade d'infanterie.

Le Colonel CHABALLE servit durant toute la deuxième guerre comme officier d'état-major (G.S.O.I.) au quartier général à OTTAWA et chef du bureau des traductions techniques de l'armée (Army Language Bureau). Il compila, avec le major Pierre DAVIAULT, un dictionnaire militaire anglais-français, français-anglais que l'on s'accorde à trouver très au point et qui est adopté par tous les états-majors alliés.

Les sept autres officiers de ce contingent appartenaient tous au 41<sup>e</sup> bataillon qui, comme plusieurs autres, avait été « dépecé » pour fournir des renforts au 22<sup>e</sup>. Abel BEAUDRY fut tué à COURCELETTE et ce fut à la même bataille que quatre de ces huit officiers, CHABALLE,

FONTAINE, DUPUIS et BAILLARGÉ, gagnèrent la « Military Cross ».

Tous les membres du groupe furent blessés au cours de la guerre, certains d'entre eux plusieurs fois, avec, à leur crédit, un total de 12 insignes de blessure. Le premier à écoper fut le lieutenant MACKAY. Le 10 Juillet, dans un bombardement à St-Éloi, il eut le corps criblé de 19 éclats d'obus, alors que 4 hommes furent tués et 5 autres blessés par-dessus et à côté de lui. Les deux derniers, J. FALARDEAU et H. ROUTIER, furent blessés à COURCELETTE.

Quant à Alex. DUPUIS, c'était un bon camarade, toujours gai, au caractère franc; officier plein d'allant, aimé et respecté de ses hommes dont il obtenait tout ce qu'il voulait.

DUPUIS, promu major et commandant de compagnie, fut de tous les coups durs auxquels participa le régiment. Blessé trois fois, il porte la « Military Cross » avec agrafe; après CHERISY, il prit le commandement temporaire du 22e; il était, avec le régiment, sur la rive droite du Rhin et fut l'un des chefs qui ramenèrent le 22e au Canada en 1919.

Après la guerre, il reprit du service comme capitaine avec le Royal 22e Régiment; il devint commandant lorsque le Colonel ARCHAMBAULT passa à l'État-Major.

Disons en passant que le lieutenant-colonel DUPUIS commanda le contingent Canadien, qui assista au dévoilement, par le roi Édouard VIII, du monument de VIMY.

Au cours de la deuxième grande guerre, il commanda outre-mer un groupe de dépôts de renfort.

De retour au pays, il fut nommé Colonel et commandant de la 35e brigade de réserve de la région de QUÉBEC. Aujourd'hui à la retraite, il est le dévoué président du *Military Institute* de la vieille capitale.

10 juillet — Quatre de nos hommes sont tués et cinq autres blessés au cours d'un bombardement, par les mortiers de tranchée. Le lieutenant HUDON est légèrement atteint par un éclat de bombe.

Le lendemain, le major DUBUC, commandant en second, quitte le front pour Paris, à la tête du contingent Canadien comptant près de 200 hommes choisis dans toutes les unités, pour représenter le corps canadien à la fête du 14 juillet, où figurent toutes les forces alliées. Le choix d'un des nôtres, à la tête de ce détachement, fait honneur au 22<sup>e</sup>.

## PREMIERS PRISONNIERS CAPTURÉS PAR LE 22e

Au début de juillet 1916, le haut commandement voulait identifier les troupes ennemies qui nous faisaient face. Le lieutenant-Colonel TREMBLAY décida donc d'organiser un raid en territoire ennemi aux fins de capturer des prisonniers.

Le raid eut lieu dans la nuit du 4 au 5 juillet; il fut exécuté par deux patrouilles, sous les ordres, respectivement, des sergents Charles BRUSSELMANS et Charles POULIOT. Le secteur ennemi, à ce point du front, était le lieu dit « Piccadilly Farm ».

La première patrouille, composée de 12 bombardiers sous les ordres du sergent BRUSSELMANS, quitta le cratère No 1, si souvent bombardé. Il « béait » à la jonction de la route VOORMEZELE-ST-ÉLOI avec la grand'route de LILLE, à l'endroit même où avait été le village de St-ÉLOI, complètement détruit.

Partis à 2215 hrs, ils avancèrent tout d'abord vers l'intersection de la tranchée CANADA et de l'ancienne ligne allemande, puis explorèrent, en rampant, tous les environs, pour couvrir les opérations du deuxième groupe. Ils revinrent au point de départ à 0200 hrs sans avoir subi de pertes.

La seconde patrouille, commandée par le sergent-éclaireur POULIOT assisté du caporal LEBEL, comptait quatre éclaireurs régimentaires. Une demi-heure après le départ de la première patrouille, la seconde quitta le cratère no 1. Arrivés à l'intersection de la tranchée CANADA et de l'ancienne tranchée de première ligne Allemande, ils rampèrent au bord du parapet avant d'y pénétrer. À ce mo-

ment, une fusée s'éleva du cratère no 2 et ils crurent entendre, à une cinquantaine de pieds au delà des barbelés, la sommation « Halte » ! « qui va là ? » Croyant qu'ils avaient affaire à des membres de la première patrouille, ils donnèrent le mot de passe « Gaudet ». La sommation allemande « wer da » retentit aussitôt et comme elle demeurait naturellement sans réponse, les Allemands lancèrent deux grenades qui, heureusement, ne causèrent aucun mal. POULIOT et ses hommes retraitèrent alors à une cinquantaine de pieds et restèrent en observation. À la lueur d'une fusée qui s'éleva peu après, ils purent apercevoir un Allemand, près d'une haie, sur le parapet. Une autre fusée profila sur l'horizon un détachement de raid de treize Allemands qui se dirigeaient vers le cratère no 2. Comme ce détachement arrivait à 50 pieds des hommes du 22<sup>e</sup> et qu'ils étaient en terrain découvert, ceux-ci engagèrent un combat à la grenade, puis assaillirent et cernèrent les deux premiers Allemands; un troisième fut blessé; les autres s'enfuirent vers le cratère no 2. La patrouille retourna avec ses prisonniers, au cratère no 1, à 0140 hrs. Un de ces derniers, le chef du détachement, était un caporal décoré de la Croix de fer; l'autre, un simple soldat; tous deux appartenaient au 18<sup>e</sup> régiment de chasseurs du XXIII<sup>e</sup> Corps. Ils fournirent des renseignements intéressants pour le haut état-major.

Quant aux deux groupes de patrouilleurs, ils n'avaient subi aucune perte. Tous furent chaleureusement félicités et ils se partagèrent une prime de 600 francs. Le sergent POULIOT fut décoré de la « D.C.M. » et le caporal LEBEL, de la « Military Medal ». Peu après, POULIOT était nommé lieutenant.

\* \* \*

Préparation d'un raid qui doit suivre notre attaque de gaz. Les Lieutenants BAUSET et PELLETIER, avec 30

hommes chacun, doivent y prendre part. Les cylindres en place, on attend un vent favorable. Les jours passent, le 11, le 12, le 13, le 14 Juillet . . . malgré les pronostics, le vent n'a pas tourné et le projet de raid est finalement abandonné.

\* \* \*

Dès le matin du 8 août, le canon gronde au nord du Saillant. On apprend plus tard que les Allemands ont attaqué nos positions, mais l'attaque a été repoussée. Néanmoins il y a eu, paraît-il, près de 700 gazés parmi les hommes de la 1<sup>ère</sup> Division Canadienne.

\* \* \*

Le 15 août, jour de paye au bataillon, la compagnie « C » est arrivée cinq minutes en retard pour la solde. Le colonel, ayant fait enquête, conclut que les hommes sont à blâmer. Il condamne en bloc la compagnie en défaut à marcher en queue du bataillon pendant six mois. Il faut de la discipline à l'armée.

## UNE MAUVAISE RELÈVE

Le 22<sup>e</sup>, devant partir pour la Somme, fut relevé dans les tranchées de St-Éloi par le 75<sup>e</sup> bataillon (de la 4<sup>e</sup> division) qui entra dans la ligne de feu pour la première fois. Ainsi que toute famille qui déménage et qui se respecte, (car, il y en a d'autres, vers le 1<sup>er</sup> mai), nous avions à cœur de nettoyer à fond (!) tout notre secteur . . . outre que nous en avons reçu l'ordre formel des autorités supérieures. Mais Messieurs les Boches ne l'entendaient pas ainsi. Ils avaient dû avoir vent du changement de garnison par les rapports de leurs espions civils, nombreux dans la zone des armées. Dès 8 heures du matin, un violent bombardement du côté allemand commença et dura toute la journée avec un arrêt, laissant aux artilleurs le temps de manger une bouchée . . . et nous permettant d'en faire autant.

Ils démolirent toutes nos tranchées, ouvrirent des brèches un peu partout dans nos parapets, et tuèrent ou blessèrent bon nombre de nos hommes. De sorte que les troupes montantes trouvèrent pour leur premier tour de tranchée un secteur en piteux état. Nous ne quittâmes le secteur cette nuit-là, qu'après les avoir aidés à remettre un peu d'ordre dans le chaos, si bien qu'au lieu de rentrer au cantonnement à 2200 hrs, on n'y arriva qu'à l'aube, le lendemain matin. Le 75<sup>e</sup> eut d'ailleurs un très mauvais début sous d'autres rapports. L'officier commandant le premier détachement fut tué à l'entrée même de la tranchée de communication, par une balle de mitrailleuse tirant à feu fixe près du poste de commandement du colonel.

Pour un autre groupe du 75<sup>e</sup> arrivant en ligne de soutien, le cuisinier se mit en frais d'installer une cuisine de

fortune. Ses aides dénichèrent, parmi du matériel de tranchée, trois bouts de tuyau bien droit. Avec des briques d'une maison démolie, ils montèrent un foyer sur lequel ils placèrent la marmite et bientôt la popote se mit à chauffer. Tout à coup, comme les cuisiniers s'empressaient à préparer les légumes, une explosion formidable retentit et... il n'y eut pas de soupe ce jour là pour le détachement, parce qu'on ne retrouva rien du contenu de la marmite, ni d'ailleurs du cuisinier et de ses deux aides.

Nouveaux arrivés, ils ignoraient que ces tuyaux étaient tout simplement des espèces de fourneaux de mine portatifs dont nous avons déjà parlé. Ils contenaient un violent explosif; les patrouilles les glissaient dans les fils barbelés ennemis qu'on détruisait en faisant sauter la mine à distance, au moyen d'un commutateur électrique.

Cela eut prêté à rire, s'il n'y avait eu mort d'hommes. Le rapport du 75<sup>e</sup> bataillon fut donc, pour ce premier jour: « un officier tué, trois hommes disparus, présumés morts ».

## D'YPRES À LA SOMME

Le premier chapitre (L'ÉTAPE), qui sert d'introduction à cette histoire, se déroule au cours de la deuxième journée de cette marche d'YPRES à la Somme, alors que le bataillon allait de STEENVOORDE à BROXEELE. Prière de s'y rapporter.

Le 26 août, la 2<sup>e</sup> division quittait le Saillant d'YPRES après y avoir passé près d'un an et prenait la route de la Somme où les Anglais avaient déclenché, le 1<sup>er</sup> Juillet, des attaques de grande envergure qui battaient encore leur plein. Nous allions relever une partie de leurs troupes.

Parti très tôt le matin de RENINGUELST, le 22<sup>e</sup> arriva à STEENVOORDE, à l'ouest de BAILLEUL, à 1130 hrs. Nous étions déjà en France. La deuxième étape fut BROXEELE, comme dit ci-dessus.

L'arrêt suivant fut à HOULLE-sur-MOULE. C'est là que, le 29 août, on échangea le fusil Ross dont les Canadiens étaient armés, pour le Lee-Enfield dont se servait depuis longtemps l'armée anglaise. Comme il est expliqué dans le chapitre « NOS OUTILS ET LES LEURS », il n'y avait pas de comparaison entre les deux. Le fusil Ross, excellent pour le tir à la cible, était moins pratique pour le combat; il s'enrayait ou la cartouche ratait. Le Lee-Enfield, beaucoup plus court, avait la baïonnette d'autant plus longue.

Le moment était mal choisi pour changer d'arme. Les hommes ne connaissaient pas la nouvelle carabine. On n'avait que quelques jours pour leur en enseigner le mécanisme, le maniement, le tir, etc., et l'on craignait que les hommes n'eussent pas le temps de se familiariser avec leur arme principale au moment d'entrer en action.

La division resta sept jours à HOULLE et l'on en profita pour faire connaissance avec le nouveau fusil ainsi que pour pratiquer les exercices tactiques à l'attaque par section, peloton, compagnie et bataillon.

Le 4 septembre, on repartait à pied pour ARQUES près de ST-OMER. Là, le 22<sup>e</sup> prit le train à 1400 hrs pour arriver à CONTEVILLE, près d'ABBEVILLE, à 1900 hrs; on reprit à pied la route vers l'est, arrivant à MAISON-ROLAND à minuit. Comme on peut le voir sur une carte de France, nous avons fait un détour considérable pour éviter, dans ce changement de secteur, d'encombrer la circulation à l'arrière immédiat du front. Le lendemain, le bataillon marcha de 0800 hrs à 1500 hrs, passant par DOMQUEUR et DOMART-en-PONTHIEU pour arriver à PERNOIS où l'on trouva d'excellents cantonnements.

Le 7, l'étape fut moins longue; partis à 0930 hrs, nous étions à la VICOIGNE à 1200 hrs. Puis deux autres étapes très courtes; le premier jour à HERISSART et le lendemain à VADENCOURT. Ici, le 22<sup>e</sup> passa la nuit au bivouac dans la forêt. Il s'éveilla le dimanche matin pour assister à la messe, célébrée par notre aumônier sur un autel improvisé, dans une clairière en plein bois.

Comme nous traversions un pré pour regagner la route en sortant de notre hôtel « *À la belle étoile* », le 22<sup>e</sup> prit la tête de la brigade comme le faisaient alternativement les quatre bataillons, en marche de route. Nous avons ainsi la jouissance complète de la musique qui était en tête. À l'autre bout, on n'attrapait qu'un solo de grosse caisse. Cette musique se composait de 35 hommes fournis, à peu près également, par les quatre unités. Elle n'existait comme telle que pendant les déplacements; lorsque la brigade était en action, les musiciens, qui y avaient été entraînés, devenaient brancardiers de brigade, recevant les blessés au poste

de secours régimentaire où ils avaient été apportés par les brancardiers de compagnies, nos dévoués « stretch-bearers ».

De cette « promenade militaire », chargés que l'on était comme des mulets, il nous est resté à tous un souvenir inoubliable: le premier morceau que joua la musique en partant était la fameuse marche si entraînant « Colonel BOGEY » que nous entendions pour la première fois. Aussi, quand, par la suite, cet air martial retentit, tous ceux qui, avec nous, marchèrent d'Ypres à la Somme, revoient la colonne serpentant dans le pré encore humide de rosée pour prendre la route et emboîter le pas.

Après trois heures de marche, nous arrivons au terme de notre longue randonnée. Nous étions à la Briqueterie, un immense terrain à un demi-mille de la ville d'ALBERT. En attendant l'ordre de prendre part aux combats qui se déroulaient non loin de là, le bataillon se remit au bivouac sous des bâches de campement. Il y faisait très froid.

C'est à la BRIQUETERIE que, le 10 septembre, les troupes reçurent l'insigne distinctif qu'elles portèrent désormais sur le bras, près de l'épaule. En voici la description générale:

D'abord, un rectangle en drap indique les divisions canadiennes: pour la première, un rectangle rouge; la deuxième, un bleu; la troisième, un gris et la quatrième, un vert.

Puis, surmontant le rectangle, une figure géométrique dont la couleur identifie les trois brigades de chaque division: la première, du vert; la deuxième, du rouge et la troisième, du bleu.

Dans chaque brigade, les quatre bataillons se distinguent de la façon suivante: le premier bataillon porte un disque; le deuxième, un demi-disque; le troisième, un triangle et le quatrième, un carré, tous de la couleur de leur brigade.

Le 22e est le premier bataillon de la deuxième brigade dans la deuxième division. Conformément aux données ci-dessus, son insigne se compose d'un rectangle bleu marine surmonté d'un disque rouge.

Pendant les deux guerres, la deuxième division seule a porté un autre signe particulier, à savoir, sur le rectangle, la lettre « C » en or, barrée d'un II en chiffres romains.

\* \* \*

La Briqueterie est un terrain immense, sur la route de BOUZINCOURT. L'espace alloué au bataillon mesure 25 yards de largeur par environ 150 de profondeur. Il faudra probablement bivouaquer pendant plusieurs jours dans cet espace restreint où tout le monde est tassé. Il y a trois pas entre les compagnies et toute la division est ainsi paquetée comme des sardines dans une boîte.

Les 11 et 12 septembre, le bataillon fournit des corvées considérables aux environs de la Boisselle. Il s'agit de travailler aux tranchées sous la direction des officiers du Génie ou encore d'enterrer le fil pour les communications téléphoniques avec l'avant. Le soir du 12 septembre, une centaine d'hommes qui ont été au travail toute la journée retournent à la BOISELLE pour une autre corvée d'où ils reviennent tard dans la nuit, parcourant ainsi environ vingt-quatre milles.

\* \* \*

Pour se rendre compte de la situation générale en prévision des attaques imminentes, le colonel TREMBLAY survole nos lignes, les lignes françaises et celles de l'ennemi dans un avion de la 9e escadrille. L'envolée dure de 1700 hrs à 1830 hrs, le 13 septembre, et couvre le terrain depuis PÉRONNE jusqu'à THIEPVAL.

\* \* \*

La ville d'ALBERT que les troupes traversent pour monter en ligne est, depuis des semaines, continuellement soumise au bombardement.

Elle est surtout célèbre par sa basilique dédiée à Notre-Dame de Brébière. On connaît l'histoire merveilleuse de la Vierge qui surmonte le clocher, tenant à bout de bras l'Enfant Jésus. Le socle sur lequel elle se tenait toute droite ayant été frappé par un obus, la statue avait basculé à un angle de 45° vers la rue et semblait tendre son divin Fils aux passants.

Durant notre séjour en août 1916, les quelques habitants qui restaient, bravant les obus, affirmaient que la guerre finirait trois mois après la chute de la statue.

En août 1918, un projectile frappe la base d'un coup direct et Notre-Dame de Brébière s'écroule dans les ruines amoncelées à ses pieds.

Le 11 novembre, on sonnait l'armistice.

\* \* \*

La bataille de la Somme était commencée depuis le 1<sup>er</sup> juillet. Il y avait, aux approches d'ALBERT, une concentration incroyable de troupes. On comptait, dans le secteur anglais, près d'un million d'hommes semblant entassés les uns sur les autres et, à notre droite, à peu près autant de Français. On se rend compte que le ravitaillement de cette foule devait être un grave problème; cependant, tout semblait bien marcher.

Citons ici un passage du journal de campagne du colonel TREMBLAY: — « J'ai passé plus d'une heure sur un point élevé d'où l'on voit bien tous les environs et je n'ai pu m'empêcher de penser longuement à ce terrible drame qui se joue ici depuis une couple de mois, à tous ces morts, à tous ces

blessés, à toutes ces mines explosées. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, nous passerons à notre tour dans la fournaise. Je sens bien que nous allons laisser ici pour toujours beaucoup des nôtres. Qui seront-ils ? Nous avons causé avec plusieurs officiers et soldats qui sont dans le secteur depuis quelque temps, travaillant à l'arrière immédiat du front. Ils nous ont tous assuré que sur les troupes qui vont en première ligne, il en revient un sur dix en bonne condition. Les apparences semblent prouver pleinement ces nouvelles peu encourageantes. »

## LA BATAILLE DE COURCELETTE

« Cet ajouté soudain de la onzième heure au programme d'attaque fut probablement le coup le plus effectif porté jusqu'alors à l'ennemi par l'armée anglaise . . . » Maréchal Douglas D. HAIG. (Canada in the Great War, Vol. IV).

### LA SCÈNE ET LES PERSONNAGES

La fameuse victoire de COURCELETTE qui tient une place prééminente parmi les brillants faits d'armes des Canadiens durant la guerre fut une de ces opérations où le courage individuel se fait valoir de façon étonnante.

Cet épisode de l'histoire du 22<sup>e</sup> est relaté par un témoin oculaire et . . . auriculaire, qui y fut du commencement à la fin.

Entrons donc en action sans plus tarder, en situant la scène et en présentant les personnages.

Il faut se figurer la route d'ALBERT-BAPAUME, dans la Somme; le village de POZIÈRE (ou plutôt son emplacement, car en 1916 il n'existait déjà plus); le bois de BAZENTIN-le-PETIT, des confins duquel nous sommes partis à la charge; le village de MARTINPUICH, à droite; la Sucrierie, premier objectif, et, enfin, dans le lointain, le village de COURCELETTE dont il s'agit de s'emparer. Les 210<sup>e</sup> et 211<sup>e</sup> régiments d'infanterie bavaroise, le 22<sup>e</sup> bataillon prussien de pionniers et des éléments de « *minerwerfer* » (mortiers de tranchée), de mitrailleuses, d'artillerie, etc. . . ., défendent la place.

Le terrain, champs en broussaille sans clôture, descend en pente douce jusqu'à la route, puis s'étend presque uniment jusqu'au village, pour remonter ensuite vers les hauteurs de WARLENCOURT et PYS. À l'entrée de COURCELETTE, des vergers enclos de murs de pierre très bas; c'est là plus particulièrement — nous le saurons tout à l'heure — que sont nichées les mitrailleuses de l'ami Fritz.

Il y a environ 2,000 yards du bois de BAZENTIN à la Sucrerie, et 800 yards encore de ce dernier point au village.

Le matin du 15 septembre, à 6 heures précises, nous assistions au déclenchement de l'attaque tout le long de la ligne anglaise, sur un front de douze kilomètres. Devant nous, la 4e brigade (18e, 19e, 20e, 21e bataillons), poussait en avant vers la Sucrerie, depuis la route de BAPAU-ME jusqu'aux abords de MARTINPUICH; la 6e brigade (27e, 28e, 29e, 31e bataillons) chargeait à gauche de la 4e jusqu'à la route McDONNELL, non loin de la ferme du MOUQUET.

La 5e brigade, moins le 24e bataillon qui appuyait la première ligne, était en réserve de division, prête à marcher, à gauche de CONTALMAISON près de la carrière de pierre à chaux dite « Chalk Pit ».

La guerre est un jeu d'échecs qui met aux prises le grand état-major des armées en présence. Les carrés de la carte d'opérations forment l'échiquier. À preuve, pendant que les combats se déroulaient sur la Somme de juillet à octobre, la partie adverse, serrée de plusieurs côtés à la fois, était obligée de retirer son Fou, le Kronprinz, à Verdun.

L'attaque du matin ayant réussi et nos troupes ayant capturé la ligne assignée comme objectif, y compris la Sucrerie, le maréchal HAIG, général en chef, résolut de s'emparer de COURCELETTE en avançant immédiatement un autre pion et, ce pion, c'était nous, la 5e brigade.

À 1000 hrs, le bataillon qui était en réserve près de CONTALMAISON, reçut l'ordre de marcher sur SAUSAGE VALLEY. Il se mit immédiatement en route, les pelotons gardant entre eux une distance de 200 yards.

Chemin faisant, le lieutenant-colonel TREMBLAY fut demandé au P.C. de la brigade. Il était alors 1130 hrs.

À 1245 hrs, le brigadier MACDONNEL arriva du Q.G. de la division et annonça au colonel TREMBLAY et au major McKENZIE, du 26<sup>e</sup>, que la brigade attaquait le jour même, à 1800 hrs, que le point de départ serait « Candy Trench », et l'objectif COURCELETTE. À ce moment, les lieutenant-colonels HILLIAM et GUNN, commandant respectivement les 25<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> bataillons, n'étaient pas encore arrivés.

Le lieutenant-colonel TREMBLAY demanda immédiatement la position de droite à l'attaque. Le brigadier et le major de brigade McAVITY décidèrent alors que le 22<sup>e</sup> attaquerait à droite et le 25<sup>e</sup> à gauche, avec le 26<sup>e</sup> en soutien et le 24<sup>e</sup> en réserve. À la ligne de départ, la Sucrierie serait le flanc gauche du 22<sup>e</sup>; la carrière et le chemin COURCELETTE-MARTINPUICH, son objectif; le flanc droit serait la route de BAPAUME où la liaison s'établirait avec une division anglaise qui attaquerait MARTINPUICH sur la droite.

Dans le cours de l'après-midi, la 5<sup>e</sup> brigade s'était rapprochée de l'objectif et, vers 1600 hrs, le 22<sup>e</sup> se trouvait à l'endroit que les Anglais avaient appelé *Sausage Valley*, entre les bois de BAZENTIN, de MAMETZ et CONTALMAISON.

Depuis la veille déjà, le lieutenant-colonel TREMBLAY, commandant le 22<sup>e</sup>, avait désigné les officiers qui prendraient part à l'attaque éventuelle. Chaque commandant de compagnie avait reçu un petit plan d'attaque; aux autres

officiers, on ne put donner que la carte de Lens au 100,000e. Pour ne pas mettre tous les œufs dans le même panier, on réservait une partie des cadres à la réorganisation de l'unité, précaution souvent utile, car le 22e dut maintes fois reconstituer ses effectifs durant la guerre.

Il fut décidé que deux des commandants de compagnie, les capitaines Maurice BAUSET et René LEFEBVRE, « B » et « C » respectivement, monteraient avec leurs hommes; les deux autres commandants de compagnie, les capitaines J.-Charles SYLVESTRE, « A », et J.-P.-U. ARCHAMBAULT, « D », étant remplacés par leurs commandants en second, les capitaines Bernard LANGUEDOC et Joseph CHABALLE. Chaque compagnie, outre son commandant, était encadrée de trois officiers, chefs de peloton.

Voici, dans l'ordre alphabétique des compagnies, les noms des officiers qui prirent part à la bataille et ce qui leur advint: —

État-major — Lieutenant-colonel Th.-L. TREMBLAY, commandant; major Daly GINGRAS, adjudant-major, blessé; major J. RENAUD, officier de liaison, tué; lieutenant A. LAVOIE, officier signaleur, tué; capitaine Raoul BRAULT, médecin.

Compagnie « A » — Capitaine Bernard LANGUEDOC, commandant, blessé; lieutenant Heyward DANSEREAU, chef de peloton, blessé; lieutenant Jules FALARDEAU, chef de peloton, blessé; lieutenant Lambert GODBERT, chef de peloton, blessé.

Compagnie « B » — Capitaine Maurice BAUSET, commandant, tué; lieutenant Abel BEAUDRY, chef de peloton, tué; lieutenant E. BINET, chef de peloton, tué; lieutenant G.-E.-A. DUPUIS, chef de peloton, blessé et resté au feu.

Compagnie « C » — capitaine René LEFEBVRE, commandant, tué; lieutenant Charles FONTAINE, chef de peloton; lieutenant Wesley BAILLARGÉ, chef de peloton; lieutenant Donat LECOMPTE, chef de peloton, blessé.

Compagnie « D » — Capitaine Joseph CHABALLE, commandant, blessé et resté au feu; major J.-A. FILIATRAULT, chef de peloton, blessé; lieutenant Hector ROUTIER, chef de peloton, blessé; lieutenant Charles GREFFARD, chef de peloton, blessé trois fois.

Renforts le 16 au soir: lieutenant BELZILE, chef de peloton, tué; lieutenant Édouard LÉGARÉ, officier mitrailleur.

L'absence d'une mention après son nom indique que l'officier ne fut ni tué ni blessé.

Le cas du major FILIATRAULT fut des plus pathétique: commandant de compagnie, il avait été blessé à YPRES et évacué en Angleterre; il venait de rentrer au régiment et avait accepté le commandement d'un peloton pour prendre part au combat, aucune compagnie n'étant disponible à ce moment. Il fut blessé durant l'assaut, victime de son dévouement et de son désintéressement.

Le major A.-E. DUBUC, demeuré en commandement des réserves en seconde ligne, accomplit, le 16 au soir, une reconnaissance très dangereuse, à la Sucrerie, sous un violent bombardement. Il parvint à prendre liaison et à obtenir des informations sur la situation du bataillon dont on était sans nouvelles car le feu de l'artillerie empêchait toute communication et tout ravitaillement.

Et qu'on ne croie pas que ceux qui restèrent à l'arrière se considérèrent comme privilégiés. Chacun voulait y aller et il fallut tirer au sort le nom des officiers. Ils eurent d'ailleurs leur part de gloire et de souffrance car, quinze jours après, le bataillon ayant été reconstitué avec des ren-

forts venus d'Angleterre, ils marchaient à l'attaque de la tranchée Régina. À COURCELETTE, les pelotons, trois par compagnie (le quatrième étant en réserve), étaient forts de 55 à 60 hommes; ajoutons les signaleurs du Lieutenant LAVOIE, les bombardiers, les éclaireurs et les renforts envoyés le lendemain. Bref, 23 officiers et près de 900 hommes participèrent au combat qui dura trois jours.

Il revint 6 officiers et 118 poilus.

À 1500 hrs, le colonel quitte la brigade et, à 1530 hrs, il rencontre le bataillon au rendez-vous, mais les derniers pelotons ne sont pas encore arrivés. À 1600 hrs, il a complété son plan d'attaque et il donne verbalement ses ordres aux commandants de compagnies, dans un fossé.

Au dernier moment, la brigade informa les bataillons que l'heure de l'attaque était retardée à 1810, au lieu de 1800 hrs.

La plaine où nous étions offrait, en cet après-midi de septembre, un spectacle émouvant et pittoresque. On se sentait dans une période de transition. À perte de vue régnait une animation extraordinaire, toute différente de la vie de tranchée, même dans un secteur actif. Les avions qui survolaient la plaine en tous sens devaient avoir sous les yeux comme une immense fourmilière. Pour préparer l'attaque d'infanterie et soutenir les vagues de fantassins se ruant les unes après les autres à l'assaut des positions boches, on avait concentré dans le secteur une artillerie formidable. Les pièces de tous calibres soigneusement camouflées se démasquaient subitement à six heures du matin. Elles continuaient à marteler les lignes allemandes dans un fracas étourdissant où se mêlaient les 18 livres des pièces de campagne, les 60 livres, les 6 pouces de marine, les mortiers de 9.2 qui, tout près, nous déchiraient littéralement le tympan avec leur départ sec. Puis, nous entendions les

voix plus graves des très grosses pièces de 12 pouces, obusiers et canons de marine, nos vieux amis de Diekebusch, dans le Saillant d'Ypres, et même d'un monstre de 15 pouces que nous avons rencontré quelques jours auparavant, allant prendre position.

D'autres encore arrivaient, dévalant de partout, s'installant en batterie, au petit bonheur, dans un fossé, derrière un pli de terrain ou tout simplement en plein champ; ils étaient particulièrement bien accueillis parmi nous, car nous avons reconnu nos frères de France. C'était en effet, les artilleurs français venant à la rescousse avec les merveilleux 75 dont les aboiements allaient bientôt se mêler à ceux de la meute britannique.

Les pièces s'alignaient maintenant presque roue à roue, à perte de vue, sur plusieurs lignes en profondeur. Ajoutez à ce brouhaha le roulement des prolonges de munitions du service de ravitaillement, au galop de leurs 5 ou 6 chevaux, des camions automobiles venant décharger aux batteries mêmes leur cargaison d'obus. Imaginez aussi, allant en sens inverse, le convoi sans cesse alimenté des blessés, des prisonniers; les formations d'infanterie en réserve éparpillées un peu partout, attendant l'ordre d'attaquer à leur tour ou prêtes à repousser une contre-attaque, et vous n'aurez qu'une faible idée du tohu-bohu, de l'agitation au milieu desquels nous vivions. Dans le ciel au-dessus de nos têtes, à part les avions, nos ballons d'observation — les saucisses comme on les nomme communément (d'où le nom de Sausage Valley) — faisaient bonne garde et repéraient soigneusement les positions de l'ennemi. Ces monstres dont le gros bout ressemble vaguement à une tête de bœuf s'étaient rapprochés en grand nombre pour l'occasion. On pouvait en compter 41 sur notre ligne d'horizon. Chez l'ennemi, de l'autre côté des lignes, on veillait également et,

dans les nuages, au loin, nous pouvions, à l'œil nu, distinguer des points noirs qui nous observaient eux aussi et qui, comme les nôtres, signalaient au moyen du téléphone ou du sans-fil, les groupements et déplacements. De temps à autre, un avion audacieux venait, dans une plongée rapide, attaquer les ballons d'observation et avant que les avions de chasse n'aient pu intervenir, l'immense poche de gaz, embrasée par les bombes incendiaires, éclatait en tourbillons de flammes pendant que l'observateur, sans défense, dégringolait dans le vide au bout de son parachute.

\* \* \*

La décision de compléter le succès du matin par une nouvelle poussée venait du grand quartier général. La division avait prévenu le brigadier-général Macdonell, commandant la 5e brigade qui était chargé de l'opération. Celui-ci avait alors réuni ses quatre commandants de bataillon pour assigner à chacun sa tâche générale. C'était à eux de diviser le travail entre leurs commandants de compagnies.

Le colonel TREMBLAY nous communiqua le plan d'attaque, puis nous donna ses instructions sur le mode d'exécution.

L'assaut serait donné par les 22e et 25e bataillons; le 26e était chargé du nettoyage et devrait vider les abris et faire la cueillette des prisonniers après le passage des troupes d'assaut qui continueraient leur chemin pour préparer et consolider la nouvelle position; le 24e de Montréal (Victoria Rifles) en réserve de Brigade. En même temps, la 15e division britannique allait faire sur notre droite, l'attaque de Martinpuich. L'objectif du 22e s'étendait depuis la route de Bapaume, le long d'un chemin creux, longeait le cimetière, englobait une carrière puis tournait à gauche, suivant les confins du village jusqu'à l'église.

Le colonel répartit le bataillon pour l'attaque de la façon suivante: dans la première ligne d'attaque, les compagnies « A » et « C », suivies à des intervalles de 150 yards des compagnies « B » et « D ».

Le dispositif à l'arrivée montrait la compagnie « B » en ligne de la route de BAPAUME au cimetière; la compagnie « A » dans la carrière, la compagnie « C » se déployant à gauche, jusqu'au point de contact avec le 25<sup>e</sup> et, enfin, la compagnie « D » doublant le tout, se déplaçant suivant les besoins du moment. On verra que les péripéties de la bataille dérangèrent quelque peu ces plans.

Ces ordres ainsi que les détails techniques nécessaires nous furent donnés rapidement car le temps pressait. Assis en cercle autour du colonel, derrière une batterie de « 75 » français, nous prenions des notes en suivant les explications sur la carte de combat. Notre chef nous donna ses derniers conseils et nous offrit ses vœux de réussite, puis nous nous empressâmes de rejoindre nos compagnies respectives.

Pendant que le sergent-major réunissait les hommes, les chefs de pelotons reçurent leurs instructions du commandant de compagnie. Un sous-officier vint demander si l'on distribuerait du rhum avant de partir à l'assaut. La réponse fut simple, il n'y en avait pas chez nous, mais les Allemands en face en avaient du bon; on allait y goûter.

La bataille de COURCELETTE, celle du soir, devait se livrer en des circonstances toutes particulières. Pas de préparation proprement dite, pas de délai. Ordinairement, un assaut se livrant à l'aube, les troupes venaient prendre position sous le couvert de la nuit, sachant des jours à l'avance qu'il allait y avoir quelque chose. La charge, une fois lancée, n'était rien comparée à l'attente. Les dernières heures surtout étaient angoissantes. Au fond de la tranchée,

dans le froid humide de la nuit, on comptait les minutes qui séparaient encore de l'heure « H » fixée pour sauter le parapet et, seul avec ses pensées, le soldat, l'officier s'éner-  
vait.

Ce doit être un peu l'impression du condamné à mort qui attend l'heure suprême. Oh ! les derniers moments ! encore cinq minutes ! plus que deux minutes, puis enfin . . . « Attention ! » dit l'officier, les yeux fixés sur sa montre, « tenez-vous prêts, on s'en va ! En avant ! . . . » Alors, c'est la détente ! presque un soulagement ! C'est la course à la Gloire ! . . . et souvent à la mort !

A COURCELETTE, rien de pareil. Cinq minutes avant de se mettre en marche pour l'attaque du village, les soldats du 22e ignoraient qu'ils allaient se battre ce jour-là et remporter une des plus belles victoires de la guerre, de l'aveu du haut commandement. Les Allemands ne le savaient pas non plus. Ils croyaient que leur échec du matin suffirait à notre appétit. C'est donc en plein jour, sous le soleil encore haut, qu'on allait partir à travers champs, à découvert, sous un bombardement dont les opérations dans le Saillant d'YPRES n'avaient pu nous donner la moindre idée.

\* \* \*

On comprendra la tâche accomplie par le 22e et les autres bataillons de la 5e brigade, en lisant la note que son commandant envoya aux quatre unités après l'opération, sur l'ordre du général Sir Douglas HAIG :

« Le général commandant l'armée considère que l'attaque de la 5e brigade d'infanterie canadienne, à travers champs, sans aucune espèce de tranchée comme point de départ, est sans parallèle dans la présente campagne. Il désire obtenir les détails sur notre système d'attaque, avec diagramme à

l'appui, aux différents stages de l'opération, pour l'information de tous les intéressés. »

(Signé) Brigadier-général A.-H. MACDONELL,  
Commandant la 5<sup>e</sup> brigade d'infanterie,

le 22 septembre 1916.

Aux 22<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup>  
bataillons.

Voici les impressions d'un officier qui, n'ayant pas assisté à la réunion des commandants de compagnie, était resté avec les hommes :

« On avait assigné aux hommes de la compagnie « D », dit-il, un petit boyau étroit et peu profond. Ce n'était pas très confortable; aussi, comme tout était assez paisible (relativement) à cet endroit, sauf que de temps à autre un obus éclatait à quelque distance, les hommes s'étaient allongés dans l'herbe un peu partout, en attendant les ordres. Les distractions ne manquaient pas. J'avais abandonné la lecture de la *Revue des Deux Mondes* pour suivre un combat aérien qui se déroulait au-dessus de nos têtes. Un avion allemand abattu par l'un des nôtres vint s'écraser, piquant du nez, à pas plus de cent pieds de nous. Le front allemand semblait de plus en plus inquiet. D'autres avions de reconnaissance tentaient des courses vers nos lignes, mais sans succès.

« Où nous étions, continue le major FILIATRAULT, calme complet. Un peu plus loin, dans la direction des Allemands, bombardement intense. Mais le barrage bien ordonné s'arrêtait en ligne droite, pas bien loin de nous. Comme disait un soldat, c'était la salle où les obus menaient le bal; nous étions dans le fumoir.

« L'impression, en regardant cette ligne de mitraille, était

celle qu'on éprouve lorsque réfugié dans une grange pour se mettre à l'abri de la tourmente, on doit en sortir avant la fin de l'orage. Un rideau de pluie tombe du toit et il faut le franchir. On relève le collet de son veston pour empêcher l'eau de pénétrer dans le cou. C'est le geste instinctif que je fis lorsque l'ordre arriva d'entrer dans la salle de danse des obus ».

Voyons ce qui se passait ailleurs pendant ce temps.

Le capitaine J.-C. SYLVESTRE (nous l'appelions le maréchal NEY) avait réuni les hommes de la compagnie « A » et leur adressait la parole, en termes choisis, en bon avocat qu'il était. Il avait alternativement aux dents et à la main la petite pipe sans laquelle tous ceux qui l'ont connu ne pourraient évoquer sa mémoire. Petit à petit, sa voix fléchit. Il pensait à la solennité du moment. Il songeait surtout qu'il ne serait pas de cette charge suprême où ses hommes allaient se ruer. Attendrissement et regrets combinés lui firent monter les larmes aux yeux. Mais est-ce qu'on pleure devant des soldats, surtout quand on est leur chef ? Furieux contre lui-même, il changea quelque peu le ton de son discours qui se termina à peu près en ces termes : . . . « mes tās d'enfants de nanane, (un sanglot, quelques bouffées rageuses) . . . sâprez-moi le camp et faites ce qu'il faut . . . Le Canada se souviendra de vous ». Ici, la voix se brisa tout à fait, puis Jos reprit après quelques « touches » forcenées . . . : « C'est le capitaine LANGUEDOC qui vous commandera; suivez-le et faites comme si j'y étais ! »

Un des officiers de la « D » raconte comment il prit congé de son commandant de compagnie, le major J.-P. ARCHAMBAULT: « Jipi », comme nous l'appelons, me serra la main et me souhaita bonne chance. Je lui remis un billet que j'avais griffonné en hâte pour ma femme. Nous

n'étions que deux officiers mariés dans le régiment et j'étais le seul père de famille. « Si je ne reviens pas, tu lui diras que ma dernière pensée aura été pour elle et pour les enfants. », dis-je. Dieu ! que c'était donc dur à sortir ce bout de phrase ! J'avais comme un nœud dans la gorge et le dernier mot ressemblait bigrement à un sanglot.

ARCHAMBAULT était ému lui aussi. Durant les quelques instants que dura l'étreinte de nos mains, j'évoquai, dans le livre de ma vie, l'image de mon foyer, de ma compagne, de mes deux petits, puis, refoulant tout au fond du gosier le sanglot commencé, je tournai la page ! . . . Un autre devoir m'appelait immédiatement ; une autre famille me réclamait à qui je me devais tout entier, et je n'avais plus le droit de penser à autre chose qu'à mes soldats et à la bataille qui allait s'engager. Je m'en fus donc vers eux, sans plus.

N'ayant pas de rhum à leur offrir, je leur servis aussi un speech en guise de coup de l'étrier . . . Monté sur un talus, je m'efforçai de les échauffer avec quelques paroles où vibrait la corde patriotique, plagiant vaguement je ne sais plus quel ancien : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, avancez quand même, mais je ne crois pas que le cas se présente. On va s'échauffer le tempérament en courant ! . . . » Ce n'était pas « bin bin » rafraîchissant pour des Canayens et il faut admettre que le moindre coup de rhum ou même une demi-gamelle de bière aurait fait plus d'effet ».

Néanmoins, c'est avec un entrain superbe, en brandissant leurs fusils et leurs casques, qu'ils poussèrent les trois hourras ! . . . proposés pour le Canada et trois autres « Tiger » pour la province de Québec.

Puis le colonel TREMBLAY prononça une vibrante allocution devant les compagnies assemblées pour le départ.

Voici ce qu'il écrivit à ce sujet dans son journal de campagne après l'opération:

« 1630 hrs... Nous comprenons très bien que nous allons à la boucherie. La tâche paraît presque impossible avec si peu de préparation, dans un pays et sur un front que nous ne connaissons pas du tout. Cependant, le moral est extraordinaire et nous sommes déterminés à prouver que les Canadiens ne sont pas des lâcheurs. J'adresse la parole aux compagnies qui sont prêtes à partir. Je les avertis que la soupe doit nous être servie très chaude, pas plus tard que tout de suite. Nous allons à l'assaut d'un village qui s'appelle Courcelette. Celui-là, nous allons le prendre. Quand nous l'aurons pris, nous allons le garder et y tenir jusqu'au dernier homme. C'est notre première grande attaque. Il faut qu'elle soit un succès pour l'honneur de tous les Canadiens-français que nous représentons en France. Je puis facilement lire sur la figure de mes hommes ce qu'ils ne peuvent dire: leur enthousiasme, leur détermination. Tous mes officiers sont remplis d'ardeur. Il y a, parmi eux, des entraîneurs d'hommes parfaits ».

\* \* \*

Le bataillon reçut alors, tête découverte, l'absolution générale *in articulo mortis* que nous donna notre aumônier, le capitaine DOYON, O.P. La veille, à la briqueterie qui nous servait de bivouac près d'Albert, la presque totalité du régiment avait communiqué. Un de ceux qui avaient servi la messe en plein air, le capitaine BEAUDRY, devait tomber au Champ d'honneur le lendemain. Le célébrant, le Révérend Père de la TAILLE, un Jésuite français, professeur au Collège de Bourges, était attaché comme aumônier à l'armée anglaise.

Sur l'ordre du colonel TREMBLAY, on se dirigea sans plus tarder vers l'endroit indiqué pour servir de base à l'attaque, à quelque distance du bois de Bazentin-le-Petit.

À 1645 hrs, le bataillon en formation d'artillerie partit pour « Candy-Trench ». Deux compagnies du 26<sup>e</sup> (major McKENZIE et lieutenant WARD) étaient attachées au 22<sup>e</sup> pour fin de nettoyage de tranchées (mopping up); après la prise du village, elles se tiendraient en réserve.

Le 22<sup>e</sup>, à une allure accélérée, était en route pour Courcellette.

Il y allait plutôt chargé. À part l'équipement habituel (ce qui n'est pas peu dire) augmenté d'un supplément de cartouches, chaque homme portait deux bombes, dix sacs vides, une pelle ou un pic et d'autres objets encore. Je dois avouer que la plupart des hommes semèrent ces objets en route, afin d'être plus à l'aise pour combattre.

Il était 1725 hrs quand on atteignit le lieu de l'assemblée, mais on ne s'y arrêta point. Les compagnies avaient pris, chemin faisant, leur formation d'attaque. Les hommes des compagnies « A » et « C » étaient déployés sur une seule ligne à dix pieds d'intervalle. La compagnie « B » qui suivait, ainsi que la compagnie « D » en arrière, les deux en échelon, couvraient le même espace ou à peu près, car les hommes étaient à quinze pieds l'un de l'autre.

C'est dans cet ordre que l'on avança à travers le bombardement qui faisait rage. Dès que l'attaque du soir s'était dessinée, les batteries allemandes réparties sur un front de plusieurs kilomètres dans l'assaut du matin, avaient immédiatement concentré le feu de leur artillerie devant le point menacé. Les obus arrivaient de partout; il y en avait de tous les calibres, depuis le 77 millimètres jusqu'au fameux 420.

Le premier objectif de cette randonnée de près de 2,000 yards était la Sucrierie, dont la haute cheminée se profilait nettement sur l'horizon, au bord de la route Albert-Bapaume.

Malheureusement, les premières marmites boches la démolirent, nous enlevant notre point de repère.

Un des pelotons appuyait trop du côté du 25<sup>e</sup> bataillon chargeant sur notre gauche. Le colonel TREMBLAY qui avait l'œil partout et dirigeait l'avance, accourut et rectifia sa direction.

### LA CHARGE !... EN PLEIN SOLEIL

Pendant un bon moment, nous suivîmes à la file indienne un boyau de communication montant vers *Candy Trench* (la tranchée du bonbon). Nous y étions presque à l'abri, mais quelle épreuve !... Cette tranchée éboulée en bien des endroits, était pleine de cadavres d'Allemands et de Canadiens tués au combat du matin. Il y avait des blessures atroces et du sang partout. Comme un cheval qui se cabre devant un objet inconnu, les hommes d'abord hésitaient instinctivement. Mais il fallait passer, marcher parfois sur ces corps qui, quelques heures auparavant, se mouvaient comme nous, tout en pensant que dans quelques heures nous serions peut-être comme eux. Pressés par les officiers et les sous-officiers, les soldats domptèrent vite leurs nerfs et, bientôt, ils atteignirent un endroit où le boyau finissait abruptement, comblé par un éboulis plus prononcé. L'ordre fut donné de reprendre la marche, la course en plein champ, le premier peloton sortant à gauche, le deuxième à droite, le troisième continuant dans le prolongement du boyau. Cette nouvelle formation éparpillait davantage et donnait moins de prise aux obus, puisque les pelotons avançaient à la file, formant trois lignes parallèles, les hommes se suivant à cinq pas.

Une fois dans la danse, toute sensation vive disparut. L'indifférence fut la note dominante, doublée d'une curiosité de ce qui se passait plus loin. Les officiers encourageaient les hommes qui grognaient contre les inégalités du terrain labouré par les obus. Ils auraient peut-être préféré que ce fut asphalté.

Deux hommes égarés se présentèrent à un officier, en disant qu'ils appartenaient au peloton No 6 (compagnie « B ») que ce peloton venait d'être « volatilisé » par un gros obus. On leur fit place dans les rangs. Ces deux soldats qui ne donnèrent pas leurs noms auraient pu s'arranger pour ne pas avancer, mais ils étaient du 22<sup>e</sup> et c'est vers le front qu'ils regardaient, qu'ils marchaient.

Tout à coup, obscurité complète chez l'officier en question, le major FILIATRAULT. Il revint à lui au fond d'un petit cratère avec un soldat mort, horriblement mutilé, et un autre blessé. Il éprouvait de violentes douleurs dans la région des omoplates et à la tête. Croyant n'être qu'étourdi par l'éclatement d'un obus, il dit au blessé qu'il allait l'aider à sortir du trou pour se rendre au poste de secours et que lui-même rejoindrait la compagnie. Mais au premier effort, il s'évanouit de nouveau. Comme il reprenait connaissance, le soldat, remarquant du sang du côté droit de sa tunique lui dit qu'il devait être blessé au cœur. Jos eut la force de rire et de lui expliquer que, comme beaucoup d'autres, il avait le cœur à gauche. De peine et de misère, les deux compagnons d'infortune purent, après bien des efforts et des haltes, gagner un poste de secours de l'armée britannique. Les douleurs s'expliquèrent; un éclat d'obus avait perforé le poumon et fracturé les côtes dont l'une continuait à déchirer le poumon à chaque mouvement; il s'en tira heureusement avec quelques mois d'hôpital et, bientôt, le major FILIATRAULT eut la poitrine aussi solide qu'avant.

Pendant ce temps, le commandant de la compagnie « D » marchait devant le peloton du centre (lieutenant Hector ROUTIER) en compagnie de son ordonnance, Gaston PELLETIER, du sergent-major et des deux messagers. Mais ils n'avaient pas fait vingt pas au sortir de la tranchée de communication, que les deux derniers tombaient blessés par l'éclatement d'une grosse marmite . . . Peu après, le lieutenant ROUTIER était frappé, lui aussi, et le sergent-major fut désigné pour commander le peloton. Ils avançaient au pas redoublé sous une véritable grêle d'obus qui augmentait en intensité au fur et à mesure qu'ils approchaient de l'objectif.

Comme le disait après la bataille un officier demeuré en arrière, et qui avait pu voir la charge, nous ressemblions à des lapins courant dans les choux. Mais les choux, en l'occurrence, étaient les gerbes de terre hautes parfois comme des cathédrales, soulevées par l'explosion des marmites et emportant pêle-mêle dans les airs les troncs d'arbres, les débris de revêtement de tranchée et aussi des fragments qui, l'instant d'avant, étaient des êtres vivants.

Le sol était jonché de morts et de mourants, car l'attaque atteignait l'endroit où l'on s'était le plus battu le matin, mais les hommes restaient maintenant indifférents à ce spectacle, échangeant même des plaisanteries.

Au-dessus de leurs têtes, c'était le hurlement farouche des messagers de mort dans tous les tons de la gamme, et ce hurlement allait *crescendo* jusqu'au fracas assourdissant. Les officiers se retournaient de temps à autre pour encourager les gars lorsqu'un « gros » éclatait à proximité.

Le panache s'élevait à trente pieds de la ligne. « Bon, trop à gauche ! » Le suivant s'abattait entre deux pelotons « Mal visé, Fritz ! . . . Reprends-toi ». Et Fritz en envoyait un autre. « Malheur ! en plein dedans ! . . . En

avant, les petits garçons, serrez les rangs ! Les brancardiers ramasseront les blessés; nous autres, on n'a pas le temps, il y a de l'ouvrage pour nous là-bas. »

En avant, à droite, la compagnie « A », sous les ordres du capitaine « Berny » LANGUEDOC, avançait en liaison avec la 15<sup>e</sup> division de l'armée impériale qui avait pour mission de prendre Martinpuich. L'unité en contact avec les nôtres, était un bataillon des « Royal Scots ». Les pertes à la compagnie « A » étaient déjà nombreuses. Son commandant blessé au bras gauche continuait à la tête de ses hommes après un pansement sommaire. Après avoir dépassé la Sucrierie, pendant que nous traversions la nouvelle ligne occupée depuis l'attaque du matin, par la 4<sup>e</sup> brigade, un soldat du 18<sup>e</sup> bataillon demanda à LANGUEDOC la permission d'accompagner le 22<sup>e</sup> à la charge parce que c'était « plus intéressant », et le petit « kaki » de l'Ontario suivit les castors du Québec à la conquête de Courcelette.

Peu après, le capitaine LANGUEDOC fut de nouveau blessé, à la jambe cette fois, et retourna à l'arrière, laissant le commandement de la compagnie au lieutenant Heyward DANSEREAU. Pendant qu'on le pensait, sa tunique disparut; or, au combat, rien ne ressemble plus à un simple soldat qu'un officier dépourvu des insignes de son grade. Comme les brancardiers du 22<sup>e</sup> le déposaient au poste de secours, il leur adressa quelques mots en français. Mais l'équipe de relève qui l'emportait plus loin était composée d'Anglais; en arrivant à l'ambulance de campagne, ses porteurs le déposèrent à la cage des prisonniers boches blessés. Protestation énergique du capitaine LANGUEDOC qui heureusement, parlait l'anglais comme s'il l'avait inventé. « Mais où diable me conduisez-vous ?; — « Laisse donc faire, mon vieux » de répondre le plus malin des brancardiers, « nous t'emmenons chez les tiens, car

nous t'avons parfaitement entendu tout à l'heure, tu parlais allemand ! » Il fallut du temps pour faire comprendre aux *English* que l'allemand qu'ils avaient entendu n'était autre chose que du « Canayen ».

## LA CHARGE CONTINUE

La charge atteignait maintenant la route de Bapaume, à hauteur de la Sucrerie et en vue du village de Courcellette dont on voyait les maisons blanches dominées par le clocher de l'église et éclairées par le soleil couchant.

À ce moment, le feu de l'artillerie redoubla d'intensité. De nouvelles légions vinrent se joindre au pandémonium infernal, tant du côté allemand que du nôtre. À 200 pieds de nous, notre feu de barrage se déplaçait de 50 yards en avant toutes les deux minutes; les Allemands devaient le trouver aussi encombrant que nous le leur.

Les rangs éclaircis avançaient par bonds entre deux rafales.

Nous avons vu en avant, à droite, la compagnie « A » sous le commandement du lieutenant Heyward DANSE-REAU qui remplaçait le capitaine Berny LANGUEDOC blessé.

On se rappelle que par punition, la compagnie « C » avait dû marcher en queue du bataillon pour venir d'Ypres à la Somme. Elle était aujourd'hui en tête, conduite par son commandant, le lieutenant René LEFEBVRE. Il menait ses hommes, sous le bombardement avec un calme imperturbable, comme il l'aurait fait sur le terrain d'exercice.

Tout à coup, le lieutenant Charles FONTAINE, qui tenait le contact à l'extrême gauche avec le 25<sup>e</sup> bataillon, vit LEFEBVRE se cambrer, porter la main à la poitrine et tomber sur les genoux.

Blessé à mort, il fit signe aux hommes qui s'empres-  
saient autour de lui de continuer l'avance; puis il se ren-  
versa sur le dos. Le lieutenant BAILLARGÉ qui était près  
de lui, rapporte qu'il murmura le nom de sa fiancée, jeune  
fille de Montréal, puis sentant venir la fin, il leur dit:  
« Allez à votre devoir et laissez-moi, je veux faire mon acte  
de contrition ». Il était tombé en soldat et mourait en chré-  
tien. Son corps ne fut retrouvé que plusieurs jours après.

À la compagnie « B », commandant Maurice BAUSET,  
les pertes étaient très fortes. Les deux hommes qui avaient  
dit que le peloton No 6 était à peu près anéanti par l'explo-  
sion d'un gros obus, n'avaient malheureusement pas exa-  
géré. Peu après le déclenchement de l'attaque, son chef  
de peloton le lieutenant Abel BEAUDRY, avait été tué  
d'une balle de mitrailleuse à la tête. Il avait d'ailleurs comme  
une prémonition de sa mort; au moment d'entrer dans la  
fournaise, comme lui et FONTAINE prenaient congé d'un  
ami intime, le lieutenant Lucien GAUVREAU, qui restait  
en arrière, celui-ci leur serra la main en leur souhaitant  
« Bonne chance et au revoir ». « Non, pas au revoir » dit  
BEAUDRY, « mais adieu pour tout de bon, car je ne re-  
viendrai pas ».

Un quart d'heure après, ce bon camarade, petit-fils d'un  
ancien maire de Montréal, était mort.

En arrivant à la Sucrierie, la compagnie « D » perdit  
son troisième chef de peloton, le lieutenant Charles GREFFARD,  
assommé et enterré. On le retrouvera plus tard, car  
GREFFARD n'était pas « tuable ».

À deux reprises, le capitaine CHABALLE fut aussi à  
moitié enseveli par des éclatements et dégagé par son  
fidèle PELLETIER. On allait vite; s'abritant dans les trous  
d'obus, on surveillait le terrain en avant et lorsqu'une  
explosion se produisait à proximité, on sautait vivement dans

le trou fraîchement creusé en se disant, avec raison, qu'il y avait bien des chances que le suivant frappât à côté. C'est dans l'un de ces trous que gisait le lieutenant Jules FALARDEAU, de la compagnie « A », grièvement blessé à la gorge et perdant le sang à flots. Il aurait fallu le soigner, mais la consigne était inexorable: on ne pouvait s'arrêter. « Je crois bien, mon vieux », dit FALARDEAU à un camarade « que je vais mourir dans mon trou, mais je suis content tout de même, ça va bien, on va gagner ». (Malgré tout, il fut évacué et revint, quelques mois après, guéri, au bataillon).

Dans un autre trou, on trouva un major du 25<sup>e</sup> bataillon qui venait de se faire arracher un bras. Un soldat lui fit boire une gorgée d'eau à sa gourde et il fut laissé à la garde de Dieu.

Nous avons traversé la nouvelle ligne de feu établie à la suite de l'assaut du matin et défendue à notre hauteur par le 18<sup>e</sup> bataillon. La garnison occupait un fossé de deux pieds de profondeur qui servait de tranchée. Ne connaissant rien de ce qui s'était passé depuis qu'ils avaient sauté le parapet à six heures du matin, les « Ontariens », nous voyant arriver, crurent tout d'abord que nous venions les relever en première ligne. Ils furent bien étonnés lorsqu'ils apprirent qu'au lieu d'être des troupes de relève, nous étions des troupes d'attaque. Nous sautâmes par-dessus leurs têtes, poursuivant notre course au clocher . . . de Courcellette.

Nous suivions maintenant de près notre propre feu de barrage et la distance de 200 pieds qui nous était assignée s'était sensiblement raccourcie, de sorte que de petits éclats de nos obus nous atteignaient de temps en temps. La compagnie « D » avait rejoint la première vague. La « B » avait opéré une conversion pour faucher le terrain vers son

objectif, la croisée du chemin creux et de la route de Ba-paume, à l'est du village.

Le Colonel n'avait plus de messager . . . il devait faire ses messages lui-même car, tout au début du combat, l'adjutant-major, le major Daly GINGRAS, avait été mis hors de combat par une marmite. Quelques instants plus tard, le major RENAUD, officier de liaison, consultait sa carte dans un trou d'obus avec le lieutenant LAVOIE, chef des signaleurs, quand un projectile arriva en plein sur eux. Le major RENAUD eut la tête emportée et LAVOIE fut également tué sur le coup. Le chef de corps restait donc seul comme officier à l'état-major du bataillon. Le major GINGRAS avait avec lui tous les documents, les ordres, instructions et renseignements de toutes sortes. Le colonel n'avait même pas un carnet de messages. Il était forcé de rédiger ses instructions sur des bouts de papier quelconques ramassés au petit bonheur.

D'autre part, il devait décider s'il dirigerait l'attaque personnellement ou s'il resterait à la Sucrierie, suivant le programme tracé; mais que pourrait-il y faire sans adjudant-major ni messager? Avant de prendre une décision, le colonel laissa défiler le bataillon à la Sucrierie où il était censé s'installer; à leur passage, il indiqua aux chefs la ligne qu'ils devaient continuer de suivre pour arriver à leur objectif.

Nous étions censés faire halte le long de l'ancienne « tranchée du sucre » (*Sugar Trench*) que les nôtres avaient enlevée le matin et qui constituait maintenant notre première ligne. Nous devons y reprendre haleine, nous réorganiser avant de repartir à l'assaut décisif du village, à 800 yards de là. Mais comme on se trouvait alors au plus fort du bombardement, sans aucun abri, sans protection, chacun poussa tout naturellement de l'avant pour sortir au

plus tôt de la zone battue par l'artillerie. Ce fut, en effet, dans cet espace de 150 yards avant et 150 yards après la « tranchée du sucre » que les compagnies subirent leurs plus lourdes pertes.

Les Canadiens pénétrèrent bientôt dans les vergers, aux confins du village. Ils y furent accueillis par le feu des mitrailleuses postées derrière les murs de clôture. Heureusement, les vagues d'assaut suivaient de très près leur feu de barrage, et lorsqu'il se leva une dernière fois pour se porter en avant de l'autre lisière du village, afin d'empêcher l'arrivée des renforts, la garnison eut à peine le temps de mettre en batterie deux ou trois de ses « moulins à café ». Ils tuèrent et blessèrent encore quelques hommes, mais nous arrivions déjà sur les mitrailleurs et, en un instant, leur affaire fut réglée à la bombe et à la baïonnette.

Si les Boches avaient pu aligner une douzaine de leurs terribles engins, personne ne serait arrivé au village. On y fut en un bond; le premier à atteindre l'objectif fut le lieutenant Charles FONTAINE, à l'extrême gauche, et plus à droite avec le peloton No 12, un peu en avant de la « D », DANSEREAU et LECOMPTE.

Ce dernier aurait dû prendre, par ancienneté, le commandement de la compagnie « C » à la mort de LEFEBVRE, mais il avait perdu le contact en traversant le barrage. Il resta donc avec la « D » et ce fut FONTAINE qui remplaça le commandant tué.

Avec ce qui restait de ses trois pelotons, la compagnie « D » tomba à revers sur un parti boche qui avait très mal accueilli les ordres de la compagnie « A ». Enfin, on allait pouvoir se rendre compte de ce qu'ils avaient dans le ventre, ces Teutons !

L'artillerie avait cessé le feu des deux côtés, ou plutôt tirait en avant et en arrière du village pour empêcher l'envoi

de réserves. La parole était donc à l'infanterie et la nôtre fit bientôt voir qu'elle avait le verbe plus haut que les Bava-rois et les Prussiens. La résistance fut d'abord acharnée. C'était le corps à corps à coups de baïonnettes, à coups de crosses, à coups de pelles, à coups de pieds, à coups de dents . . .

## LA PRISE DU VILLAGE

Pendant une dizaine de minutes, les Boches tinrent bon, mais devant l'acharnement des Canadiens, ils commencèrent à faiblir et bientôt lâchèrent pied. Ce fut alors une débandade et une poursuite. On les refoula petit à petit d'une rue à l'autre, et ils ne tardèrent pas à jeter leurs armes. Dans les abris, dans les caves, une grenade tombait dans le tas, et, à la sortie, on accueillait ceux que l'explosion avait épargnés.

De temps à autre, pourtant, des francs-tireurs isolés offraient de la résistance. Voici un fait vécu par le narrateur : « Nous étions divisés par petits paquets pour fouiller le village. À un moment donné, un de nos hommes tout à côté de moi tomba, frappé d'une balle par derrière. Ayant brisé le fusil d'un blessé dont je m'étais servi dans la mêlée, j'avais à la main mon pistolet Colt. D'instinct, en entendant siffler le projectile je me retournai en direction du coup. Le Boche, un sous-officier, était à quinze pas, tirant un second coup de feu qui m'aurait atteint entre les deux omoplates n'eût été ma volte-face. La balle me fractura le poignet, frappa mon pistolet, bloquant le magasin, et alla ricocher sur la poitrine du capitaine DANSEREAU qui était à mes côtés. J'avais laissé échapper l'arme retenue d'ailleurs à mon cou par sa courroie, mais PELLETIER, faisant demi-tour, tua le Feldwebel. Celui-ci avait —

malheureusement pour lui — vidé son magasin et il rechargeait son fusil, besogne qu'il ne termina jamais. PELLETIER me fit un pansement sommaire et je pus continuer sans trop de mal. »

Les Allemands avaient maintenant abandonné toute retenue. Ils se jetaient à genoux, se traînant à nos pieds, pour demander qu'on les épargnât.

Nous ayant entendu parler français, les Bavarois imploraient « Moi Katolick, pas Kapout, moi beaucoup petits enfants » ! Bref, ils se rendaient de façon si veule avec, dans le regard, quelque chose de si abjectement peureux, qu'il n'y avait pas moyen de les frapper. On aurait plutôt voulu cracher dessus. Pas un de nos Canadiens ne se serait abaissé ainsi. Une fois mal pris, il aurait simplement jeté son fusil et se serait croisé les bras. D'ailleurs, les Canadiens, sauf en de rares cas de surprise ou quand ils étaient blessés, se faisaient tuer, mais ne se rendaient pas.

Nous étions parvenus sur la place de l'église. De l'autre côté du square, le 25<sup>e</sup> ayant procédé de la même manière, amenait un autre groupe. Nous laissions naturellement le travail de nettoyage au 26<sup>e</sup> bataillon qui nous suivait. FONTAINE, avec son peloton et les éléments égarés qui s'y étaient joints, avait continué vers son objectif final de l'autre côté du village et avait immédiatement mis ses hommes à l'œuvre pour consolider la position. Ce fut donc lui qui, le premier, avec son peloton, eut l'honneur d'atteindre l'objectif.

Il était alors 1830 hrs.

Pendant le désarmement des prisonniers, on alluma les feux de Bengale rouges distribués aux hommes avant l'attaque. Ces signaux, brûlant tout le long de la ligne, servaient à indiquer la progression à nos avions qui survolaient le champ de bataille. Les hardis aviateurs donnaient à ce

moment, au moyen d'une trompe, le signal convenu pour indiquer qu'ils étaient bien attachés à notre brigade. Alors, dans Courcelette reconquis à la France par des Canadiens-français, devant ces flammes rouges qui semblaient des feux de joie célébrant la victoire, trois vigoureux hourras furent poussés pour le 22e et son commandant, le colonel TREMBLAY.

Les gars ne se firent pas prier et y allèrent de tout leur cœur, à plein gosier, accompagné par le klaxon des aviateurs, au grand ahurissement des prisonniers allemands qui n'en croyaient pas leurs yeux.

C'est alors que fut envoyé le premier message au colonel annonçant notre réussite et donnant un compte rendu des principaux événements.

En campagne, chaque officier a son bloc-notes pour messages dans lequel il garde ses copies au carbone ainsi que les originaux des réponses. (AAA signifie « un point » en code militaire). Voici ce premier message :

To O.C. 22e Bataillon Canadien-Français

HURRAH!!!

Ai garni crête objectif — suis connecté avec 25th sur la gauche AAA ma droite est flottante AAA Je patrouille mon flanc droit pour chercher liaison — Ai besoin renforts, munitions, S.O.S. M.G. avec S.A.A. Ai comme officiers — FONTAINE à gauche, LECOMPTE, malade — DAN-SEREAU commande à droite AAA mon H.Q. est dans la carrière AAA Je crains contre attaque car on envoie flares à 300 vgs en avant. Je n'ai pas assez de monde pour connecter avec arrière AAA Cherchez à me relier —

J'envoie encore 27 prisonniers AAA Ne puis établir, même approximativement casualties — Ce qui reste des quatre compagnies est dans la ligne, je les emploie au mieux AAA Tout ira bien si nous sommes soutenus. Les hommes sont pleins d'entrain. La province de Québec et vous-même pouvez en être fiers.

O.C. « D » Coy.

Ce message ne parvint pas au colonel TREMBLAY pour la raison très simple qu'il avait accompagné la charge et que, après avoir établi son P.C. dans les débris de la Sucrierie que les Boches bombardaient copieusement, il était déjà aux abords du village.

Quant au sergent LEBEL qui avait participé au raid POULIOT dans le Saillant d'Ypres, il n'avait pas fini d'affronter la mort dans la zone de combat que l'ennemi arrosait d'obus pour empêcher les renforts de monter. Après avoir mis en cage ce qui restait de prisonniers, il accompagna à la Sucrierie le capitaine WALKER, de l'état-major de brigade, envoyé pour reconnaître la situation.

À son retour de ce voyage périlleux, il repartit avec le major DUBUC qui allait, avec des renforts, à la recherche du régiment dont on était sans nouvelles, comme on le verra plus loin.

Après ce troisième tour dans la fournaise, LEBEL reçut l'ordre du major DUBUC de voir au ravitaillement à l'arrière. Il aurait préféré être avec sa compagnie dans le village où il se passait quelque chose.

Après le départ des prisonniers, la compagnie « D » continua sa marche vers l'objectif final. Tout en fouillant les maisons et en faisant le coup de feu contre les Allemands qui se retiraient en combattant, elle atteignit l'extrémité est du village.

L'état-major fait bien son travail. Le but assigné par les ordres constituait une magnifique ligne de retranchements naturels; le chemin creux, l'escarpement du cimetière, le saillant de la carrière puis, tournant vers l'ouest, les confins boisés du village occupés par FONTAINE; à la gauche de ce dernier, le 25<sup>e</sup> bataillon.

Si, entraînés par notre ardeur, nous avons outrepassé les ordres, nous nous serions trouvés en rase campagne, et les contre-attaques qui eurent lieu les jours suivants nous auraient très probablement rejetés loin en arrière.

En arrivant à la carrière, on trouva FONTAINE qui, après avoir mis ses hommes à consolider la position, avait poussé une reconnaissance sur la droite. Les officiers présents tinrent un conseil de guerre pour organiser la défense. On fit un examen rapide de la situation: la compagnie « B » était disparue, du moins nous n'en avons pas de nouvelles.

Le capitaine CHABALLE, lui-même blessé, était le seul commandant de compagnie resté au combat, et le seul officier de sa compagnie. Voici son deuxième message au colonel TREMBLAY ainsi que l'accusé de réception félicitant les gars et les encourageant à la résistance:

To O.C. 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français

HURRAH !!!

Occupons village (objectif) ai donné signaux rouges aux avions AAA Tués: BEAUDRY, LAURIE, RENAUD, LEFEBVRE, BINET, AAA Blessés, FILIA-TRAILT, LANGUEDOC, ROUTHIER, FALARDEAU, GREFFARD et moi-même, mais je puis continuer AAA J'envoie 278 prisonniers (dont 16 officiers) pris dans le

village — Comme escorte, le sergent LEBEL et quatre scouts, le sergent est porteur du présent message AAA Nos hommes sont étonnants d'ardeur AAA Envoyez renforts car nous avons perdu pas mal de monde AAA

O.C. « D » Coy.

Courcelette - 7.15 P.M. - 15 Sep.

\* \* \*

O.C. « D » Coy.

Votre message reçu. Toutes mes félicitations. Il s'agit maintenant de tenir bon, et s'il y a contre-attaque, eh bien je suis certain qu'elle sera repoussée.

Je vais demander du renfort, mais ne peux rien promettre. Mettez-vous en communication avec Dupuis que j'ai vu sur votre droite, aux bords du village.

Mon Headquarters est tout près de la manufacture de sucre.

Tenez-moi au courant de tout ce qui se passe. Bonne chance.

T.-L. TREMBLAY,  
*Lieut.-Colonel.*

16-9-16

## ON CONSOLIDE LA POSITION

Il ne pouvait plus être question de compagnies. Nous ne disposions que d'éléments épars qu'il fallait utiliser pour le mieux. Charles FONTAINE avait avec lui les lieutenants Alex DUPUIS et Wesley BAILLARGÉ, 8 sous-officiers et 30 soldats du 22e, plus 3 hommes du 26e bataillon. Il prit le commandement du secteur assigné à la compagnie « C » et entra en liaison avec le 25e bataillon sur

sa gauche. Le capitaine Heyward DANSEREAU, à qui il restait 38 hommes, n'avait plus d'officiers. Il disposa ce maigre effectif dans le chemin creux et déploya ses hommes d'abord à des intervalles de trois pieds qu'il étira à quinze puis à trente pieds, essayant ainsi de prendre contact avec les troupes qui pourraient se trouver sur notre droite.

\* \* \*

Le narrateur s'excuse maintenant d'être obligé de prendre la parole pour décrire les événements qui se sont déroulés dans la carrière, objectif principal des contre-attaques allemandes:

De mon côté, j'avais encore 46 hommes avec, comme officiers, les lieutenants LECOMPTE et GODBER. Je me réservai la carrière qui avançait en saillant, au centre de la position. C'était une espèce de fer à cheval constitué par un talus d'une vingtaine de pieds de hauteur, à droite près du cimetière, allant en diminuant petit à petit, pour finir à trois pieds au coin de la route de Pys, qui n'était que le prolongement du chemin creux montant de la route de Bapaume, traversant alors la carrière pour s'enfoncer dans la campagne vers le village, qu'on apercevait dans le lointain, dominant notre position. En arrière, à gauche, vers le village de Courcelette, un autre talus escarpé surmonté d'un petit bois touffu. De ce côté, il y avait plusieurs abris dont deux seulement utilisables. Les autres étaient défoncés totalement ou en partie. Je choisis le moins démantelé pour y établir mon P.C., après avoir fait sortir des tas de munitions, de fusils, de casques et du matériel de toutes sortes, mais rien à manger. Il y avait pourtant une foison de bouteilles d'eau minérale, source miraculeuse qui allait servir à soulager nos blessés.

À ce propos, il est bon de signaler en passant que le poste de secours des Allemands était installé, à notre arrivée, dans ce qu'on appelait « le château », grand bâtiment situé au milieu du village et dont, le lendemain, il ne restait que des décombres et de très vastes caves. À leur arrivée, nos troupes d'assaut firent prisonniers le personnel et les blessés. Le médecin du 22e, le capitaine Raoul BRAULT, qui se distingua plus d'une fois par son dévouement, s'était égaré en traversant le barrage, chose très compréhensible. Il continua avec le 25e bataillon sur notre gauche et il y rendit de grands services, mais nous en fûmes privés. Son aide, le sergent Roméo CASGRAIN, élève pharmacien de Montréal, prit résolument le commandement du service médical et, de sa propre autorité, il porta à l'effectif de l'armée canadienne les deux médecins allemands chargés du poste. C'étaient d'ailleurs des hommes dévoués, très compétents, pas belliqueux pour un sou. Il faut dire à leur louange qu'ils traitèrent admirablement les blessés confiés à leurs soins, Canadiens comme Allemands. Et leur emploi n'était pas une sinécure.

Des douze fusils-mitrailleurs (Lewis Guns) emportés à la charge, un seul était arrivé à l'objectif, mais il n'avait plus que trois magasins de 47 cartouches. Je le fis placer à gauche du chemin de Pys, afin de battre l'angle mort que nous avions en avant et de parer au manque de tireurs, car il avait fallu laisser un vide entre les hommes de FONTAINE et les miens. Toutefois, une mitrailleuse ne vaut que pour autant qu'il y a des munitions. Or, les nôtres étaient presque toutes épuisées; depuis l'arrivée dans les vergers, on avait tirailé sans cesse et il restait à peine 50 cartouches par homme. Heureusement que les Boches, toujours prévoyants, avaient pensé à tout; nous avons trouvé une grande quantité d'armes, de cartouches et de bombes

dans les abris. On distribua des fusils allemands et des cartouches de même nationalité. Nos munitions anglaises furent envoyées à l'équipe de mitrailleurs qui était sous les ordres du sergent P. TREMBLAY, matricule 62009. Un poste de bombardiers fut établi à l'angle de la carrière, c'est-à-dire à la pointe extrême de la position. Ils reçurent également des bombes allemandes de l'espèce dite *cylindrical stick* et d'autres en forme d'œuf (*egg bomb*). On en distribua d'ailleurs tout le long de la ligne et bien nous en prit, car ces projectiles allemands furent d'un grand appoint dans notre défense.

En effet, après une heure de répit, juste le temps de reprendre haleine et de nous organiser (merci messieurs), les Allemands s'étant ressaisis, cherchèrent à reprendre le morceau que nous venions de leur arracher. Mais les « 22 » sont sujets britanniques et de plus, quelque peu mâtinés de breton: « *what we have we hold* » ou comme on dit en *canayen* « on s'obstine ». Mettant en pratique ces adages bilingues, on se cramponna à la proie et l'on tint bon malgré les efforts répétés des Boches.

Dès que l'état-major allemand se rendit compte que nous étions bien accrochés à la position, il ordonna le bombardement du village, n'ayant cure des prisonniers que nous tenions, et bientôt les obus de tous calibres se mirent à tomber comme s'il en pleuvait.

En quelques heures, ils avaient nivelé jusqu'au sol la malheureuse localité. La canonnade débuta comme prélude à la première contre-attaque et continua de marteler sans cesse pendant les trois jours qui suivirent.

Bientôt, soutenue par son artillerie, l'infanterie composée de troupes prussiennes fraîches s'avança à la charge pour reprendre la carrière mais, quoique luttant un contre dix, nous avions l'avantage de la position.

Nous en avons un autre plus important encore; l'ennemi n'avait pas la moindre idée des effectifs qui avaient capturé la place et qui la défendaient. Son état-major avait cru le village imprenable et il se disait que pour en être venus à bout si rapidement, nous devions être des milliers, alors que nous n'étions plus que des dizaines. Et ces dizaines faisaient du bruit comme quatre, ou plutôt comme toute une division. On se multipliait au parapet, renvoyant généreusement aux Boches, sans compter, les balles et les grenades dont ils nous avaient si abondamment pourvus. Les assaillants, chargeant avec une ardeur digne d'une meilleure cause, venaient s'écraser devant nos défenses, renforçant de monceaux de chair pantelante notre parapet. On les fusillait sans merci, presque à bout portant et quand — par malheur pour eux — quelques éléments parvenaient à prendre pied dans la carrière, on se ruait dans un combat corps à corps désespéré, et ils tombaient ou se rendaient. Pas un de ceux qui arrivèrent parmi nous ne retourna le dire; loin de céder du terrain, on fit à chaque contre-attaque de nouveaux prisonniers.

Le narrateur s'excuse encore de rappeler des scènes horribles, mais il les a vécues et il est bon que ceux qui n'ont pas connu la guerre, sachent jusqu'à quel point elle peut devenir sauvage. Il a vu le sang gicler des poitrines trouées et la cervelle s'échappant des crânes fracassés d'un revers de crosse. Car le combat à la baïonnette, c'est la lutte âpre, sans merci, les yeux dans les yeux; les fusils se heurtent; on pare, on riposte, on feint, puis, tout à coup, trompant la parade, on pousse à fond. Oh! cette sensation du fer que l'on enfonce dans la chair, entre les côtes!... malgré les efforts de l'adversaire qui le saisit à pleines mains. Farouches, on lutte, les lèvres crispées, grinçant des dents, avec des « ahan » terribles, jusqu'à ce que l'on sente l'ennemi,

qui relâche sa prise, s'effondrer comme une masse. Pour retirer l'arme, il faut l'arracher à deux mains, et, quelquefois, lorsqu'elle est insérée dans les os, appuyer le pied sur le corps pantelant en y mettant tous ses efforts. Heureux si, pendant ce temps, on n'est pas frappé soi-même par un autre assaillant qui recommence l'exercice.

Durant la première nuit, du 15 au 16, la carrière fut contre-attaquée sept fois sur différents points. Vers dix heures du soir, DANSEREAU envoya un message disant qu'il n'avait pu savoir qui était à notre droite. En effet, la 15<sup>e</sup> division (troupes britanniques) chargée d'attaquer Martinpuich, ayant échoué dans son opération, avait été arrêtée. Notre aile droite était donc flottante. Nous avions des Allemands en avant, sur le côté et même en arrière de notre position. Mais ces derniers — nous l'apprîmes le jour suivant — étaient harcelés eux-mêmes de front par les nôtres.

En effet, la compagnie « B » dont nous étions sans nouvelles, s'était dirigée durant la charge vers son objectif, le chemin creux. Mais elle avait perdu la direction dans le barrage et avait obliqué trop à droite. Se heurtant à des forces supérieures, elle avait dû s'arrêter et se retrancher à environ 500 yards au sud du village, entre la route de Bapaume et Martinpuich.

Les lieutenants BEAUDRY et BINET avaient été tués, mais DUPUIS avait poussé droit au village. Le capitaine Maurice BAUSET était seul avec une poignée d'hommes. Nous verrons plus tard ce qui en advint.

DANSEREAU, ignorant la position de la compagnie « B », était obligé d'être très prudent car il ne savait pas à quelles forces il avait affaire, et n'osait s'aventurer trop loin avec ses hommes pour ne pas les jeter dans un traquenard.

Nous fîmes ensemble une reconnaissance de la ligne tout le long du chemin creux. Les Allemands n'étaient pas loin car ils envoyaient des fusées éclairantes répandant une lueur blafarde à 60 pieds de nos retranchements. Il aurait fallu au moins une mitrailleuse pour les tenir en respect, mais nous n'en avions pas.

Heureusement, un homme du 26e, égaré parmi nous, vint annoncer qu'il avait retrouvé sa compagnie un peu en arrière, dans le village. C'était le major « Jock » MACKENZIE, du 26e bataillon qui, après avoir nettoyé le village, était venu s'établir en appui avec ce qui lui restait de ses trois pelotons. Il était alors 2230 hrs. Il voulut bien nous prêter une équipe de mitrailleuse. L'arme fut installée de façon à pouvoir battre le terrain en arrière du cimetière. De plus, MACKENZIE envoya une section renforcer la ligne de DANSEREAU.

### LES VAINQUEURS DE COURCELETTE

A 2310 hrs, le soir du 15, le message no 3 fut envoyé au colonel TREMBLAY, le mettant au courant de la situation. Ce message se terminait ainsi: « Nous tiendrons jusqu'au dernier homme, mais aidez-nous ».

L'accusé de réception nous parvint vers 0300 heures sous la forme de notre commandant en personne. En effet, le colonel Tremblay plutôt que d'attendre les événements et nos rapports à la Sucrerie, avait participé activement à l'action.

Voici un extrait de son journal de campagne qui explique ses allées et venues:

## Extrait de mon journal

Courcelette, 15 septembre 1916.

« A 18.45 heures, le 15 septembre, nous étions installés dans la carrière, pivot de la position, au-delà de Courcelette, après avoir tué beaucoup de Boches, et capturé un grand nombre de prisonniers. Il y a là des hommes des compagnies « A », « C » et « D » sous le commandement du Capt. Chaballe.

« A 1900 heures nous avons tout le village, et occupons le chemin creux, de la carrière au cimetière inclusivement. Je rencontre dans le village le Lt. Ward, commandant une des compagnies du 26<sup>e</sup>, qui n'a avec lui qu'une couple d'hommes; nous allons à la recherche de la Cie « B » qui devait occuper le chemin entre le cimetière et la route de Bapaume. En débouchant du coin Sud-Est du village, nous sommes salués par les mitrailleuses; les Allemands sont là à quelques verges de nous. Il fait déjà noir, cependant nous sommes éclairés par quelques maisons qui brûlent.

« Il faut absolument déloger les Allemands de cette poche pour pouvoir garder le village. Il est aussi nécessaire d'établir la liaison avec la division impériale qui devait attaquer à notre droite.

« Je réalise que les seuls hommes disponibles à ces fins sont ceux restés au cours de l'attaque.

« A trois reprises, je parviens à réunir de petits groupes épars du 22<sup>e</sup> et du 26<sup>e</sup> qui errent entre la Sucrerie et le village. Finalement, nous faufile à travers les postes allemands, tout en combattant, nous parvenons à la croisée des routes de Bapaume et de Martinpuich, flanc droit de notre objectif. Là non plus, aucune trace de la Cie « B » ni des troupes impériales. Mon petit groupe se dirige vers la carrière, toujours à travers l'ennemi, en longeant la route. A mi-chemin, j'établis un poste avec mon sous-officier en charge et je continue sur la carrière, où j'arrive vers 3 heures du matin le 16. J'y trouve le Capt. Chaballe. Son rapport résume la situation qui est la suivante: nous occupons une ligne s'étendant du point de jonction avec le

25e bataillon à gauche, la carrière, le chemin creux longeant le cimetièrre et le poste à mi-chemin entre ce point et la route de Bapaume.

« Aucune nouvelle de la Cie « B » ni des troupes anglaises sur notre flanc droit qui, ainsi, est flottant.

« En support dans le village, ce qui reste de deux compagnies du 26e, 55 hommes sous les ordres du Major « Jock » MacKenzie.

« Nous savons qu'il y a des « Boches » dans le village, cachés dans des « dug-outs », que nos hommes et ceux du 26e cherchent.

« De la carrière au Chemin de Bapaume, l'ennemi n'est qu'à quelques verges de nous, et semble être en force. Heureusement que nous avons trouvé des grenades allemandes en quantité, elles nous sont très utiles.

« Le bombardement du village par l'ennemi est régulier: les maisons brûlent, éclairant faiblement à travers la fumée cet endroit sinistre.

« Les morts et les blessés se comptent par centaines. Les nôtres et ceux de l'ennemi sont entremêlés, et nous entendons continuellement le gémissement des blessés. Dans le village tout près de la carrière, nous avons pris un hôpital allemand avec ses deux médecins et une vingtaine de brancardiers; nous faisons transporter là nos blessés, que nous évacuons aussi rapidement que possible.

« Nous ne sommes pas en communication avec la Brigade. J'ai envoyé plusieurs rapports par messagers; les messagers ne sont pas revenus, je ne sais si ces messages ont été livrés.

« Les « tanks » ne nous ont pas été utiles. Nous les avons passées en route, avant l'attaque; elles se dirigeaient péniblement vers les premières lignes. Nous ne les avons plus revues. »

T.-L. TREMBLAY

\* \* \*

À l'arrivée du colonel dans la carrière, après avoir confirmé les rapports de la soirée, nous allâmes ensemble inspecter la ligne à droite, chez DANSEREAU. Le colonel

voulait savoir qui étaient nos voisins, au delà de la route de Bapaume. Il donna l'ordre de faire étendre les hommes de DANSEREAU jusqu'à ce point, puis de pousser des patrouilles de reconnaissance de l'autre côté du chemin.

À Courcellette, chacun de nous s'efforçait de faire son devoir, tout son devoir. Il est entendu que nous, les chefs subalternes, nous dirigeons les opérations dans notre secteur. Mais il fallait une tête pour coordonner ces efforts, pour obtenir un résultat d'ensemble bien équilibré. Si le colonel TREMBLAY était resté à la Sucrerie, attendant nos messages, il n'aurait eu qu'une vague idée des événements et n'aurait pu prendre des décisions promptes et appropriées.

Ayant examiné la carrière et le chemin creux, le colonel avait maintenant une idée exacte de la position et de toutes les ressources qu'elle offrait, tandis que nous ne voyions que notre coin. Il avait en main tous les fils qui nous rattachaient. Il avait à sa disposition deux compagnies du 26<sup>e</sup> bataillon qui, ayant achevé leur mission de nettoyeurs de tranchées et d'abris, vinrent se placer sous son commandement. Le colonel TREMBLAY les disposa en soutien dans le village même, mais couvrant les positions de la ligne de feu et prêtes à les renforcer au besoin. Le 4<sup>e</sup> bataillon de la brigade, le 24<sup>e</sup> de Montréal, avait appuyé l'attaque du matin dans les tranchées de seconde ligne. Durant la nuit du 15 et pendant toute la journée du 16, ces quatre compagnies s'employèrent à transporter les rations, les munitions et le matériel pour les troupes en ligne, puis leurs commandants vinrent aussi se mettre à la disposition de notre colonel et de celui du 25<sup>e</sup> bataillon.

Malheureusement, les communications avec l'arrière étaient impossibles. L'artillerie allemande arrosait copieuse-

ment et sans arrêt tout le territoire que nous avons traversé en chargeant, soit près de deux milles en profondeur.

Le but de l'ennemi était d'empêcher l'arrivée de renforts. C'est pour cela qu'il précipitait les contre-attaques, afin de n'avoir affaire qu'à des troupes réduites pour nous reprendre le village. Aucun messenger ne parvenait à traverser le barrage; tous ceux qui tentèrent l'aventure moururent victimes de leur dévouement. Il s'ensuit que le commandement supérieur ne savait à quoi s'en tenir ni sur notre sort, ni sur la situation à l'avant. À la brigade, les rapports les plus contradictoires, les bruits les plus pessimistes avaient couru: le colonel TREMBLAY était tué; le régiment dont on était sans nouvelles était anéanti; nous étions tous morts ou prisonniers.

L'équipe des bombardiers régimentaires composée de 40 hommes sous les ordres du sergent BRUSSELMANS, assisté du sergent Raoul PIGEON, avait reçu l'ordre, au début du combat, de suivre la charge et de se mettre à la disposition du colonel TREMBLAY à la Sucrierie; elle devait servir de réserve et être dirigée vers les points faibles. Elle ne l'y trouva naturellement pas, puisque le colonel nous avait suivis dans le village. Un éclaireur envoyé par BRUSSELMANS dans la direction de Courcelette ne revint jamais. Les bombardiers s'installèrent tant bien que mal dans les débris de la Sucrierie en attendant les événements et des ordres. Ils y perdirent beaucoup d'hommes, car les obus arrivaient en rafale, sans discontinuer. Dans le même abri (!), les bombardiers trouvèrent le sergent-major régimentaire GAUTHIER et le lieutenant-mitrailleur Édouard LÉGARÉ qui avaient également reçu ordre d'attendre le colonel. Ils n'en avait pas plus de nouvelles que les autres.

C'est ce groupe qui reçut par un messenger du capitaine BAUSET un billet disant : « Je n'ai plus que huit hommes avec moi; je suis en face d'un poste boche; avec du renfort, je pourrais m'en emparer ». Il fut alors décidé d'envoyer une section de bombardiers à BAUSET. Le sergent PIGEON se rendit un peu en arrière où, dans un bout de tranchée, disait un nouvel arrivé, il y avait une vingtaine d'hommes appartenant à différentes compagnies et ayant perdu leur chemin. Il les emmena avec lui pour les conduire également à BAUSET, mais pendant qu'il interrogeait un blessé sur la direction à suivre, un obus tua le blessé dans ses bras, le blessant lui-même et mettant hors de combat la plupart des autres membres du détachement. Il fallut renoncer à l'expédition.

Vers minuit, le capitaine WALKER, de l'état-major de brigade, arriva à la Sucrierie accompagné du sergent LABEL; il faisait une reconnaissance pour se rendre compte des positions du 25<sup>e</sup> et du 22<sup>e</sup>. Les occupants de la Sucrierie lui communiquèrent les rapports des blessés arrivant de temps à autre de la ligne de feu; le colonel TREMBLAY était manquant, tué peut-être; le village avait été pris mais on ne savait pas s'il serait possible de le garder car il n'y avait plus d'hommes etc. . . .

Le capitaine WALKER conseilla d'attendre le matin puis de chercher à rejoindre le front et de retrouver le commandant. Il partit pour continuer sa reconnaissance vers les lignes du 25<sup>e</sup> bataillon. Le lieutenant LÉGARÉ, chef du détachement à la Sucrierie, envoya alors un message au major DUBUC, le commandant en second, demeuré en arrière avec les effectifs de réserve. Il lui disait ce qu'il savait de la situation: pas de nouvelles du colonel; la compagnie « B » anéantie; quelques hommes des autres compagnies défendant le village, mais pas en assez grand nom-

bre pour pouvoir s'y maintenir; bref, un rapport des plus pessimiste, justifié d'ailleurs par les connaissances qu'il possédait.

Le major DUBUC conféra avec la brigade très inquiète; il en reçut l'ordre d'aller à la recherche de nouvelles précises et de prendre le commandement du bataillon si le colonel TREMBLAY était hors de combat. Il partit donc vers 0300 hrs avec le lieutenant BELZILE et trente hommes de renfort. La traversée du barrage fut des plus difficile et le détachement perdit plusieurs hommes, tués ou blessés. Le major DUBUC fit halte à la Sucrerie avec ce qui lui restait et prit contact avec le lieutenant LÉGARÉ, les bombardiers et le sergent-major GAUTHIER. Puis, de la Sucrerie, il poussa une pointe vers la droite pour savoir quelles troupes se trouvaient de l'autre côté de la route de Bapaume; il put ainsi communiquer avec un officier britannique dont le régiment, ayant échoué dans l'attaque de Martinpuich, attendait un moment propice pour renouveler l'assaut. Il se rendit sur la gauche où il put recueillir des renseignements sur le 25<sup>e</sup> bataillon. À son retour à la Sucrerie, il trouva un message du colonel TREMBLAY, apporté par deux hommes et adressé à la brigade. Il en prit naturellement connaissance. Le message mettait les choses au point et demandait des renforts, des munitions et des rations. Le colonel TREMBLAY décrivait la situation exacte de la ligne de feu et des positions dans le village. La mission du major DUBUC était donc terminée, puisque le colonel était bien en vie; étant donné les circonstances, tout allait pour le mieux. Il expédia alors ce qui restait des renforts, sous le commandement du lieutenant BELZILE, à BAUSET, à droite de la route de Bapaume. Il y joignit les bombardiers avec les sergents BRUSSELMANS et PIGEON et reprit lui-même le chemin de la brigade où il

fit son rapport au général MACDONELL qui ne manqua pas de le féliciter sur la façon dont il avait accompli sa dangereuse mission.

En se dirigeant vers le bout de tranchée occupée par le capitaine BAUSET et ses effectifs réduits, le sergent BRUSSELMANS fut frappé par un obus qui fit en même temps six autres victimes parmi ses bombardiers. Il fut évacué et le sergent PIGEON le remplaça à la tête des vingt hommes qu'il avait encore. BELZILE réussit, sans autre avatar, à rejoindre BAUSET, mais les bombardiers tombèrent sur un poste allemand; ils durent livrer un terrible combat corps à corps et en sortirent laissant sur le carreau la moitié de leur effectif. Le reste, en rampant vers la droite, parvint enfin à trouver la tranchée de BAUSET. Au cours d'une escarmouche qui eut lieu peu après, le sergent PIGEON, dirigeant les bombardiers, fut blessé de nouveau et BELZILE le renvoya à l'arrière.

### L'ENNEMI S'ACHARNE EN CONTRE-ATTAQUES

Le colonel TREMBLAY avait décidé de ne pas retourner à la Sucrerie; il établit son poste de commandement dans un coin de ce qui restait du château.

Pendant ce temps, le capitaine CHABALLE fit étendre les hommes de DANSEREAU jusqu'à la route de Bapaume, puis lui ordonna de pousser les patrouilles de reconnaissance au delà de ce point. Le colonel le laissa exécuter ses ordres et retourna organiser « son bureau ». Vers 0400 hrs, il le fit demander. À la carrière, on était alors aux prises avec une forte patrouille allemande qui avait voulu s'y introduire. Après que la garnison eut repoussé cette contre-attaque avec le même succès que les précédentes, le capi-

taine s'en fut avec son inséparable PELLETIER. Le sentier qui croisait le chemin creux allait du village au cimetière et était obstrué par des débris de toutes sortes derrière lesquels les Boches s'étaient barricadés en retraitant.

C'était un petit chemin tortueux, serpentant à travers les taillis, pour rejoindre presque aussitôt la rue principale du village. Des cadavres gisaient partout et, dans la nuit noire, on butait contre ces corps, pataugeant dans les flaques de sang. Il y avait au beau milieu du chemin, près du château, un grand diable de sergent bavarois tombé la face contre terre. Entre ses jambes, un petit chien hurlait piteusement. Il s'était attaché à l'homme; était-ce un chien du village ou était-il venu de l'arrière avec son maître, qui sait? Pendant deux jours il resta au même endroit, grondant et jappant lorsqu'on approchait du corps. Puis le deuxième soir, on ne trouva plus que sa dépouille éventrée par un éclat d'obus, les entrailles traçant des arabesques en rouge sur le pantalon *feldgrau* du maître qu'il n'avait pas voulu abandonner.

Le capitaine et son ordonnance avançaient avec prudence, car les obus ne cessaient de s'abattre à tout instant sur le malheureux village. Comme ils arrivaient à ce qui avait été la grille du château, une « marmite » de 5.9 éclata en plein dans la cour. Ils s'empressèrent de pénétrer dans la maison, où plutôt dans ce qu'il en restait, la cave, pendant que les éclats sifflaient à leurs oreilles.

Le spectacle en bas était lamentable: les blessés, de plus en plus nombreux, s'entassaient partout et l'on n'arrivait à la pièce où se tenait le colonel qu'en arrachant des gémissements et des jurons à ceux que l'on piétinait en cherchant à les enjamber. Plusieurs ne protestaient plus. De ci, de là, un bout de bougie fumeuse éclairait la scène. Dans la cave qui servait de salle d'opération, c'était bien pire encore.

C'est qu'il n'y avait pas moyen d'évacuer vers l'arrière, sous le bombardement continu; on attendait donc une accalmie et les blessés, Canadiens et Allemands, s'accumulaient.

Il régnait dans le réduit une odeur âcre de sang mêlée à celle des médicaments. Les deux médecins allemands étaient là, les manches retroussées, en tablier maculé, comme des bouchers. Ils étaient vraiment inlassables, il faut le dire, aidés du non moins inlassable sergent CASGRAIN qui renouvelait un pansement, aidait à amputer un membre déjà à moitié arraché ou à extraire une balle, un éclat de shrapnel, pour ensuite dégager un peu les abords en transportant dehors avec l'aide d'un blessé pas trop amoché, deux ou trois de ceux qui, n'ayant plus besoin de soins, n'avaient rien à craindre du bombardement assourdissant. De temps à autre, une secousse plus violente ébranlait la pauvre bâtisse; un « gros » tombait dans le voisinage . . . ou dessus, émettant quelques nouveaux moellons et . . . éteignant les chandelles; cela parfois au beau milieu d'un travail délicat des chirurgiens. Ce n'était, ma foi, pas très gai pour le patient du moment.

Les ordres reçus, le commandant de la « D » reprit le chemin de la carrière, toujours sous les obus; cette pluie suivait partout. Dans la nuit, c'était un sifflement continu de projectiles allant porter la mort dans les deux camps. Ils se croisaient dans l'air à une cadence vertigineuse. Ceux des pièces de campagne surtout, les nôtres comme ceux des Boches, y allaient d'un véritable concert, se dirigeant très haut vers les réserves ennemies.

Revenu à son poste, le capitaine envoya immédiatement au colonel les eaux minérales laissées dans l'abri par les Allemands en retraite. Elles furent bien accueillies pour éteindre la soif des blessés et soulager les moribonds.

Le lieutenant Donat LECOMPTE, de la compagnie « C », abattu dans le barrage par l'explosion d'un gros obus, était hors de combat. La nuit se passa en alertes incessantes. DANSEREAU, durant la nuit, avait pris avec ses hommes, entre deux escarmouches, la formation indiquée par le colonel TREMBLAY, sans toutefois pouvoir établir la liaison.

Le matin du 16, à l'aube, sur notre droite, les Anglais reprirent leur attaque manquée la veille sur Martinpuich, comme le dit le rapport au colonel (message 5) envoyé à 0740 heures:

To O.C. 22e Bataillon Canadien-Français.

Tout est en ordre — DANSEREAU est maintenant étendu à droite. — J'ai indiqué sur le sketch ci-joint l'emplacement de sa machine-gun et de ses bombardiers. Un bataillon anglais s'avance pour prendre en enfilade la tranchée marquée par une flèche. — Ils sont très près et le combat est actif, la tranchée allemande étant assez garnie. — J'ai des boches aussi dans le chemin devant ma mitrailleuse coin gauche de la carrière. — Nous en avons aussi dans la tranchée parallèle à celle de DANSEREAU. — Ceux-là sont à 20 vgs à peine. — Si le bataillon anglais réussit, nous prendrons contact. — D'après relevé, j'ai en tout depuis l'extrême gauche de FONTAINE jusqu'à la route de BAPAUME 7 officiers et 118 hommes. J'espère que ce n'est pas tout ce qui reste du régiment mais je n'en vois pas d'autres.

O. C. « C » Coy.

Les chiffres indiquant l'effectif total de la garnison ne comprenaient pas, cela va sans dire, les survivants de la

compagnie « B » qui ne nous rejoignirent que plus tard, ni les renforts qu'amena le lieutenant BELZILE, ni les mitrailleurs qui arrivèrent avec le lieutenant LÉGARÉ. Les pertes des trois jours suivants, sans être aussi considérables que durant l'assaut du 15, furent tout de même assez sérieuses puisque l'on reçut des trois sources précitées 53 hommes, et que le 19, après la relève, le chiffre des survivants était ramené à 118. Quant aux officiers, BAUSET et BELZILE, les derniers arrivés dans la carrière, ils furent tués. LÉGARÉ en revint, mais DANSEREAU fut blessé ainsi que GREFFARD qui arriva dans la nuit du 16 au 17 après avoir été à moitié enseveli pendant plusieurs heures. Étant revenu à lui, il avait erré longtemps sur le champ de bataille.

FONTAINE avait devant lui un terrain vallonné qui s'élevait en mamelons à pentes douces. De l'avant-poste gauche de la carrière jusqu'à sa première sentinelle, il y avait près de 225 pieds. La nuit, la liaison était maintenue au moyen de sentinelles volantes et, de temps à autre, par des patrouilles qui poussaient en avant de nos lignes. Le jour, cette communication devenait impossible, car on se trouvait absolument à découvert et à la vue de l'ennemi. La preuve en était facile à faire sans risquer des vies; il suffisait de pousser en dehors du fossé qui abritait nos guerriers un casque au bout d'un bâton; on pouvait être certain qu'une minute plus tard il était percé d'une balle, témoignage de l'adresse des canardeurs d'en face. La seconde nuit, la pétarade des mitrailleuses avait son écho dans le crépitement des balles qui venaient s'écraser contre le talus du petit bois bordant le sentier. C'était devenu un endroit plutôt malsain et plusieurs de nos garçons y prirent froid.

Il fallut donc chercher une autre façon de correspondre pendant le jour entre son poste et la carrière. Le seul moyen possible était de risquer le passage d'un messenger qui se glissait en rampant à travers les ruines du village continuellement arrosé par les marmites. Ce n'est naturellement qu'en cas de nécessité absolue que l'on recourait à ce moyen, car il mettait en jeu chaque fois, la vie d'un ou deux de nos braves. Pendant la nuit du 15 au 16, nos camarades de gauche eurent aussi leur part de la contre-offensive ininterrompue et se battirent comme nous avec le même succès. Il convient surtout de mentionner le soldat BÉRIAU, tout jeune et grand comme rien; à plusieurs reprises, il accomplit des missions très difficiles sous le bombardement. Fontaine l'envoyait à la carrière, puis il retournait chez le colonel et de là à sa base, toujours avec le sourire. Il fut décoré pour sa bravoure.

Le réseau de défense organisé par FONTAINE était très bien conçu et des plus efficace. Il ne lui restait, à lui aussi, qu'un fusil-mitrailleur Lewis et très peu de disques-chargeurs; il n'y avait que deux hommes sachant le manier. On le plaça néanmoins au croisement des routes de Warlencourt et de Miremont. Heureusement, le 25<sup>e</sup> avait, dès son arrivée, posté une mitrailleuse en un point un peu en arrière où elle dominait le chemin creux du nord du village et d'où l'ennemi était en vue. En avant de ce poste et pour couvrir le terrain élevé non protégé par la mitrailleuse, FONTAINE fit creuser une tranchée qu'il garnit d'une batterie de dix fusils. Il plaça en outre une ligne de tirailleurs pour couvrir son flanc droit et son flanc gauche, puis il renforça l'emplacement de son propre fusil-mitrailleur d'une autre section de dix hommes sous les ordres du lieutenant Lambert GODBER; dans la suite, celui-ci ayant été

envoyé dans la carrière, il fut remplacé par le lieutenant BAILLARGÉ. C'était surtout de cette direction que venaient les contre-attaques allemandes. Le terrain entre la tranchée et le fusil-mitrailleur était protégé par des fusiliers occupant la dépression de la route de Warlencourt.

Ce dispositif de défense ne valait que pour la nuit. Dès l'aube, les occupants retraits sur la ligne principale car les positions étaient en pleine vue de l'ennemi, sauf la tranchée d'avant qui, bien abritée, était occupée continuellement.

Le matin du 16, FONTAINE fit creuser à la lisière du village trois autres tranchées pour la défense du jour, complétant ainsi son réseau; la tranchée d'en avant dite « A », avec la mitrailleuse du 25<sup>e</sup>, commandait tout le terrain élevé; la tranchée « F », section sous les ordres du sergent Ph. DROUIN et sous la surveillance directe de FONTAINE, protégeait le chemin est; deux autres tranchées, « H » et « K », avaient vue sur la grande tranchée allemande en face. Sous les ordres du lieutenant BAILLARGÉ, elles protégeaient le flanc gauche de CHABALLE. Le lieutenant Alex. DUPUIS assurait la liaison entre les différents éléments de la défense.

Le même matin du 16, sur l'ordre du colonel TREMBLAY, FONTAINE dut envoyer 15 hommes dans la carrière pour prêter main-forte. Cette perte lui était compensée par une section entière de mitrailleurs qu'il reçut du 26<sup>e</sup> bataillon.

Pendant ce temps, il y avait eu une accalmie dont on avait profité pour donner la sépulture à quelques-uns des morts. Vers 0900 hrs, il se produisit un incident intéressant. Un aviateur allemand vint survoler nos lignes, dans le but évident de reconnaître les forces de la garnison. Il

descendit en tournoyant et en virevoltant, à une cinquantaine de pieds du sol; il était si bas que nous distinguions parfaitement sa figure et les détails de son uniforme. La tentation était grande de commander un feu rapide à volonté, et il y avait bien des chances que nous le descendions mais d'un autre côté, c'eut été démasquer la faiblesse du poste et on le laissa partir, ignorant le nombre de Canadiens qui avaient pris la position et comptaient bien la garder. Il ne revint plus, ni lui ni d'autres de son espèce.

Pendant cette journée, on perdit plusieurs hommes d'une façon qui semblait incompréhensible, d'abord. Le retranchement était constitué par le talus de la carrière dans lequel on avait creusé une banquette de fortune. Il n'y avait donc pas de parados comme dans une tranchée où l'on se trouve, pour ainsi dire, entre deux murailles de terre. Or, l'un après l'autre, six hommes étaient tombés au parapet, frappés à mort mystérieusement, et chaque fois par une balle dans le dos. On eut le mot de l'énigme lorsque, vers deux heures de l'après-midi, un messenger apporta un mot du colonel se lisant comme suit:

« Au commandant de la Cie « D »:

« Un franc-tireur ennemi tire de l'arrière sur vos hommes. Sa position semble être au nord-est du poste de secours; choisissez une couple d'hommes pour le surveiller et le descendre ».

Ainsi dit, ainsi fait: on plaça deux bons observateurs et les sentinelles furent retirées du côté du parapet exposé. Une heure se passa durant laquelle plusieurs autres balles vinrent y creuser des sillons. En calculant les angles de ces sillons, on déduisit que le sommet commun de ces angles était dans le clocher de l'église. C'était un Allemand qui, en dépit de l'occupation du village par l'adversaire et sachant

qu'il avait à peine une chance sur mille d'en sortir vivant, s'il ne se rendait pas, préférait continuer le combat pour son compte personnel. C'était héroïque et fou de sa part, mais désagréable pour nous.

Il fallait deux hommes de bonne volonté pour aller nous débarrasser de l'intrus. On aurait pu en demander cinquante, tant nos garçons étaient ardents à la tâche. Les deux volontaires partirent munis de bombes, grimpèrent dans le clocher de l'église, et un quart d'heure plus tard, ils avaient vengé leurs camarades, mettant le canardeur boche en pièces.

Il n'y eut d'ailleurs qu'une voix parmi nos combattants pour proclamer que ce bonhomme-là, quoique Allemand, était un brave. C'est une oraison funèbre qu'il eut été heureux d'entendre, surtout venant de nous. Les deux grimpeurs de clocher avaient été blessés légèrement, car le canardeur, muni de bombes lui aussi, s'était défendu à outrance.

Situation générale le 16: nous couvrons 600 yards du front avec à peine 200 hommes pour repousser les contre-attaques qui se répètent sans cesse.

## UNE DIVISION PRUSSIENNE À LA RESCOUSSE

Le dernier homme tué au parapet par le « canardeur ennemi » fut le soldat GODIN, cuisinier de la compagnie « B ». Comme il n'y avait rien à cuire ni, pour ainsi dire, à manger, il avait pris place en ligne avec les autres. On l'enterra sur les lieux en même temps que les autres morts de la nuit, Canadiens et Allemands.

Dans le cours de la journée du 16, des éléments du 26<sup>e</sup> bataillon auxquels s'étaient joints quelques hommes du 22<sup>e</sup> qui cherchaient par là un dérivatif aux fatigues de la nuit,

continuèrent la cueillette des prisonniers en fouillant les abris du village.

La pêche fut abondante et l'on ramena plusieurs gros poissons. L'un d'eux était le colonel baron von HEUSCHEN qui fut extrait délicatement d'une cave où il réfléchissait amèrement en compagnie d'un autre officier supérieur, chef de bataillon, de son adjudant-major et d'une dizaine de brancardiers, sur la vanité des promesses du Kaiser.

Au sujet des prisonniers allemands, rendons la parole au colonel TREMBLAY :

« À 0730 hrs, j'ai envoyé à l'arrière une colonne de prisonniers allemands dont 8 officiers et 88 sous-officiers et soldats. Cette colonne porte 22 de nos blessés dont le lieutenant FOY, commandant des mortiers de tranchée, blessé gravement à la tête ce matin dans la carrière. Afin de protéger ces blessés, j'ai fait donner au sergent-major allemand un pavillon de la Croix-rouge avec instruction de le porter haut pour qu'il soit bien en vue. Comme escorte, il y a deux messagers en tête de la colonne et deux hommes qui ferment la marche. À peine en route, ils ont été aperçus par les Allemands qui ont raccourci leur barrage d'artillerie, tuant ou blessant une trentaine de prisonniers et achevant plusieurs de nos blessés. Au cours d'une contre-attaque lancée contre la carrière et le cimetière pour tenter de libérer les prisonniers, le colonel baron, profitant de la confusion, a essayé de regagner les lignes allemandes avec ses hommes, mais sans succès. Les nôtres en ont tué quelques-uns et repris les autres. Le baron a été blessé au cours de la mêlée; il a maintenant une balle dans la jambe et beaucoup moins d'arrogance. L'autre prisonnier important, le chef de bataillon, a été tué. Un officier de l'état-major de la division, le premier visiteur que nous ayons eu, a, ce soir, amené le baron à l'arrière. »

À 200 yards de nos lignes, le soir du 16, l'éclaireur NAESSEN, un belge-canadien, enlève à la pointe du revolver un soldat allemand un peu à l'écart de sa compagnie qui creuse une tranchée. C'est un Polonais qui donne des informations très précieuses.

Sur le chemin longeant le cimetière, de l'est à l'ouest, un de nos détachements a rencontré un peloton allemand se rendant aux tranchées, en tenue de route, l'officier en tête de la colonne. Ils étaient près de 50; immédiatement nos poilus ont chargé furieusement ce groupe à la baïonnette . . . et les Allemands se sont rendus sans la moindre résistance, stupéfiés de voir là des soldats canadiens alors qu'ils croyaient que tout leur régiment prussien tenait encore Courcellette.

Le soir du 16, on eut une agréable surprise: le lieutenant GREFFARD revint de son enterrement, complètement remis et demandant de l'ouvrage. Il n'en manquait pas. En effet, cette nuit, nous eûmes de nouveau quatre contre-attaques précédées chaque fois d'un redoublement de feu d'artillerie.

Le lieutenant Edouard LÉGARÉ était aussi arrivé sur les entrefaites avec ses mitrailleurs et, chose plus importante encore, avec trois mitrailleuses et des munitions.

Ces renforts nous furent d'un grand secours pour l'attaque que nous dûmes de nouveau subir, car les Boches étaient plus acharnés que jamais. À la brunante, nous suivions les progrès de leur relève.

Ils avaient amené en ligne la 45<sup>e</sup> division prussienne de réserve et comptaient bien lui faire reprendre ce que les Bavaois avaient perdu. Ils s'acharnaient contre la carrière qui était un saillant et, partant, plus difficile à défendre puisqu'on avait toujours un angle mort devant le sommet.

On se battit donc une partie de la nuit; cette fois, notre feu renforcé ne les laissa pas approcher à proximité du parapet. Quelques-uns arrivèrent à une vingtaine de pieds, mais ils étaient alors à portée de grenade et on le leur fit bien voir.

Ce fut le matin du 17 que ce qui restait de la compagnie « B » rejoignit enfin la ligne. Au cours de sa reconnaissance, le major DUBUC avait constaté notre position dans le village et avait donné des instructions précises au lieutenant BELZILE avant de l'envoyer renforcer BAUSET, commandant de la « B ». Celui-ci, culbutant alors l'ennemi, arriva à la route de Bapaume et étendit lui aussi ses hommes dans le chemin creux où il put enfin prendre contact avec DANSEREAU. La ligne était désormais constituée comme le colonel l'avait voulue.

Malheureusement, à peine cette liaison était-elle opérée, qu'un obus de 5.9 éclatait à quelques pas de BAUSET qui arrivait avec BELZILE dans la carrière pour se rendre compte de la position. Frappé d'un éclat à la tête, il tomba puis, portant la main à son front, il dit à son lieutenant: « Oh ! je saigne ! » puis il mourut dans les bras de BELZILE.

Le lendemain, celui-ci fut blessé à son tour d'une balle à la cuisse. La blessure constituait un beau *blighty*, c'est-à-dire tout juste le petit bobo désiré pour aller se reposer en Angleterre. Malheureusement, il n'y avait plus de sérum anti-tétanique sur place. Comme la blessure s'envenima, il fallut lui couper la jambe en arrivant à « l'ambulance » et, quelques jours plus tard, BELZILE mourait.

C'était un Québécois bâti en hercule et un bon camarade. Quant à Maurice BAUSET, il était le boute-en-train du régiment, toujours prêt à égayer les amis d'une chanson ou d'un bon mot. Avec tant d'autres, ils dorment en la

douce terre de France pour laquelle ils ont donné leur sang !

Le bombardement de part et d'autre n'avait pas cessé depuis la charge du 15. La tour de l'église était maintenant abattue et il ne restait pas une maison intacte. Toutes, d'ailleurs, ne devaient bientôt plus constituer qu'un monceau de ruines qui finalement furent nivelées, comme l'étaient déjà Posières, derrière nous et tant d'autres villages de France. Vers 0800 heures, en ce matin du 17, un épisode se déroula qui mérite une mention spéciale. Les guetteurs attirèrent l'attention du capitaine CHABALLE sur le fait que, à environ 300 pieds en avant, dans la campagne, près d'un abri au bord de la route de Pys, on voyait remuer ce qui paraissait être un homme. En examinant avec ses jumelles, il vit non pas un mais deux Allemands étendus et faisant des signaux de détresse.

Bientôt un troisième rampa péniblement hors de l'abri et se mit, lui aussi, à agiter un linge en poussant des gémissements qui venaient jusqu'à nous. C'étaient des blessés laissés pour compte pendant la retraite. Depuis deux jours, ils étaient sans soins ni vivres. Il n'était plus question d'ennemis; c'étaient des hommes qui souffraient.

CHABALLE demanda si quelqu'un voulait risquer sa peau en allant les chercher. Il reçut tout de suite vingt offres. Or, on était en plein jour. Il fallait se rendre à découvert et à la vue des Allemands retranchés à quelque distance. L'endroit était bien repéré et il était impossible de s'y aventurer sans être aussitôt mitraillé ou canardé. Malgré le danger, les six braves dont les noms sont cités plus loin, partirent sans hésiter et sans armes naturellement, portant un linge blanc au bout d'un bâton pour indiquer leur mission de miséricorde.

Cette conduite fut héroïque car ce pouvait être un traquenard. L'Allemand nous avait habitués à en voir d'autres

en démasquant, par exemple, des mitrailleuses derrière des troupes qui faisaient semblant de se rendre etc. . . .

D'autre part, en admettant qu'il s'agissait réellement de blessés, il n'était pas certain qu'on laisserait les nôtres se rendre à leur but sans tirer, car les scrupules n'étouffaient ordinairement pas les voisins. Le cœur généreux de nos soldats canadiens-français se révéla d'autant plus qu'il s'agissait d'ennemis. En effet, ce ne fut pas là un acte de courage accompli dans la chaleur du combat pour sauver un camarade en danger ou une situation compromise. Ils partirent de sang-froid, méprisant la mort, pour accomplir un acte de charité chrétienne; parce qu'il y avait là des êtres humains qui souffraient.

Les Allemands eurent la bonne grâce de ne pas tirer. Un obus éclata à quelque distance, mais la pièce qui tirait était à trois milles et demi de là. C'était un coup tiré au jugé.

L'expédition se fit en trois fois. L'un des blessés avait la jambe droite arrachée; depuis 36 heures, il gisait dans le trou, avec un tourniquet de fortune pour arrêter l'hémorragie. Les deux autres étaient atteints à la tête; tous avaient horriblement souffert de la soif. Il était grotesque de les voir, pendant qu'on les rapportait, brandir au-dessus du groupe le drapeau blanc qui leur servait de sauf-conduit. Ils nous donnèrent quelques renseignements, mais rien qui pût nous aider, car ils avaient perdu le contact avec leur unité et ne connaissaient rien de la situation. Ils furent emportés vers l'arrière et le capitaine CHABALLE envoya au colonel le message suivant:

To O.C. 22e Bataillon Canadien-Français.

Ayant vu des blessés allemands dans les dug-outs à 100 vgs de notre ligne, j'ai demandé des volontaires pour

aller les chercher. Les ci-dessous ont répondu et, avec un drapeau blanc, sont allés les prendre. On n'a pas tiré sur le parti malgré qu'à l'ordinaire, on snipe beaucoup à cet endroit. L'acte de ces hommes fut sublime.

Cie C 416650, soldat U. DANDURAND

Cie C 417296, soldat R. CORRIVEAU

Cie A 416447, soldat L.-P. CARON

Cie D 61186, soldat A. DUFOUR

Cie B 61600, soldat A. MARQUIS

Cie C 61561, soldat R. FORTIER

NOTA — On pourra savoir des blessés prisonniers s'il y a d'autres boches désireux de se rendre à nous dans ces dug-outs.

O.C. « D » Coy.

## LA TRANCHÉE DU LIEUTENANT GREFFARD

Pendant la nuit, ou plutôt à l'aube, on avait fait un autre prisonnier qui se dit Alsacien enrôlé de force. Il donna maints détails sur une contre-attaque qui se préparait et les événements vinrent confirmer ses dires. Cet avertissement permit de prendre quelques précautions qui sauvèrent bien des vies, car un homme prévenu en vaut deux.

Aux petites heures du matin, on reçut la visite d'un étranger, c'est-à-dire de quelqu'un venant d'un monde avec lequel, depuis trois jours, nous n'avions plus eu de rapports. C'était le major Clark-KENNEDY, du 13<sup>e</sup> bataillon, un brave entre les braves qui commanda plus tard le 24<sup>e</sup> bataillon de Montréal et y décrocha la « Victoria Cross ». Officier d'état-major au Q. G. de la 2<sup>e</sup> division, il venait

communiquer les instructions du haut commandement pour une petite partie de plaisir qui changeait le programme. Il s'agissait de dégager notre champ d'action.

Le colonel TREMBLAY et lui étudièrent la situation. Devant la carrière et le cimetière s'étendait tout un réseau de tranchées dont la première partait du coin de la chapelle et se terminait par un boyau abandonné, débouchant directement dans le talus de la carrière. Les Boches l'occupaient la nuit ou en cas d'alerte. Le jour, ils se retiraient dans une autre tranchée parallèle, à cinquante pieds plus loin. Tout le long du chemin creux, c'était un dédale de croisillons et de fossés où l'ennemi s'était retranché aussi. Ainsi, nous n'avions aucune idée des forces qu'il nous y opposait.

Sur l'ordre de la division, il fut décidé d'aller nettoyer ces repaires qui nous agaçaient, car ils étaient à moins de 20 yards de notre propre ligne. Le capitaine CHABALLE reçut l'ordre de s'associer un autre officier et d'organiser un groupe d'une cinquantaine d'hommes. Il s'agissait, la nuit venue, de ramper silencieusement et de se déployer en prolongement de la ligne nord de la carrière, en dehors et à l'est de celle-ci. Au signal du capitaine, on se ruait en avant pour passer au fil de la baïonnette tout ce qui se trouvait entre cette ligne de départ et la route de Bapaume.

CHABALLE demanda donc à FONTAINE qui était venu à son abri pour discuter l'affaire, de lui envoyer un de ses officiers. « Je vais t'envoyer Alex » dit-il. Alex, c'était le lieutenant G.-E.-A. DUPUIS. (Ce fut depuis le lieutenant-colonel DUPUIS, commandant du Royal 22e Régiment de Québec; un fils de la vieille capitale et un gars solide au poste, qui fut de tous les coups durs auxquels le 22e participa). Il prit dans la suite la succession au commandement de la compagnie « B ».

L'idée de nos chefs ne visait pas précisément une promenade militaire. Tous nous avons pu juger qu'il y avait autre chose que des enfants d'école dans ces positions et que, de ces autres choses, il y en avait des tas. FONTAINE, plus tard, raconta: « Lorsque je suis arrivé à Alex ce jour-là, je n'ai pas osé lui expliquer ce dont il s'agissait; je lui ai simplement dit: « CHABALLE te demande dans la carrière ». Puis je lui ai serré la main si fort qu'il m'a demandé s'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je l'ai regardé partir avec l'intuition bien nette que je ne le reverrais jamais ».

Ainsi parla FONTAINE et de fait, on peut bien le dire, après l'expérience de ce soir-là, cela aurait mal tourné si . . . vers 1500 heures, CHABALLE n'avait reçu le message suivant du colonel:

Au commandant Cie « D »: Opération locale, pour ce soir, contremandée par suite de la relève d'une partie de notre ligne par le 26<sup>e</sup> bataillon, depuis la droite du cimetière jusqu'à la route de Bapaume. Je vous envoie les rations apportées par une corvée du 24<sup>e</sup>. Il y a aussi une ration de rhum. Contrôlez bien ce que vous recevrez et attendez des ordres avant la distribution. Je vous verrai chez vous dans une heure.

(Signé) T.-L. TREMBLAY, O.C. 22<sup>e</sup> Bn

Cette note toute maculée de boue nous sauva la vie, sans aucun doute. Le commandant et le major Clark-Kennedy, après nous avoir quittés, avaient reconsidéré la situation et décidé que tenter pareille aventure était pure folie. Quelques heures plus tard, nous avons la preuve « palpable » d'une concentration considérable de troupes allemandes dans toute cette partie du secteur. Quelle réception c'eut été pour nous et nos 50 hommes !

Sur le rapport du major Clark-Kennedy, confirmant celui de notre prisonnier allemand et d'autres renseignements recueillis ailleurs, on se rendit compte que les effectifs ennemis étaient trop nombreux pour notre petit détachement. Le haut commandement donna ordre de procéder au nettoyage de ce réseau de tranchées mais dans une opération de plus grande envergure. Au lieu de prendre l'ennemi de flanc, on allait procéder au dégagement par une attaque de front générale, depuis la route de Bapaume jusqu'au haut de la carrière.

Pour notre part, il s'agissait maintenant de nous emparer de la tranchée 23-61 c'est-à-dire du terrain à l'est de la carrière, depuis cette dernière jusqu'au cimetière, soit une distance de 600 pieds en profondeur. CHABALLE fut chargé de l'expédition avec GREFFARD, le ressuscité.

À l'extrême droite, du cimetière à la route de Bapaume, tout le long du chemin creux, la besogne était confiée au 24e qui attaquait à travers la garnison de la position, garnison formée par le 26e.

Cinq heures était le moment fixé pour l'attaque. Elle fut précédée d'un bombardement intense d'artillerie, car la communication avec nos gens de l'arrière était maintenant rétablie. Au préalable, CHABALLE convint avec GREFFARD d'éviter la casse autant que possible, et voici ce que l'on fit:

La tranchée objectif était occupée durant la nuit par les Allemands qui se retiraient le jour dans une autre parallèle. Cette tranchée communiquait avec la carrière, par un fossé abandonné. CHABALLE et GREFFARD partirent en reconnaissance une première fois tout le long de la tranchée ennemie, vide pour le moment. Elle n'avait pas quatre pieds de profondeur et il fallait avancer en rampant, car on entendait la voix sourde des guetteurs allemands à vingt-

cinq pieds. Ils allèrent ainsi jusqu'au bord du petit chemin, en haut du cimetière, près des débris de la chapelle, pour revenir sur leurs pas, certains que la voie était praticable et l'idée également. Puis, suivis de trois hommes qui emportaient une mitrailleuse, ils reprirent le même chemin avec plus de prudence encore que la première fois, pour ne pas être signalés, ce qui aurait tout gâté. Le « moulin à café » fut installé à l'extrémité de la tranchée, à dix pieds de la chapelle. GREFFARD fut laissé sur place et CHABALLE retourna à la carrière d'où il envoya, les uns après les autres, une trentaine d'hommes pour occuper la tranchée, après leur avoir expliqué le plan. On compléta la garnison par une deuxième mitrailleuse à l'angle de la carrière et de la tranchée que l'on avait ordre de prendre et qui, en fait . . . se trouvait déjà prise.

Lorsque le barrage préliminaire d'artillerie commença à 1700 heures les Boches quittèrent précipitamment la tranchée de soutien pour venir occuper leur poste de combat en avant.

Ils n'eurent pas même le temps d'être stupéfaits. Mitraillés de deux extrémités, accueillis de front par la fusillade de nos gars qui s'en donnaient à cœur joie, ils tombèrent fauchés en grand nombre. Les survivants s'enfuirent comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses, sauf une équipe de mitrailleurs qui engagea le combat avec les nôtres et tint pendant plus d'un quart d'heure, causant plusieurs pertes dont le brave Charles GREFFARD, blessé. Nous étions postés en soutien à l'angle de la tranchée et de la carrière, prêts à prêter main-forte au besoin. Tout à coup, GREFFARD dévala en bas du talus en criant: « On l'a ! On l'a ! »

— Qu'as-tu, un blighty ? (la petite blessure malheureuse, prélude du séjour à l'hôpital, chez les infirmières aux

mains d'anges) — « Mais non » répond-il, on l'a, la tranchée » !

« Mais tu es plein de sang ».

« Ça, c'est un détail. As-tu un coup de rhum, car il faut que je retourne ? »

« Attends du moins qu'on te soigne ».

« Oui, mais fais vite, car je n'ai pas le temps, ça bûche en haut ».

On fendit la manche de sa tunique et de sa chemise. Il avait à l'épaule une blessure assez profonde qui saignait beaucoup. Après un tamponnement copieux, à la teinture d'iode et un pansement provisoire, le courageux garçon (un autre père de famille) retournait à son poste, à l'autre bout de « sa » tranchée.

La mitrailleuse boche avait cessé le feu, mais les obus de 77 cherchaient la ligne et deux fois démolirent l'équipe de mitrailleurs du sergent P. TREMBLAY, qui, finalement blessé lui-même, céda sa place au sergent STREUN. Celui-ci et ses hommes opérèrent à leur tour et furent mis hors de combat ainsi que leur fusil-mitrailleur Lewis. On conserve au Royal 22e le magasin percé d'un éclat d'obus de ce fusil-mitrailleur qui fut ainsi blessé, lui aussi, à Courcelette.

Sur notre droite, pendant ce temps, ça « bardait ». Les commandants de trois compagnies du 24e bataillon en réserve, avaient reçu l'ordre d'attaquer les tranchées à l'est du chemin creux. C'étaient les compagnies « A », « C » et « D » sous les ordres, respectivement, des capitaines H.-D. KINGSTON, C.-F. RITCHIE et du major J.-A. ROSS. Leur quatrième compagnie commandée par le capitaine A.-L.-S. MILLS, était attachée au 25e et ne prit aucune part à l'attaque.

Malheureusement, les compagnies « A » et « D » du 24<sup>e</sup> durent revenir à leur point de départ après avoir essuyé de lourdes pertes. Le capitaine KINGSTON, entre autres, y perdit une jambe et un bras arrachés par un obus. La compagnie « C » seule atteignit son objectif et s'y consolida, après avoir tué ou fait prisonniers un grand nombre d'Allemands.

Voici, dans toute sa sécheresse officielle, le rapport de l'opération tel qu'envoyé à la deuxième division par le commandant de la 5<sup>e</sup> brigade d'infanterie, le brigadier-général A.-H. MACDONELL. Il y a une ligne pour dire que le 22<sup>e</sup> captura son objectif (de la façon qui vient d'être expliquée) et 18 lignes pour expliquer comment les deux autres bataillons à côté de nous, sauf une compagnie, échouèrent dans leur attaque.

(Extrait)

« À 1700, le 17 septembre, le 22<sup>e</sup> Bn et le 24<sup>e</sup> Bn reçurent l'ordre de la division de s'emparer du labyrinthe de tranchées ennemies à l'est du village. Le 22<sup>e</sup> captura immédiatement son objectif, soit le terrain du point 23 au point 61 (Carte Courcelette 1/5.000).

Le 24<sup>e</sup> Bn attaqua avec trois compagnies, de la route de Bapaume à la droite du 22<sup>e</sup> Bn. La compagnie de droite fut reçue par un feu violent de mitrailleuses et de mousqueterie et n'atteignit pas son objectif. La compagnie du centre y parvint, mais après un furieux combat, l'ennemi lança de sa ligne principale une contre-attaque à la grenade, repoussant les nôtres, à l'exception d'une douzaine d'hommes qui se cramponnèrent à une section de tranchée immédiatement au sud du cimetière, position qu'ils consolidèrent.

La compagnie de gauche atteignit son objectif et le dé-

passa d'une cinquantaine de yards, poussant les fusils-mitrailleurs bien en avant.

En même temps, le 25<sup>e</sup> attaquait, par ordre de la division, les tranchées immédiatement au nord de sa position, avec ses bombardiers et une compagnie d'infanterie, en vue de gagner le terrain dominant au Nord-ouest de leur tranchée et d'y établir des postes détachés. Cette attaque échoua malgré deux tentatives poussées avec vigueur, la compagnie y laissant 65 p. cent de son effectif.

Presqu'aussitôt après cette attaque, l'ennemi déclencha un violent bombardement sur toute la ligne et lança plusieurs contre-attaques qui toutes furent repoussées. Le 26<sup>e</sup> Bn dut engager sa compagnie de réserve pour renforcer le plan menacé. »

\* \* \*

On reprit haleine, une fois encore et, de part et d'autre, on lécha ses plaies.

Notre ligne s'étendait maintenant jusqu'à la chapelle du cimetière, mais là, elle cessait brusquement, puisque le champ des morts, quoique totalement démoli, était inoccupé et que, au delà, les Allemands gardaient leur position.

C'était mieux, tout de même, que d'avoir une tranchée à angle droit, comme auparavant.

## L'ULTIME EFFORT DE L'ENNEMI

L'après-midi, un groupe de pionniers du génie (5<sup>e</sup> compagnie) était arrivé, envoyé de la brigade, pour consolider la tête du Saillant que constituait la carrière; ils se mirent à l'œuvre en avant de notre parapet, entre les deux contre-attaques, mais presque aussitôt, les travailleurs ayant été

repérés au moyen de fusées éclairantes, l'artillerie ennemie ouvrit le feu sur l'équipe et eut tôt fait de réduire son effectif. Le chef du groupe abandonna son projet et commença un autre ouvrage dans le petit bois en arrière de la carrière. Ce retranchement devait servir en cas d'abandon de notre position. On n'eût pas à l'utiliser.

Vers 1900 heures, les Allemands contre-attaquèrent à leur tour; mais cette tentative suprême, plus violente que celles qui l'avaient précédée ne réussit pas mieux.

En prélude ordinaire l'artillerie nous arrosa littéralement avec des 5.9. Cette fois, elle avait la portée exacte et les marmites tombaient en plein dans la carrière.

Au cours de la contre-attaque même, un de nos hommes calcula mal son jet en lançant une grenade. Le projectile frappa la partie supérieure du parapet, retomba dans la carrière et après les 5 secondes, fit explosion à ses pieds. Le malheureux fut mis en pièces pendant que deux de ses camarades étaient gravement blessés par les éclats de la grenade.

On s'empressa de garnir la ligne de feu pour défendre une fois de plus notre prise. Nous venions justement de recevoir un renfort qui nous fut d'un grand secours. C'était un mortier de tranchée envoyé de la brigade. Le commandant de la pièce, le capitaine WALSH, se fit tuer par un obus, comme il arrivait dans la carrière. Le lieutenant, son assistant, vint se mettre à la disposition du capitaine CHABALLE. Il fut plus que bienvenu et mit immédiatement sa pièce en batterie. Malheureusement, il n'avait que 25 projectiles, car les obus pèsent 11 livres et étaient apportés ainsi que le canon, à dos d'hommes.

Le colonel TREMBLAY était arrivé sur ces entrefaites. Tout naturellement, avec cette simplicité qui plaisait tant aux hommes, il prit place à nos côtés au parapet, pour surveiller la charge de l'infanterie prussienne et faire le coup de

feu avec les autres. Le mortier ouvrit le feu immédiatement, soutenu par nos trois mitrailleuses et une fusillade nourrie sur toute la ligne.

Tous, d'ailleurs, mettaient la main à la pâte; le capitaine Heyward DANSEREAU qui venait d'avoir la jambe traversée d'une balle, était appuyé au talus et se rendait utile en chargeant des fusils. Le lieutenant Edouard LÉGARÉ remplaçait l'un des mitrailleurs mis hors de combat quelques instants auparavant. Le lieutenant Alex. DUPUIS, bon pied, bon œil, était partout.

Le spectacle était terrible. Dans la carrière même, bien qu'il fit encore grand jour, l'air était obscurci par les fumées jaunes, vertes et noires des obus qui explosaient; à leur fracas infernal se joignaient le crépitement de la fusillade, la pétarade des mitrailleuses, l'éclatement sec des grenades et les gémissements des blessés. Les pertes étaient nombreuses déjà; des hommes avaient dégringolé de la banquette et gisaient le long du talus en pente.

Le lieutenant GREFFARD venait d'être frappé de nouveau — la troisième fois en trois jours. Le mortier n'avait plus que deux projectiles. Les Boches avançaient toujours.

On voyait maintenant se profiler leurs silhouettes sombres se glissant prudemment à une trentaine de pieds seulement du parapet. Cela les mettait, malheureusement pour eux, à portée de grenade et on leur en servit à profusion pendant que les mitrailleuses concentraient leur tir sur les éléments qui suivaient, les prenant presque en enfilade.

Par l'effort suprême qu'on fournit et par les cris sauvages que poussaient nos hommes, il semblait que notre nombre se fut décuplé, du moins les Allemands on dû le croire, car subitement, ils lâchèrent pied et commencèrent à retraiter au moment où l'ordre nous était donné de sauter le parapet pour les rencontrer à la baïonnette.

L'action alors fléchit de plus en plus et, finalement, l'ennemi regnagna ses tranchées poursuivi par une dernière volée et par les acclamations dont nous saluâmes son échec.

Il fallut se mettre à l'œuvre pour dégager le terrain. Le P. C. (poste de commandement) était rempli de blessés. Deux cadavres en barraient l'entrée. Nos pauvres camarades s'étaient traînés là pour y mourir. Les marches creusées dans la terre crayeuse s'étaient effritées petit à petit par le va-et-vient des jours précédents; il ne restait plus qu'une glissade en pente raide qu'on descendait en s'accrochant aux parois latérales.

En bas, dans l'abri, un étroit couloir de 6 pieds sur 20, il n'y avait pas moyen d'avancer sans piétiner des souffrances. Et partout, cette odeur de sang qui prenait à la gorge. Pour comble, la malheureuse chandelle s'éteignait à chaque instant sous le martèlement des obus qui continuaient à tomber dru.

Au fond, DANSEREAU couché entre GREFFARD et un soldat, fit remarquer que ce dernier, depuis quelques instants semblait évanoui. Le capitaine se pencha sur lui et chercha le pouls. Il n'y en avait pas . . . parce qu'il n'y avait plus de bras ! . . . Celui-ci était coupé au-dessus du coude et un lavoir à ficelle (corde à nettoyer les fusils) serrait le moignon sanglant. Il y avait, de plus, au flanc, une large blessure par où l'âme s'était échappée.

Il fallait le sortir pour faire de la place. Aidé de PELLETIER et de HARVEY, CHABALLE le traîna littéralement au dehors en remontant la pente glissante. Mentalement, il demanda pardon à la pauvre dépouille d'être obligé de laisser cahoter sur les cailloux cette tête exangue dont les yeux grands ouverts le fixaient comme dans un reproche.

Une dernière contre-attaque menée beaucoup plus mollement eut lieu vers les 2100 heures, mais elle fut aisément

repoussée et l'on put alors expédier au poste de secours une bonne partie des blessés. Avec les provisions reçues au cours de l'après-midi étaient montées des rumeurs de relève et l'on commençait à prévoir qu'un jour ou l'autre on pourrait sortir de cette antichambre de l'enfer.

Ces bruits allèrent en augmentant, venant on ne savait d'où, transmis on ne savait comment, nés peut-être de la forte envie que nous avions de nous en aller. Quoiqu'il en fut et comme il n'est si vilain cauchemar qui ne prenne fin, on entendit tout à coup, vers 0400 heures le 18, une voix qui demandait en anglais le commandant du poste de la carrière. Le capitaine se présenta et serra la main d'un lieutenant du 4e bataillon qui arrivait avec l'avant-garde des troupes venant nous relever.

« Je ne lui sautai pas au cou », dit CHABALLE, « de crainte de le salir ! Mais, je l'embrassai moralement au nom de mes compagnons. Je m'empressai de le mettre en relation avec le lieutenant LÉGARÉ qui lui donna les premiers renseignements concernant notre ligne. »

Peu après le commandant de la compagnie arriva avec le peloton de tête, et en même temps que lui, le capitaine WRIGHT, qui, au nom du commandant du 4e bataillon, s'aboucha tout de suite avec le colonel TREMBLAY pour étudier la position, se rendre compte de la situation générale et du travail accompli dans le secteur.

La ligne allait se trouver renforcée de sérieuse façon; toute une compagnie (plus de 200 hommes) occuperait la carrière actuellement défendue par ce qui restait des compagnies « A », « B » et « D », soit à peine 80 hommes. Une autre compagnie relevait FONTAINE et ses compagnons, un peu plus de 30 poilus. D'autres groupes allaient remplacer le 24e et le 26e qui se partageaient le terrain en face

du cimetière et dans le chemin creux. Les Allemands n'avaient qu'à se bien tenir.

Le commandant de la « D » fit faire à son remplaçant le tour du propriétaire, dans une reconnaissance complète du saillant. Ils allèrent visiter la tranchée prise à l'ennemi dans le cours de l'après-midi, jusqu'au poste de mitrailleuses près de la chapelle, poste où les hommes du 4<sup>e</sup> bataillon remplaçaient déjà le 22<sup>e</sup>. Le nouveau commandant fut renseigné sur la position des Boches dont la tranchée d'avant-poste était à quelques pas. Ils poussèrent ensuite une pointe dans la zone neutre en avant du point gardé par les bombardiers.

### LA RELÈVE — LE RETOUR

Dans le ravin tout proche, l'adversaire avait abandonné deux canons de campagne lors de la retraite du 15 et, près du chemin creux, une autre pièce de 4.1 munie de nombreux projectiles. En arrivant, le commandant de la « D » l'avait proclamée, *in petto*, prise de guerre du 22<sup>e</sup> et marquée . . . à la craie.

Il en fut fait mention dans le rapport sur le matériel pris à l'ennemi que demanda le major de brigade. Ceux qui nous remplacèrent eurent la vie plus facile que le 22<sup>e</sup>, parce que la ligne se consolidait; ils profitèrent de leur séjour pour poinçonner le canon à leur numéro et c'est ainsi qu'il leur fut compté comme butin avec les deux autres dont il a été parlé plus haut.

Les nouveaux venus avaient apporté des cages contenant quelques pigeons pour servir de messagers. Ces oiseaux auraient été d'un grand secours durant la période où nos communications avec l'arrière étaient coupées, comme aussi d'une autre façon, lorsque nous étions à court de vivres.

Enfin, ayant tout vu, le remplaçant se déclara prêt à prendre la succession et fit rapport en conséquence à son chef. FONTAINE venait d'arriver, ayant aussi remis la consigne. Après avoir échangé les signatures de prise et de remise exigées par les règlements, nous reçûmes du colonel TREMBLAY notre exeat et l'ordre de rejoindre par petits groupes la base du régiment à l'arrière.

Le 22e bataillon canadien-français avait fait son devoir jusqu'au bout. Il avait accompli toute la tâche qui lui avait été confiée et, comme le capitaine CHABALLE l'avait dit au colonel TREMBLAY dans son deuxième message, son commandant et la province de QUÉBEC pouvaient en être fiers. Le colonel et les autres officiers cessaient d'être responsables de la position confiée à leur garde. Devant la réalisation de ce fait, la force qui les avait soutenus jusque là comme une grâce d'état les abandonna. Et, tout à coup, tous se rendirent compte que depuis trois jours ils n'avaient pas dormi, n'en ayant pas eu le temps.

Aussi, le retour fût-il horriblement long et fatigant. « Jamais au cours de mon existence », dit un officier, « je n'ai été terrassé par une pareille dépression, et je crois pouvoir en dire autant de tous mes compagnons. Il nous fallut près de trois heures pour parcourir les cinq kilomètres (trois milles) qui nous séparaient des camarades. »

Il y avait d'abord à traverser le village que messieurs les Boches continuaient à détruire consciencieusement avec de l'artillerie lourde, pour y faire la vie intenable à ceux qui le leur avaient pris. À tout instant il fallait s'abriter contre un pan de mur à moitié démoli déjà, pour éviter autant que possible les marmites et leurs éclats. Il ne restait plus une maison debout. Par une immense brèche dans la façade de l'église dont le clocher était complètement écroulé, on apercevait en passant, à la lueur des fusées, un grand Christ

qui pendait lamentablement par un bras, affreusement triste en contemplant cette misère des hommes.

On se pressait autant que la prudence le permettait, car il eût été pour le moins ennuyeux de se faire tuer ou même estropier en retournant, après avoir nargué la mort tant de fois durant le combat. On arriva enfin dans les champs qui avaient, eux aussi, leur part de mitraille. À gauche, à une centaine de pieds, on voyait un amas rougeoyant d'où s'échappait un tourbillon de fumée et, de temps à autre, quelques flammèches. Ces restes d'un mastodonte qui achevait de se tordre dans les convulsions d'une agonie qui durait depuis quarante-huit heures étaient ceux d'un tank baptisé « Crème de Menthe », un des nouveaux engins de guerre qui avaient fait leurs débuts le matin du 15, contribuant, pour une bonne part, au succès de l'assaut en semant la terreur dans les rangs allemands dont ils méprisaient la fusillade, les mitrailleuses et même l'artillerie de campagne. Celui-ci avait été frappé d'un coup direct de 5.9; l'équipage tué, les munitions avaient sauté et le réservoir d'essence avait fait explosion. L'huile brûlait depuis des heures, léchant la carcasse du monstre et achevant de carboniser ses servants.

Depuis minuit, il pleuvait. C'était une pluie toute fine qui faisait du bien à nos têtes enfiévrées mais, qui avait, petit à petit, rendu excessivement glissant le terrain d'argile et de craie. De plus, le sol était criblé comme une écumoire, de trous, de cratères dont certains semblaient de véritables abîmes. Ils étaient si nombreux qu'il n'y avait presque pas moyen de les contourner. C'est que, depuis quelques jours, l'artillerie des deux côtés n'avait cessé d'envoyer des projectiles de tous calibres. On marchait comme dans un rêve, ou plutôt comme des hommes ivres, dégringolant dans les trous, patinant pour en sortir, s'aidant des mains et des

genoux. On rencontrait au fond, des débris de toutes sortes, des choses sans noms, des corps humains à moitié enterrés contre lesquels on trébuchait et avec qui on échangeait des accolades involontaires. Nous n'en faisons d'ailleurs plus de cas car ils étaient trop nombreux. C'est que durant les quatre derniers jours on n'avait pu nettoyer le champ de bataille sans cesse soumis à un feu intense. On ne pouvait risquer d'autres vies pour recueillir des morts qui avaient devant eux toute l'éternité et à qui il importait peu d'être plus ou moins déchiquetés.

C'est ainsi que titubant, cahotant, boueux, transis par le froid du matin, avec des barbes de quatre jours, les yeux au fond des orbites, nous arrivâmes à un croisement de chemins où des membres dévoués de la Y.M.C.A., servaient du café chaud!... « J'ai pris souvent, en congé à Paris, dit l'un de nous, des demi-tasses au Café de la Paix en regardant défiler, place de l'Opéra, la foule des promeneurs. On les payait cher d'ailleurs, mais elles n'avaient pas la saveur du café dans le bol en fer émaillé que nous tendit un padre souriant au milieu d'un paysage désolé et tourmenté, dans le jour qui pointait comme à regret en ce matin pluvieux de septembre ».

Ragaillardis, les débris sales mais victorieux du 22<sup>e</sup> se remirent en route par petits paquets et, après une autre demi-heure de marche, sur renseignements pris chemin faisant, ils arrivaient à un abri où les attendait impatiemment la réserve du régiment. La joie du succès était tempérée par la mort des camarades qui avaient dû se sacrifier pour que ce résultat fût possible.

Des 26 officiers qui avaient pris part à la bataille, les rescapés étaient le colonel TREMBLAY, le capitaine CHABALLE, les lieutenants Charles FONTAINE, Alex. DUPUIS, Wesley BAILLARGÉ et Édouard LÉGARÉ. Il

faut y ajouter le capitaine Raoul BRAULT, notre médecin, qui avait suivi le 25<sup>e</sup> sur notre gauche et s'était dépensé sans compter au service des blessés de l'unité sœur.

Chose curieuse, des six officiers qui ramenèrent les restes du bataillon, le colonel TREMBLAY, le capitaine CHABALLE et le lieutenant LÉGARÉ venaient de CHICOUTIMI et avaient fait du service avant la guerre avec le 18<sup>e</sup> régiment des Francs-tireurs du Saguenay.

Dans la « cagna », le major DUBUC, le major Charles de LANAUDIÈRE, les capitaines J. P. U. ARCHAMBAULT, J.-C. SYLVESTRE et Lambert LAVIOLETTE « payaient la traite ».

Tous les rescapés s'empressèrent de tomber dans les bras de Morphée pour y jouir d'un repos bien mérité. En se réveillant le matin du jour suivant, ils apprirent qu'il était question de partir ce jour-là vers 0900 heures pour aller reconstituer le régiment dans une région de l'arrière où il y avait des lits et où « ça » ne bombardait pas.

Ce qui restait de la 5<sup>e</sup> brigade, pas tout à fait l'effectif d'un bataillon, était réuni prêt à partir lorsque le colonel TREMBLAY arriva avec le colonel HILLIAM, du 25<sup>e</sup>, notre voisin de gauche dans la ligne.

Les deux héroïques soldats reçurent une ovation à faire tinter les oreilles. Les hommes qui, avec eux, venaient d'affronter tant de fois la mort, criaient, pleuraient, en brandissant leurs armes.

Il y a eu dans cette action comme ailleurs, bien des actes de bravoure qui n'ont pas été signalés. Si l'on avait donné le nom de tous ceux qui se distinguèrent à la bataille de COURCELETTE, il aurait fallu citer à peu près tous ceux qui y prirent part.

On a nommé les officiers. Est-ce à dire qu'ils ont plus de mérite que les simples troupiers ? Non pas; mais les

premiers étaient plus en vedette, par leur responsabilité; parce que les seconds tombaient de façon anonyme, ils n'avaient que plus de mérite à bien se battre et à bien mourir.

Le 22e revenait boueux, sanglant, épuisé, mais il rapportait, pour la race, de la gloire plein le casque, de la fierté plein le cœur.

\* \* \*

Dans l'après-midi du 19, une heure de marche nous ramena à la Briqueterie à l'ouest d'ALBERT. À 1330 heures, des autobus vinrent prendre le bataillon pour le conduire à RUBEMPRÉ où l'on arriva à 1700 heures.

C'est là qu'eût lieu le décompte de l'opération des derniers jours. ARCHAMBAULT avait naturellement repris le commandement de sa compagnie, la « D », et SYLVESTRE en avait fait autant pour la compagnie « A ». Il fallait remplacer les deux commandants tués, BAUSET et LEFEBVRE. FONTAINE nommé capitaine fut désigné pour prendre la place du dernier et CHABALLE devint commandant de la compagnie « B » avec le rang de major.

La « B » ! . . . c'est la lettre fatidique au 22e. En effet, c'est cette compagnie qui avait subi les plus grandes pertes au cours de la bataille. De plus, chose bizarre, ses quatre officiers tués avaient tous des noms commençant par un « B » : « BAUSET, BEAUDRY, BINET, BELZILE ». Des trois officiers morts au Champ d'Honneur avant de descendre à la Somme, deux étaient aussi des « B » : Antonio BEAUBIEN et Jacques BROSSEAU. Plus tard encore, à la bataille de Lens (Côte 70), le régiment eut trois officiers tués : les lieutenants GATIEN, HUOT et DEVARENES. Tous les trois étaient de la compagnie « B ». Fatalité !

Une réflexion du colonel TREMBLAY relevée de son journal de campagne :

« La résistance physique et morale de l'homme est inconcevable. Si l'enfer est aussi abominable que ce que j'ai vu à COURCELETTE, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'y aller. »

Voici le message envoyé par le Ministre de la Guerre de Grande-Bretagne, l'honorable P. R. MARGETSON, au Président de l'Amicale du 22<sup>e</sup> régiment à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la victoire de COURCELETTE, le 15 septembre 1941 :

"Officers and men of the Royal 22<sup>e</sup>. Twenty-five years ago, on September 15, 1915, Courcelette was taken. We remember how the battalions of the Fifth Brigade with the Royal 22<sup>e</sup> on the right, made their way through a dense barrage of shell and machine gun fire, over the village as the sun was setting.

We remember the words of the Army Commander who described the attack which began in the open, without any jumping-off place in the nature of trenches, as 'without parallel in the present campaign'. We remember all those who obeyed the order of the day to fight, to suffer, to die, but not to give in — MACDONELL, TREMBLAY, CHABALLE, DUPUIS, GREFFARD and hundreds of others.

Our heart will be with you on the anniversary of one of Canada's great days."

(Traduction)

« Il y a vingt-cinq ans, le 15 septembre 1915, Courcelette était repris.

Nous nous rappelons comment les bataillons de la 5<sup>e</sup> brigade, le 22<sup>e</sup> à droite, se lancèrent à travers un formidable barrage d'artillerie et de mitrailleuses, traversant le terrain nouvellement conquis par leurs camarades pour s'emparer du village au coucher du soleil.

Nous nous rappelons les paroles du général commandant l'armée, décrivant comme sans exemple dans la présente campagne, l'attaque lancée en terrain découvert, par des

troupes n'ayant pas la moindre tranchée comme point de départ. Nous nous rappelons ceux qui obéirent à l'ordre du jour : Combattre, souffrir, mourir, mais ne pas lâcher — MACDONELL, TREMBLAY, CHABALLE, DUPUIS, GREFFARD et des centaines d'autres.

« Nous serons avec vous de cœur en cet anniversaire d'un des grands jours du Canada. »

## LA TRANCÉE RÉGINA

On dormit bien cette nuit-là à RUBEMPRÉ. Le cantonnement était bon; le ravitaillement était arrivé abondant et les gens du village, le Maire en tête, s'étaient mis en quatre pour nous recevoir.

Le lendemain, repos bien mérité avec, aux bains divisionnaires, un nettoyage à fond pour tous. Cette organisation de bains vaut une description: on entrait à la file dans une grande pièce où chacun se déshabillait; l'uniforme était mis à part, contre remise d'un jeton numéroté comme au vestiaire; le linge en un seul tas, par peloton. Dans la salle à côté, se trouvaient de grandes cuves individuelles pleines d'eau chaude où l'on se savonnait copieusement; puis un bon rinçage et une vigoureuse friction à la serviette rude. À côté, dans un autre local, on reprenait linge et chaussettes provenant, tout neufs, des services de l'intendance et enfin les uniformes qui, pendant qu'on faisait trempette avaient été passés à l'étuve de désinfection pour les débarrasser des microbes et parasites. On sortait de là frais et dispos. Le traitement était le même pour les officiers et pour la troupe, mais en groupes séparés.

Le lendemain, 21 septembre, des renforts arrivèrent de la base pour boucher en partie les trous à l'effectif. Ils furent inspectés par l'adjudant-major et passèrent la visite du médecin, avant d'être répartis dans les compagnies. Il fallut aussi renouveler l'équipement qui, au feu, s'était perdu ou détérioré, puis on se mit au travail de réorganisation et d'entraînement pour le prochain coup dur qui n'allait pas tarder.

Sur ces entrefaites, le lieutenant-colonel TREMBLAY entra à l'Hôpital pour une opération qui l'y retint assez longtemps. C'est avec le major DUBUC remplaçant le colonel TREMBLAY que le major CHABALLE eut l'insigne honneur, pour un commandant de compagnie, d'être invité à dîner par Sir Richard TURNER, général commandant la 2e division, à l'occasion de la victoire que venait de remporter la 5e brigade dont faisait partie le 22e.

Ce fut également sous le commandement du major DUBUC que le bataillon reprit le chemin de la Briqueterie le 25 septembre pour y bivouaquer deux jours. Le 27, le bataillon monta en proche soutien des 24e et 25e bataillons et, le 29, fut de retour dans Courcelette: pendant le repos du 22e, la première division, qui, au complet, remplaça la deuxième division, avait progressé.

La ligne s'étendait maintenant à 1,500 pieds en avant du village en une tranchée nouvelle baptisée: « *Main Trench* » (tranchée principale). Le chemin creux qui débouchait dans la carrière se prolongeant vers Miraumont, était renforcé et s'appelait « tranchée Courcelette ». Elle se continuait chez l'ennemi, un blockhaus séparant les avant-postes. La position Allemande dominait à 500 yards plus loin. C'était la fameuse tranchée Régina qui donnait et devait donner encore bien du fil à retordre. Les approches en étaient protégées par des réseaux de fil barbelé d'une profondeur inusitée.

Déjà la lutte pour la possession des tranchées Kenora et Régina était fortement engagée lorsque la 5e brigade releva la 3e brigade dans la nuit du 27 au 28 septembre. Un des bataillons, le 26e, avait été prêté la veille à la 6e brigade et s'était lancé à l'assaut de la tranchée Régina. Arrivés dans un dédale de tranchées, croulant de toutes parts, ils avancèrent vers l'objectif en combattant à la gre-

nade. Quelques petits groupes d'Allemands qui occupaient les trous d'obus et les blockhaus des lignes zigzaguant, sans raison apparente, dans toutes les directions, retraits en combattant. Les soldats du 26<sup>e</sup> atteignirent ce qu'ils croyaient être la tranchée Régina et envoyèrent un messenger porter la nouvelle de leur succès au quartier général de la 6<sup>e</sup> brigade. La tranchée Régina étant solidement occupée par les Canadiens, comme le rapport le faisait supposer, la capture de la Kenora, aussi importante ne devait pas présenter de grandes difficultés pour les 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> bataillons; ils reçurent donc l'ordre de s'en emparer. Malheureusement, les gens du 26<sup>e</sup> bataillon s'étaient trompés. Égarés dans le méandre des tranchées au travers desquelles ils s'étaient avancés, ils n'étaient pas rendus à la tranchée Régina, qui, toujours intacte et puissamment occupée, dominait les positions canadiennes.

Les 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> bataillons aux effectifs sérieusement réduits ne pouvaient que courir à un échec dans une offensive contre une place aussi fortement défendue. Les patrouilles qu'ils envoyèrent en reconnaissance avant l'assaut se rendirent compte de la situation et l'on pût ainsi éviter un désastre. Voici quelle était la position le soir du 29 septembre lorsque les 22<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> bataillons arrivèrent à la rescousse: quelques poignées d'hommes occupaient des bouts de tranchées, des trous d'obus, balayés à chaque instant par le barrage ennemi qui fauchait tout le terrain avec une régularité méthodique; les obus explosifs pulvérisaient le sol, le cône aérien des shrapnels crachait la mort.

Après étude des rapports des troupes avancées (patrouilles d'éclaireurs et reconnaissances d'officiers) chacun des commandants des trois bataillons engagés envoya à la brigade, pour transmission au haut commandement, son

appréciation individuelle de la situation. Voici ces rapports dans l'ordre chronologique de leur envoi :

Message du lieut.-colonel Edward HILLIAM, commandant le 25<sup>e</sup> bataillon au brigadier-général commandant la 5<sup>e</sup> brigade :

« Voici mon appréciation de la situation : — La tranchée Kénora est fortement défendue sur sa droite et sa gauche ; elle est complètement sous le feu de la tranchée Régina. Si nous occupons Kénora, elle deviendrait immédiatement intenable à moins que l'on ne s'empare de la tranchée Régina. Avant de se risquer dans pareille attaque, il faut se rendre maître de la tranchée Courcelette, car elle balaie de ses mitrailleuses la zone tout entière.

De fait, si l'on envoie des troupes à l'assaut avant que la position ne soit rasée par notre artillerie lourde, c'est courir au désastre . . . Il faut se rappeler que la Régina domine la Kénora et qu'il y a entre les deux une vallée assez étendue ne paraissant pas sur les cartes. Le chemin creux qui la traverse est impassable. Il est balayé dans tous les sens par le feu des mitrailleuses ; de plus, il est en pleine vue de l'ennemi et au moindre signe d'activité ce chemin est bombardé sans merci. Les Allemands n'occupent pas toute la Kénora, mais ils sont tapis dans les trous d'obus, éparpillés un peu partout. Les hommes à ma disposition sont loin d'être assez nombreux pour une opération de ce genre, en outre, ils sont tous rendus à bout et je ne les considère pas en état d'être lancés dans une attaque aussi dure. »

1230 hrs  
30-9-16

Edward HILLIAM, Lt-Col.  
25<sup>e</sup> bataillon.

Message du major A.-E. DUBUC, commandant le 22<sup>e</sup> bataillon, au commandant de la 5<sup>e</sup> brigade.

« Je suis d'opinion que, dans le présent état moral et physique des hommes du bataillon, le succès des opérations proposées est des plus problématique.

L'effort gigantesque des journées du 15 au 18, les pertes très graves subies alors, particulièrement en officiers et sous-officiers, le récent mélange de 50 pour cent de

troupes entièrement nouvelles, sans aucune expérience du combat ou des tranchées, et plus spécialement les épreuves terribles, éreintantes des deux derniers jours, ont produit la réaction inévitable d'une lassitude complète, physique et morale.

S'ils sont envoyés à l'attaque, les hommes obéiront naturellement, mais ils ne seront pas animés par l'esprit agressif du 15 septembre ».

A.-E. DUBUC, major,  
22<sup>e</sup> bataillon.

1515 hrs - 30-9-16

Enfin, le message du major R.-O. ALEXANDER, commandant le 24<sup>e</sup> bataillon :

« *Appréciation de l'opération en perspective* — Les tranchées Régina et Kénora, nos objectifs, sont sous observation directe de la tranchée Courcelette et de la haute crête s'étendant vers le nord, de la route de Grandcourt au point R-16. Il y a, au nord des tranchées Régina et Courcelette, des emplacements fortifiés armés de mitrailleuses. Si nous attaquons cet objectif, notre position actuelle sera aussitôt prise en enfilade par l'artillerie et les mitrailleuses ennemies. Une attaque de front entraînerait de très lourdes pertes et, vu l'effectif réduit du bataillon, se terminerait probablement par un échec. Pour mener à bien l'opération, il faudrait faire détruire par l'artillerie lourde les emplacements de mitrailleuses ennemies, puis lancer à l'attaque l'infanterie d'abord pour s'emparer de la hauteur, en flanc de la tranchée Courcelette et du point R-16.

L'affirmation ci-dessus concernant le feu d'enfilade par les mitrailleuses ennemies est justifiée par les opérations de ces deux derniers jours. »

1545 hrs  
30-9-16

Major R.-O. ALEXANDER,  
24<sup>e</sup> bataillon.

Les trois chefs de bataillon étaient du même avis: pour eux une attaque dans les conditions existantes serait extrêmement hasardeuse, mais la brigade n'était qu'un rouage dans la machine dont l'activité s'étendait de la mer du Nord à la frontière suisse. Le programme établi par le haut com-

mandement devait suivre son cours sans tenir compte des conditions déficientes locales.

Les préparatifs d'attaque furent donc continués. Déjà, au cours de la nuit précédente, les troupes disponibles de la ligne de feu, renforcées par 60 hommes du 26e, avaient, sur ordre de la division, creusé une nouvelle tranchée à 150 yards en avant de notre première ligne. Elle s'étendait sur une longueur de 60 yards et allait servir de tranchée de départ pour l'assaut. Le travail avait été assez facile car il suffisait de relier et d'approfondir les trous d'obus qui ne manquaient certes pas puis de consolider cette ligne en zigzags.

À 0215 hrs, le 1er octobre, le major DUBUC envoyait le message suivant aux compagnies en ligne de feu:

« 0215 hrs - 1-oct.-16 - Aux commandants Compagnies « B » et « C »:

« Avant l'aube, ce matin, vous placerez 2 pelotons de chaque compagnie avec un officier par compagnie dans la nouvelle tranchée creusée cette nuit AAA. Ces quatre pelotons constitueront la première vague au cours de l'attaque qui aura lieu cet après-midi. »

A.-E. DUBUC, major.

Puis, à 0755 hrs, cet autre message; le haut commandement contremandait l'attaque:

« A.E.D. - 0755 hrs - 1-10-16 - Aux commandants Compagnies « B » et « C ».

Attaque proposée pour cet après-midi remise. Seront probablement relevés ce soir. Tenez bon. »

A.-E. DUBUC, major.

On respira, mais pas pour longtemps, car à 0915 hrs, un autre message, définitif celui-là, parvenait à ceux qui, pendant une bonne heure, avaient rêvé d'un repos bien gagné dans un bon cantonnement de l'arrière.

« 0915 hrs - 1-10-16 - Aux commandants Compagnies « B » et « C ».

Message AED 100 annulé. Attaque aura lieu cet après-midi. Ordre d'opérations suit — Prenez dispositions préliminaires en conséquence. »

A.-E. DUBUC, major.

Un ordre du jour de la brigade adressé aux quatre bataillons vint plus tard confirmer cette nouvelle. Le voici :

« 1200 hrs - 1-10-16 - A toutes les unités de la 5<sup>e</sup> brigade.

Le général commandant le Corps canadien ordonne que la division reste en ligne jusqu'à ce que les objectifs qui lui sont assignés dans l'attaque de cet après-midi soient capturés.

Le général commandant la 2<sup>e</sup> division m'informe en conséquence que l'objectif assigné à la brigade dans les opérations de ce jour doit être enlevé coûte que coûte avec toute la fougue, tout l'allant possibles. La 5<sup>e</sup> brigade fera, j'en suis sûr, honneur à sa réputation. »

A.-H. MACDONELL,

brigadier-général 5<sup>e</sup> brigade Inf. canadienne.

On se prépara donc à pénétrer plus avant dans la fournaise.

Au départ, le bataillon alla au feu avec un effectif très réduit. Les noms des officiers suivent, avec indication des morts et blessés.

#### *État-major*

Major A.-E. DUBUC, commandant.

Capitaine H. de MARTIGNY, adjt-major.

Capitaine R. BRAULT, médecin.

Lieutenant J.-B.-T. CARON, liaison 5<sup>e</sup> brigade.

#### *Compagnie « A »*

Capitaine Ch.-J. SYLVESTRE, commandant, tué.

Capitaine DESCHÊNES, chef de peloton, tué.

Lieutenant G. WEISS, chef de peloton, tué.

#### *Compagnie « B »*

Lieutenant G.-E.-A. DUPUIS, commandant, blessé.

Lieutenant Ed. LÉGARÉ, chef de peloton, blessé.

Lieutenant J. MOREAU, chef de peloton, blessé, fait prisonnier et mort de ses blessures.

*Compagnie « C »*

Lieutenant L.-D. LAVIOLETTE, commandant, blessé, mort de ses blessures.

Lieutenant W. BAILLARGÉ, chef de peloton, blessé.

Lieutenant J. MORENCY, chef de peloton, tué.

*Compagnie « D »*

Capitaine J.-P. ARCHAMBAULT, commandant, blessé.

Lieutenant L. GAUVREAU, chef de peloton.

Lieutenant J.-L. LACOSTE, chef de peloton.

*En commandement de la réserve dans USNA Valley*

Major J.-H. CHABALLE.

Lieutenant Ch. FONTAINE.

Lieutenant D. LECOMPTE.

La compagnie « D » était attachée au 24<sup>e</sup> bataillon; le 26<sup>e</sup>, qui ne comptait plus que 160 hommes, était sous les ordres du major DUBUC et agissait comme soutien du 22<sup>e</sup>.

La 5<sup>e</sup> brigade avait reçu l'ordre d'attaquer la tranchée Régina. De nouveau, le 22<sup>e</sup> et le 25<sup>e</sup> étaient chargés de l'opération.

La tâche assignée au 22<sup>e</sup> (moins une compagnie) mais ayant à sa disposition le 26<sup>e</sup> bataillon était double:

1) Saisir et consolider la tranchée Régina entre les routes Miraumont Est et Miraumont Ouest.

2) Défendre contre toute attaque et à tout prix le village de Courcelette.

Vu l'étendue du front à couvrir par le bataillon (400 yards) et la longue distance à parcourir pour atteindre l'objectif (600 yards), étant donné aussi ce que l'on savait de la puissante défense de cet objectif, le major DUBUC envoya à l'attaque tous les hommes disponibles, soit les trois compagnies du 22<sup>e</sup> au complet.

Bonne méthode qui comporte cependant de grands risques.

Le 1er octobre, à 1515 hrs (heure « H ») les deux premières vagues sautèrent le parapet; la compagnie « B » en tête, partant de la nouvelle tranchée creusée pendant la nuit, la compagnie « C » ayant comme ligne de départ la tranchée principale à 500 pieds en arrière. Les troupes suivirent de très près notre barrage. Chaque compagnie comptait à peine 80 hommes espacés de 15 pieds.

Les bombardiers régimentaires couvraient les flancs de la deuxième vague pour débarrasser la tranchée Courcelette et les deux routes de Miraumont.

La troisième vague (compagnie « A »), déjà rassemblée dans la tranchée principale, sauta le parapet à son tour quand la deuxième vague eut avancé de 75 yards. Elle fut remplacée aussitôt par 60 hommes du bataillon de soutien; le reste de cette unité, au nombre de 100 hommes, étant gardé en réserve dans une tranchée dite « railway trench » sur notre ancienne ligne longeant la lisière nord du village de Courcelette.

Bientôt les rapports commencèrent à arriver au poste de commandement du major DUBUC dans Courcelette même. Le sergent FEENY, un des premiers évacués au poste de secours, fit l'éloge du capitaine SYLVESTRE qui, brave entre les braves, menait ses hommes à l'assaut avec un sang-froid merveilleux.

À 1700 hrs, l'ordonnance de SYLVESTRE arriva blessé lui aussi et déclara que son officier avait été tué d'une balle. Son récit incohérent permettait toutefois de douter. Peu après, le sergent BRUSSELMANS, apporté au poste avec une balle dans la jambe, annonça que le lieutenant LAVIOLETTE commandant la compagnie « C » était gravement blessé.

Le lieutenant Lambert-Dumont LAVIOLETTE fut évacué peu après; il avait le bas du corps paralysé, ayant été frappé à l'épine dorsale. D'hôpital en hôpital, il arriva à Montréal en chaise roulante sans avoir recouvré l'usage de ses jambes. Deux ans après, au milieu des siens, il mourut de ses blessures. Chef des éclaireurs du bataillon, ses « raids » audacieux dans la zone neutre du Saillant d'Ypres lui avaient valu le surnom de « daredevil » (risque-tout).

Le soldat SIGOUIN, un éclaireur du lieutenant DUPUIS, commandant la compagnie « B », frappé d'une balle à la main, alors qu'il chargeait à la droite du secteur près de la route de Miraumont Est, rapporta que la compagnie avait beaucoup souffert mais que le lieutenant DUPUIS, quoique blessé, continuait à la tête de ses hommes. D'après SIGOUIN, les troupes sur notre gauche, avançaient aussi en bon ordre et en ligne avec les nôtres.

D'après le soldat DOYON, mitrailleur de la compagnie « A », nos hommes étaient à 50 pieds seulement de la tranchée Régina, sur la gauche, lorsque les Allemands ouvrirent un feu violent de mitrailleuses et mousqueterie infligeant de lourdes pertes.

Son compagnon d'équipe, le sergent FRASER, ayant été blessé au bras, DOYON prit sa place à la mitrailleuse; il avait vidé deux magasins sur l'ennemi lorsqu'il fut criblé de shrapnels provenant de notre propre artillerie, dont les nôtres suivaient de trop près le barrage.

À 1845 hrs, l'éclaireur HARVEY envoyé en reconnaissance revint et confirma que SYLVESTRE était tué et que le lieutenant MOREAU, grièvement blessé, gisait dans le « No man's land ».

« Nous tenons la droite de la tranchée », dit-il, « mais nous avons été repoussés à l'autre bout ».

À 1900 hrs, le major DUBUC envoya le sergent-éclair-

reur BELLE-ISLE avec PARÉ, un messager, pour reconnaître la situation sur notre flanc droit.

L'attaque était rendue à mi-chemin de l'objectif lorsque l'ennemi déclencha un violent barrage d'artillerie, de mitrailleuse et de mousqueterie.

Malgré de terribles pertes, les survivants dans chaque vague continuèrent vers l'objectif. Après un combat acharné à la bombe et à la grenade, les restes des assaillants se voyant débordés par l'ennemi de plus en plus nombreux, se retirèrent sur les tranchées de départ tout en gardant le contact avec les bataillons sur les deux flancs. Un certain nombre des nôtres avaient sauté dans la tranchée Régina et se battaient comme des lions, mais l'ennemi ne cessait de lancer des nouvelles troupes dans la mêlée. À la fin un seul officier était debout, le lieutenant Louis LACOSTE, tous les autres étant morts ou blessés. Il n'y avait aucun renfort disponible, ni au bataillon de soutien ni à la brigade.

Accablés par le nombre, les Canadiens reculèrent pas à pas; il fallut retraverser le réseau de barbelé battu à feux croisés par les mitrailleuses. Un certain nombre d'entre eux y furent tués ou blessés. La contre-attaque allemande les dépassa et ceux qui n'étaient pas morts furent cueillis au retour.

Parmi les prisonniers ainsi emmenés se trouvaient le lieutenant J. MOREAU et le sergent-major PICARD, de la compagnie « B ».

Voici la carte postale que ce dernier envoya le 9 octobre à son commandant de compagnie, d'un hôpital allemand à l'arrière des lignes. Elle ne parvint au destinataire que le 10 novembre, alors que l'on avait déjà reçu la nouvelle, par l'entremise de l'ambassade neutre d'Espagne, de la mort du malheureux et brave sous-officier comme aussi

de celle du lieutenant survenue trois jours après être tombé aux mains de l'ennemi.

GEJCHRIEBENDEN 9 X 1916

Cher Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous donner la nouvelle que je suis assez bien malgré une méchante blessure au poumon droit qui me fait bien souffrir, on attend que je sois plus fort pour m'envoyer en Allemagne. Le Lt. MORENCY a été mon voisin de lit deux jours, je ne sais pas où il est à présent. J'ai plusieurs blessures à différents endroits. J'ai perdu connaissance au bord de la tranchée allemande et n'ai pas pu suivre les autres. Je suis bien traité.

Amitiés à tous,  
61615 W. PICARD.

PICARD, à l'hôpital, a confondu MOREAU et MORENCY. Ce dernier fut tué le 30, la veille de l'assaut, et fut enterré à Courcelette.

Les corps du capitaine DESCHESESNES et du lieutenant G. WEISS, tués au même endroit, ne furent retrouvés et identifiés que plusieurs mois plus tard, lorsqu'on reprit le terrain aux Allemands qui les avaient enterrés avec plusieurs autres sur les lieux mêmes.

Le colonel TREMBLAY écrivit dans une lettre qu'il considérait DESCHESESNES comme un de ses meilleurs officiers.

Quant au lieutenant WEISS, un dentiste de Montréal, natif de France, il était avec le bataillon depuis le début. Excellent sous-officier, préposé au bureau régimentaire, il avait été promu officier deux jours avant de monter au combat. Ainsi cette promotion fut sa condamnation à mort.

\* \* \*

Pitoyable et inoubliable fut ce spectacle des survivants sortis de l'enfer, qui arrivaient à la queue leu leu, vers les

petites heures du matin dans « USNA Valley », où attendait, anxieux, le reste du bataillon.

Ces hommes couverts de glaise avaient des barbes de quatre jours, les yeux brûlés, le regard éteint. Il leur manquait l'étincelle qui, malgré la fatigue, jaillit lorsqu'on rentre du combat fourbus mais vainqueurs. Régina ! Ce fut la seule fois que le 22<sup>e</sup> rata l'objectif, ce qui ne doit étonner personne puisque, contre l'avis des commandants de bataillon, on imposa cette attaque à la 5<sup>e</sup> Brigade dans des conditions invraisemblables.

Notre première étape vers la tranquillité provisoire fut le village de Bouzincourt, à quatre milles d'Albert, en direction de Douvens.

C'est à Bouzincourt, dans une grange à moitié détruite, que le nouveau commandant de la « B » prit réellement contact avec sa nouvelle unité, car ce fut le commandant en second Alex. DUPUIS, qui la conduisit à l'attaque de la tranchée Régina où, une deuxième fois, elle fut décimée. DUPUIS, bien que blessé, fut rapidement sur pieds.

On débuta par un triste devoir, « L'appel après le combat ».

Les hommes étaient harassés, sous le coup de la réaction inévitable, après un pareil effort physique et moral. On ne fit donc pas former les rangs. Les hommes étaient répartis entre les deux étables en bas et dans le grenier à foin, le tout d'un seul tenant, avec des cloisons à claire-voie.

Le commandant pria les sous-officiers survivants de descendre à ses côtés. Ils vinrent tout de suite, ou plutôt « il vint ». De tout le cadre, il ne restait qu'un caporal suppléant, nommé HEDMAN, plus le sergent quartier-maître LACASSE qui, chargé du ravitaillement, n'avait pas pris part au combat. Comme il fallait faire flèche du peu de bois que nous avions, HEDMAN fut aussitôt promu au

rang de sergent, faisant fonctions de sergent-major.

L'appel funèbre commence. Un officier crie les noms, LACASSE inscrit en regard sur une autre liste le résultat de l'enquête: Présent, blessé, tué, manquant.

— « Un tel... » — « Présent, monsieur. »

— « Barb... » — un silence, puis, dans le foin, un homme se soulève sur le coude: — « Il a été blessé à côté de moi dans le barrage. »

— « Tu es sûr ? »

— « Oui, monsieur, il s'est ramassé et est parti en soutenant son bras cassé. »

— « Bon, marquez, sergent, 'blessé'. »

— « Dur... » — Un silence plus long... Rien... — « Personne n'a vu Dur...? » — Pas de réponse! — « Inscrivez-le 'manquant'. »

— « Latr... » — Deux voix à la fois annoncent qu'il a été mis en pièces par une grenade en se battant dans le village. On peut donc le porter 'tué'. »

— « Crem... » — « Nous l'avons enterré dans la carrière; pas de doute quant à son sort. »

— « Perr... » — « Ah! oui, 'Tit-Jos'; on était ensemble, monsieur, près du petit chemin, quand il est arrivé un gros obus qui a fait explosion drette sur nous. J'ai été renversé. Quand je me suis relevé, 'Tit-Jos' n'y était plus. »

— « Marquons disparu, présumé mort. »

— « Reg... »? Une grosse voix répond d'en haut, dans le foin: — « Monsieur, j'ai assommé d'un coup de crosse un Fritz qui l'avait troué d'un coup de baïonnette. Entrée en avant, ça lui sortait entre les épaules. Il est bien mort. »

— « Un autre 'tué', sergent. »

Et l'appel continue, avec, de temps en temps, mais rarement, un 'présent' qui semble presque s'excuser d'être là alors que tant d'autres ont disparu.

Le décompte terminé, sur une liste de 210 noms, il restait en tout 33 hommes valides à l'effectif de la compagnie « B » plus le demi-peloton qui avait été laissé en réserve à l'arrière !

Pour donner une idée du moral de nos petits Canadiens au front, voici une lettre écrite par le soldat Louis PARIS, No 61034, après la bataille de Courcelette. Le commandant de compagnie, trouvant la lettre fort belle, en prit copie au moment de la censurer.

C'est la lettre toute simple d'un enfant du peuple, à l'instruction primaire, qui écrit avec son cœur. Ils étaient trois frères de la même famille au 22<sup>e</sup>. Les autres, Victor et Joseph, venaient d'être blessés.

France, le 20 septembre 1916.

« Bien chers parents,

Je vous envoie de mes nouvelles qui sont assez bonnes; j'espère qu'il en est de même pour vous autres tous.

Pour Victor et Joseph, je crois qu'ils vous ont écrit; c'est malheureux pour eux d'être blessés, mais c'est mieux de même qu'autrement. Moi, je viens de prendre part à une attaque dont je ne pensais pas sortir, car beaucoup de mes amis sont tombés en braves. Je marchais en avant, sans crainte, car j'étais bien préparé; d'ailleurs, on avait un colonel et de bons officiers qui marchaient si bien qu'on ne pouvait pas avoir peur. J'étais fier de marcher sous leur commandement et d'appartenir au 22<sup>e</sup> bataillon.

Je vous demande de ne pas vous décourager; cette vilaine guerre achève, les Boches se font donner ça. Vous direz bonjour pour moi à tous les parents et amis. Je termine en embrassant toute la famille.

Je demeure votre fils,

Louis. »

Le soldat PARIS sortit de Courcelette sain et sauf, mais il fut blessé le 1<sup>er</sup> octobre à l'attaque de la tranchée Régina et mourut à l'hôpital le 3 novembre suivant. Ses parents habitaient alors à 308, rue Emery, Montréal.

## ON CHANGE DE SECTEUR

Le 22e ne fit pas long feu à Bouzincourt. Le lendemain de son arrivée, le bataillon monta dans des autobus qui, à 1930 hrs, prirent la route de St-Léger-lez-Domart où le dernier arriva à 0500 hrs le lendemain.

Une fois de plus, il fallut réorganiser le 22e et compléter ses effectifs décimés. Deux jours plus tard, on reçut une partie des renforts accompagnés de trois des meilleurs officiers du bataillon rentrant de congé de convalescence après avoir été blessés dans le Saillant d'Ypres; c'étaient les majors Henri CHASSÉ, Georges VANIER et Gustave ROUTIER. Le premier entra immédiatement en fonction comme commandant en second. Le deuxième fut nommé d'abord commandant de compagnie, puis adjudant-major pour remplacer le major Daly GINGRAS, évacué à Courcelette et le major ROUTIER prit le commandement de la compagnie « C ». Après huit jours de mise au point, le 22e quitta la Somme où il s'était couvert de gloire. On passa dans la zone de la première armée; les étapes se firent à pied. Ce fut d'abord Longuevillette, puis Villers l'Hôpital et le troisième jour Moncheaux, un village près de Doullens.

À ce cantonnement fut reçu l'ordre du haut commandement portant les noms de ceux à qui l'on décernait des décorations pour la bataille de Courcelette. La liste suit:

*M.C. (Military Cross)* — Le major CHABALLE, le capitaine FONTAINE, le lieutenant DUPUIS, le lieutenant GREFFARD.

*D.C.M.* (*Distinguished Conduct Medal*) — Serg.-major régt. 61580 - O. GAUTHIER, sergent 61095 - G.-R. CASGRAIN.

*M.M.* (*Military Medal*) — 61927 - Sergent Ph. DROUIN, 62209 - Sergent P. TREMBLAY, 61282 - Caporal L.-S. PINSONNAULT, 61284 - Soldat F. BOUTIN, 61324 - soldat Gaston PELLETIER, 417408 - soldat J.-N. DUPUIS.

Quelques jours plus tard deux autres rescapés de Courcelette, LÉGARÉ et BAILLARGÉ qui se distinguèrent à Régina où ils furent gravement blessés, furent aussi décorés de la « *Military Cross* ».

Le 13 octobre, l'étape fut Diéval puis le lendemain, Hersin-Coupigny. Enfin, le 15 octobre, le bataillon arriva dans son nouveau secteur. Les compagnies « A » et « D » et l'état-major furent cantonnés à la Fosse 10, les compagnies « B » et « C » à Bully-Grenay. On releva en réserve de brigade le « 10th Battalion, North Lancashire Lancers Rgt. » Le 26<sup>e</sup> bataillon de notre brigade était déjà dans la ligne de feu.

Deux jours après, ayant absorbé un autre contingent de 300 hommes, le 22<sup>e</sup> releva le 26<sup>e</sup>, les compagnies « B » et « C » aux tranchées et les compagnies « A » et « D » en proche soutien. Le nouveau secteur était plutôt tranquille mais comme les Canadiens étaient des troupes de choc, les Allemands ne tardèrent pas à s'apercevoir de leur présence parce que, de jour en jour, les bombardements, les raids, et les patrouilles se corsèrent. Le 3 novembre, le lieutenant G.-O. HUDON, arrivé depuis peu, fut tué par un « *whizzbang* ». La veille, un autre groupe d'officiers de renfort était arrivé; il comprenait entre autres les lieutenants Paul GRENIER, Raoul de SAINT-VICTOR et G.-L. GUYON. Ce dernier transféra quelques mois plus tard à la R.A.F. et

servit dans la Royal Air Force en Egypte. Les deux autres rendirent, comme on le verra, d'insignes services au bataillon.

Le travail de routine continua dans le même secteur pendant près de trois mois: aux tranchées, la compagnie de gauche occupait aussi le cratère Dawson, relié par une sape à sa première ligne. C'était un poste avancé des plus difficiles à défendre, étant l'objet de nombreuses incursions de la part de l'ennemi.

Le sergent DESLAURIERS fut nommé lieutenant signaleur en remplacement du lieutenant LAVOIE tué à Courcellette.

Au repos, on était cantonné chez les mineurs de la région, braves gens qui méritent qu'on en parle. Ils feront l'objet des deux chapitres qui suivent.

Un officier du 22e fit le récit suivant de la vie de famille au cantonnement.

## LE BON GÎTE

Comme nous faisons partie de l'armée britannique, nous appelons cela « un bon billet » en prononçant, comme « belette » en français. Le « billet » c'est la pension du soldat logé chez l'habitant, à qui il a présenté son billet de logement, ainsi que vous l'avez appris en écoutant « La Fille du Tambour Major ».

Après nos attaques à Courcelette et à la tranchée Régina, dans la Somme, nous étions arrivés le 15 octobre, à Bully-Grenay, pour relever le 10<sup>e</sup> bataillon du *North Lancashire Lancers*, un régiment anglais.

C'est une petite commune dont le nom à consonnance anglaise étonne et détonne dans cette vieille province d'Artois, chez les ch'timi-ch'titi (c'est-y-moi, c'est-y-toi), locution du terroir qui donne son nom aux habitants. C'est au centre d'un triangle dont les sommets seraient Arras, Béthune et St-Pol. Parce qu'en plein pays minier de la région de Lens, elle a conservé la plus grande partie de sa population masculine, mobilisée pour l'exploitation des mines de charbon; car il faut ravitailler l'arrière en combustible et les houillères du Nord, celles de Lens même, sont aux mains des Allemands.

Donc, les hommes sont restés et tout naturellement, leurs familles aussi, pour qu'ils trouvent un foyer lorsqu'ils remontent de la bure.

C'est ce qui explique cette agglomération si près de la ligne de feu. Peut-être la plus proche de tout le front ouest. Elle est abritée derrière une légère élévation de terrains qui la dérobent à la vue directe de l'ennemi. Du centre du village, rue des Blancs-chiens, aux premières tran-

chées allemandes, il n'y a qu'un mille et demi soit, à Montréal, la distance du coin Peel-Ste-Catherine à la rue Amherst.

Je loge rue de la Mine. À côté de chez moi s'ouvre la tranchée de communication qui conduit directement à la ligne de feu. Quand il fait beau, les enfants jouent à l'entrée de ce boyau de la mort et un gamin entreprenant vend les journaux de Paris et le « Daily Mail » aux soldats qui montent vers leur destinée.

À mon « billet » la famille se compose du père, de la mère, de deux filles et du chat « Mouche ». Il y a aussi un fils qui se bat du côté de Verdun.

Depuis 45 ans, le chef de famille, un bon colosse, est ajusteur mécanicien à la Fosse No 1, à l'extrémité du village. Depuis toujours, il part à la même heure, emportant son paquet de « tartines » et un bidon de café. Depuis 45 ans, à midi, il mange ce « lunch » sur le coin de son établi. Le soir, un bon souper et des attentions lui font oublier les fatigues de la journée.

Les filles étaient blanchisseuses avant la guerre. Maintenant que les jeunesses sont au front, point n'est besoin de linge empesé. Chacun fait sa petite lessive et les blanchisseuses chôment. Cela ne veut pas dire qu'elles vivent dans l'oisiveté. Cette mère de tous les vices a peu de clients dans le pays. Toute la sainte journée, Julie et Céline frottent, astiquent comme si l'on s'attendait pour le lendemain, à la visite de l'évêque d'Arras. La maison, intérieur et extérieur, y inclus le trottoir, est toujours comme un sou neuf.

L'aînée a vingt-six ans. Toujours affairée, elle ne fait pas de bruit et passe inaperçue, sauf lorsqu'on a besoin d'un service.

Céline a vingt ans tous les jours, à partir de midi. Le

matin, pour faire le ménage, elle déroule une lourde et longue natte blonde à rendre jalouse la Marguerite de Faust. Elle ne paraît pas alors avoir plus de quinze ans. Dès yeux d'un bleu profond, un teint de pêche, un port de reine . . . en sabots. On s'étonne de rencontrer dans ce milieu simple tant de beauté alliée à tant de sagesse. Douce et bonne, elle a pour tous un gentil sourire, mais son beau regard franc et honnête arrête les plaisanteries des plus entreprenants parmi nos Canadiens.

C'est extraordinaire comme on a des renseignements à me demander depuis que je suis dans mon nouveau « billet » ! Mes camarades viennent à tout moment, sous prétexte des besoins du service, se brûler les ailes à la lumière douce des beaux yeux de Céline. Même les « grosses légumes » de l'état-major ne dédaignent pas venir faire un brin de causette, en sirotant une « jatte de cafais. » Et je les entends : « Ce sapré Ch. ! il n'y en a pas deux comme lui pour dénicher des cantonnements où les hôteses sont aimables et jolies. »

La maison est menée de main de maître par la mère, femme courageuse et énergique qui a élevé ses enfants suivant les meilleurs principes, mettant à la base Dieu et le travail. Elle est un peu parente avec tout le village; cousine de celui-ci, belle-sœur de celle-là. Quand on parle de chez eux, les gens disent « chez Marie DUPUICH » prononçant DUPUIS. Moi, je l'appelle maman.

On m'a donné « la belle chambre », celle qui, en temps de paix, sert de salon et de chambre à coucher pour les parents. L'ameublement classique « des belles chambres » dans la classe ouvrière des vieux pays : une garde-robe immense, un chiffonnier, un poêle, quatre chaises, la table ronde recouverte d'un tapis au crochet et le lit, d'une hauteur à donner le vertige. Au mur, un grand Christ étend

ses bras décharnés. Les vieux se sont arrangés du couchage dans la cave . . . Alors, quand un bombardement commence, ce qui arrive souvent, ils n'ont pas à se dérangier. Le cas échéant, les jeunes filles qui logent à l'étage, viennent les retrouver jusqu'à ce que l'accès de rage boche soit passé.

Pour la 56e fois, je me retourne dans mon lit. Je ne puis m'endormir et pourtant je suis fourbu. Nous sommes redescendus ce soir des tranchées de première ligne et je n'ai dormi, durant les quatre derniers jours, que quelques quarts d'heure par ci, par là, mais c'est le lit, il est trop moelleux. J'enfonce dans la plume à en être submergé.

Dans le lointain, le bombardement va son train accoutumé. Probablement une autre attaque se prépare dans la Somme d'où nous revenons. Pour notre secteur, relativement tranquille, des obus espacés. Des deux côtés, on « arrose » les carrefours, avec l'espoir de démolir quelques convois de ravitaillement.

À la longue, on ne prête plus attention à ce martèlement, dont la plupart des coups, pourtant, signifient la mort.

Les carreaux eux-mêmes n'en sont plus ébranlés et pour cause: tout le long du front, ils ont été brisés par les explosions. On les a remplacés par du papier ou du carton.

Au pied du lit, Gaston, mon ordonnance s'est accommodé de mon sac de bivouac. Un bon garçon, Gaston, un Montréalais. Commis de banque avant la guerre, il s'est engagé à 17 ans. C'est un « vieux 22e ». Taciturne souvent, rude parfois, c'est une perle parmi les ordonnances, car il connaît le système « D » et il le pratique comme pas un. En langage militaire emprunté du poilu, cela veut dire qu'il est débrouillard et carottier. Il est très dévoué et me soigne aux petits oignons. N'allez pas croire, pour cela, qu'il se

fasse mourir à frotter les cuivres ou les cuirs de mon équipement. S'ils sont toujours propres, c'est que Gaston trouve le moyen de les faire « cleaner » par un homme de la compagnie. Système D. Je n'ai jamais besoin de m'occuper de mon paquetage quand on monte aux tranchées et, pourtant, je l'y trouve sans que les épaules de Gaston en soient meurtries. Système D. Il a plus d'autorité sur les hommes que bien des caporaux dont il a maintes fois refusé les galons, mais sa bravoure lui a valu la « Military Medal ».

Pour le moment, il se trémousse à qui mieux mieux. Toutes proportions gardées, il doit sans doute trouver du changement entre la terre détrempeée de la tranchée et son lit actuel dont mon linge de rechange constitue la partie moelleuse.

Je l'entends qui grogne sourdement. « Hé, Gaston, on ne dort pas ? Tu n'es plus accoutumé à dormir en dedans ? »

« Bonguienne ! c'est pas ça, monsieur, ces sacrapes de petites bêtes sont enragées, cette nuit; plus j'en tue, plus elles mordent ». Bon, tout s'explique: Gaston ne rêve pas, il chasse.

Que le Bon Dieu bénisse mon linge de rechange, car il n'y a pas de loi qui empêche l'émigration de cette engeance presque aussi nuisible que le boche, dont elle porte d'ailleurs sur le dos la croix de fer.

\* \* \*

Nous avons eu hier la visite du curé de Bully-Grenay. C'est un saint homme de prêtre, très vieux; il doit, je crois, approcher les quatre-vingts ans. Mais à l'activité qu'il déploie pour vaquer aux soins de son ministère et à beaucoup d'autres en plus, on lui en donnerait cinquante à peine.

Il habite un petit bout de presbytère de rien du tout, enfoui dans les fleurs, à côté de son église, ou plutôt de ce qui en reste. Ce pauvre temple du Bon Dieu est ouvert à tous les vents. Le toit est défoncé; la tour est à moitié écroulée et les murs ont de larges ouvertures béantes un peu partout. C'est que l'artillerie allemande a une prédilection particulière pour les églises, sous prétexte que leurs tours constituent, pour l'ennemi, que nous sommes, d'excellents postes d'observation.

Celle-ci comme les autres, a subi bien des bombardements depuis les attaques françaises de 1915, à Notre-Dame-de-Lorette, à trois milles au sud, et les combats d'Ablain-St-Nazaire, Souchez et Givenchy qui sont tout près.

Dans le village, il n'y a pour ainsi dire pas de maison qui ne se pare au moins d'un trou d'obus. Beaucoup sont complètement détruites, à la suite de l'explosion d'un gros « shell »; c'est d'autant plus méritoire, pour la population, de demeurer dans cet enfer. À part les dégâts matériels, il y a souvent hécatombe humaine qui varie suivant l'intensité du bombardement. Puis il arrive que, pendant les funérailles des victimes, les obus recommencent à tomber et tout le monde quitte l'église à la hâte pour gagner les abris et les caves. Je dis tout le monde, mais le bon curé n'est pas du monde, puisqu'il reste là, seul avec une demi-douzaine de cercueils ou davantage, pour continuer son service pendant que les fusants et les percutants se chargent des répons.

Nous faisons parfois bien plaisir au pasteur en lui portant du tabac, par exemple la part des hommes partis en congé. Je crois même, Dieu me pardonne, y avoir joint, une fois, le quart d'une cruche de rhum économisée sur les rations, les jours où il ne faisait pas trop froid. C'est pour ses blessés qui apprécient beaucoup mieux ses secours spirituels lorsqu'ils sont appuyés d'un petit verre de spiritueux. C'est en

somme d'un aussi bon usage que celui que j'en fais moi-même. Ne buvant pas, je me fais chaque fois verser ma ration dans le creux des deux mains pour m'en frictionner la tête, scandalisant ainsi mon ordonnance qui trouve que c'est pécher de gaspiller un si bon « stuff ».

## BOMBARDEMENT SILENCIEUX

27 décembre 1916. — Nous avons été relevés ce soir, dans la ligne de feu, par le 26e bataillon.

Depuis le 15 octobre, la 5e brigade d'infanterie canadienne, comprenant les 22e, 24e, 25e et 26e bataillons, occupe le secteur d'Angres en avant de Lens. Secteur relativement calme, si on le compare au Saillant d'Ypres et surtout à la Somme, d'où nous arrivons.

Disposition générale: deux bataillons aux tranchées, un en soutien à Bully-Grenay, le quatrième en réserve à la Fosse 10.

Nous alternons dans le demi-secteur de gauche avec le 26e. Les 24e et 25e bataillons en font autant dans le demi-secteur de droite.

C'est ainsi que du 20 au 24 décembre, les compagnies « A » et « D » du 22e ont tenu la ligne de feu tandis que les compagnies « B » et « C » occupaient les tranchées de soutien à 500 yards en arrière. Puis, du 24 au 27 ce fut au tour des compagnies « B » et « C » de faire face aux Allemands en première ligne avec « A » et « D » en soutien.

Donc, relevés par le 26e, nous voici à Bully-Grenay pour sept jours, en réserve de brigade. Puis nous remonterons aux tranchées pour une autre période de six ou sept jours. Ensuite, nous irons, pour le même laps de temps, en réserve de division à la Fosse 10, à trois milles en arrière, pour recommencer le cycle.

À Bully-Grenay, ou à la Fosse 10, nous devons toujours être prêts à monter pour renforcer la ligne à 30 minutes d'avis. Par exemple, fin novembre, la relève était à peine terminée et les hommes se mettaient à l'aise dans leurs

cantonnements lorsqu'il fallut remonter aux tranchées pour soutenir le 26<sup>e</sup> bataillon qui s'attendait à une attaque allemande.

Fausse alerte. À 0800 hrs, on était de retour pour reprendre le repos interrompu.

Le tour de tranchée que nous achevons a été des plus mouvementé. Nos amis de la Nouvelle-Écosse, le 25<sup>e</sup> bataillon, ont fêté la nuit de Noël par une incursion (un raid, comme nous disons) chez l'ami Fritz qui a protesté vigoureusement. D'où feu d'artillerie assez violent des deux côtés. Nos gens ont eu six hommes tués et trois blessés. Les pertes des Allemands sont inconnues, mais les Canadiens ont ramené sept prisonniers dont l'interrogatoire fournira de précieuses indications sur les troupes ennemies qui nous font face.

Comme ma compagnie prolongeait immédiatement à gauche la ligne d'attaque, nous avons eu un rôle à jouer dans l'opération; nous aussi avons eu trois hommes tués.

Quoi qu'il en soit, c'est une façon peu orthodoxe de célébrer la naissance de l'Enfant-Dieu. Consolons-nous en pensant que nous serons au repos le Jour de l'An. Et me voici de nouveau en cantonnement chez mon hôtesse, Marie DUPUICH; les hommes sont installés à l'école et dans les granges voisines.

Mon ordonnance, m'aide à gratter, en partie, la couche de boue qui recouvre mon uniforme et mes bottes. Je changerai de linge ce soir, si je puis trouver une cuve quelconque, pas trop défoncée, pour prendre un bain. Et maintenant, à table avec ma famille d'occasion: le père, la mère, les deux filles, Céline et Julie et le chat « Mouche ». On fait honneur à une excellente gibelotte de lapin (au lapin) arrosée de Château-Lapompe, cru de la fontaine voisine. Qu'on est donc bien chez soi !

Après le dîner, nous discutons les dernières nouvelles du front avec le maître de céans pendant que les femmes achèvent de serrer la vaisselle, lorsqu'on apporte un ordre urgent. Bon! changement de décors à vue: nous déménageons; je dois filer, avec ma compagnie, à la Fosse 10. La raison? Ça ne nous regarde pas; ça vient d'en haut. Quelle corvée, Seigneur! Je voudrais jurer, mais, voilà, je n'ai jamais su. Il faudra que j'apprenne... pour les grandes occasions.

Bah! C'est la guerre, faut pas s'en faire, comme disent les Français. Je dis au revoir à mes hôtes qui m'invitent à déjeuner pour le lendemain midi. À 2100 hrs, le déménagement est terminé. J'occupe mes nouveaux quartiers chez deux bons petits vieux. Le mari est mineur, comme tout le monde dans le pays. De braves gens, très propres, comme tout le monde aussi par ici. J'ai trouvé ma cuve et du savon de Marseille, avec de l'eau... froide!

\* \* \*

Vers 2200 hrs, ce même soir, les Allemands ont déclenché sur Bully-Grenay et Aix-Nouettes, le hameau voisin, un bombardement d'obus à gaz.

C'est un nouveau système qu'ils emploient aujourd'hui pour la première fois sur le front anglais.

Jusqu'à présent et depuis le déclenchement de leur guerre chimique, le jeudi 22 avril 1915, à Langemark et à Saint-Julien, les gaz étaient éjectés par des réservoirs à l'air comprimé et nous arrivaient sous forme de vapeurs verdâtres roulant lentement leurs vagues vers nos lignes.

Leur emploi était soumis à certaines conditions atmosphériques: il fallait que le vent soufflât dans notre direction; il ne devait pas être trop fort, sinon les gaz se dissipaient avant d'avoir produit leur effet nocif. Parfois, le vent chan-

geait pendant l'opération et ramenait les gaz à ceux qui les avaient lancés. Jusqu'à un certain point on pouvait prévoir la menace des gaz asphyxiants et prendre les précautions requises. Mais maintenant la situation est changée avec ce nouveau procédé, produit de la science du meurtre en série. Voici qu'on peut délivrer des dragées empoisonnées à toute heure et dans toutes les directions, sans craindre le retour à l'envoyeur.

Ce sont des petits projectiles lancés par les pièces de campagne de 77. Ils n'éclatent pas à l'arrivée. La charge est juste assez forte pour briser les parois; des fissures, le gaz s'échappe et s'étend.

Bombardement silencieux, d'autant plus effarant.

Pour leurs débuts, ce soir, ils cherchaient, sans aucun doute, nos batteries repérées par leurs avions. N'étant pas certains des emplacements, les Allemands arrosaient copieusement. On a parlé le lendemain de dix mille obus lancés de 2200 hrs à 0200 hrs. Mais comme personne ne les a comptés . . .

Dans le cantonnement que je venais de quitter, les deux jeunes filles, Julie et Céline, sont allées rejoindre leurs parents à la cave pour y passer la nuit à l'abri, croyaient-elles.

La fatalité a voulu que, sur la fin de sa trajectoire, un de ces messagers de mort frappât le mur de la cuisine et traversât le mur séparant cette pièce du salon. De là, perçant le plancher au pied du lit que j'avais occupé, exactement à l'endroit où dormirait PELLETIER si nous étions restés à Bully-Grenay cette nuit, il est arrivé en plein dans la cave où la famille s'était réfugiée, et a lâché son contenu.

Les pauvres gens, pressés les uns contre les autres, fous de terreur d'abord, se rassurent en constatant qu'il n'y a pas d'explosion. Ils n'ont pas songé aux gaz asphyxiants,

car ils auraient mis leurs masques dont toute la population de la zone des armées est munie.

Mais la fumée de cet obus sent bien mauvais. Elle fait tousser. Aussi, décident-ils de s'en aller. Ramassant leurs couvertures et quelques objets, précieux pour eux, ils se rendent chez des parents qui tiennent le café voisin, rendez-vous habituel des officiers du cantonnement.

On s'empresse à les reconforter. « Nous avons eu bien peur, » disent-ils en arrivant, « mais heureusement personne n'a été frappé. C'est une alerte de plus ! Notre maison n'avait pas encore été touchée. Elle faisait tache. On s'habitue, quoi ! »

Il est alors minuit. On se remet petit à petit, mais il y a toujours ce singulier raclage dans la gorge et une espèce de brûlement dans la poitrine. A 0200 hrs, les soi-disant rescapés commencent, l'un après l'autre, à vomir. A 0500 hrs, le père, la mère, les deux filles sont morts, comme beaucoup d'autres cette nuit-là aux environs, empoisonnés par les gaz boches.

À la fosse 10, nous n'avons rien entendu.

28 décembre 1916 — Ce n'est que vers 0900 hrs que j'apprends l'affreuse nouvelle par un messager de la brigade. Vite, je fais seller les chevaux et me voici à Bully-Grenay avec François VERVROOGEN, mon groom. La rue de la Mine est déserte. Voilà bien la maison telle que je l'ai laissée hier. La façade est indemne. Dans le mur en arrière, un petit trou d'un pied de diamètre par où est entrée la mort.

Dans la « belle chambre », sur des bancs, quatre cercueils tout simples, en bois blanc. Personne ne les garde. À quoi bon ! Ils sont en famille et bien au complet puisque par le trou que l'obus a fait dans le plancher, on voit dans

la cave le corps du chat « Mouche » qui s'est traîné près de la porte pour suivre ses maîtres.

Nous prions, les larmes aux yeux, devant ces quatre bières closes qui contiennent tout ce qui reste de ce qui était, hier encore, une famille d'honnêtes gens.

On m'a dit plus tard que durant la même semaine le fils a été tué à Verdun.

## LE « RED TAPE » AU FRONT

Il faut conter ici un incident tragi-comique qui se passa pendant la nuit de Noël 1916 après ce raid du 25<sup>e</sup> bataillon, au cours duquel on ramena sept prisonniers.

À la suite de cette incursion, l'ennemi ouvrit en représailles, sur nos tranchées, un violent feu d'artillerie qui dura de 2200 hrs à 0300 hrs, le matin suivant.

Un coup direct de « 5.9 » mit hors de combat l'équipe d'une de nos Lewis Guns, tuant les trois mitrailleurs. Il était alors 0100 hrs.

Avec le capitaine C.-E. LEBLANC, on s'efforçait d'identifier les corps en assortissant des membres et des troncs. Les parents de deux de ces braves soldats habitaient dans la même rue, aux Trois-Rivières. Pendant que l'on procédait à la lugubre besogne, un messenger de bataillon arriva dans la tranchée avec une note de l'adjutant-major pour le commandant de compagnie. Ce dernier se pencha vers le trou qu'avait creusé l'obus, pour déchiffrer le griffonnage à l'aide de sa torche électrique, en l'abritant de son imperméable. C'est qu'il fallait être prudent, car la moindre lueur était repérée tout de suite par les observateurs de l'artillerie ennemie et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, on aurait reçu un autre obus.

Le fameux message se lisait comme suit: « Urgent — envoyez avant 0300 hrs une liste des soldats de votre compagnie qui n'ont pas voté dans les dernières élections provinciales de la Colombie Anglaise. »

Nous n'avions pas un seul homme répondant aux conditions demandées, puisque tous étaient Canadiens-français. C'était une demande de renseignements émanant du quar-

tier général canadien en Angleterre qui avait été acheminée par l'Armée, le Corps d'Armée, la division et la brigade jusqu'au bataillon et qui arrivait enfin aux compagnies à un moment — pour dire le moins — inopportun !

Cet épisode, en tous points véridique, rappelle un dessin du caricaturiste anglais BAIRNSFATHER, où il montrait le lieut.-colonel FITZSHRAPNEL recevant, au téléphone, dans les ruines croulantes de son abri bombardé, le message suivant : « Veuillez nous faire connaître immédiatement le nombre de boîtes de confitures de framboises qui vous restent en stock. »

Ce sont là des blagues dont les promoteurs, confortablement installés à l'arrière, ne comprennent pas l'humour sinistre lorsqu'elles parviennent enfin aux tranchées de première ligne.

\* \* \*

Le 21 janvier 1917, le 22<sup>e</sup> quitta le secteur d'Angres et, pendant 22 jours, fut en réserve pour le G. Q. G.

L'étape de la Fosse 10 à Divion, notre cantonnement de repos, se fit en quatre heures et quart, mais la compagnie « B » marcha un mille de plus. C'est qu'elle était logée à La Clarence, un petit hameau près du charbonnage du même nom. Là comme à Divion, comme dans tout le pays minier, les gens étaient des plus accueillants. Une marche de trois quarts d'heure nous amenait à Bruay, jolie ville de 32,000 habitants où régnait constamment une grande activité, les troupes y convergeant d'un périmètre très étendu. On était à 10 milles du front le plus proche; rien n'était détruit; il faisait bon de vivre . . . pendant quelques jours, . . . le soir. Disons le soir, car pendant toute la journée le bataillon trimait dur, se préparant à une attaque que l'on prévoyait prochaine, mais dont seuls les initiés

dans les hautes sphères connaissaient le lieu et la portée.

Il faisait un froid de loup en ce mois de janvier 1917; un froid humide qui transperçait les troupes habituées pourtant aux rigueurs du climat canadien plus dur, mais sec. Pendant les hivers de guerre, elles connurent les engelures, les crevasses aux mains et aux pieds, qui causaient des démangeaisons intolérables, inconnues chez nous. Les engelures sont de vieilles souffrances pour les habitants du pays. Enfants et même déjà grands, elles les ont fait pleurer souvent. Mais c'était des inconvénients qu'il fallait endurer, comme bien d'autres; on n'était pas là pour s'amuser.

C'est pendant cette période que l'on pratiqua pour la première fois la coopération de jour entre l'aviation et l'infanterie. Déjà la nuit, au cours des opérations majeures, les unités à l'attaque allumaient des feux de Bengale pour marquer les objectifs atteints. Mais en plein jour, cela ne donnait rien.

Il y eut des essais avec signaux de tous genres, entre autres: panneaux de toile arrangée sur le sol suivant un code convenu et appareils héliographiques d'un nouveau modèle. On nous donna même de grands parasols blancs ou bariolés qu'il fallait ouvrir ou fermer d'une certaine façon pendant que les avions évoluaient au-dessus de nos têtes. Il faut croire que ces essais ne furent pas concluants, car il ne semble pas qu'on ait utilisé ces méthodes au combat.

Le 10 février, le général commandant la 2e division épinglea sur la poitrine des titulaires les rubans de décorations décernées à la suite des opérations des derniers mois.

Deux jours plus tard, le major DUBUC partit avec un officier de chaque compagnie et les chefs des sections de spécialistes pour reconnaître notre prochain secteur. Le lendemain, le 22e quitta Divion. Il passa la première nuit au bois des Alleux, près de Mont-St-Éloi, et le 14 il releva le

42<sup>e</sup> bataillon en première ligne, dans le secteur de la Folie. Nous étions devant Vimy qui s'avérait notre prochain objectif.

Le même jour, le lieutenant-colonel TREMBLAY reprit le commandement du 22<sup>e</sup> qu'il avait quitté le 22 septembre 1916 pour subir une opération dans un hôpital en Angleterre. Pendant son absence, le major A.-E. DUBUC commanda.

## LES CRATÈRES

Un secteur vraiment dantesque fut celui des cratères, à gauche et à droite de Neuville-Saint-Vaast, de Souchez à Roclincourt. Sur une longueur de cinq milles environ, on comptait 152 cratères de mines dont la plupart avaient explosé en 1915, lors des assauts répétés des Français sur la crête de Vimy, à partir de Notre-Dame de Lorette. Leur diamètre variait de 25 à 75 pieds. Des deux côtés, on s'efforçait de s'en emparer au moment de l'explosion et, par la suite, ils étaient souvent le centre de combats acharnés. Nous en avons eu l'expérience dans le Saillant d'Ypres, particulièrement à Saint-Éloi où les quatre cratères avaient changé de main plusieurs fois, au prix de bien des vies.

Après avoir passé l'hiver 1916-1917 en face de Liévin, la 2e division dont faisait partie le 22e s'établit, en préparation de l'attaque du 9 avril, dans la région où le corps canadien allait reprendre, avec succès cette fois, l'attaque de la crête de Vimy.

Notre premier tour de tranchée commencé le 14 février fut entre Neuville-Saint-Vaast et Souchez. En arrivant de Divion, nous avons passé la nuit au Bois des Alleux, près du Mont-Saint-Éloi. Les commandants des compagnies et des sections de spécialistes étaient allés avec le major DUBUC, commandant en second du bataillon, reconnaître de jour nos nouvelles positions. 4,000 mètres séparaient les deux tas de décombres qui avaient été Neuville-Saint-Vaast et Souchez. La route, depuis Mont-Saint-Éloi, était sous l'observation de l'ennemi d'un bout à l'autre, puisqu'il occupait le sommet de la côte. Il nous dominait partout. Aussi fallait-il user de précautions; on ne marchait que la nuit, le long d'une route jalonnée de cadavres de chevaux. C'étaient

les animaux du « transport »; il s'en faisait tuer tous les jours en ravitaillant les troupes. Le chemin était repéré et les Allemands tapaient dessus sans merci tous les soirs. Les batteries de chaque côté de la route étaient camouflées, mais cela ne les empêchait pas d'écoper. Au lieu dit la Targette, le bataillon quitte la route de Neuville-Saint-Vaast et tourne à gauche; c'est le chemin de Souchez, bordé d'anciennes carrières. Un bon demi-mille encore et nous voilà chez nous. Mais les anciens locataires ne sont pas déménagés; ils doivent nous remettre les lieux en bon état.

Nous relevons le 42<sup>e</sup> bataillon, une unité écossaise, filiale de la « Black Watch » de Montréal. La compagnie « B » du 22<sup>e</sup> remplace la compagnie « C » du 42<sup>e</sup>. Dans la ligne de feu, le commandant fait cadeau à son successeur d'une carte du secteur, au 5,000, très au point, avec l'espoir, dit-il, de ne plus y revenir; puis il lui fait faire le tour du domaine.

C'est charmant. La ligne de feu proprement dite (mais pas proprement tenue et pour cause) se compose d'une série de 15 cratères dont le dernier forme une défense mitoyenne entre nous et l'unité de droite, un autre régiment canadien. Tous les autres cratères sont aussi mitoyens, mais entre nous et les Allemands. En effet, nous en occupons la lèvre inférieure et Fritz la lèvre supérieure. Au milieu c'est un cloaque plein d'eau, de fil de fer barbelé et de débris de toutes sortes; y compris, si l'on en juge par les effluves, des restes de combattants. Personne ne prend la peine d'y aller voir, parce qu'il est inutile de sacrifier des vivants pour repêcher, dans l'eau putride qui les désagrège, des morts qui sont bien morts et depuis longtemps.

Mais un cratère, c'est rond, ça tourne. Il faut bien que les lèvres se rejoignent, aux commissures: là nos hommes sont au poste d'écoute, avec, à douze pieds d'eux, un poste

d'écoute boche. Entre les deux, un blockhaus en sacs de terre et des chevaux de frise.

À notre bout, la gauche du secteur, les cratères se chevauchent, sauf en deux endroits; entre le dernier du groupe Grange et le cratère Tidsa, il y a un espace de 25 pieds, et entre ce dernier et le premier du groupe Patricia, il y a un intervalle de 75 pieds où l'on se retrouve comme en tranchée ordinaire.

Quelques noms de cratères suivent: Durand, Duffield, Common, Birkin, Vernon, Devon, Albany.

À l'extrême gauche c'est la tranchée La Salle, ou plutôt le tunnel de ce nom, par où l'on gagne à l'abri la ligne de feu, le secteur des cratères.

Notre position fait un coude; or, qui dit coude dans la guerre de position, dit saillant, et un saillant c'est toujours embêtant pour ceux qui sont dedans. Après le cratère Durand, il y en a un autre, au delà de LaSalle; il s'appelle Broadmarsh; mais voilà, il est habité par des Fritz qui nous l'envoient dire tout le temps, parce qu'ils nous prennent en enfilade; c'est très incommode pour nous, comme ne pourront pas vous le raconter plusieurs pauvres diables qui ont maintenant une concession à perpétuité dans les environs.

Des cratères, le terrain descend en pente douce jusqu'à la ligne de soutien qui est . . . dans l'eau. Pardon, l'eau, c'est fluide, or dans ce secteur de soutien à 75 pieds environ de la première ligne et tout autour d'ailleurs, ce n'est pas fluide du tout. Cela varie plutôt entre l'état pâteux et l'état visqueux. Il y en a comme cela jusqu'à mi-cuisse, où qu'on aille, quoi qu'on fasse.

Heureusement, les hommes ont reçu des bottes d'égoutier, en caoutchouc, qui montent jusqu'aux hanches. Pour ceux qui ne sont pas des géants (et ils sont nombreux au 22e), l'effet est ahurissant. On a l'air de n'avoir que des

jambes et une tête; du moins sur la terre ferme, mais le plus souvent, étant dans le chocolat, on n'a pas de jambes non plus. Tiens! mais c'est cela, cette boue; elle est tout à fait comme du chocolat bien épais, bien crèmeux, en couleur et en consistance, excepté au fond, où il semble que le cacao s'est amassé. Pour progresser, c'est amusant! On lève une patte; ça va; bon, l'autre maintenant; elle colle au fond, d'autant plus que l'effort a été plus grand pour enlever la précédente. Et j'te tire, et hou don! Là, ça vient; un bon coup! Houp! Mais non, c'est bien ma jambe, mais la botte est restée au fond! Et l'on replonge en s'arc-boutant, pour repartir de plus belle.

Avec un autre officier, le capitaine C.-E. LEBLANC, nous avons mis trois heures pour faire l'inspection du secteur de la compagnie, environ 700 yards d'étendue. En cas d'attaque, ç'eût été agréable! Heureusement, nos amis les ennemis étaient dans le même borborygme, de l'autre côté des cratères. Cette inspection, on la faisait deux fois par jour. Très intéressante, d'ailleurs, la ligne de feu n'étant qu'une série de postes d'écoute, sentinelle double au bout de la sape et, en arrière, à une dizaine de pas, un caporal ou un sergent avec la relève de 10 à 12 hommes. On se glissait dans la sape avec précaution, rampant sans bruit. Les deux hommes étaient aux aguets devant le blockhaus, baïonnette au canon naturellement et, à portée de la main, des grenades toutes prêtes. Par le périscope, on voyait, à une douzaine de pieds, un spectacle à peu près semblable avec les mêmes sacs de terre; de temps à autre, le sommet d'un casque allemand. On entendait le murmure étouffé des voix, comme le Boche pouvait entendre les nôtres. La chose se répétait sur tout notre front sauf aux deux espaces vides entre les cratères de droite. Il y avait là des postes de mitrailleuses qui battaient l'ouverture à feux croisés, de notre

côté comme du leur, régulièrement. Parfois, des patrouilles, les nôtres comme les leurs d'ailleurs, se glissaient, entre deux pétarades, dans le territoire ennemi, cherchant à faire quelques prisonniers afin d'identifier les unités.

Le deuxième jour, le sous-officier chargé du groupe des cratères Patricia signala des coups sourds, souterrains. Le chef de secteur se rendit sur place avec un officier du génie. Grâce à ses instruments, ce dernier eut vite fait de repérer les mineurs, boches, bien entendu. Ils creusaient en direction du milieu de l'espace intact pour faire sauter une autre mine. Cela fera un trou de plus.

Le commandant de compagnie avertit le chef de bataillon de la situation. Ce dernier répondit: « Prenez vos dispositions et informez-m'en aussitôt que possible ». Voici la copie du rapport du commandant de compagnie, relevé de son carnet de campagne:

« 16-2-1917 — Mesures à prendre en cas d'explosion d'une mine au groupe Patricia:

1) Les postes autour du nouveau cratère ouvriront le feu et lanceront des grenades en avant de la position, pour empêcher l'approche du détachement allemand chargé de la consolidation.

2) L'officier de service dans la ligne des cratères fera le nécessaire pour occuper le nouveau cratère avec la 4e section du peloton no 7, débouchant par la tranchée Birkin et s'y maintenant jusqu'à l'arrivée de notre parti de consolidation.

3) Les 1ère et 3e sections du peloton no 7 s'élanceront via la tranchée « Grange » sous la conduite de l'officier de service au soutien, jusqu'au dépôt d'urgence du génie, où ils se muniront des outils nécessaires et, de là, vers la mine explosée où ils mettront les abords en état de défense.

4) Les mitrailleuses au poste P. 75 couvriront la trouée entre les groupes Grange et Patricia.

5) Le peloton no 7 sera immédiatement remplacé au

soutien par le peloton au repos dans les abris, sous les ordres de l'officier descendant de garde.

6) Le commandant de la compagnie « C », à droite, lancera une fusée S.O.S. pour que l'artillerie ouvre un barrage en avant de nos lignes, entre Grange et le groupe Birkin. Les mortiers de tranchée près de Birkin supporteront l'action en bombardant en avant du groupe Patricia. »

(signé) Major commandant la compagnie « B ».

Un messager apporta la réponse:

« Le commandant vous félicite de votre plan de défense qu'il approuve. »

(signé) G.-P. VANIER, Adjudant-major  
pour le lieutenant-colonel commandant.

Il n'y avait plus qu'à attendre l'explosion et ses conséquences. Heureusement (pour nous), elle fit long feu en ce sens qu'elle ne se produisit que huit jours plus tard, alors que nous avions quitté, depuis 48 heures, cet endroit malsain.

Il y eut de la casse, cela va de soi, mais nos successeurs s'en tirèrent très bien et les Allemands ne récoltèrent que de maigres fruits de leur culture souterraine, puisque ce furent les Canadiens qui occupèrent la nouvelle blessure de cette pauvre terre artésienne.

## CHIEN ET CHAT

« Chien et Chat ! » Titre bizarre pour une histoire du front, me direz-vous. C'est d'autant plus vrai que ces deux espèces d'animaux étaient excessivement rares dans les tranchées. Nos compagnons habituels étaient surtout des rats en grand nombre et de grande taille puis, nous touchant de beaucoup plus près, si l'on peut dire, certains petits hôtes non-invités et assez insaisissables. Ce titre ne fait pas allusion non plus à l'inimitié qui marquait les relations d'un côté à l'autre des tranchées.

Non, il s'agit seulement d'un signal qui nous venait du grand quartier général. En voici l'explication. Dans la ligne des cratères, à gauche de Neuville-Saint-Vaast, notre secteur, comme nous l'avons dit, se terminait en un saillant, les troupes canadiennes à notre gauche étant en retrait, à quelque 250 pieds de la ligne allemande qui prolongeait la nôtre.

Le cratère « Broadmarsh » prenait nos tranchées en enfilade et nous faisait passer de bien mauvais quarts d'heure. Si bien que le haut commandement décida de rectifier la situation en éliminant le saillant. La 4<sup>e</sup> division canadienne, celle qui flanquait notre gauche devait faire un bond en avant et s'emparer du terrain jusqu'à la première ligne de tranchées allemandes et le cratère Broadmarsh inclusivement. En guerre, on met de son côté naturellement le plus d'atouts possible. En l'occurrence, on eut recours aux gaz. Comme les Boches avaient inauguré en 1915 ce nouvel engin de guerre, le cylindre à gaz comprimé, on leur rendait la monnaie de leur pièce aussi souvent que possible. Une course macabre était engagée entre belligérants: lequel découvrirait le premier la composition la plus nocive, celle

qui met le plus d'hommes hors de combat dans le moins de temps possible ? Peu importe qu'ils meurent sur le champ ou qu'ils traînent, les tissus brûlés, une lente agonie pendant de longues années. C'est la guerre.

L'ennemi avait l'avantage. Pendant les mois d'hiver, sur le front ouest, le vent soufflait presque toujours de l'est, favorisant ainsi les Allemands. En outre, lorsqu'il venait de l'ouest, en hiver, il était très variable, sujet à des sautes soudaines. Instable en cette saison et difficile à pronostiquer, il rendait « l'ennuagement » extrêmement hasardeux dans une attaque.

Il fallait suivre de près les rapports du service météorologique, transmis tout le long du front, une fois ou deux toutes les vingt-quatre heures. Ces rapports étaient essentiels pour la préparation et le déclenchement d'une attaque accompagnée de gaz. D'ailleurs, le choix définitif de l'heure H ne se faisait que peu de temps avant l'attaque.

L'opération de février 1917 fit ressortir quelques-unes des caractéristiques dangereuses et traîtresses de cette arme inventée par les Allemands.

Le 23 février, le quartier général du bataillon envoya une note à tous les commandants de compagnie, les informant que la 4<sup>e</sup> division installerait des cylindres de gaz dans le secteur Bertonval-Souchez durant la nuit du 24 au 25 février, et qu'on nous préviendrait, le moment venu, de l'heure à laquelle les gaz seraient lâchés. Il fallait se tenir prêt, comme dans le cas de l'alerte au gaz, à mettre le masque immédiatement, dès que l'ordre serait reçu. Au cas où un obus briserait un des cylindres, l'alarme serait donnée.

Les instructions du haut commandement se terminaient ainsi :

« On se servira du code suivant :

A) Si le vent est favorable et qu'une opération avec gaz soit prévue, on passera le mot « CHAT » (Cat).

B) Si le vent est défavorable, on ne lancera pas les gaz et on transmettra le mot « CHIEN » (Dog).

C) Au moment de lâcher les gaz, vous recevrez le mot « BIEN » (Well). »

Le 25, un autre message nous parvint :

« Si le mot « CHAT » est envoyé à minuit et que, entre minuit et l'heure H le vent tourne, empêchant l'épandage des gaz, on lancera en même temps six fusées vertes, à l'extrême gauche de la ligne, sur l'ordre du commandant du génie, section des gaz. Les postes avancés des 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> brigades devront faire l'aperçu en lançant également six fusées vertes. »

Deux jours après, un message marqué « SECRET » nous avertissait que 0300 hrs, le 28, serait l'heure H.

Tout était prêt. Les troupes composant les vagues d'assaut avaient répété leur itinéraire et leur rôle sur un champ d'exercice préparé en arrière des lignes. Il y avait eu reconnaissance minutieuse des positions à attaquer.

Le 27 à minuit, le « CHAT » nous arrive; à 0300 hrs alors, on ouvrira le robinet des cylindres. L'artillerie déclenche un violent bombardement préparatoire à l'assaut. Mais vers 0100 hrs, une saute de vent se produit; les six fusées vertes montent dans le firmament: donc partie remise. Après l'attente dans la boue glacée des tranchées, il n'y a rien d'aussi énervant qu'une fausse alerte avant le départ des troupes à l'assaut. Mais pour nous, du 22<sup>e</sup>, la remise de l'opération n'avait rien de dramatique puisque notre besogne se limitait à faire, pendant l'attaque, une démonstration sur la droite afin de dérouter l'ennemi par un barrage de mitrailleuses, de mousqueterie et de grenades. Nous aurions, bien entendu, à encaisser un bombardement de l'artillerie ennemie.

Tous les soirs suivants, on nous envoyait un « CHIEN » et, tranquilles pendant 24 heures, nous reposions sous la garde de ce fidèle animal.

Il y eut malheureusement une fuite, non pas de gaz, mais de renseignements. On a dit que deux prisonniers allemands s'étaient échappés et avaient donné l'alarme aux Fritz sur ce qui mijotait. Difficile à croire. Il n'était pas aisé de s'échapper des camps de prisonniers; d'ailleurs, les deux évadés n'auraient pas pu connaître le plan d'attaque; enfin, même en admettant la possibilité de l'évasion, ils n'auraient pas eu le temps d'arriver chez les Allemands assez tôt pour prévenir l'attaque. L'autre version est que deux Canadiens, faits prisonniers au cour d'une patrouille, auraient « vendu la mèche ». L'un d'eux aurait porté sur lui une carte qui donnait les détails du plan. C'est peu probable; on ferait un gros livre de tout ce qu'un caporal ignore de ce qui se prépare au G.Q.G. à moins que ce ne fût un espion.

Quoi qu'il en soit, les Allemands étaient prévenus et l'élément « surprise », l'un des plus forts atouts d'une attaque, manquait. L'ennemi avait pris ses dispositions. Le 1<sup>er</sup> mars, le vent se met à souffler temporairement du bon côté . . . pour nous; à minuit, le « CHIEN » qu'on envoyait depuis quelques jours cède la place au « CHAT ». Cette fois, ça y est. À 0300 hrs, après le barrage d'artillerie, deux vagues de gaz déferlent vers l'ennemi, puis la 4<sup>e</sup> division canadienne s'élançe par-dessus le parapet, à l'assaut des tranchées en face. Malheureusement, ces tranchées sur lesquelles nos artilleurs s'étaient acharnés pendant deux heures étaient évacuées et leurs obus tombaient dans le vide. Alors qu'on croyait les Allemands démoralisés et terrés dans leur deuxième ligne de défense, ils se tenaient à l'abri dans la zone neutre, pointant leurs mitrailleuses sur les Canadiens.

Fauchés par la mitraille des Maxims, nos hommes cherchent à s'abriter dans les trous d'obus, hélas ! remplis de

gaz qui, plus lourd que l'air, rampe à fleur de terre. En un rien de temps, les pertes de la 4<sup>e</sup> division s'élèvent à plus de 600, parmi lesquelles de nombreux officiers, entre autres les lieutenants-colonels KEMBALL et BECKETT, commandant respectivement le 54<sup>e</sup> et le 75<sup>e</sup> bataillons. Après le coup raté, un colonel allemand, très crâne, s'avance au milieu de la zone neutre, porteur d'un grand drapeau blanc. Il demande et offre, en excellent anglais, un armistice d'une heure pour ramasser les morts et les blessés des deux camps. La requête, transmise à M. « Quidedroit », est acceptée et, pendant 60 minutes, il y eut absence d'ennemis sur cette partie du front. On procéda, chacun de son côté, à l'évacuation des victimes d'un épisode tragique de la guerre.

Au cours du combat, un de nos hommes du 22<sup>e</sup>, le caporal DEBLOIS, déjà décoré de la D.C.M. pour sa bravoure, se dévoua pour aller chercher sous un feu meurtrier les blessés de l'unité voisine. Il en rapporta sept sur son dos, l'un après l'autre, y compris un capitaine. À coup sûr, croyait-on, il décrocherait la Croix de Victoria; la proposition revint du G.Q.G. avec la mention qu'il n'avait pas affaire là, n'étant pas brancardier ». Et voilà comment DEBLOIS manqua la plus haute décoration britannique.

Le 22<sup>e</sup> subit, dans cette affaire, une perte inattendue. Malheureusement, cinq minutes après le lancement des gaz, le vent tourna... Le gaz destiné aux Boches arriva sur nous; cette éventualité avait été prévue. La vague mortelle devait nous laisser froids puisque tous portaient le masque. Tous? Non, tous sauf un des lieutenants, Hector BERNIER, jeune écrivain de Québec, auteur de « *Au Large de l'Écueil* » et de « *Ce que Disait la Flamme* ». Tout occupé à s'assurer que les hommes de son peloton étaient protégés, il s'était oublié et n'avait pas mis son masque protecteur. Il fut le seul gazé.

## AUX RATIONS

## LES LOISIRS DU QUARTIER-MAÎTRE

Une armée marche sur son ventre, disait Napoléon. En effet, sans faire un cours d'état-major, on peut affirmer que les principes généraux de la stratégie à l'attaque consistent, avant tout, à faire manœuvrer les troupes de telle sorte qu'elles arrivent, en perçant les formations adverses ou en les tournant, à couper leurs lignes de communication et, partant, leur ravitaillement en vivres comme en réserve d'hommes.

Le commandant en chef d'une armée en campagne a, pour l'aider dans sa tâche, trois chefs de services ayant chacun des attributions différentes et bien définies :

1) Le chef d'état-major général qui s'occupe de tout ce qui a rapport aux opérations militaires proprement dites; la tactique, la stratégie, les manœuvres sont de son domaine.

2) L'adjutant-général, chargé de la partie administrative.

3) Le quartier-maître général, qui a sous ses ordres l'intendance, les magasins militaires, le train des équipages, la remonte etc. . . . Il assure le ravitaillement en vivres, munitions, armement, matériel; le cantonnement, le transport des troupes par terre et par mer etc. . . . Ces trois services collaborent étroitement, jusque dans les plus petites unités. Les compagnies détachent pour ce 3<sup>e</sup> service, des sous-officiers et soldats qui tombent sous les ordres immédiats du capitaine quartier-maître; celui-ci est, dans un régiment, l'homme le plus désiré, le mieux accueilli, mais aussi le plus abreuvé de toutes les . . . bénédictions, lorsqu'il est en retard.

Le premier quartier-maître du régiment, à Saint-Jean fut le major G. RAINVILLE, puis, temporairement, le capitaine B. R. BAKER. Le capitaine Léo PATENAUDE, frère de l'honorable M.-E.-L. PATENAUDE qui fut plus tard lieutenant-gouverneur de la Province, lui succéda et accompagna le 22e du commencement à la fin, sans autres absences que ses congés réguliers. Il s'enrôle à Saint-Jean comme simple soldat et devient « sergent-pionnier » à Amherst. Ses qualités administratives ayant été remarquées, il est promu sergent quartier-maître régimentaire en Angleterre, pour enfin succéder, en novembre 1915, deux mois après l'arrivée du régiment au front, au quartier-maître BAKER, porté malade. Depuis lors, il fut de tous les engagements, en Belgique et en France; il suivit le Corps canadien en Allemagne après l'armistice et rentra au Canada la besogne finie.

En quoi consistent ses fonctions ? Oh ! presque rien ! . . .

Il reçoit de l'échelon supérieur denrées, fournitures et matériel pour en assurer la répartition aux troupes en ligne de combat ou en cantonnement: du train des équipages (Army Service Corps), les rations (pain, viande, épices, rhum, vivres de réserve, etc. . . .) , et des magasins militaires, les effets d'habillement, le linge et les chaussures, l'équipement (buffleterie, masques à gaz, casques, outils de campement, toiles caoutchoutées pour le bivouac, etc. . . .), l'armement (fusils, baïonnettes, mitrailleuses, revolvers, mortiers de tranchée, etc. . . .), les munitions (cartouches, grenades, bombes de mortiers, etc. . . .).

Il recueille et transmet toutes les demandes du bataillon, sauf pour les renforts en hommes. Voyons quelques-unes de ces requêtes: un cheval tué ou blessé à remplacer par la Remonte, une roue de voiture brisée, des harnais endommagés, un fusil-mitrailleur pour la compagnie « A », du

vin de messe pour l'aumônier, des pantalons et vareuses pour la compagnie « B », une peau pour la grosse caisse, de la teinture d'iode pour le médecin . . . etc. . . etc. . .

Est-ce tout ? Que non ! PATENAUDE a la surveillance des cuisines roulantes. Sous sa direction, le sergent-cuisinier GAMELIN DEMONTIGNY assure la bouillotte en route et « au repos ». Au départ du cantonnement, quand on change de secteur, le chef et ses aides préparent la viande, les légumes, et les entremets, puddings, blancs-mangers, etc. . . .

Le tout est placé dans les divers récipients des poêles sur roues et voilà le dîner en train. Il mijote en marchant au pas, comme la troupe. En arrivant à l'étape, on n'a plus qu'à servir. C'est un peu comme ces malaxeurs automobiles qui tournent et mélangent, en route, gravier, sable et ciment dans une quantité d'eau bien dosée, pour livrer à pied d'œuvre un béton juste à point.

Chaque bataillon comporte une section sanitaire sous les ordres du quartier-maître. Elle est chargée de trouver de l'eau potable et, si elle ne l'est pas, de la traiter à la chlorine pour l'empêcher d'être nocive. Au 22<sup>e</sup>, cette section était composée des trois frères CARDINAL. Or, ces trois points Cardinaux devaient avoir perdu le nord, car ils traitaient notre eau de façon copieuse, conscients de leur responsabilité envers la troupe. En effet, ce breuvage, que nous recevions en des bidons à essence (parfaitement désinfectés, d'ailleurs,) contenait une telle quantité de chlorine que le plus obstiné des microbes typhiques en aurait eu des nausées en la sentant à 15 pieds. Comme nous n'étions pas des microbes, il nous fallait bien l'avalier, telle quelle, ou en infusion de café ou encore en soupe. C'était peut-être très sain, mais l'odeur ! . . . et surtout, le goût ! . . .

PATENAUDE est aussi maître de poste. Il reçoit le courrier, le distribue aux hommes, et expédie les réponses après qu'elles ont été censurées par les commandants de compagnie, ou par lui-même pour ceux de son service. La censure permet de découvrir des choses amusantes. En voici une et véridique: il y eut au 22<sup>e</sup> un caporal, beau gars à la moustache conquérante. Comme les marins qui ont une bonne amie dans chaque port, il faisait une nouvelle conquête dans chacune des places de l'arrière où le régiment séjournait en changeant de secteur. Il entretenait ensuite, avec la nouvelle élue, une correspondance suivie. Il en était ainsi arrivé à sept, et, fidèlement, toutes les semaines, l'amoureux caporal remettait sept missives enflammées à censurer. Sans doute pour simplifier la besogne du censeur, il se servait du même cliché pour toutes, c'est-à-dire qu'il copiait sept fois la même lettre pour ses sept « blondes ». Quand on aime, n'est-ce pas ! . . .

Sous les ordres du quartier-maître se rangent encore, pour les réparations, un tailleur, un cordonnier, un forgeron, un sellier. Il y a aussi le « sergent-pionnier » TANGUAY qui est chargé, avec cinq hommes, de creuser ou de bâtir, en cantonnement, cuisines, incinérateur et latrines, puis, avant la levée du camp, de les combler ou de les détruire selon le cas.

Lorsque le bataillon quitte le cantonnement pour les tranchées ou le combat, le quartier-maître se charge des bagages et de l'équipement qui seraient inutiles et encombrants au feu.

PATENAUDE est également entrepreneur de pompes funèbres, puisque, sous sa responsabilité, la même équipe de pionniers, creuse les fosses des malheureux compagnons d'armes morts, dont on a pu ramener les dépouilles.

Il est aussi chargé du cantonnement; c'est lui qui, avec le commandant de place (Town-Major), répartit les officiers et les hommes dans leurs logements provisoires. Il est aidé dans cette besogne par les signaleurs régimentaires à bicyclette. De plus, il est responsable du matériel technique de ces signaleurs: jumelles prismatiques, appareils de télégraphie optique, etc. . . .

PATENAUDE est assisté de son sergent quartier-maître (CHAMPAGNE) et de cinq sergents quartiers-maîtres de compagnies accompagnés chacun de quatre soldats.

Les magasins et le transport (le tout s'appelle « Horse-lines » ou « ligne de chevaux ») sont ordinairement cantonnés ou bivouaqués à trois ou quatre kilomètres de la ligne de feu. On y trouve, en plus des titulaires déjà nommés, l'officier de transport assisté de son sergent (KIROUAC) et d'un caporal du corps vétérinaire (RIVARD). Au 22<sup>e</sup>, l'officier fut d'abord Dumont LAVIOLETTE qui abandonna son poste pour devenir combattant.

Le capitaine Pierre CHEVALIER lui succéda; celui-ci, évacué après Ypres et la Somme, fut remplacé par Louis LACOSTE qui fit sa part comme combattant d'abord. Quand l'officier de transport est absent, le quartier-maître s'adjoint ses fonctions. Le transport comprend tous les chevaux des officiers montés et de leurs « grooms », ainsi que les chevaux de trait et les mulets d'attelage qui, au besoin, deviennent bêtes de somme. Cette « cavalerie » compte en tout une soixantaine d'animaux.

Ces deux officiers se relaient pour monter les rations aux troupes. Ils ont quelquefois pour compagnons, l'officier payeur et l'aumônier, lorsque celui-ci n'est pas au poste de secours avec le médecin.

## L'OBSCUR DÉVOUEMENT

Pendant la journée, tout allait bien à la « ligne des chevaux ». Les rations arrivaient vers 0830 hrs du matin. La section de l'« Army Service Corps », détachée à la 5e brigade d'infanterie, échelon d'où le 22e recevait ses vivres, munitions, etc. . . . , était sous le commandement du major BIGGAR, plus tard échevin du quartier Notre-Dame de Grâce, qui, là comme à l'hôtel de ville, fut toujours à son poste.

Les provisions, équipements, etc. . . . étaient répartis entre les compagnies et pelotons, par les soins de leurs délégués respectifs qui veillaient à ce que leurs commettants eussent leur part et, si possible, un peu plus . . . au détriment des voisins. En France, le sergent quartier-maître s'appelle sergent-fourrier et le prénom du sergent-fourrier est « voleur de pain ».

Vers minuit, le convoi de ravitaillement se met en marche vers la ligne de feu.

C'est une routine quotidienne; car les soldats, aux tranchées, ont la mauvaise habitude d'avoir de l'appétit, que le secteur soit calme ou agité. Or, l'artillerie, la nôtre comme celle de l'ennemi, connaît ce défaut et elle en profite. C'est une de ses occupations régulières d'arroser, la nuit, routes et carrefours, d'obus et de shrapnels, afin de désorganiser le ravitaillement et d'en tuer le personnel et les animaux.

Dans un secteur tranquille, ou relativement calme, peu de difficultés. On connaît l'emplacement des tranchées et le rendez-vous où les hommes de corvée viennent chercher les rations. Évidemment, il y a bien quelques ennuis en chemin: un cheval blessé, une voiture brisée, son contenu éparpillé qu'il faut ramasser et rétablir tant bien que mal . . .

Mais c'est l'enfer si les troupes combattent, à l'attaque ou en défense, quand, dans un secteur inconnu, parfois à

travers des champs criblés de trous d'obus et sous la menace constante des éclatements, il faut chercher les combattants et leur remettre vivres et munitions. Le seul renseignement que possède le quartier-maître quelquefois, est que le régiment se trouve quelque part P.4.d.2.6 et Q.7.a.3.9. de la carte au 10,000<sup>e</sup>, secteur de Lens ou de Bapaume, etc. . . . Un vrai casse-tête. Parfois, on doit se mettre à plat ventre pour repérer la direction à la lueur des fusées éclairantes qui indiquent le front.

Prenons à titre d'exemple la Somme en 1916. Les rations sont apportées à dos de mules jusqu'à Courcelette, sous le bombardement qui fait rage depuis deux jours, alors que depuis 24 heures la brigade est sans nouvelles du colonel TREMBLAY et de son régiment qu'on croit anéanti. PATE-NAUDE arrive avec ses hommes et ses bêtes à la Sucrerie, puis dans le village, après mille avatars, tels que chutes dans les trous et course après les mules qui, blessées, s'emportent en brayant au point d'en donner la frousse aux Allemands qui croient à une attaque de chars d'un nouveau genre. Il remet les rations, sans oublier le rhum; puis, muni de son reçu en règle, retraverse le barrage et le champ de bataille couvert de morts et revient à Sausage Valley où on ne l'attendait plus, ramenant deux de ses hommes blessés et sans avoir perdu un seul mulet.

Puis c'est Vimy, où PATENAUDE et plusieurs de ses conducteurs d'attelage, en montant les rations, sont gazés, soignés au poste de secours sans cependant être évacués.

C'est la côte 70 à Lens; un champ de boue. Là encore, pas moyen d'utiliser les voitures. On a recours, de nouveau, au bât pour charger les mulets, bonnes bêtes, pas nerveuses pour deux sous. La même chose à Passchendaele; boue si profonde que celui qui fait un faux pas en dehors du passe-pieds à claire-voie, s'embourbe et souvent y reste enlisé.

Pour comble, les Allemands corsent les difficultés en multipliant les attaques au gaz.

C'est encore à Pozières, dans la Somme, un jour où le convoi ramène des lignes un chargement de cadavres recueillis sur le champ de bataille, pour leur donner une sépulture à l'arrière. Un obus frappe l'un des camions, jetant à terre quatre chevaux et versant dans le fossé le contenu funèbre. On relève les animaux, puis on recharge ces pauvres corps dispersés . . .

Et pour les convoyeurs de rations, c'est, pendant toute la guerre, même vie de misère, de dévouement et de lutte; héros dans l'obscurité de la nuit, n'ayant pas, comme ceux de la ligne de feu, la satisfaction de prendre une part active au combat, mais vivant sous le feu, presque autant qu'eux, la nuit, tout au moins.

Et dire qu'on les traitait « d'embusqués » ! On appelait ainsi d'un ton où il y avait souvent plus de jalousie que de mépris, celui qui trouvait moyen d'éviter les ennuis de la guerre, en tout ou en partie.

On comprendra peut-être mieux si je dis que les aviateurs français avaient mis à la mode une façon de se peigner en arrière, qu'on nommait « la coiffure à l'embusqué », parce qu'elle consistait à renvoyer les cheveux « loin du front ».

Mais il y avait des nuances. Ainsi, aux yeux du stratège du Café de la Paix à Paris, Marius qui vivait dans le midi de la France était un embusqué, alors que lui-même, le Parisien, était considéré comme tel par les gens de la zone des armées.

Au front, les formations de l'arrière, hôpitaux, magasins, train des équipages, artillerie lourde, etc. tous stationnés à quelques milles du front, étaient regardés de haut par l'infanterie, la reine des batailles, qui trônait, les pieds dans la boue.

C'est pour la même raison, que dans le cercle rétréci, les gars de la ligne de feu considéraient comme inférieurs leurs camarades de la « ligne des chevaux ». Et même celui qui devenait ordonnance d'officier ou cuisinier de compagnie dans la tranchée de première ligne, était traité d'embusqué par celui qui montait la garde au poste d'écoute avancé, à quinze ou vingt pieds en avant.

C'est tout juste si même ce dernier n'entendait pas murmurer l'épithète humiliante par les patrouilleurs qui se glissaient dans la zone neutre, en rampant le long de sa sape.

Puis ce fut la guerre de mouvement: Amiens, Chérisy, le Canal du Nord et Valenciennes, où le transport était cantonné dans une brasserie dont les Boches, en retraitant, avaient défoncé la plupart des barils, de sorte qu'on pataugeait dans la bière; toutefois, il restait encore assez de liquide « comestible » et, cette nuit-là . . . . . personne ne s'occupa du bombardement.

Après l'occupation en Allemagne, le régiment revint en Belgique pendant plusieurs semaines. C'est là, à Auvelais, que PATENAUDE remit ses magasins et, le pointage fait, le commandant du régiment n'eut aucun manquant à solder, ce qui valut des félicitations au quartier-maître. Certaines unités par contre durent verser, de ce chef, plusieurs milliers de dollars puisés au fonds régimentaire.

Aussi, pour PATENAUDE, quel soupir de soulagement en se voyant enfin débarrassé de la responsabilité qui, pendant quatre ans, avait été son cauchemar. Rentré au Canada, il a depuis combattu de nouveau sur un autre champ de bataille sillonné aussi de balles qui, comme les autres, manquent très souvent le but. Mais il s'agit ici du . . . champ de golf Laval-sur-le-Lac, où le capitaine PATE-NAUDE, M.C., fut plusieurs fois champion.

## VIMY

## UNE VICTOIRE BIEN CANADIENNE

La bataille de Vimy fut une des plus belles victoires canadiennes de la guerre.

En effet, sur les 170,000 hommes qui y prirent part, on comptait près de 100,000 Canadiens (exactement 97,184), tous volontaires, de toutes les armes et services et de toutes les provinces du Dominion. Parmi les autres 70,000, il y avait 30,000 officiers et soldats de l'Artillerie Royale, ainsi que la 5e division britannique, dont une brigade seulement sur trois fut engagée.

La crête de Vimy est une barrière de neuf milles de long qui coupe à l'ouest la plaine de Douai, allant du nord-ouest au sud-est, entre la rivière Souchez et la Scarpe. C'est une des positions stratégiques les plus fortes du front pour une armée avançant vers la mer. Les Allemands l'occupèrent dès la première semaine d'octobre 1914. En décembre de la même année, les Français y lancèrent une attaque avec des forces considérables, mais ils échouèrent et y perdirent 7,771 hommes. Au printemps de 1915, ils s'y reprirent à nouveau, appuyés cette fois par les Anglais. L'armée française comptait plus de 250,000 hommes, appuyés par 1,160 pièces d'artillerie, qui tirèrent plus de 2,000,000 d'obus. Ils avancèrent d'un mille et demi, sur un front de cinq milles, en perdant plus de 100,000 hommes, mais l'ennemi avait empêché la trouée et restait maître de la crête de Vimy, l'objectif principal. Il en fut de même à l'automne de 1915 où, en quatre jours de combats acharnés, et avec 18 divisions engagées, ils ne purent avancer que de

200 yards. Un mois plus tard, une nouvelle tentative manqua également son but; ces deux derniers assauts coûtèrent aux Français 40,000 hommes, tués ou blessés. Ils furent relevés dans le secteur, en mars 1916, par les Anglais. Le 21 mai, les Allemands lancèrent une attaque imprévue et s'emparèrent des tranchées de première ligne et de soutien, sur une longueur de 1,500 yards.

Lorsque les Canadiens, au début de Janvier 1917, de retour des batailles de la Somme, occupèrent ce secteur du front, il n'était plus qu'une succession presque ininterrompue de cratères, petits et grands, que chacun de nous se rappelle si bien et où eurent lieu tant de raids et de rencontres nocturnes entre patrouilles.

Le commandant en chef des forces britanniques décida de tenter à nouveau l'assaut de Vimy réputé imprenable.

Le front d'attaque, pour les Canadiens, était de 7,000 yards, soit près de quatre milles. Les Allemands dominaient tout le versant occupé par nous et étaient puissamment défendus par trois lignes de tranchées parallèles, protégées par d'épais réseaux de fil de fer barbelé et reliées par des tranchées de communication. En arrière, existait tout un système de nids de mitrailleuses, dont chacun constituait un vrai fortin. À un mille plus loin, renforcée d'autres larges réseaux de barbelé, une tranchée intermédiaire, la « *Zwischen Stellung* », couvrait la seconde ligne de défense et les batteries de campagne.

Le 27 mars, notre artillerie ouvrit un feu nourri: le bombardement, pendant deux semaines, devint progressivement plus intense.

### VEILLÉE D'ARMES

L'attaque de la crête de Vimy avait tout d'abord été fixée pour ce jour de Pâques, dimanche 8 avril 1917. Mais

le Vendredi Saint, on décida de reculer l'assaut de vingt-quatre heures, parce que, paraît-il, le 17<sup>e</sup> corps de l'armée anglaise, qui devait charger à notre droite, n'avait pas complété ses préparatifs.

Dimanches, jours fériés ! On n'avait plus, au front, aucune notion de ces choses. Nous ne comptions plus par jours et par semaines, mais par tours de tranchée et relèves. Il est vrai que nous avions des vacances, dix jours de congé tous les quatre mois . . . à moins que l'on ne fût à l'hôpital, ou encore qu'au moment où notre tour arrivait de partir, crac ! les congés ne fussent suspendus . . . en prévision d'une attaque ou parce que la situation se corsait sur notre gauche, qu'un autre assaut se préparait à Verdun, que les Allemands s'agitaient dans les Flandres, ou pour tant d'autres motifs . . . En cantonnement à l'arrière, nous reprenions contact avec le calendrier, car le dimanche il y avait la Sainte Messe.

Il n'y eut pas de messe pour nous ce jour de Pâques 1917. Nous étions dans les tranchées depuis le 4 avril, ayant relevé le 29<sup>e</sup> bataillon dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast. Les compagnies « A » et « C » occupaient la ligne de feu sur tout le front de brigade d'environ 700 yards. La compagnie « B » était en soutien dans le village même, la compagnie « D » en réserve à 100 yards en arrière. Sur la droite, nous avions la 4<sup>e</sup> brigade et à gauche, la 3<sup>e</sup> division canadienne.

C'est la veillée des armes : comme dit plus haut, notre ligne de soutien est en plein dans le village avec, comme garnison, la compagnie « B ». Disons plutôt, dans ce qui fut le village ! En effet, il n'y a plus de maisons debout, ni même assez de briques ou de pierres ensemble pour donner l'image d'un immeuble. Les bombardements successifs ont tout rasé. Des vestiges de fondation de ci, de là, indi-

quent les endroits où des gens sont nés, ont aimé, ont souffert. L'endroit, le cimetière même où ils reposent, n'est plus qu'un fouillis innommable où, à plusieurs reprises, des vivants ont lutté, au milieu des pierres tombales et des ossements éparpillés par les obus. Au milieu, les membres déchiquetés d'un grand Christ pendent lamentablement des bras d'une croix par miracle restée debout.

Là où fut l'église est un amoncellement de débris un peu plus considérable que les autres et d'où émergent quelques pièces de bois.

Nous attendons l'heure « H » dans les caves, à quelques cent pieds de la première ligne. Devant chaque tas de moëllons, un homme monte la garde, en communication constante avec les taupes en bas et avec les autres tas de moëllons.

Les habitants civils ont dû être pris de court; partout, dans les décombres, on en trouve les preuves: des squelettes d'animaux encore attachés à leur crèche; des meubles brisés, du linge, des vêtements, des provisions. Parfois même des sommes d'argent sont mises à jour en creusant les tranchées. Un soldat a trouvé un ancien pistolet à pierre du 16<sup>e</sup> siècle, qu'il a offert à son commandant. Cette arme a probablement vu d'autres guerres, mais rien de comparable à celle-ci. Progrès !

D'une armoire éventrée, non loin du P. C., les hommes ont retiré tout un tas de vêtements. Ils s'en sont affublés par dessus leurs uniformes, pendant la soirée, et s'amuse<sup>nt</sup> fort de cette mascarade. Ce fut plus drôle encore, le lendemain matin, lorsqu'on vit le soldat BLONDIN, de Verdun, s'élancer à l'attaque, revêtu d'une espèce de veste de garçon de café ou « tuxedo » et coiffé d'« un chapeau de castor » ou haut-de-forme, la relique probablement du mariage d'un villageois aux jours paisibles d'avant-guerre. Le

spectacle était tellement comique qu'il provoqua le fou rire des assaillants et chassa tout vestige de l'angoisse qu'ils auraient pu éprouver.

Dans le même ordre d'idées, on raconte que, pour distraire l'attention des troupes et les détendre, un commandant de compagnie organisa une partie de football pour les entraîner à la poursuite du ballon vers les tranchées ennemies et qu'un chef de bataillon sonna l'hallali sur le cor de chasse au moment de la charge.

Le bombardement préliminaire à l'attaque de la crête de Vimy est commencé depuis la fin mars, sur un front de douze kilomètres. Les pièces de tous calibres font rage et martèlent sans répit les tranchées d'en face et la zone de l'arrière. Les Allemands nerveux, ripostent de leur mieux et nous arrosent copieusement, se demandant où le coup sera porté. Dans la soirée de ce dimanche de Pâques le feu cesse subitement et cette accalmie rend plus poignante encore l'attente de l'heure « H ».

\* \* \*

À la suite d'un message reçu de l'Adjudant-Major, le commandant de la « B » se rend avec son ordonnance et garde de corps, à la taupinière qui abrite (?) le quartier général du bataillon. Durant le trajet, ils doivent se garer deux fois des éclatements d'obus, qui fouillent les ruines.

Il s'agit d'une pilule qui est servie sans tarder, avec tous les ménagements nécessaires. On rapporte, dit VANIER, que le fil en avant de nos tranchées, n'est pas suffisamment cisailé pour permettre demain le passage rapide des vagues d'assaut. Elles subiront certainement de lourdes pertes pendant qu'elles chercheront à se dépê-

trer, car l'artillerie ennemie battra nos tranchées en brèche dès que l'attaque sera déclenchée. Il a donc été décidé d'envoyer une corvée (au régiment, on dit un « fatigue party ») dans le « No Man's Land », en avant de nos positions, pour frayer un passage. La compagnie « B » est chargée de cette tâche.

L'Adjudant-major VANIER, représente bien la politesse et la courtoisie en uniforme. C'est un des rares officiers qui trouve le moyen de conserver des amis, tout en étant adjudant-major. Car il y a trois officiers, en service actif, qui, par leurs fonctions, ne sont pas précisément adorés : l'Adjudant-major, le major de brigade et l'« assistant provost-marshall ». Ce dernier est la terreur des fortes têtes, des « absents sans permission », en un mot, des soldats en défaut, par habitude ou par occasion. Ceux-là même qui n'ont rien à se reprocher se tiennent à distance, se rappelant le proverbe que « la peur du gendarme est le commencement de la sagesse ». L'« assistant provost-marshall » ou A.P.M. est, en somme, le chef de la police militaire de la division et, en cette qualité, joue, le cas échéant, mais rarement, par bonheur, un rôle principal dans les exécutions capitales . . .

Les deux autres « bêtes noires », l'adjudant-major et le major de brigade, sont chargés de transmettre les ordres des autorités supérieures et, comme ces ordres sont presque toujours pour le moins déplaisants, leur manque de popularité s'en suit. Mais il n'y a pas moyen de garder rancune au major VANIER, parce qu'il ressent lui-même les ennuis qu'il cause aux autres.

Muni d'instructions détaillées, le major commandant de la « B » regagne sous une pluie de shrapnels, mais sans encombre, l'abri où il convoque le major ASSELIN, l'officier de la compagnie dont le nom suit sur le tableau de service.

Au moment où celui-ci arrive au P.C. de la compagnie, un gros obus en frappe la base, renversant le soldat de faction, grièvement blessé qui dégringole en roulant sur lui-même jusqu'au bas de l'escalier. Sous le choc, les bougies s'éteignent. C'est d'ailleurs la 10<sup>e</sup> fois qu'on les rallume pour la même cause au cours des deux dernières heures. On « réallume » et les brancardiers ramassent ce qui reste du blessé pour l'emporter au poste de secours. Le pauvre diable ne reverra pas le Canada, nous fait dire le médecin.

Le major Olivar ASSELIN est un officier supérieur dont le bataillon, le 163<sup>e</sup>, de Montréal, fut licencié, comme plusieurs autres d'ailleurs, dès son arrivée en Angleterre et versé à la réserve pour renforcer les unités du front.

Ce que voyant, le major, qui ne s'était pas enrôlé pour s'amuser, est descendu d'un cran, sur sa demande, au grade de capitaine. Puis, pour montrer qu'il lui en restait, du cran, il a obtenu de se faire envoyer au 22<sup>e</sup>, où il sert comme chef de peloton, c'est à dire en qualité de lieutenant. Il est avec le bataillon depuis quelques semaines et l'accompagnera encore dans de sales trous, pendant plusieurs mois. Le commandant de compagnie lui explique la situation, en exprimant le regret que la corvée lui incombe. « Mais, c'est tout naturel », répond-il, « puisque c'est mon tour de marcher. Vous ne voudriez pas que je passe à un autre cette belle occasion de faire quelque chose ! C'est la consigne, c'est l'ordre, allons-y ! »

Les hommes d'ASSELIN ont passé une rude journée à transporter, sous le bombardement, des munitions et des provisions de toutes espèces jusque dans les tranchées dont le sol est couvert d'une boue gluante recouverte d'une couche de glace. Ils sont fourbus avec, en perspective, l'attaque de demain. Malgré cela, le chef de peloton et ses sous-officiers ne sont pas longs à les sortir des caves, avec

quelques . . . prières, car le soldat canadien grogne, mais on en fait ce que l'on veut, quand on sait le prendre. Ils reçoivent au dépôt du génie, (la « dump ») des cisailles coupantes et autres outils, puis en route pour la ligne de feu. Ils seront les premiers, cette nuit-là, à sauter le parapet du « No Man's Land ».

L'opération fut menée à bien, ainsi que le rapport le constate, confirmé d'ailleurs le lendemain par le passage des troupes, sans difficulté. Mais il est une chose dont ASSELIN ne parla pas et que racontèrent les sous-officiers et les hommes de corvée quand ils rentrèrent avec deux blessés.

Lorsque montaient les fusées-parachute de l'ennemi, qui éclairaient le paysage d'une lueur blafarde grâce à laquelle on voit comme en plein jour, il commandait à ses hommes de s'aplatir par terre pour se garer des mitrailleuses qui balayaient le terrain ainsi découvert, mais lui-même restait debout, en vue de l'ennemi, pour leur inspirer confiance. C'est là, à coup sûr, le fait d'un vrai « leader » qui n'hésite pas à payer de sa personne.

## PRÉPARATION

En prenant les dispositions pour l'attaque de Vimy, le commandant de la 5<sup>e</sup> brigade décide que le nettoyage des tranchées (mopping-up) sera fait par le 22<sup>e</sup> qui a eu tout le succès à Courcellette. Le général dit qu'il faut donner la chance aux autres unités de montrer ce qu'elles aussi peuvent faire. Le colonel TREMBLAY admet à regret ce raisonnement, car nos pertes seront aussi grandes que celles des autres bataillons à l'attaque, sans l'occasion de gagner de nouveaux lauriers.

C'est pourquoi, pendant que nous montions la garde à

Neuville-Saint-Vaast, en ligne et en soutien, les trois autres bataillons de la brigade étaient en repos à Mesnil-le-Boucher et à Grand Servin. Maintenant ils quittaient leurs cantonnements et se dirigeaient vers Vimy.

À 1800 hrs, le dimanche soir, le 22<sup>e</sup> gagna son poste de combat. Les compagnies étaient à trois pelotons, le 4<sup>e</sup> restant en réserve comme pour toutes les opérations majeures. Le colonel TREMBLAY, l'Adjudant-major VANIER et deux commandants de compagnie faisaient partie également de cette réserve.

Le Q. G. se composait du major A.-E. DUBUC qui commandait, avec le lieutenant W.-E. MORGAN faisant fonction d'adjudant-major. Ils avaient avec eux 35 hommes: signaleurs, messagers, etc., et étaient installés dans la Parallèle VIII.

La compagnie « A », commandée par le lieutenant Eugène NANTEL, comptait 113 hommes, avec, comme chefs de pelotons, les lieutenant Narcisse MORIN, Jules FALARDEAU et William-René LINDSAY, et occupait le secteur de droite depuis la tranchée de communication Stafford, à Denis-Larocque.

La compagnie « C », sous les ordres du major Gustave ROUTIER, avec les lieutenants MURPHY, Georges MORISSETTE et Jean BRILLANT, tenait le secteur de gauche avec 114 hommes. La compagnie « B », sous le commandement du lieutenant Paul GRENIER, assisté des lieutenants C.-S. LEBLANC, Raoul DE ST-VICTOR et Léopold DES TROIS MAISONS, avec 114 sous-officiers et soldats, était en soutien dans le voisinage du dépôt du Portique.

Le major J.-P. ARCHAMBAULT commandait la compagnie « D », dont les chefs de peloton étaient les lieutenants J.-E. BOURGEAULT, Paul-Émile CÔTÉ et Charles

POULIOT, avec un effectif de 140 hommes. Deux pelotons étaient en réserve dans « Neville-Cage », le troisième en soutien dans Denis-Larocque, à l'Est de la parallèle XIII.

Le poste de secours du médecin capitaine Raoul BRAULT, était à la jonction des tranchées Denis-Larocque et Combou.

L'effectif du bataillon au combat était donc de 19 officiers et 515 sous-officiers et soldats.

À 1800 hrs, le major DUBUC transfère son Q.G. de la parallèle XIII dans les abris de « Sappers Road ».

Au cours de la journée du 8, chaque homme avait reçu des rations supplémentaires pour 48 heures, deux gourdes d'eau, trois sacs à sable, une cartouche de pansement supplémentaire. Grenadiers et fusiliers avaient chacun 220 cartouches et deux grenades « Mills ». Les bombardiers n'avaient que 100 cartouches chacun, mais par contre portaient une charge supplémentaire de 6 grenades « Mills ». Chaque mitrailleur était muni de 100 cartouches et deux grenades. Les articles suivants furent distribués en surcroît aux compagnies, comme stock de réserve: 600 grenades à fusil, 120 obus de mortiers Stoke, 800 grenades, 25 pelles, 25 pics, 50 cisailles, 24 torches électriques et 80 boîtes d'alcool solidifié. La soirée fut relativement calme, car la consigne était d'empêcher l'ennemi de se rendre compte de notre concentration tout en capturant, si possible, quelques-uns de ses patrouilleurs.

À 2200 hrs, les troupes d'assaut arrivèrent de leur cantonnement et gagnèrent les tranchées de départ. Les compagnies du 22<sup>e</sup> se rendirent aux bataillons auxquels on les avait affectées pour l'opération de nettoyage. Elles étaient réparties comme suit:

La compagnie « A », avec le 24<sup>e</sup> bataillon dans le

voisinage immédiat de la ligne d'observation, entre Stafford et Denis-Larocque.

La compagnie « C », avec le 26<sup>e</sup> bataillon, à gauche de la compagnie « A », dans les nouvelles tranchées de départ, entre Denis-Larocque et la tranchée de la « Fourche ».

La compagnie « B », avec la droite du 25<sup>e</sup> bataillon dans le voisinage de « Paynesley » entre la tranchée d'observation et Denis-Larocque.

La compagnie « D », avec la gauche du 25<sup>e</sup> bataillon, derrière la ligne d'observation, entre Denis-Larocque et la tranchée de la « Fourche ».

À 0530 hrs, le 9 avril, le lundi de Pâques, les 983 canons et obusiers de tous calibres, soutenant l'attaque sur le front canadien, ouvrirent un feu roulant assourdissant et l'infanterie sauta le parapet.

Les troupes d'assaut qui attendaient les unes dans les sapes et les trous d'obus, tout près des lignes ennemies, les autres dans des tunnels ou des tranchées, en arrière, partirent à l'attaque, dans une bourrasque de grésil et un vent glacé du nord-ouest.

Les troupes d'assaut de la 5<sup>e</sup> brigade étaient disposées ainsi: le 24<sup>e</sup> bataillon à droite, le 26<sup>e</sup> à gauche et le 25<sup>e</sup> en soutien avec les compagnies du 22<sup>e</sup> détachées à ces bataillons pour vider les tranchées et ravitailler les assaillants, tâches que les unités de la brigade accomplissaient à tour de rôle.

## L'ASSAUT

Les hommes des compagnies « A » et « C » étaient formés en deux lignes à 30 pieds de distance l'une de l'autre et suivaient à 30 pieds derrière la première vague des 24<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> bataillons respectivement. Ils avaient pour consigne de « nettoyer » tous les cratères et les sapes de la ligne de

feu allemande, leur ligne de soutien et les tranchées de communication.

Les compagnies « B » et « D » suivaient à 50 pieds derrière le 25<sup>e</sup> bataillon, en formation d'artillerie et devaient voir au nettoyage de « Balloon Avenue », de « Grenadier Graben », y compris le tunnel « Volker » et la tranchée de communication « Dump » entre le premier objectif qui était la tranchée allemande « Zwischen Stellung » et la route « Lille-Arras ». Cette besogne fut exécutée avec brio, les prisonniers allemands étant maîtrisés par les nôtres sur le champ et sans gants blancs !

Nombreux furent les hommes des compagnies « C » et « A » qui, trouvant la ligne allemande nivelée, continuèrent l'attaque avec le 25<sup>e</sup> bataillon jusqu'à la ligne rouge, le deuxième objectif de l'attaque. À l'extrême gauche de la position de soutien « Fringe », près de la tranchée « Dump », les assaillants se heurtèrent à une furieuse résistance et les actes d'héroïsme se multiplièrent.

La ligne noire (premier objectif) fut capturée par les 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> bataillons, à 0603 hrs, l'heure fixée aux ordres. L'ennemi l'occupait avec des forces considérables, mais les effets de notre artillerie furent tels que, sauf quelques groupes isolés qui se défendirent avec acharnement, les Allemands semblaient complètement démoralisés et se rendirent sans coup férir.

Quand le barrage se porta à 200 yards à l'est de la ligne noire, les 24<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> bataillons établirent en avant des postes détachés pour se protéger. Le 25<sup>e</sup> bataillon s'avança alors jusqu'à la ligne noire et se prépara pour l'attaque de la ligne rouge.

À partir de 0645 hrs, le barrage s'allongea de 100 yards toutes les trois minutes jusqu'à ce qu'il atteignit les tranchées de la route Lens-Arras que l'on trouva inoccupées.

Le barrage couvrit le côté est de la route, de 1703 à 1709 hrs, puis fit un autre bond de 100 yards.

Dans la « Grenadier-Graben », les nettoyeurs du 22e rencontrèrent encore une opposition considérable, mais en contournant l'obstacle ils en vinrent à bout et s'emparèrent d'une mitrailleuse et de 125 prisonniers. Une opération semblable réussit dans le « Graben Tunnel » où l'on fit 271 prisonniers avec trois mitrailleuses.

Le 25e bataillon atteignit la ligne rouge à 0714 hrs, n'y rencontrant qu'une faible opposition. À 0930 hrs, la 13e brigade britannique vint se former dans les tranchées de la ligne rouge et à 0935 hrs commença son avance vers l'objectif suivant.

Dès que les 6e et 13e brigades eurent dépassé les bataillons de la 5e brigade, ceux-ci organisèrent des équipes pour recueillir et évacuer les blessés . . .

Le 22e captura cinq mitrailleuses et fit 500 prisonniers qui furent escortés jusqu'au parc divisionnaire de prisonniers aux Rietz.

Le premier objectif étant atteint et nos compagnies ayant accompli leur mission, les « A » et « C » se reformèrent et consolidèrent leur position dans l'ancienne tranchée de première ligne des Allemands, les « B » et « D » dans la tranchée « Strasstrassen-Graben », immédiatement à l'ouest de la route Lille-Arras.

L'un après l'autre, les objectifs furent enlevés. En deux heures, l'avance atteignit une moyenne de 1200 yards. À 1745 hrs, douze heures après le départ, les Canadiens avaient atteint le sommet de la crête et descendaient le versant opposé; ils occupaient la ligne du chemin de fer Lens-Arras au sud-est de Farbus, ce qui représente une pénétration de plus de deux milles et demi. Ils avaient reconquis la crête de Vimy; jusqu'à la fin des hostilités les Allemands

ne reprirent pas un pouce de terrain dans ce secteur.

Le soir, le bataillon alla au repos à Neville-St-Vaast en attendant l'attaque suivante qui était pour « très bientôt. »

Les pertes du 22<sup>e</sup> pour ce premier jour de la bataille de Vimy furent relativement légères. Les officiers suivants furent blessés: le major ARCHAMBAULT, les lieutenants POULIOT, DES TROIS MAISONS, MORIN, DE SAINT-VICTOR, MORISSETTE, LINDSAY, NANTÉL, LEBLANC, LEPROHON. Parmi les sous-officiers et soldats, il y eut 19 tués, 7 disparus et 74 blessés.

Au cours de la journée du 10, les lieutenants DUPUIS, DEGUISE et DESLAURIERS, avec LEPROHON qui n'avait été que légèrement blessé, rejoignirent le bataillon en ligne. Le lieutenant DUPUIS prit le commandement de la compagnie « A », le lieutenant BOURGEAULT, de la compagnie « D ». Le lieutenant DESLAURIERS passa à la compagnie d'état-major en qualité d'officier signaleur.

Le 11 avril, dans l'après-midi, le bataillon monta en soutien de la 4<sup>e</sup> brigade. Ce jour-là, un nouvel aumônier, capitaine Abbé CHARTIER, arriva au bataillon.

Le 13, à 2015 hrs, l'avance ayant continué, le 22<sup>e</sup> releva le 20<sup>e</sup> bataillon en première ligne, au nord de Thelus; les compagnies « C », « D » et « A », occupant la même tranchée, depuis B.7.a.1.7. à A.5.b.8.4.

Les quatre pelotons de la compagnie « B » occupèrent chacun un poste avancé; le major CHABALLE en avait repris le commandement.

Le même soir, le capitaine GAUVREAU, rejoignit le bataillon dans la ligne et prit le commandement de la compagnie « D », à la suite de la blessure du major ARCHAMBAULT, l'ancien commandant. Ce jour-là, il y eut trois tués et sept blessés. Le lendemain, le capitaine GAUVREAU était blessé à son tour et évacué, après quelques

heures seulement passées dans les tranchées. À 0500 hrs, le 22e prenait la place du 26e bataillon dans la tranchée d'observation, le long de la lisière ouest du bois du Goulot, sur l'autre versant de la crête. D'ici, toute la plaine se déroulait devant nous: avec les jumelles, on apercevait à l'horizon la ville de Douai.

Le soir, une corvée de 50 hommes de la compagnie « A » tournèrent vers l'est les obusiers allemands de 8 pouces capturés au fond du bois de BONVAL: durant la nuit, ils ouvrirent le feu sur les Allemands, leurs anciens propriétaires.

Les pertes, dans la journée du 9 et la semaine qui suivit, s'élevèrent, pour les Canadiens, à 11297 officiers et soldats tués, blessés ou disparus. Nous avons pris 54 canons, 104 mortiers de tranchée, 124 mitrailleuses et 4.000 prisonniers. Le total des pertes Allemandes ne fut pas publié, mais on sait de source officielle qu'une de leurs divisions perdit 3.133 hommes, une autre 3.473.

Les félicitations affluèrent. La presse, en Angleterre et en France, fit des grands éloges des troupes canadiennes. Ce fut un beau cadeau de Pâques à la France qui témoigna sa reconnaissance en offrant au peuple canadien 250 acres de ce champ de bataille pour y élever le beau monument aux morts qui fut inauguré en 1936.

Le haut commandement allemand fut abasourdi de cette perte. Le maréchal Von HINDENBURG la qualifia de débâcle et le général LUDENDORFF déclara que cette défaite déroutait tous leurs calculs.

Ces témoignages de l'ennemi ne firent que rendre justice à la compétence des chefs canadiens et à la bravoure des troupes. Guerriers d'occasion, ils prouvèrent qu'ils pouvaient faire face aux armées de métier les mieux entraînées et les vaincre.

## DEVANT ACHEVILLE

Les Canadiens ayant enlevé la crête de Vimy, une véritable forteresse, s'étaient répandus dans la plaine. Au loin, devant eux, était la ville de Douai, à gauche, Lens avec ses grands charbonnages et ses cités ouvrières.

Les Allemands s'étaient repliés sur leur deuxième ligne de défense, préparée de longue main en prévision d'un recul. Très forte et défendue par de profonds réseaux de fil barbelé, leur position décrivait un arc devant les villages d'Avion, de Méricourt, de Rouvroy, d'Acheville, de Fresnoy, d'Arleux-en-Gohelle et d'Oppy.

Pour les Canadiens, c'était la plaine toute nue, sans tranchées, pour ainsi dire sans abris. Ils étaient terrés le jour dans des trous d'obus. La nuit, on s'efforçait de relier ces trous entre eux par des sapes.

Comme nous étions dans un saillant, les Allemands nous canardaient de front et d'enfilade, avec d'autant plus de précision qu'ils connaissaient le terrain mieux que nous, l'ayant habité pendant près de trois ans.

Le 22<sup>e</sup> occupe en profondeur le secteur allant du talus du chemin de fer Lens-Arras aux carrières de Mont-Forêt, sur la route d'Acheville. La compagnie « D » est aux ordres du 25<sup>e</sup> bataillon qui tient la première ligne aux carrières de Mont-Forest. Les compagnies « B » et « C » servent d'appui, en plein champ, des deux côtés de la route Vimy-Acheville et la compagnie « A » est en réserve derrière le talus du chemin de fer. Le Q.G. du bataillon occupe des abris que les Allemands ont creusé dans le talus même.

Derrière la « B », en quatre ou cinq rangées successives,

des canons de campagne (18 pounders) sont en batterie, à découvert.

Le matin du 28 avril, la première division canadienne à notre droite attaque et capture Arleux-en-Gohelle.

Au cours de l'attaque sur Arleux-en-Gohelle, le colonel TREMBLAY, parti en reconnaissance avec le sergent des éclaireurs pour observer de plus près, se dirigea vers une maison qui semblait intacte, avec l'intention de gagner le dernier étage pour obtenir une meilleure vue. Il n'était qu'à 100 yards de la bâtisse quand plusieurs obus s'y abattirent, la réduisant en un monceau de ruines. Arrivés une minute plus tôt, le colonel et son compagnon étaient perdus.

Le soir du 28, alerte: les Allemands bombardaient copieusement par obus à gaz tout le talus du chemin de fer, ce qui nécessite le port du masque à gaz par tous dans le voisinage. Le bataillon perd 3 hommes tués et 11 blessés.

Le 1er mai, vers 0500 hrs, les officiers de la compagnie « B » sont réunis dans le P.C. (Poste de commandement) du commandant. Ce titre est peut-être trop pompeux pour désigner trois trous d'obus de 8 pieds de diamètre et d'une profondeur de trente pouces. Les motifs de la réunion sont de faire rapport sur le travail de la nuit et d'arrêter les dispositions pour la journée. Présents: le commandant de compagnie, Major CHABALLE, et trois chefs de peloton, le major Olivar ASSELIN, le capitaine C.-E. LEBLANC et le lieutenant R. de SAINT-VICTOR. Le commandant en second Alex DUPUIS et le lieutenant Paul GRENIER sont en service à l'arrière.

Comme le P.C. sert en même temps de mess pour les officiers, le cuisinier Albert CÔTÉ prépare le déjeuner sur un réchaud de campagne à l'alcool solidifié, aidé par les ordonnances et les deux messagers.

Pour se dérober à la vue des avions allemands, on a camouflé le poste plus ou moins . . . en le recouvrant d'une bâche de campement dont on se sert au bivouac. Elle est appuyée sur 5 fusils et les bords sont tenus en place par des pierres. D'en haut ou de loin, cela devrait donner l'illusion d'un léger monticule de couleur brune. Comme camouflage, ce n'est pas mal, mais comme confort, c'est nul.

Avez-vous jamais essayé de préparer un ragoût de viande en boîte sur un réchaud à l'alcool, étant vous-même accroupi dans la vase, la tête cognant au plafond . . . en toile à voile ? Avez-vous jamais tenté de verser le café à vos invités en vous traînant sur les genoux et appuyé d'une main dans la boue ? Avez-vous jamais mangé du « bully beef » et bu de ce café, plié en deux, accroupi et adossé au bord d'une excavation creusée dans la glaise ? Si non, je ne vous le souhaite pas; si oui, vous savez ce que c'est.

L'on était obligé de passer ainsi des jours entiers, éti-rant tantôt une jambe, tantôt l'autre, pour se dégourdir un peu, mais toujours au guet et sous la menace constante d'une attaque ou d'un bombardement. Ce repas, d'ailleurs, ne fut pas mangé car, au moment où la réunion d'officiers prenait fin et on allait se mettre « à table », l'orage éclata sous forme de rafales de 5.9. Les obus arrivaient en série de quatre, tombant d'abord sur le peloton en avant, puis sur notre ligne, se déplaçant ensuite pour arroser l'une après l'autre les batteries d'artillerie qui nous couvraient.

Ils avaient la portée exacte, réglant leur tir sur un de nos avions qui était venu s'abattre quelques jours auparavant à une centaine de pieds de nos positions. L'aviateur évacué était mort peu après. Coïncidence étrange, cet aviateur était le major MILOT, du régiment de Joliette, qui, parti avec le premier contingent, avait demandé son transfert presque aussitôt au « Royal Flying Corps ».

Les deux premières rafales qui étaient destinées à notre ligne manquèrent leur but et tombèrent à quelques pieds en avant, ainsi que nous avons constaté plus tard; sous notre toile, nous ne pouvions que risquer un coup d'œil au dehors. Comme l'autruche dont la tête est cachée, nous nous sentions un peu à l'abri, assez stupidement d'ailleurs. Malheureusement, un obus tomba en plein dans le groupe, tuant l'ordonnance du major CHABALLE, Gaston PELLETIER, un vieux 22e, le soldat GRONDIN, ordonnance du capitaine LEBLANC, et le cuisinier, Albert CÔTÉ, dont la femme, à QUÉBEC (St-Malo) apprit qu'elle était veuve le jour même qu'elle mettait au monde un orphelin. Trois autres hommes furent blessés; tous, morts, blessés et survivants furent enterrés par l'explosion et il fallut quelque temps pour les dégager.

On rétablit la situation tant bien que mal, mais il fallut attendre la fin du bombardement pour évacuer les blessés et transporter à l'arrière les pauvres restes des trois fidèles soldats. Au cours de la nuit suivante, la compagnie « B » quitta cette position et les pelotons s'établirent de l'autre côté de la route où ils s'empressèrent de relier d'autres trous d'obus pour former une nouvelle tranchée de 2 pieds 6 pouces de profondeur.

Pendant deux jours, cette vie de taupe continua; pendant deux nuits, la mise en état de la ligne se poursuivit. Le troisième soir, un nouvel officier arriva à la compagnie « B ». C'était le lieutenant Pierre-Eugène GUAY, fils de l'ancien maire de Chicoutimi. Il gagna la Military Cross pour sa belle conduite à la Côte 70 et fut tué devant Neuville-Vitasse, un an exactement après son arrivée au front.

Il avait à peine pris contact avec la glaise du trou d'obus d'où il allait diriger son peloton, qu'il fut emmené en reconnaissance par le commandant de compagnie. Celui-ci vou-

lait savoir quelles étaient les troupes à sa gauche. Après avoir fouillé le secteur voisin pendant près d'une heure, dans un terrain battu par le feu des mitrailleuses, ils purent enfin établir une liaison avec des patrouilles du 52<sup>e</sup> bataillon, puis retournèrent à leur secteur.

C'était à la brunante; les hommes pour se dégourdir, ayant été accroupis toute la journée, commençaient à circuler d'un trou à l'autre; mais . . . il était trop tôt. Cette activité fut remarquée par les observateurs ennemis et l'artillerie boche établit un barrage d'encagement (box barrage). Très intéressant; cela consiste à encadrer une certaine surface de terrain d'obus explosifs ( pour le cas présent, c'était des 5.9 pouces, au gaz) et d'arroser de shrapnels l'intérieur du tableau. Le bombardement dura une demi-heure et fit plusieurs blessés dont le commandant de compagnie, le major CHABALLE, de nouveau enterré, cette fois pendant deux heures, perdant la vision d'un œil, la figure brûlée par l'explosion de l'obus à gaz moutarde et souffrant de nombreuses contusions. Il fut évacué, ainsi que le lieutenant Ed. FAUTEUX, de la compagnie « D ».

Le capitaine Léonce PLANTE, qui était arrivé avec GUAY, prit provisoirement le commandement de la compagnie, en attendant la venue du major J.-H. ROY, transféré des mitrailleurs de brigade au 22<sup>e</sup>, quelques jours auparavant.

Le même soir, le bataillon relevait le 26<sup>e</sup> en première ligne, en face d'Acheville, pour continuer les combats d'approche en vue d'attaquer ce village. Mais, finalement, bien que tous les préparatifs fussent complétés, l'assaut n'eut pas lieu. Les rapports des patrouilles et les photos aériennes indiquèrent que les réseaux de barbelé n'étaient pas suffisamment détruits et que la position était fortement défendue. S'obstiner dans ces conditions, c'était courir à l'échec

renouvelé de la tranchée Régina, le 1er octobre 1916.

Le haut commandement décida de contourner la position. On maintint la pression tout le long de ce front dangereux; l'encerclement se fit un peu plus tard par l'attaque victorieuse sur Lens et à la Côte 70.

Le 3 mai, poursuivant le succès remporté à Arleux-en-Gohelle, la première brigade canadienne s'élança à l'attaque du village de Fresnoy, immédiatement à la droite du 22e.

Le commandant de la 5e brigade demanda au colonel TREMBLAY de suivre l'attaque et de faire rapport sur l'opération. Il l'échappa belle plusieurs fois ainsi que le sergent BRUNELLE qui l'accompagnait. Le soir, il visita toute la première ligne accompagné du major de brigade qui, lui aussi, faillit être tué par un obus, alors qu'avec le colonel TREMBLAY il quittait le commandant de la compagnie « A », le capitaine Charles FONTAINE. Le soir même, le 22e était relevé par le 24e bataillon.

Après la prise de Fresnoy, la compagnie « A » qui faisait la liaison avec la première brigade, avait répondu à l'appel des avions « de contact » en allumant des feux de Bengale pour marquer sa position.

Pendant les trois semaines qui suivirent, le bataillon occupa le même secteur, avec de courtes périodes de repos, en réserve de brigade. En ligne, les conditions ne permettaient aucun mouvement de jour. La nuit, constamment en alerte, les hommes amélioraient la position en approfondissant les tranchées et en épaississant le réseau de barbelé.

La brigade étant en réserve dans des espèces de grottes dénommées « Zivi caves », le 22e jouissait d'un repos complet le jour, mais la nuit, il fournissait de fortes corvées pour le front. Il s'agissait de creuser une tranchée de communication depuis la ligne de chemin de fer près de Vimy jus-

qu'à Mont-Forest Quarries, ceci en vue d'une attaque éventuelle du village d'Acheville. Les deux premières nuits, le détachement comprenait dix officiers et 400 hommes, la troisième, il était de 17 officiers et de 450 hommes. La tâche fut menée à bien et les officiers du génie qui en avaient la direction ne manquèrent pas de féliciter le commandant sur l'ouvrage de ses hommes aussi courageux au travail qu'ardents au combat.

À cette époque, le 22<sup>e</sup> avait grand besoin d'officiers de renfort. Heureusement qu'à la Réserve, en Angleterre, il y en avait qui attendaient avec impatience le moment de rejoindre au régiment leurs camarades et compatriotes. Voici les noms des officiers qui, alors, vinrent compléter les cadres décimés du régiment. Plusieurs d'entre eux devaient se distinguer par leur fidélité au devoir et leur magnifique courage sous le feu: les lieutenants Jean LAFONTAINE, Edmond BLAIS, Braun LANGELIER, A. PAYETTE qui tous les quatre furent décorés de la M.C., les lieutenants Roméo NORMANDIN, C.-A. ST.GERMAIN, VALIQUETTE, A. BARRY, Paul BEAUSER, F.-G. GARNEAU, P. LECLERC, qui devint major-général durant la deuxième guerre, L. MIGNAULT, R.-L. HUOT, P. OUELLET, H. GUILBAUT, R.-R. de PUYJALON, J.-D. DEMEULES, F. SOUCY et A.-V. CAMPEAU.

Le 14 juin 1917. Le bataillon est à l'honneur aujourd'hui. La section du transport a remporté le premier prix pour la meilleure présentation des voitures et des chevaux, au concours hippique de la deuxième division.

Le 1<sup>er</sup> juillet, les Canadiens remplacent dans le secteur de Lens la 137<sup>e</sup> brigade de la 46<sup>e</sup> division britannique. Le 22<sup>e</sup> relève le 5<sup>th</sup> Staffords.

La 137<sup>e</sup> brigade est commandée par le général CAMPBELL qui a gagné la V.C. à la Somme pour avoir conduit

son bataillon à l'attaque en sonnant du cor de chasse: la division dont elle fait partie a subi de lourdes pertes au cours des dernières opérations. Les bataillons ont attaqué plusieurs fois avec des effectifs ne dépassant pas 200 hommes.

Le soir même, les quelques hommes qui restent vont tenter une autre attaque afin de dégager quelques débris de compagnies qui sont enclavés dans le réseau ennemi. Le colonel TREMBLAY, après avoir fait une reconnaissance du nouveau secteur, propose au général CAMPBELL de se servir du 22e pour libérer les hommes cernés, l'informant qu'il lui reste 700 hommes rompus à ce métier et bien reposés. Il se rend compte de la situation et croit pouvoir y mettre de l'ordre. Le général CAMPBELL consulte la division, mais celle-ci décline l'offre, craignant probablement le partage de la responsabilité qui, quelquefois, engendre la mésentente.

L'avant-garde du bataillon vient reconnaître la ligne. La tâche du 22e sera ardue. Il doit relever en première ligne et en soutien les 137e et 139e brigades britanniques, soit 8 bataillons, plus des troupes de cavalerie et des cyclistes.

Le colonel désigne pour la première ligne les compagnies « D » et « C » avec « A » en soutien et « B » en réserve. Les deux premières s'établiront d'abord dans la tranchée Agnès, à l'entrée de la cité du Moulin, passant par la Briqueterie, et dans le prolongement de cette ligne jusqu'à la jonction du chemin de fer près de la cité St-Laurent, sur l'extrême gauche. Cette première manœuvre terminée, elles se mettront à la recherche de l'ennemi et établiront des postes avancés en contact avec lui.

Le 2 juillet, à 0130 hrs, la relève est terminée et le colonel TREMBLAY assume le commandement du secteur. Le

front a une étendue de 1000 yards. Le 25<sup>e</sup> bataillon est à notre droite et la 6<sup>e</sup> brigade canadienne relèvera demain les britanniques, à notre gauche. Nos troupes se sont portées près de 200 yards en avant de notre première ligne et ont pris contact avec les postes ennemis. C'est une relève assez spéciale.

Le 3 juillet — Les compagnies « A » et « D » occupent les tranchées « cavalry » et « cyclistes ». Ce secteur inusité intéresse les hommes qui sont de très belle humeur.

Le 4 juillet — Les postes avancés de l'ennemi sont forcés de se retirer sur le front de la compagnie « B » qui avance sa première ligne de 100 yards en moyenne et établit une meilleure liaison avec la compagnie « C » qui tient la droite. Cette petite opération fut rapidement exécutée sans pertes.

Le 5 juillet — Les hommes sont joyeux et travaillent bien. Partout, où cela est possible, nos postes sont poussés en avant afin de retrécir la ligne. Notre position est maintenant satisfaisante puisque l'on tient la ville de Lens en observation. L'ordinaire est considérablement amélioré, les jardins regorgent de grosses fraises et d'autres petits fruits, légumes, etc. . .

Le 6 juillet — L'artillerie bombarde depuis 24 heures la ville de Lievin. Le soir, le 22<sup>e</sup> est relevé par le 26<sup>e</sup> et retourne en réserve de brigade à Angres. Les pertes pour ce tour de tranchée sont de 14 tués et 30 blessés.

Le capitaine JOLICŒUR et le lieutenant LECOMPTE sont blessés dans les lignes de transport et sont évacués en Angleterre.

## LENS

### LA CÔTE 70

La Côte 70... mais oui, dites-vous, c'est à Saint-Sauveur des Monts, dans les Laurentides. Tous les journaux en parlent; c'est là que se disputent les concours de ski; quelle belle piste!

Mais ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit. Elle fut ainsi baptisée pour commémorer la conduite héroïque de soldats canadiens à la côte 70, en août 1917. Peu de gens savent où se trouve la marraine de la côte 70 de Saint-Sauveur. Encore moins savent-ils ce que les Canadiens y ont fait. Nous allons en tenter le récit. C'est en quelques sorte une étude en noir et blanc. Tout en blanc ici, tout en noir là-bas. En effet, à la côte 70 de Saint-Sauveur, la neige est blanche, mais à la côte 70 de Lens, nous sommes au pays du charbon... Le paysage change également; ici la campagne et des bois, là une agglomération urbaine; c'est un des faubourgs de la ville de Lens, la patrie du boxeur Georges CARPENTIER. Cité Saint-Pierre, Cité Saint-Laurent, Cité Jeanne d'Arc, Cité Saint-Édouard en font partie. Ce sont les « corons » des groupements ouvriers où habitent les mineurs et leurs familles.

Cette description valait pour l'avant-guerre, mais pas en 1917. Depuis trois ans, le pays était continuellement sous le bombardement des deux adversaires; presque toutes les maisons étaient démolies. À peine si de ci de là « la belle-fleur » (ou armature au jour) d'un puits de mine étendait vers le ciel un squelette de poutrelles d'où les observateurs d'artillerie dirigeaient le tir des batteries.

La population évacuée depuis longtemps, soit en arrière des lignes alliées, en pays envahi ou en prison en Allema-

gne, avait fait place à une tribu de troglodytes en uniforme, rampant la tête baissée, les pieds dans la boue.

Autre différence entre la côte au Canada et celle en France... Alors que dans les Laurentides, le succès consiste à arriver au bas de la côte dans de bonnes conditions et, autant que possible, sur les deux jambes (pardon, sur les deux skis), la consigne, le 15 août 1917, est de se rendre au sommet, en dépit des Allemands qui s'y opposent.

En allant au fond des choses, il serait peut-être possible de prouver que la côte 70 n'est pas du tout la côte 70, mais bien la cote 70, c'est-à-dire le chiffre employé sur la carte topographique pour désigner, en mètres, l'élévation de ce point au-dessus du niveau de la mer; cela fait 233 pieds. Les Britanniques ont traduit par « Hill 70 » dans leur communiqué de victoire, ce qui n'enlève rien à la valeur des soldats qui, en l'occurrence, étaient des Canadiens.

Le corps Canadien, en vue de forcer l'ennemi à évacuer Lens, avait reçu l'ordre de s'emparer de la côte 70 (conservons-lui ce nom) et le réseau de tranchées avoisinantes. La première division attaquait à gauche; la nôtre, la deuxième division, à droite: les brigades de cette division étaient disposées ainsi: la 4<sup>e</sup> à droite, la 5<sup>e</sup>, dont le 22<sup>e</sup> fait partie, à gauche, la 6<sup>e</sup> étant en réserve.

Pour l'assaut, le 22<sup>e</sup> prit les mêmes précautions qu'à l'ordinaire, lorsque se dessinait un coup dur où l'on prévoyait de la casse. On retenait à l'arrière soit le commandant du bataillon, soit le second, en l'occurrence le lieutenant-colonel DUBUC qui fut de l'opération précédente, deux commandants de compagnie et deux en second. Les autres officiers demeurés en réserve furent le major ROUITIER, commandant la compagnie « C », le lieutenant Paul GRENIER, l'adjoint du commandant de la « B », le capi-

taine Léonce PLANTE, de la compagnie « A », ainsi qu'un chef de peloton par compagnie.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse au sujet du capitaine PLANTE, recorder de la ville de Montréal; au 22e, il ne comptait que des amis. Le juge a du plomb dans la tête (ce n'est pas ce qui manquait au front, il n'y avait qu'à ne pas se baisser pour en prendre). Il connaît l'âme humaine avec ses qualités et ses faiblesses. Il a aussi un cœur grand comme son savoir de juriste et il s'en sert à l'occasion. Les inculpés qui comparaissent devant le recorder PLANTE sont assurés d'être traités comme les soldats qui, pendant la guerre, « paradaient » devant le capitaine PLANTE; ils auront justice et souvent, en plus, une bonne parole qui reconforte, un conseil qui ramène dans le droit chemin. Il fut un bon, un brave soldat; il est un bon juge.

Mais nos gars attendent, impatients de charger les tranchées allemandes. Établissons vite les cadres. Voici donc les noms de ceux qui participeront à l'attaque:

Commandant, le lieutenant-colonel Thomas-Louis TREMBLAY; à l'état-major du bataillon, le major George VANIER, adjudant-major, le lieutenant G. LA MOTHE, officier éclaireur, et le lieutenant Elzéar BOURGÉAULT, officier de liaison.

Compagnie « A » — le major Henri CHASSÉ, les lieutenants DES TROIS MAISONS, Raoul de SAINT-VICTOR et P.-E. LECLERC.

Compagnie « B » — le major John ROY, les lieutenants H. DE VARENNES, C.-E. GATIEN et R.-L. HUOT.

Compagnie « C » — le capitaine W.-E. MORGAN, les lieutenants P.-E. GUAY, Gérard GARNEAU et Paul BAUSET.

Compagnie « D » — le capitaine Paul-Emile CÔTÉ,

les lieutenants R. NORMANDIN, J. DE CORIOLIS et L. MIGNAULT.

Aumônier, le major FORTIER, de l'artillerie divisionnaire, attaché au régiment pour l'opération, et le médecin capitaine C.-J. CHARPENTIER.

Les trois lieutenants du major ROY furent tués; CÔTÉ et GUAY subiront le même sort dans un autre combat quelque temps plus tard. Cinq autres officiers furent blessés ainsi que nous le verrons dans le récit de la bataille.

Les amis de toujours, le 25<sup>e</sup> et le 22<sup>e</sup> étaient, comme à Courcelette, de la première vague d'assaut; ils étaient suivis par les deux autres bataillons de la brigade, les 24<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup>.

Après la prise du premier objectif, ces deux dernières unités passaient par dessus la première ligne et continuaient l'assaut.

Depuis quelque temps, à l'arrière, les troupes s'exerçaient à l'attaque, délimitant les secteurs et les tranchées par des rubans fixés au sol; elles étaient donc entraînées et savaient ce que l'on attendait d'elles. Les distances à parcourir, les positions ennemies, les emplacements des mortiers de tranchée et des mitrailleuses leur étaient connus. Il ne s'agissait plus que de les prendre.

Il fallait aussi que le fil de fer barbelé fut coupé suffisamment pour éviter de trop lourdes pertes. Cela prit plus de 15 jours. Pendant ce temps, le lieutenant Georges LAMOTHE et ses « scouts » (éclaireurs) poussaient des reconnaissances sur le terrain même, se familiarisant avec la topographie de la région, le méandre des tranchées, le « No man's land » et les positions ennemies.

LAMOTHE était arrivé au bataillon le 1<sup>er</sup> mai 1917. Presqu'aussitôt il remplaçait, comme officier éclaireur, le lieutenant Charles DEGUISE passé à l'aviation. Il avait comme assistant le lieutenant (comte) André de VIENNE

qui mourut à PARIS peu avant la dernière guerre. Tous deux furent blessés à la bataille de Chérisy.

L'équipe des « scouts », toujours à l'avant, c'est-à-dire toujours au danger, comptait parmi les plus braves entre ces soldats sans peur, les sergents 61196 A.-M. LEBEL, M.M., 416733, E. BELZIL, M.M., 62068, A.N. BRUNELLE, M.M. 448258, E. BERTRAND, D.C.M., Caporal 449002, E. VILLENEUVE, D.C.M., les soldats 61636, E. ANTOINE, 417394, A. AUGEN, 416923, A. CHARET, 416205, G. SMITH, M.M.; puis deux fameux batteurs d'estrade: les Indiens 672469, W. CLEARY, M.M., un Montagnais de la Pointe Bleue, P.Q. et 149159, G. ROUSSIN, M.M., Iroquois de la réserve d'Oka.

AUGER et ANTOINE tombèrent au Champ d'Honneur à Chérisy. Tous les autres, y inclus les deux officiers, furent blessés, une ou deux fois et même plus, dans certains cas, au cours de la guerre.

La veille de l'attaque, au matin, le colonel TREMBLAY réunit le régiment à la ferme Marqueffles, près des cantonnements, où le 22e était à l'entraînement depuis trois semaines: c'était à huit milles du front. Il expliqua en détail les diverses phases de la bataille qui allait s'engager. L'adjutant-major VANIER lut les ordres d'opérations dont le colonel commenta chaque paragraphe. Il rappela l'histoire glorieuse du régiment et, dans une vibrante allocution, exhorta officiers, sous-officiers et soldats à maintenir la réputation si chèrement acquise par nos morts au champ d'honneur en France et en Belgique. On l'écouta dans un silence ému, et le regard des hommes lui disait, mieux que des paroles, leur confiance en lui, leur volonté de vaincre.

\* \* \*

À 1400 hrs, on rassembla de nouveau les hommes pour leur distribuer le matériel de combat: des cartouches addi-

tionnelles, des grenades « Mills » à main et pour le lancement au fusil, des projectiles pour les mortiers « Stokes » (11 livres chacun), des bombes pour établir des barrages de fumée, des feux de Bengale pour maintenir le contact avec les aéroplanes, des sacs de sable, des cisailles, des pics et pelles, de l'alcool solidifié pour réchauffer les conserves sur un petit trépied, des vivres de réserve et, pour chaque homme, une gourde d'eau supplémentaire.

Je ne voudrais pas assurer que toutes ces choses, très utiles sans doute, arrivèrent dans la ligne de feu car, pour utiles qu'elles soient, elles n'en sont pas moins encombrantes quand il faut courir d'un trou d'obus à l'autre pour s'abriter d'abord et avancer ensuite sur un terrain labouré par la mitraille. Et en courant, on butte. « Maud... asse de pelle ! débarque ! »

Les obus des canons « Stokes » sont bien lourds... « Va-t-en chez l'bonhomme ! Des bombes, on en trouvera d'autres là-bas; envoyons dans la tranchée à gauche ».

Là ! ça va mieux; on est plus léger pour faire face à Fritz, mais personne ne se débarrasse de ses gourdes. L'eau, c'est sacré, bien qu'elle soit parfumée à la chlorine au point qu'elle en empeste. Mais on sait qu'elle est potable, tandis que là où l'on va, il y a bien des chances qu'elle soit contaminée, sinon empoisonnée par un ennemi en retraite, peu scrupuleux quant aux moyens de retarder la poursuite.

Aussi faut-il penser aux autres; la gourde bienheureuse peut sauver la vie à un camarade blessé laissé pour compte dans un trou et que la fièvre dessèche. L'eau chlorinée lui permettra de résister jusqu'à la nuit quand les brancardiers viendront le recueillir.

À 1700 hrs, souper copieux, et à 1900 hrs, on rassemble le bataillon. Les sous-officiers appellent les noms... pas un absent.

22e bataillon, *atten . . . chun!* — Les voici au « garde à vous » et le lieutenant-colonel TREMBLAY leur adresse un dernier encouragement: « Ce soir, le Canada français a les yeux tournés vers nous. J'espère que chaque homme fera son devoir, plus que son devoir, afin que ceux qui ont mis en nous leur confiance ne soient pas déçus » . . .

La troupe maintenant tient le casque d'acier à la main. C'est au tour du représentant du Bon Dieu. L'aumônier-major FORTIER, en surplis sur son uniforme et l'étole au cou donne l'absolution « *In articulo mortis* » à ces hommes qu'il doit accompagner et dont plusieurs ne reviendront pas. Ils sont immobiles, nu-tête, sous la pluie qui tombe depuis un moment et qui dégouline doucement sur les fronts découverts. Il s'y mêle, dans certains cas, une larme que fait couler l'émotion; chacun fait le signe de la croix, dans l'acceptation du sacrifice qu'il consent librement à faire. De gros nuages noirs courent dans le ciel; avant que le « padre » ait enlevé son surplis, il pleut à torrent.

À 1915 hrs, le colonel donne le signal du départ. Ce sont d'abord les spécialistes, éclaireurs, bombardiers, mitrailleurs, signaleurs etc . . . suivis de la compagnie « A » sous les ordres du major Henri CHASSÉ. Les pelotons marchent à 200 verges d'intervalles, le masque à gaz à la position d'alerte.

Les autres compagnies avancent dans l'ordre suivant: la « B » que commande le major « Johnny » ROY, la « C » du capitaine « Billy » MORGAN et enfin la « D » commandée par le lieutenant Paul-Emile CÔTÉ.

L'effectif réduit des compagnies est en moyenne de 125 hommes avec une soixantaine pour les spécialistes, soit en tout, 22 officiers et 560 sous-officiers et soldats. Le reste du bataillon est en réserve à la ferme Marqueffles et fera

de l'entraînement sous la direction du Major A.-E. DUBUC, D.S.O.

Le spectacle est impressionnant. Ceux qui restent sont émus de voir le peloton — après avoir gravi la côte — silhouetté pour un temps contre l'horizon, puis disparaître au-delà de la crête.

De la ferme Marqueffles à Bully-Grenay la marche est égayée par des chansons de route pour lesquelles le 22<sup>e</sup> est réputé dans le corps Canadien. On est en pays de connaissance car le régiment a cantonné souvent à Bully-Grenay et dans les environs depuis le 15 Octobre 1916.

Mais, peu après, les choses prennent une vilaine tournure. Avant d'arriver à la cité Saint-Pierre, dans le secteur que l'on occupe depuis le début de Juillet, et d'où l'attaque sera lancée, le bataillon subit un bombardement d'obus à gaz qui cause des pertes.

Pendant toute la nuit, d'ailleurs, des 5.9, des 4.1 et des 0.77 ne cesseront de tomber.

À 0215 hrs le bataillon, comprenant 22 officiers et 860 hommes, y compris le médecin et l'aumônier, arrive aux tranchées de départ. La position des troupes pour l'attaque suit. À droite, la compagnie « A » dont la première vague est composée des pelotons 1 et 2 commandés respectivement par les lieutenants Léopold DES TROIS MAISONS et Raoul DE ST-VICTOR, derrière eux le peloton 3 sous le lieutenant Peter Edouard LECLERC ayant le rôle de « nettoyeur » pour la compagnie. À gauche la compagnie « B », la première vague comprenant les pelotons 5 et 7 sous le commandement des lieutenants Henri DE VARENNES et Charles Émile GATIEN, le peloton 6, commandé par le lieutenant Lucien HUOT, suivant à quelques 300 pieds et agissant comme « nettoyeurs » pour la compagnie.

Il y eut donc deux compagnies en première ligne d'atta-

que. La « C » agissant comme « nettoyeurs » pour le bataillon, devait suivre la première vague à 600 pieds: sa tâche était de vider les abris, et de se charger des prisonniers. La « D » s'avavançait en dernier lieu, prête à se porter en renfort au point particulièrement menacé.

A droite du 22<sup>e</sup> se trouvait le 25<sup>e</sup> bataillon de la Nouvelle-Écosse, à gauche, le 5<sup>e</sup> de la première division.

Vers la fin de la nuit, le bombardement se calma. Au cours des 60 dernières minutes avant l'heure « H », il ne tomba deci delà qu'un obus isolé. Les boches ne s'attendaient pas à une attaque ce jour-là.

La tension de ces dernières minutes est grande. Si au moins on pouvait remuer, courir, parler à haute voix; mais non, il faut se tapir dans la tranchée, sans bruit, sans mouvement. Les fusées éclairantes montent, monotones, leur lueur blafarde rivalisant d'efforts avec l'aurore.

L'officier consulte sa montre: 0420 hrs; encore 5 minutes. « Que fait ma mère, en ce moment? Elle doit prier pour moi... mais non, pauvre fou, elle ne sait pas. Elle ne pense pas que son fils est ici, les pieds dans la boue en attendant l'heure de sauter le parapet. Encore 2 minutes, attention, les gars, on s'en va, du courage et du cœur. Tout le monde, est là, Sergent? »

— « Oui, mon Lieutenant; si on peut partir enfin, c'est tuant cette attente. »

« Plus qu'une minute... »

A 0425 hrs, heure « H », l'enfer se déchaîne. Un millier de bouches à feu vomissent un millier de lueurs, qui éclairent l'horizon; un instant après, un millier d'obus passent au-dessus des lignes, portant l'annonce d'une autre attaque des lignes boches.

Et dans la tranchée, c'est la détente, presque un soulagement... En avant! Les canadiens grimpent le para-

pet et s'élancent à la charge vers le barrage de feu qui les précède à 300 pieds et se lève de 2 en 2 minutes.

L'effet de la surprise passé, l'ennemi se ressaisit et ses obus de tous calibres commencent à pleuvoir; le tir d'abord incertain et tâtonnant est bientôt réglé et fait des vides de plus en plus nombreux chez les assaillants. Le feu des mitrailleuses fauche le « *No Man's land* », « la terre qui n'est à personne »; seule la mort en réclame la propriété.

### PRENDRE ET GARDER

Les nôtres ont ajouté au barrage d'artillerie un barrage de mitrailleuses qui fauche le terrain non couvert par les canons. C'est la première fois que l'on fait cette expérience.

Le roulement continu des pièces de tous calibres, ponctué par le tac, tac, tac, . . . de ces moulins à café, constitue un bruit assourdissant; il faut crier pour se faire entendre, même en dehors de la zone immédiate d'action.

Toutes les deux minutes, le rideau de feu et de fer se lève pour permettre aux vagues d'assaut tapies dans des trous d'obus ou autres accidents de terrain d'avancer par bonds, en combattant à la grenade et à la baïonnette. Les mitrailleuses ennemies, sous l'assaut irrésistible, cessent d'aboyer; parmi celles que nous capturons, deux sont des Lewis Guns britanniques transformés de façon à utiliser les munitions allemandes.

Peu après l'heure H, le lieutenant DES TROIS MAISONS reçoit une balle qui lui perce les deux poumons; il est évacué aussitôt. Sur le flanc droit de la compagnie « A », le peloton du lieutenant de ST-VICTOR est arrêté à 150 pieds de la tranchée Catapulte par des mitrailleuses et des canardeurs abrités dans une maison fortifiée. De ST-VICTOR, avec un petit détachement, entoure la position en

rampant. A coups de grenade ils délogent les occupants dont la plupart sont tués ou blessés.

Peu après avoir atteint son objectif, ST-VIC, comme nous l'appelons, voit des Allemands en retraite près de la Fosse 14. Il fait ouvrir le feu de « Lewis Gun » pour leur couper la retraite et s'avançant, les somme de se rendre. Quelques minutes après, toute la section — une vingtaine — est prisonnière et envoyée à l'arrière.

A gauche, la compagnie « B » sous le major « Johnny » ROY est arrivée à son objectif également, ayant à son actif de nombreux actes de bravoure. Entre autres faits d'armes, citons le suivant:

Comme un poste de mitrailleuses cause de fortes pertes à la compagnie, le lieutenant Henri de VARENNES et le sergent Eugène KELLER No 416,668 de la matricule, l'attaquent et, après avoir tué ou blessé les membres de l'équipe, s'emparent de la mitrailleuse et la tournent contre ses anciens propriétaires, dans Lens.

La pauvre compagnie « B » continue sa série noire. En 1916, à Courcellette, elle eut quatre officiers tués: BAUSET, BEAUDRY, BINET, BELZILE (tous des « B »). Dans l'opération actuelle, les trois officiers tués sont de la « B ». En effet, au début de l'action, le lieutenant GATIEN, chargeant à la tête de son peloton, est tué: le lieutenant HUOT tombe peu après son arrivée dans la tranchée allemande. Nous verrons comment de VARENNES se fit tuer le lendemain. Johnny ROY, son commandant, n'a plus un seul officier. La guigne de la « B » continue.

Les positions ennemies sont enlevées à l'heure prévue; jusqu'alors les pertes du 22e sont légères, ne s'élevant qu'à 7 tués et 45 blessés. Mais... le plus dur va commencer et... continuer. On a pris, il faut maintenant garder.

Le travail de consolidation commence sans délai. Blessés et prisonniers sont évacués, les seconds aidant à emporter les premiers. L'unité a fait 151 prisonniers, dont plusieurs officiers.

Les deux commandants de compagnie, Henri CHASSÉ et Johnny ROY, sont partout, stimulant officiers, sous-officiers et soldats, pour assurer la défense de la ligne capturée. Le barrage d'artillerie et de mitrailleuses, depuis le début, faisait un bond de 300 pieds toutes les 4 minutes, permettant ainsi aux troupes d'assaut d'avancer d'autant. Maintenant, il y a une pause. La ligne bleue indiquée sur la carte est le premier objectif. La deuxième vague, composée des 24<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> bataillons, doit se rendre à l'objectif final, la ligne verte, en passant pardessus les 22<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> qui ont atteint leur but.

Mais afin d'éviter la confusion et de permettre à nos troupes de consolider la ligne bleue, ils n'attaquent qu'une demi-heure après la prise de celle-ci. C'est pourquoi, pendant 30 minutes, le barrage s'établit stationnaire, établissant son rideau de feu et de mitraille à 200 yards en avant, protégeant ainsi ceux qui consolident le terrain acquis.

Cette protection ne vaut d'ailleurs que contre l'infanterie car l'artillerie ennemie ne se fait pas faute de tomber sur les nôtres, avec tous les obus qu'elle a sous la main. Ce bombardement est malsain pour des gens qui doivent déblayer des bouts de vieilles tranchées comblées et relier de nouveaux trous d'obus pour établir entre eux une position aussi continue que possible. Aussi, sait-on se dépêcher dans ces cas-là. Comme la sécurité des hommes sera moins douteuse s'ils se terrent, les coups de pelle et de pic se succèdent beaucoup plus vite que ceux des équipes enlevant la neige et la glace à la fin de l'hiver dans les rues de Montréal ou de Québec.

Le bombardement redouble de violence. Les hommes deviennent nerveux. Cela se comprend. Chacun se demande si l'obus dont on entend le sifflement porte son numéro. On s'aplatit contre le parapet et, comme disent nos Canadiens, « on se ramasse sur les nerfs du cou »... Il arrive, la sale bête ! Zou... ou... ou... j'shu... shu... u... u... i... i... i... j'té... é... é... cra... a... a... se... et explose en déchirant le tympan. À peine s'est-on redressé après que le dernier éclat s'est logé, que... attention... en voilà un autre ! Et cela recommence... à rendre fou.

Les hommes sont nerveux dans la tranchée peu profonde encore. Une réaction s'impose. C'est de ST-VICTOR qui la trouve. Oh ! toute simple, mais il faut y penser et, surtout dans l'espèce il faut avoir du « cran ».

Il y a là une chaise prise dans ce qui fut une des maisons voisines. ST-VIC. (Raoul était le fils de M. de ST-VICTOR autrefois agent consulaire de France à Québec), ST-VIC donc, monte sur le parapet et se fait passer la chaise sur laquelle il s'assied, en soignant son équilibre, car la chaise n'a plus que trois pieds. Les obus tombent dru. Là, bien en vue des hommes et... de l'ennemi, avec ses jumelles prismatiques, ST-VIC se met à observer et commenter d'une voix calme, les coups de l'artillerie allemande, comme s'il était au polygone.

« Trop court, un peu... trop à gauche... c'est mieux. Ah ! voilà un beau... en plein dedans. Mais pour celui-ci, ils n'y sont pas... Et quoi les petits garçons, vous voyez bien qu'ils ne savent pas tirer. Ne craignez rien, on les aura; on les a déjà; ils ont reculé depuis ce matin... »

Non seulement les éclats d'obus le respectent, mais les canardeurs dont les balles claquent autour de lui, n'arrivent pas à l'atteindre.

La crânerie s'attrape tout aussi bien que la nervosité. Les hommes, animés par l'exemple de leur officier, réagissent et bientôt, le caractère blagueur qui est de mise au 22<sup>e</sup> reprend le dessus. À leur tour, ils commencent à plaisanter sur les arrivées même quand elles causent des dégâts. Les soldats du 22<sup>e</sup> sont redevenus de grands enfants avec des cœurs solides.

Pendant ce temps, les compagnies « C » et « D », suivant la première vague, ont terminé leur besogne de « nettoyeurs de tranchées » qui consiste à cueillir, dans les abris et un peu partout, les Allemands dont les troupes d'attaque n'ont pas eu le temps de s'occuper. Il y a aussi les nids de mitrailleuses qu'il ne faut pas laisser derrière soi. Au cours de l'avance les lieutenants P.-E. GUAY et Paul BAUSET, de la compagnie « C » avec quelques hommes, chargent, au risque de leur vie, un des « moulins à café » et s'en emparent; ils perdent quelques-uns de leurs soldats, mais la mitrailleuse est enfin réduite au silence; elle nous aurait coûté très cher sans le courage de ces braves.

La « C » est maintenant en soutien, à 600 pieds de la ligne de feu, et la « D » en réserve, 600 pieds plus loin.

### VICTOIRE DUREMENT GAGNÉE

Le saute-mouton des 24<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> qui passèrent pardessus les 22<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> bataillons pour s'emparer de l'objectif final, la ligne verte, n'eut lieu que deux heures après la prise du premier objectif, la tranchée Catapulte, au lieu de trente minutes, tel que prévu. Ce retard d'une heure et demie était dû aux nids de mitrailleuses difficiles à enrayer et à la consolidation qui fut lente sous le bombardement ininterrompu. Ils sautèrent le parapet et s'enfoncèrent dans un ouragan de feu qui redoubla lorsque l'ennemi s'aperçut

que l'attaque se continuait. Il redoubla surtout sur la ligne tenue par les 22<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup>. La Catapulte fut battue en brèche sans répit, et l'arrosage ne cessa pas pendant deux jours. Seulement, comme les autres étaient maintenant en avant, on pouvait relâcher la garde et se contenter de quelques postes de guetteurs. Les autres hommes purent se mettre à l'abri dans les caves bétonnées et se reposer en attendant leur tour de garde.

Le répit ne fut pas long, car dès la tombée de la nuit, il fallut organiser des corvées de toutes sortes; n'ayant plus à se battre, il fallait travailler. C'est un service bien ingrat puisque sous la mitraille l'on court les mêmes dangers et on se fatigue davantage... mais sans panache. Il fallut voir au ravitaillement pour les troupes en avant et pour nous. On meurt mieux quand on a bien mangé!... Rien n'est déprimant, comme de n'avoir dans le ventre, en fait de rations de fer, qu'un éclat d'obus ou une balle de mitrailleuse... allemande par surcroît.

Ce fut l'officier de liaison, le lieutenant Elzéar BOURGEAULT qui s'occupa de la distribution des rations pendant toute l'opération et il s'en acquitta avec un âpre courage qui lui valut des félicitations du commandement... et la croix militaire qu'il n'a pas volée. Toutes les nuits, sous un bombardement intense, il recevait les rations apportées à dos de mules par le capitaine quartier-maître Léo PATENAUDE et déposées aussi près que possible de la ligne de soutien; il devait ensuite en faire la répartition et en assurer la distribution aux compagnies qui envoyaient des corvées pour en prendre la livraison.

Mais parfois les unités dans la ligne de feu ne pouvaient distraire des hommes pour ces besoins matériels et elles devaient pourtant manger, elles aussi. Dans ce cas, il combattait aux troupes de soutien et de réserve de les appro-

visionner, non seulement en vivres, mais aussi en munitions; cartouches, grenades, projectiles pour mortiers de tranchée etc . . . Il y avait également le fil barbelé et les tôles ondulées, pour consolider la tranchée. Pendant les journées et surtout les nuits du 15-16 et du 16-17 août, le régiment perdit beaucoup de monde en s'acquittant de ces différentes missions. Ce fut d'abord, dans la soirée du 15, le brave lieutenant de VARENNES qui se fit tuer au moment où il organisait la corvée de ravitaillement pour le 24<sup>e</sup>, puis les lieutenants Lucien MIGNAULT et Gérard GARNEAU, blessés en dirigeant les travaux de réfection de la tranchée qui était constamment démolie par l'artillerie ennemie. Le lieutenant GARNEAU, atteint peu grièvement, put reprendre son service lorsque le régiment rentra au cantonnement après l'action.

Dans le courant de l'après-midi du 16, le 24<sup>e</sup> signale qu'il est à court de grenades à main. Le lieutenant P.-E. LECLERC reçoit l'ordre de se rendre avec 75 hommes au dépôt du matériel et d'approvisionner le 24<sup>e</sup>. Comme il n'y a pas moyen de suivre les tranchées de communication encombrées et en partie comblées, il faut passer en plein champ. Mais les observateurs ennemis veillent. 75 hommes c'est un paquet facile à repérer, une belle cible à donner à la batterie. Et c'est le tir aux pigeons qui commence . . . avec des obus de 4.1. L'un d'entre eux blesse le chef du détachement, le lieutenant LECLERC, l'envoyant se promener dans les airs. On l'emporte, mais il reviendra, puisque plus tard lieutenant-colonel, il a commandé avec succès le régiment de Joliette et est devenu major-général au cours de la guerre 1939-45.

Presque en même temps que lui, un autre groupe arrivait chez le docteur CHARPENTIER, au poste de secours régimentaire. Deux d'entre eux, les sergents LEBEL et

BRUSSELMANS, tous deux bien « amochés », étaient des « vieux 22 », partis de St-Jean, qui s'étaient distingués à plusieurs reprises en Flandre et à la Somme. BRUSSELMANS, qui avait l'œil arraché, était resté pendant 24 heures dans un trou d'obus avant d'être secouru.

Dans le cours de cet après-midi, c'est le major George VANIER, l'adjudant-major, qui fit, sous le bombardement, le relevé complet de la position du 22e, de ses contacts à gauche, à droite et en avant, afin de renseigner l'état-major sur les progrès de l'avance.

Faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas. LECLERC tombé, il faut tout de même que les grenades se rendent au 24e bataillon. C'est le lieutenant P.-E. GUAY, de Chicoutimi, qui prend sa place et mène à bien sa mission à travers mille trous et mille dangers. Les munitions apportées par ses hommes sont les bienvenues, car les contre-attaques sur la première ligne se succèdent: l'infanterie prussienne qui charge à rangs serrés est refoulée chaque fois.

Un des coins les plus malsains, pendant ces deux jours des 16 et 17, est certainement la position occupée par la compagnie « D » que commande le capitaine P.-E. CÔTÉ. Elle est exactement à la ligne de départ, à 400 yards en arrière de la tranchée Catapulte. Or, pour empêcher la venue des renforts dans la ligne de feu, les Allemands l'arrosent avec un soin tout particulier; il ne fait pas bon y mettre le nez dehors, d'autant plus que les francs-tireurs également semblent y exercer leur adresse. C'est ainsi que le lieutenant Roméo NORMANDIN échappe miraculeusement à la mort, deux fois de suite. En se rendant au poste du commandant de compagnie pour faire rapport sur l'état de la tranchée qu'il vient de parcourir avec son ordonnance, les obus éclatent sous leurs pieds; ils ont juste le temps de

s'aplatir contre le parapet qui, autour d'eux, est criblé par les éclats. L'un d'eux s'enfonce dans la glaise à moins d'un pouce du nez de NORMANDIN, pendant que GIGUÈRE, l'ordonnance, s'extasie sur la beauté du « feu d'artifice ». Le soldat T. GIGUÈRE, No 672,701 de la matricule, est un Franco-américain du Maine qui ne s'étonne de rien et que rien n'émeut. Il est aussi précieux par son flair de chien de chasse, un sens inné de la direction, qui lui permet de trouver son chemin dans les conditions les plus invraisemblables. Ce n'est pas GIGUÈRE que l'on prendra à errer dans les lignes allemandes ou à s'égarer dans le « *No Man's Land* »; il lui suffit d'avoir monté une fois aux tranchées, dans un nouveau secteur, pour en remonter au guide le plus adroit, muni de cartes et de boussole. Il a aussi la répartie prompte. Au dernier « coup dur », avant l'attaque actuelle, souffrant des pieds, il est envoyé par NORMANDIN porter un message au poste de commandement de la compagnie. « Je ne peux pas endurer mes chaussures », dit-il, « je vais les enlever pour marcher », et le voilà parti nu-pieds, par la tranchée de communication. Il y rencontre le commandant en second du bataillon qui lui reproche vertement sa tenue débraillée. « Enfin ! qu'est-ce que vous feriez, fichu comme vous êtes, si vous rencontriez tout à coup des Allemands dans cette tranchée ? » Et GIGUÈRE de répondre du tac au tac, en sortant deux grenades Mills: « Mettez-vous là, major, dans le coin, supposez que vous êtes les Allemands et je vas vous montrer ce que je leur ferais ». Déjà il s'apprêtait à retirer la goupille qui déclenche la prise de feu lorsque le major l'arrêta, ne voulant pas qu'il pousse plus loin la démonstration. Il était édifié.

À l'aube, tous les jours jusqu'à la relève, les Allemands nous réservèrent une distraction inusitée. Quelques avions, volant très bas, venaient décrire des cercles au-dessus de

notre secteur, en tirant de la mitrailleuse dans tous les sens. Ils ne firent guère de mal, on n'avait qu'à se mettre à l'abri.

Durant la nuit du 17-18, le 22<sup>e</sup> releva le 24<sup>e</sup> et, en surcroît, occupa tout le front de la brigade dans la ligne de feu connue sous le vocable de « Nuns Alley ». Les pertes avaient été tellement fortes pour les autres bataillons, au cours de nombreuses contre-attaques, qu'il était nécessaire de les envoyer se retaper. Le 22<sup>e</sup> devait tenir le coup. Il s'en tira bien, comme nous verrons.

### EN PREMIÈRE LIGNE

Au moment où le 22<sup>e</sup> allait relever les unités en première ligne, il est bon d'expliquer quelle était la situation générale de la position consolidée après l'attaque du 15 août. D'abord, la ligne de feu, avec ses avant-postes, ou plutôt ses postes d'écoute. Puis une ligne de mitrailleuses, de points fortifiés, supportant la ligne de feu. Enfin, la réserve; établie sur la ligne principale ou de résistance. C'est celle-ci qu'occupaient d'abord le 22<sup>e</sup> et le 25<sup>e</sup> bataillons et c'est la ligne de feu que le 22<sup>e</sup> allait relever, avec le 25<sup>e</sup> en support; au lieu d'être côte à côte, les deux unités-sœurs se trouveraient l'une derrière l'autre.

Les tranchées de communication brillaient surtout par leur absence et il fallait passer à travers champs et ruines. Au lieu de faire la relève dans des tranchées, on la fit dans des trous d'obus où les hommes se blottissaient de leur mieux; depuis l'assaut, l'ennemi n'avait pas cessé d'arroser copieusement et il continuait. C'était pis encore après la relève; en face, ils avaient dû se rendre compte du mouvement des troupes malgré les précautions prises pour le camoufler. Dans la demi-heure qui suivit, à la suite d'un bombardement intense, le peu de parapet et de parados qui

avait pu résister jusque là, était complètement nivelé: c'était le cas surtout sur la gauche où la position était en saillant et prêtait au feu d'enfilade.

Ce saillant avait une base de 1,000 yards et avançait en pointe à plus de 400 yards en avant. Cette disposition avait été établie pour tirer avantage du terrain qui dominait les positions allemandes en avant. On s'aperçut malheureusement que cet avantage était plus que neutralisé par les facilités de tir ainsi fournies à l'ennemi.

Derrière le 22<sup>e</sup>, se trouvait la cité Saint-Laurent qu'il venait de quitter; à droite, la cité Saint-Émile et, en avant, la cité Saint-Auguste qu'occupaient les Allemands. À 600 pieds de la ligne de feu, il y avait les crassiers de la fosse 14, des charbonnages de Lens: ils abritaient plusieurs postes de nos mitrailleuses qui assuraient une excellente protection.

Les observateurs et les sentinelles s'installèrent de leur mieux pour passer la nuit, tout en montant la garde. Les autres se dispersèrent dans les trous d'obus qui ne manquaient pas d'ailleurs. Malheureusement, étant en plein champ, l'abri des caves dont on jouissait en ligne de soutien n'existait pas.

Vers minuit et demi, l'ennemi déclencha un nouveau bombardement d'artillerie très violent. Heureusement, il tomba entre la première ligne et celle de soutien et ne fit guère de mal. Mais ce fut le prélude d'une contre-attaque dirigée contre la droite que défendait la compagnie « D ». Le capitaine CÔTÉ et le lieutenant MIGNAULT ayant été blessés et évacués, il restait les lieutenants Roméo NORMANDIN et J. de CORIOLIS: tout le monde se tint prêt à recevoir les assaillants. Ces derniers furent mis en déroute, avant même d'atteindre notre position, par le tir de nos mitrailleuses qui battaient le terrain à feux croisés et par un

puissant barrage d'artillerie que des fusées S.O.S. avaient appelé à la rescousse. On vit l'ennemi se retirer en désordre, laissant de nombreux morts et blessés sur le terrain.

Pendant la journée du 18, la ligne très étendue que défendait le 22e ne fut plus attaquée; l'ennemi en ayant eu assez pendant la nuit léchait ses plaies. Mais son artillerie n'était pas fatiguée et, de temps à autre, elle arrosa copieusement la tranchée Catapulte, la cité Saint-Laurent et tout le terrain en arrière de la première ligne. Le bataillon s'en tira, ce jour-là, avec deux tués et douze blessés, tandis que les unités en arrière souffraient de lourdes pertes.

Ce fut à la bataille de Lens que les Alliés se servirent, pour la première fois, du « feu liquide ». Un jet d'huile était lancé sous forte pression de grands récipients en métal vers les tranchées allemandes. Au moment de quitter le récipient, un mécanisme de prise de feu allumait le carburant. Cela devenait alors un jet d'huile enflammée, d'une couleur rose, qui arrosait avec un bruit strident les défenseurs de la ligne ennemie, déjà éternés à l'excès par le bombardement et les mitrailleuses. L'effet était démoralisant. Mais il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on ne faisait que renouveler l'expérience du feu grégeois des Grecs.

Cette huile qui continuait à brûler pendant des heures dégageait une fumée épaisse qui rendait mauvaise la visibilité. On ne voyait pas à 25 pieds. Aussi, les sentinelles devaient-elles suppléer à la vue par l'ouïe. Les commandants de compagnies demandèrent des volontaires pour occuper les points extrêmes en avant même des postes d'écoute. Mission des plus dangereuses, qui coûta la vie à plusieurs; c'est ainsi que le sergent GODIN, de la compagnie « D », fut tué. Il était de Sorel et, à plusieurs reprises, avait accompli des besognes périlleuses pour lesquelles il était toujours volontaire.

Les Allemands avaient commencé, à Lens, à développer l'usage, sur une grande échelle, des nids de mitrailleuses (pill-boxes), usage qui devint bientôt général. On avait d'abord cru avoir affaire à des ruines de maisons de mineurs, mais il fut bientôt établi qu'il s'agissait d'abris en béton, ayant de six à huit pieds d'épaisseur, que les plus gros obus ne pouvaient pas défoncer. Le travail coordonné de plusieurs de ces nids constituait une défense merveilleuse sur un front très étendu. Heureusement que le « tank » (char d'assaut) fournissait le moyen de s'en rendre maître. Les balles de mitrailleuses ricochaient sur la cuirasse du mastodonte. Arrivé à l'ouverture, il était facile de disposer de la garnison qui était composée d'hommes d'élite, supérieurs au moral et au physique à la moyenne de leurs camarades de l'infanterie.

Un de ces « pill-boxes » avait retardé notre avance près de la fosse 14. Seuls deux membres de l'équipe continuaient à tirer, tandis qu'autour d'eux, plus de 50 fantasins, les mains en l'air, criaient « Kamarades ». Ils continuèrent le tir après que nos hommes eurent atteint le parapet de leur position d'où les nôtres ne tombaient pas sous le feu des mitrailleuses. Le sort des deux Allemands était alors réglé mais ils ne désarmèrent pas. Le numéro 1, qui épaulait la mitrailleuse, fut tué à quinze pieds; le dernier survivant, qui alimentait la bande de cartouches, prit sa place et tint bon jusqu'au bout, bien que sans espoir, mais il ne fut pas long à rejoindre son camarade. On s'inclina devant ces ennemis qui surent ainsi mourir en faisant leur devoir et l'on regretta qu'au dernier moment, ils n'aient pas voulu de la vie au prix de la reddition: c'étaient des braves.

La situation dans le saillant étant devenue intolérable, l'ordre fut donné, le 19, de l'évacuer et de redresser la ligne tout le long de « Nuns Alley ». La pointe dangereuse sur

la gauche s'appelait « tranchée Normand ». Le mouvement s'exécuta durant la nuit et la position fut consolidée sur-le-champ. Les nouvelles dispositions étaient, à droite, la compagnie « D », commandant R. NORMANDIN et lieutenant de CORIOLIS; au centre, la « C » (n'ayant pas changé) avec son commandant, « Billy » MORGAN et avec lui les lieutenants GUAY et Paul BAUSET, puis à leur gauche, la compagnie « A » dont le commandant, Henri CHASSÉ, n'avait plus que de St-VICTOR comme officier. C'est là que débouchait la tranchée Normand. On la ferma par un blockhaus, dont les Boches ne furent pas longs à occuper l'autre côté. Enfin, à l'extrême gauche, la « B » dont le seul officier resté debout était le major John ROY, ses trois lieutenants ayant été tués.

Le colonel TREMBLAY, accompagné du lieutenant G. LA MOTHE, chef des éclaireurs, visita toute la ligne au petit jour. Au moment de l'attaque le 15, son P.C. était dans la tranchée de départ. Sa première inspection eut lieu immédiatement après la prise de l'objectif. Le P.C. du régiment fut établi dans un « dugout » allemand près de la tranchée Catapulte, après la prise du second objectif par les 24<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> bataillons. Les communications étant très difficiles avec la brigade en raison du feu d'artillerie, celle-ci confia au colonel TREMBLAY la direction des opérations du secteur avant de la brigade. Du 15 au 21 août inclusivement, il visita les troupes au moins deux fois en vingt-quatre heures, le jour ou la nuit. VANIER et LA MOTHE aussi visitèrent les troupes en première ligne à différentes reprises. La situation était bien en main. Le 22<sup>e</sup> occupait un front de 700 yards. La journée du 20, il y eut du bombardement intermittent qui fit quelques victimes

La nuit suivante, le 22<sup>e</sup> fut relevé par le 25<sup>e</sup> bataillon, dont il prit la place en soutien. À l'aube du 21, les Alle-

mands lancèrent une nouvelle contre-attaque contre le point de jonction de la 5<sup>e</sup> et de la 4<sup>e</sup> brigade. Ils y employèrent une de leurs meilleures unités: le 5<sup>e</sup> régiment des grenadiers de la garde, la fleur de l'armée prussienne. De nouveau, notre artillerie et nos mitrailleuses entrèrent en jeu. La garde chargea mais, malgré leur courage, les grenadiers furent fauchés comme des blés mûrs. Une cinquantaine parvinrent à atteindre la tranchée canadienne; ils furent tous tués ou faits prisonniers. La contre-attaque avait complètement raté. Les Allemands ne remirent plus les pieds à la côte 70 que les Canadiens avaient enlevée si vaillamment.

Pendant la contre-attaque, la compagnie « C » du 22<sup>e</sup> ravitailla le 25<sup>e</sup> bataillon en bombes, cartouches et vivres.

La nuit suivante (21-22 août), le 22<sup>e</sup> était relevé par le Royal Canadian Regiment dans un calme assez inattendu, étant donné le combat violent du matin.

Vers 0510 hrs, le 22<sup>e</sup>, après un stage de 7 jours en action, arrivait à Bully-Grenay d'où des autobus l'emportaient vers Petit-Cervins pour un repos qu'il n'avait pas volé, en attendant de courir à d'autres victoires. Les pertes avaient été de 3 officiers tués et 5 blessés; 29 sous-officiers et soldats tués et 208 blessés; plus 7 disparus que l'on porta plus tard comme morts, car ils ne furent jamais signalés prisonniers. Le nombre ne fut pas excessif si l'on tient compte de la violence des combats, la qualité des troupes opposées et l'intensité du feu.

Les hommes étaient fatigués et couverts de boue, mais le moral était excellent. Ils étaient fiers d'avoir participé de nouveau à une victoire canadienne, dans des conditions qui confirmaient leur supériorité sur l'ennemi.

Le bataillon reçut des félicitations des chefs à tous les échelons depuis la maréchal HAIG jusqu'au commandant de brigade. Le général LOOMIS qui commandait la 2<sup>e</sup>

brigade, celle qui attaqua sur la gauche du 22e, le 15 août, attira tout particulièrement l'attention sur le travail accompli par notre bataillon.

Le 21 août, à 0405 hrs, la 6e brigade qui était à notre gauche lança une attaque sur les abords de Lens même. L'objectif était la tranchée Cinnabar. Cet assaut avorta parce que, par une étrange coïncidence, les Allemands attaquèrent au même endroit, à la même heure. Une confusion extrême s'ensuivit.

Au cours de cette opération, la compagnie de droite du 22e, la « D » avec les lieutenants Roméo NORMANDIN et Jules de CORIOLIS, appuya les troupes canadiennes voisines par un puissant feu de mousqueterie, protégeant ainsi leur flanc exposé.

## PASSCHENDAELE

Le 22<sup>e</sup> est, depuis longtemps, dans les parages de Vimy, évoluant dans la zone avant de Neuville-St-Vaast avec, comme base, ce qui fut ce dernier village. C'est la vie de tranchées dans toute sa monotonie, relevée parfois par des sursauts d'activité. Le front est maintenant loin de la ligne d'où les Canadiens sont partis à l'assaut, le 9 avril dernier. La crête de Vimy sert désormais d'écran pour nos troupes en repos, au point que parfois on y campe sous la tente, ce qui attire presque à coup sûr le feu de l'artillerie à longue portée de l'ennemi. Les mêmes blancs des tentes sont en effet une cible facile à repérer par les avions de reconnaissance.

Un jour, on se rend compte qu'il y a quelque chose dans l'air. On s'exerce entre deux tours de tranchées sur un champ d'opérations éventuel mais inconnu représenté par des rubans déroulés sur le sol. On connaît ces sortes de préparatifs. Cela sent la bataille.

Le 15 octobre 1917, les troupes britanniques font la relève dans le secteur. Le « 8th Warwick Regiment » remplace le 22<sup>e</sup>. On déménage donc. Après avoir passé la consigne aux nouveaux locataires, le bataillon part pour le camp Fraser, près de Mont-St-Éloi, en wagonnets du chemin de fer à voie étroite établi au printemps par les troupes auxiliaires pour amener à pied d'œuvre le ravitaillement et pour évacuer les blessés.

Cette sollicitude ne dit rien qui vaille. On nous ménage, disent les hommes; c'est qu'il y a un coup dur à l'horizon. Au cours des jours suivants, les soupçons d'action en perspective se changent en certitude. Il y a inspection sur inspection, instructions sur instructions, puis, le 18 octobre, à

0900 hrs, nouveau départ pour Magnicourt-en-Comté où l'on arrive à 1600 hrs. Le lendemain, il y a exercice du peloton à l'attaque pendant que les spécialistes, bombardiers, éclaireurs, signaleurs, etc., cultivent leurs . . . spécialités. Puis c'est l'inspection de la 5e brigade par le Général Sir H.-S. HORNE, K.C.B., commandant la 1ère Armée. Félicitations pour les performances passées et meilleurs vœux pour les opérations futures. Décidément les choses sentent le roussi. D'autant plus que voici aussi le sergent préposé aux gaz qui inspecte les masques et son collègue, le sergent armurier, qui s'assure du bon fonctionnement des fusils et mitrailleuses. Après quoi on reprend le thème tactique déjà suivi sur le ruban par pelotons; cette fois, c'est par compagnie. Le sort en est jeté, il ne reste plus qu'à savoir où il se jouera.

Le 23, le chat sort du sac; le commandant informe le bataillon, au cours de son inspection après le déjeuner, que l'on partira le soir même « pour la Belgique ».

À 2240 hrs, le bataillon est rassemblé en tenue de route. Plus tôt dans la soirée, le transport et la compagnie « B » sont partis; la compagnie devra fournir les corvées de débarquement à l'arrivée du train à destination, qui sera CAESTRE.

À 0030 hrs, le 24 octobre, après deux heures de marche, le 22e arrive à Tinqués et prend le train pour Caestre (via St-Pol) où il descend à 0900 hrs.

Les guides du bataillon sont là; sous la direction de l'officier de cantonnement, le capitaine J.-Elzéar BOURGEAULT, les logements ont déjà été répartis et les guides nous y conduisent dans le village de Borre et les environs.

Pendant quelques jours, toutes les troupes continuent à répéter, sur les rubans, la pièce qui doit se jouer quelque part, un de ces jours.

Les officiers et sous-officiers alternant, se rendent au Q.G. du corps d'armée pour étudier un modèle miniature du théâtre des opérations projetées. C'est ainsi que l'on finit par connaître l'objectif du Haut Commandement. Il s'agit de s'emparer de Passchendaele, bourg important au nord-ouest d'Ypres, en pays de connaissance où le 22<sup>e</sup> a déjà subi de cruelles pertes.

Le 4 novembre, il y a messe à 0800 hrs, célébrée dans un baraquement de la Y.M.C.A., à Randhoek, où l'on est arrivé la veille.

Le lendemain, le bataillon reprend le train pour Ypres et de là, se rend dans le secteur de Potijze où il s'établit en bivouac sous des bâches de campement et dans des abris pour ainsi dire à fleur de terre.

L'équipement de combat est maintenant complété; on est prêt pour la bataille de Passchendaele au cours de laquelle, pour le 22<sup>e</sup>, il y aura beaucoup de boue et peu de gloire; par contre les pertes seront lourdes dans des conditions de combat invraisemblables.

Le 6 novembre, la 2<sup>e</sup> division Canadienne attaque et capture Passchendaele à 0600 hrs; à la 5<sup>e</sup> brigade, c'est au tour du 26<sup>e</sup> à être à l'honneur. Il attaque sur un front de brigade en passant par dessus le 24<sup>e</sup> qui tient la ligne de feu tandis que le 25<sup>e</sup> est à Seine. Le 22<sup>e</sup> est en réserve dans Potijze, ce qui lui vaut d'être bombardé copieusement durant le jour par les avions ennemis qui s'efforcent d'empêcher la montée des réserves. La 6<sup>e</sup> brigade est à gauche et la 4<sup>e</sup> en réserve de division. Plus au Nord, la 1<sup>ère</sup> division attaque également.

Au cours de la nuit du 7 au 8 novembre, le 22<sup>e</sup> reçoit l'ordre de relever la 6<sup>e</sup> brigade; chemin faisant, il subit un violent bombardement qui l'oblige à s'arrêter à Abraham Heights jusqu'à la brunante.

Pendant toute la nuit, la zone avant est également bombardée furieusement et la relève s'accomplit au milieu de toutes sortes de difficultés. Elle est complétée à 2230 hrs, mais les messagers ayant été blessés en route, la confirmation de la relève n'atteint le Q.G. du bataillon qu'à 0350 hrs, le 8. Les pertes pour la journée s'élèvent à 6 tués et 20 blessés. À 0400 hrs, le même jour, les Allemands déclenchent un bombardement particulièrement violent sur toute la zone de combat; notre artillerie lui rend la pareille. À 0745 hrs, c'est le tour des avions ennemis qui, volant très bas, arrosent les troupes.

À 1540 hrs, 17 avions hostiles se heurtent à un puissant barrage de canons anti-avions, au-dessus de nos lignes et ils ne passent pas. À 1550 hrs, l'ennemi reprend un barrage de shrapnels, à 500 yards à l'ouest de Passchendaele: les nôtres leur répondent et, à 1610 hrs, le boche prend sa revanche en ouvrant à 1630 heures un feu meurtrier sur le terrain à 1500 yards à l'ouest de Hill Side Farm.

Au cours de la nuit du 8-9, le 22<sup>e</sup> est relevé dans la zone avant par les 18<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> bataillons. Là encore, bien que la relève soit complétée à 2300 hrs, sa confirmation n'est reçue qu'à 0500 hrs, le 9, parce que les messagers, eux aussi, ont été blessés. Après la relève, le 22<sup>e</sup> regagne le secteur d'Abraham Heights. Pendant l'action, le P.C. du bataillon était dans un « pill-box » à Hillcrest Farm.

Les pertes du jour sont: 14 tués, 35 blessés, plus les lieutenants H.-V. CAMPEAU et F.-G. GARNEAU, ce dernier retournant à son service dès que pansé.

L'incident suivant égaya le bataillon: — Les lieutenants Gérard GARNEAU et Braun LANGELIER, visitant leurs postes, arrivèrent à une section de « Lewis Gun » agissant comme canons antiaériens au moment où un avion boche de reconnaissance survolait le paysage, cherchant des points de

repère pour l'artillerie. Les deux officiers eurent l'idée de tenter un coup de fortune. S'ils pouvaient abattre un avion boche, ce serait un beau fleuron à ajouter à la couronne du 22<sup>e</sup>: ils pointèrent donc l'appareil vers l'oiseau noir qui circulait à un plafond d'à peu près 800 pieds. Après avoir visé soigneusement, ils lâchèrent des rafales successives; sous le coup d'une d'entre elles, alors que Braun LANGELIER était à la détente, l'avion parut faire un soubresaut. GARNEAU qui observait vit se détacher ce qu'il crut être des pièces, des morceaux de la queue de l'appareil; il s'écria: « Il est touché, regarde les morceaux qui tombent ». Mais ils ne furent pas longs à déchanter. Les morceaux qui tombaient étaient tout simplement des bombes de 35 kilos que lâchait l'avion et dont deux vinrent s'abattre à une vingtaine de pieds de nos pseudo-héros qui, pour toute récompense de leur bravoure, furent éclaboussés de la vase projetée par l'éclatement des bombes; encore très heureux d'en être quittes à si bon compte. Le soubresaut de l'appareil était dû vraisemblablement au choc produit par le relâchement des bombes.

La situation dans ce secteur de Passchendaele était vraiment effroyable. Les pluies d'automne avaient de nouveau transformé le terrain en un marécage, à certains endroits, un étang. Les troupes suivaient le caille-botis, c'est-à-dire les panneaux à claire-voie qui couvraient ordinairement le fond des tranchées, mais qui, en l'occurrence, servaient de trottoirs permettant aux hommes d'avancer tant bien que mal. Malheur à celui qui faisait un faux pas! Il était happé par la vase, et à moins d'être secouru sans délai, c'était l'enlèvement dans toute son horreur. Bien des hommes sont morts au cours de cette opération sans avoir été victimes du feu de l'ennemi; ils ont été noyés tout simplement.

La journée du 9 se passa dans des trous d'obus sous

un bombardement continu. Au cours de la nuit du 9 au 10, l'unité fournit des corvées pour ravitailler les 18<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> bataillons, rapportant au retour les blessés de la zone avant.

Le chef d'un de ces détachements chargés de ravitailler en vivres les lignes avancées était le lieutenant Louis-Auguste COULIN. Animé d'un courage magnifique, il fit deux voyages exténuants sous un bombardement intense. Au retour de sa deuxième tournée, ses hommes comme lui, étaient absolument rendus à bout; néanmoins, il offrit de diriger un autre groupe et repartit avec eux. Bien que la moitié du personnel de cette nouvelle corvée ait été mise hors de combat chemin faisant, COULIN ramena tous ses hommes sains ou blessés et, par surcroît, d'autres blessés de la première ligne.

Pour sa conduite héroïque, il reçut la « Military Cross ».

Ce jour là, il y eut trois tués et 15 blessés, en plus des lieutenants P.-E. GRENIER et A.-E. CARON, blessés. Le lendemain, à la même besogne, les pertes furent 10 hommes blessés. Le 87<sup>e</sup> bataillon releva le 22<sup>e</sup> l'après-midi du 11; 9 des nôtres furent blessés. Après la relève, le 22<sup>e</sup> se rendit d'abord à Potijze et de là, le 12, à Ypres pour prendre le train. Par chemin de fer et par autobus, en diverses étapes, il arriva le 14 novembre, en passant par Auchel et Gamblain-l'Abbé, au camp Le Pendu, où il releva un bataillon britannique de la 144<sup>e</sup> brigade. Il était de nouveau dans un secteur de France qui lui était familier.

En tête de liste de morts du P.P.C.L.I. (Princess Patricia Canadian Light Infantry), à la porte de Menin à Ypres, figure le nom du major TALBOT PAPINEAU, un cousin du tribun Henri BOURASSA. Il fut tué à Passchendaele.

Peu de temps avant, il avait sollicité du colonel TREMBLAY son transfert au 22<sup>e</sup>. Ce dernier avait consenti de grand cœur, car le major TALBOT PAPINEAU, soldat

de grande classe, eût été une belle acquisition pour le régiment. Comme à ce moment là, il n'y avait pas de vacance parmi les chefs de compagnies, le transfert devait avoir lieu au retour des Flandres. Mais Dieu avait décrété pour lui une autre mutation; il entra dans l'éternité sans passer par le 22<sup>e</sup>.

## SECTEUR DE MÉRICOURT

25 janvier 1918.

Le lieutenant CLOUTIER et le sergent MAGGIO ont accompli ce soir un bel exploit. Les autorités supérieures nous ont demandé de faire des prisonniers, si possible, afin d'établir l'identité des troupes en face. Notre première ligne est une série de postes détachés établis de façon à assurer la défense du secteur. Le lieutenant CLOUTIER et le sergent MAGGIO faisant l'inspection régulière de ces postes, la nuit, observent du mouvement dans le « No Man's Land ». Sans hésiter, ils décident de faire enquête sur place; à mi-chemin de la position ennemie, ils aperçoivent deux Allemands se dirigeant avec précaution vers les lignes du 22e. Se rapprochant d'eux graduellement, ils réussissent à leur couper la retraite, puis, marchant droit sur eux, ils les somment de se rendre, ce que les deux Boches font après l'échange de quelques coups de revolver. Ce sont des éclaireurs en reconnaissance avec mission de faire rapport sur nos moyens de défense. Les deux prisonniers établissent l'identité des troupes en face de nous, ce qui est une information précieuse pour le haut commandement. CLOUTIER et MAGGIO sont chaleureusement félicités de leur bravoure et de leur esprit d'initiative. En récompense, le lieutenant CLOUTIER reçut la « Military Cross », le sergent MAGGIO la « Military Medal ».

Le 17 février, le bataillon en repos sous la tente à Neuville-St-Vaast, reçut la visite des membres de la mission militaire canadienne à Paris, le brigadier-général Lord BROOKE, chef de la mission, les majors R.-G. GEARY, Olivar ASSELIN et J.-H. CHABALLE, ainsi que le capi-

taine Alain Joly de LOTBINIÈRE. Ils accompagnaient un groupe de journalistes français.

Le 19 février, un fort contingent de jeunes officiers de renfort arriva. Citons parmi eux, les lieutenants Roddy LEMIEUX, Émile GIROUX, George MURPHY, Lucien LADOUCEUR, Ernest AUBRY, Édouard DUCKETT, Antoine CHASSÉ, George WHITLEY, Germain CHOUINARD; à ceux-ci se joignirent quelques semaines plus tard les lieutenants Georges LEBEL et Armand LAVERDURE, deux officiers du 150<sup>e</sup> régiment, unité qui, comme tant d'autres, fut démembrée pour fournir des renforts aux divisions canadiennes déjà en France.

Plusieurs de ces officiers allaient se distinguer au feu; le lieutenant LEMIEUX, à qui furent décernées à titre posthume la Croix Militaire et la Légion d'Honneur, fut tué à Chérisy, le 28 août 1918. Ernest AUBRY blessé quelques jours plus tard, succomba à ses blessures. LAVERDURE fut blessé à Chérisy. MURPHY fut aussi blessé grièvement. Quant à LADOUCEUR, une heure à peine après son arrivée dans les tranchées, il fut blessé et évacué sur l'Angleterre. Quand il eut à choisir entre retourner au Canada ou revenir en France, il opta pour rejoindre ses camarades au 22<sup>e</sup> et, au cours des derniers mois de guerre, servit avec grande distinction. CHOUINARD est mort depuis au Canada. Armand LAVERDURE et Antoine CHASSÉ ont endossé l'uniforme de nouveau, au cours de la guerre 1939-1945 et ont servi en Europe occidentale dans l'armée britannique.

## UN RAID

### LA MORT DU CAPITAINE PAUL-ÉMILE CÔTÉ, M.C.

La deuxième quinzaine de février 1918 ramena dans le secteur de Lievin-Lens, le bataillon qui revenait de Vimy-Méricourt.

Secteur tranquille pour le moment. Les relèves se succédaient dans la monotonie habituelle de la guerre de tranchées.

Pour varier le programme, on organisa un raid. Le capitaine Paul-Émile CÔTÉ, déjà titulaire d'un « M.C. », se porta volontaire et choisit vingt-quatre hommes parmi ceux, très nombreux, qui s'offrirent pour l'accompagner; nos gars se disputaient l'honneur d'entrer en lice.

Après une mise au point qui semblait parfaite, le raid eut lieu dans la matinée du 27 février. Il était 0900 hrs lorsque les « raideurs » passèrent le fil barbelé devant nos lignes, en pleine agglomération, le secteur du 22<sup>e</sup> couvrant la partie gauche de la ville de Lens. Notre barrage d'artillerie ouvrit au moment où les hommes de CÔTÉ, répartis en trois détachements, atteignaient leurs divers objectifs. Malheureusement, tout au début, un des canons tira trop court et plusieurs projectiles s'abattirent sur les nôtres. Le capitaine CÔTÉ fut blessé par des éclats d'obus de notre propre artillerie et l'héroïque officier mourut de ses blessures à l'hôpital, une semaine plus tard.

Au cours du raid, il y eut d'autres blessés que leurs camarades parvinrent à ramener dans nos lignes.

Le compte rendu de l'opération adressé par le lieutenant-colonel TREMBLAY à la brigade suit:

« Raid effectué par le 22<sup>e</sup> bataillon Canadien-Français le 27 février 1918.

Réf.: Carte de Lens 36. c.S.W.I. 1/10,000.

Le détachement de raid commandé par le capitaine CÔTÉ comprenait 24 sous-officiers et hommes de troupe, répartis en trois sections de 8 hommes chacun.

L'objectif était un poste établi dans une maison située à N.20.a.43.58, sur la route Lens-Arras. Une des sections devait pénétrer dans les maisons et nettoyer les caves; une autre section devait nettoyer les caves immédiatement au nord; la troisième devait interdire l'accès de la tranchée Comic et en surveiller les environs.

Le 27, avant l'aube, le détachement s'assembla dans la cave de la maison située au point N.20.a/25.55. À 0900 hrs précises, les hommes firent irruption et enlevèrent l'objectif d'assaut sans bombardement préliminaire d'artillerie; les reconnaissances préalables avaient révélé qu'il n'y avait pas d'obstacles majeur sur leur route.

Afin de conserver le degré voulu de surprise, il avait été convenu de ne recourir au barrage d'artillerie que lorsque le détachement de raid atteindrait l'objectif. Les communications téléphoniques ayant été interrompues, une fusée, lancée du Q.G. de la compagnie à M. 19.b.90.46 et suivie par une autre fusée lancée de la zone des tranchées Cow et Crocodile, donnèrent à l'artillerie le signal d'ouvrir le feu.

Quinze secondes après la fusée, juste au moment où le détachement de raid atteignait la maison, l'artillerie de campagne ouvrait son barrage, accompagnée de mortiers Stokes, de pièces Newton de 6" et plus tard des mitrailleuses et de l'artillerie lourde.

Ce barrage d'encadrement devait suivre la ligne des maisons, du point N.20.a.30.15 sur la route Lens-Arras jusqu'au point N.29.a.70.60 sur la voie ferrée puis longer cette dernière jusqu'au point N.20.a.40.85 situé plus loin sur la même route. Programme de tir: 2 minutes de tir rapide puis 4 minutes de tir normal jusqu'à ce qu'on annonce, par téléphone ou par fusée, le retour du détachement de raid.

Malheureusement, les tout premiers coups tombèrent courts; quelques-uns touchèrent même l'objectif, d'autres tombèrent entre la route et la tranchée Argyle. Un observateur rapporte qu'en moins de 5 minutes, 25 obus, tous de 18 livres touchèrent l'objectif.

Les trois sections atteignirent leur objectif sans opposition. Le détachement arrivant à la première maison vit un Allemand, probablement la sentinelle, se précipiter vers l'entrée de la cave. Les hommes s'élançèrent à sa poursuite, mais ils furent renversés par un de nos obus qui en blessa trois et abattit un pan de mur devant l'entrée de la cave.

Comme notre bombardement s'intensifiait, le capitaine CÔTÉ donna ordre à ses hommes de regagner leur tranchée. En sortant de la maison, il fut lui-même grièvement blessé à l'aine par un de nos obus à shrapnel. Le détachement revint sur ses pas en ramenant nos 5 blessés.

Le lieutenant A.-R. LAWRENCE, de la *6th Canadian Siege Battery*, officier de liaison à la brigade, s'apercevant, du Q.G. de la compagnie, à N.19.b.90.46, que notre artillerie tirait court, avait déjà lancé une seconde fusée pour signaler à l'artillerie de cesser le feu. A 0912 hrs, tout était redevenu normal.

Durant tout ce raid, l'ennemi ne tira pas un seul coup de fusil, de mitrailleuse ou de mortier. La riposte de leur artillerie fut d'une extrême faiblesse; ils ne réussirent à loger leur premier obus aux environs de la zone du raid que 15 minutes bien comptées après le retour de notre détachement.

La coopération des mortiers Stokes, des pièces Newton de 6", de l'artillerie lourde et des mitrailleuses a été idéale et le barrage de flanc de l'artillerie de campagne a semblé efficace.

Le lieutenant LAWRENCE a porté un vif intérêt à cette opération et nous a rendu de grands services.

Le dénouement malheureux de ce raid est doublement regrettable; les efforts intelligents et courageux de tous ces volontaires, depuis le capitaine CÔTÉ jusqu'au dernier soldat, auraient dû normalement connaître le succès et obtenir de précieux renseignements sur le compte de l'ennemi.

J'annexe quatre brefs comptes rendus, rédigés par ceux des nôtres qui ont participé à ce raid ou qui l'ont observé.

(signé) T.-L. TREMBLAY, lieut.-colonel,

Commandant du 22<sup>e</sup> Bataillon canadien-français. »

\* \* \*

« J'étais avec le sergent éclaireur BELZILE, au point N.13.c.9.5 d'où je pouvais voir le poste et la maison en question.

Vers 0900 hrs, nous avons vu notre détachement de raid se porter à l'assaut du poste et lancer une fusée pour demander l'appui de notre artillerie. Notre barrage ne s'est pas fait attendre, mais nous avons remarqué aussitôt qu'il tombait court. Au moins 25 obus s'abattirent sur la maison située à N.20.a.43.50; plusieurs autres tombèrent à l'ouest du chemin Lens-Arras, près de notre propre position à N.20.a.30.55.

Vers 0910 hrs, une fusée blanche s'éleva de notre première ligne, ce qui était, je crois, le signal convenu pour faire cesser le feu. Le feu de notre artillerie cessa trois ou quatre minutes après.

L'ennemi riposta à peine en tirant 49 ou 50 obus de 4.1 dans le voisinage du point N.19.t. le long de la tranchée Aconite, 27 minutes environ après le début du raid.

(signé) G.-E. LAMOTHE, lieut. (Eclaireurs)

22<sup>e</sup> bataillon canadien-français. »

\* \* \*

« Le détachement de raid était formé de trois équipes et je commandais celle de gauche qui comptait 8 hommes et avait pour mission de reconnaître le poste situé à N.20.43.50. Nous sommes sortis à 0900 hrs précises d'une cave censée être située à N.20.a.35.55. Je me suis précipité dans la maison, à peu près au point N.20.a.43.54, où je devais établir mon poste. Ce n'était plus qu'une ruine de maison dont l'entrée de cave était obstruée. Aussitôt après m'être rendu compte de cette obstruction, je suis retourné au

poste central à N.20.a.30.55 où le capitaine CÔTÉ qui avait charge du raid nous avait ordonné de nous retirer, vu que le feu de notre artillerie tombait court. Tel était bien le cas puisque les obus pleuvaient sur notre maison. Nous avons découvert un réseau très mince de barbelé en face du poste, le long de la route Lens-Arras. Nous n'avons vu aucun ennemi; aucun coup de fusil, de mitrailleuse ni de canon n'a été tiré dans notre direction, ce qui ne manque pas de nous étonner puisque nous étions retournés à deux reprises à ce supposé poste ennemi pour en évacuer nos blessés. Le barrage sur notre droite était très efficace.

(signé) Éclaireur VILLENEUVE. »

\* \* \*

« Je faisais partie du détachement qui a exécuté le raid sur le poste N.20.a.43.50. Comme la maison était divisée en deux par une cloison, nous étions partagés en deux groupes; un pour chaque pièce. Voyant un Allemand se précipiter vers l'entrée de la cave, je me suis élancé à sa poursuite mais en même temps notre artillerie ouvrait le feu sur nous; un obus atteignit la maison où j'étais et blessa mon compagnon et moi-même. Comme tous nos obus s'abattaient sur nous, il était impossible à notre détachement de tenir plus longtemps et le capitaine nous donna alors l'ordre de nous retirer.

(signé) Soldat PELOQUIN. »

\* \* \*

« J'étais posté sur le toit de la maison située à N.19.b.9.5. pour observer le raid. Dès le début de l'opération, j'ai constaté que notre barrage tombait court. Un obus a éclaté dans nos lignes, près de mon poste d'observation et j'en ai vu plusieurs autres s'abattre directement sur le poste N.20.a.43.50. Au début de l'opération, j'ai vu quatre Allemands armés de fusils, baïonnettes au canon, qui franchissaient la voie ferrée au point N.20.b.1.6 et se dirigeaient vers le nord.

(signé) Canardeur DAIGNEAULT. »

## LES ÂMES — LES CORPS

Nous avons décrit dans un chapitre précédent, comment les armées étaient outillées pour le combat.

Rappelons maintenant ce que l'on faisait pour le bien-être du soldat tant sur le plan spirituel que matériel.

Nous nous asseoirons à la table des officiers, nous goûterons à la gamelle du poilu qui, dans les tranchées, est partagée par les chefs.

Nous suivrons le blessé, le malade dans les différentes phases de son évacuation et de son traitement. Nous verrons à l'œuvre les soldats du Christ, parcourant les tranchées et la ligne de feu avec, pour toute arme, un crucifix et des paroles de pardon, de réconfort, pour ceux qui vont paraître devant leur Créateur; recueillant leurs derniers désirs, pour les transmettre aux parents restés au Canada, avec l'assurance que ceux qui leur étaient si chers sont morts en braves au Champ d'honneur.

À la guerre, on est en relations intimes avec la camarade, qui tombe chez vous sous n'importe quel prétexte, sans se faire annoncer... Mais il y a des compensations ainsi, par exemple: on ne s'occupe pas de savoir si l'on est à jeun, quand on veut communier. À n'importe quel moment du jour ou de la nuit, après avoir mangé une boîte de « bully beef » ou de « M and V » (Meat and Vegetables) arrosée d'un bon coup d'eau chlorinée on peut recevoir le Bon Dieu qui ne s'en offusque pas. C'est qu'Il nous vient sous forme de viatique, puisque nous sommes toujours en danger de mort.

Rien d'impressionnant comme le moment où le 22<sup>e</sup>, le seul régiment entièrement catholique du corps canadien au

front, se rassemblait pour monter à l'assaut ou simplement aux tranchées. Les quatre compagnies encadrées de leurs officiers, formant le carré, l'état-major au centre. Plusieurs s'étaient confessés, tous récitent un acte de contrition, avec le ferme propos d'accuser leurs fautes à la première occasion et l'aumônier donne l'absolution générale, *In articulo Mortis*. Puis, reformant les rangs, le régiment défile devant le colonel: *Ave, TREMBLAY, Morituri te salutant*. Toutefois, contrairement aux césars de l'ancienne Rome, TREMBLAY va « au cirque » avec ses gladiateurs.

L'aumônier dans un hôpital de l'arrière s'occupe en exerçant son ministère auprès des blessés, nombreux et toujours renouvelés; préparant les uns à mourir, apprenant aux autres à bien vivre, écrivant les lettres des estropiés, trop gravement atteints, et organisant les programmes de jeux et de distractions pour les convalescents: bref, il ne chôme pas.

Il en est tout autrement pour l'aumônier d'un régiment aux tranchées. Dans un secteur tranquille, il habite ordinairement le même abri que le médecin, au poste de secours régimentaire, qui n'est jamais loin de la ligne de feu, un demi-mille plus ou moins, suivant les circonstances. Tous deux, assistés, l'un de son « sacristain », l'autre d'un caporal des services sanitaires, attendent les « clients ».

Voyons un peu comment les choses se passent. Le blessé a été d'abord soigné sur place, là où il est tombé, par les brancardiers de son peloton, à l'aide de la cartouche de pansement que chaque homme porte toujours sur lui. Puis, ils l'apportent sur un brancard, au poste de secours régimentaire, où le médecin et l'aumônier se le partagent. Mais il n'y reste que peu de temps; une fois pansé, il est enlevé par les brancardiers de la brigade qui le transportent, toujours en civière, jusqu'à l'ambulance de campagne, à moins qu'il

ne puisse s'y rendre à pied. De là, une autre ambulance, automobile celle-là, l'achemine vers les formations sanitaires de l'arrière.

Comme on le voit, les blessés ne séjournent pas au poste de secours régimentaire.

Mais on n'est pas toujours dans un secteur tranquille. Durant la guerre, deux aumôniers du Corps Canadien furent tués au feu, un troisième est mort de ses blessures. Le 22<sup>e</sup> eut le douloureux honneur d'être une des unités qui perdirent ainsi leur chef spirituel. Le capitaine R.-P. Rosaire CROCHETIÈRE, du diocèse de Nicolet, mourut au Champ d'honneur, le 2 avril 1918, après sept mois de service dans les tranchées.

Voici en quelles circonstances ce saint prêtre qui fut en même temps un brave soldat, trouva la mort.

Le 23 mars 1918, la 2<sup>e</sup> division, qui était au repos à Auchel, fut envoyée au sud d'Arras, dans le secteur de Neuville-Vitasse-Mercatel. Les Allemands venaient d'enfoncer les lignes anglaises, d'Arras à la Fère, et la 5<sup>e</sup> armée, commandée par le général GOUGH, était en retraite. Il fallait boucher le trou au plus vite. Déjà les auto-mitrailleuses du corps canadien, sous les ordres du colonel BRUTINEL (plus tard général), avaient fait des merveilles. Elles contribuèrent à sauver la situation en donnant le temps aux Britanniques de se ressaisir et aux Français d'arriver à la rescousse afin de dégager Amiens et la route de Paris.

La marche au canon, par le 22<sup>e</sup> et les autres unités de la 2<sup>e</sup> division se poursuivait donc, croisant le flot des malheureux civils, femmes, vieillards et enfants, qui fuyaient devant la ruée allemande. Ils étaient chargés d'effets de toutes sortes ramassés à la hâte; certains poussaient devant eux quelques pauvres têtes de bétail.

Enfin, on prend contact avec l'ennemi: le 22e occupe la ligne de feu en avant de Mercatel, avec le soutien en arrière du village. Sale secteur! de la boue jusqu'aux genoux; pas de tranchées, des fossés peu profonds, avec des trous individuels (funk holes) que les hommes se creusent en vitesse. Le terrain, une plaine unie. Il n'y a pas de tranchées de communication. Heureusement, pour se rendre en avant, on a un chemin creux, bien commode.

L'Allemand a déclenché un bombardement continu sur nos lignes. En trois jours, les pertes du régiment s'élèvent à 17 tués et 43 blessés.

Combat d'avions au-dessus de nos positions. Le sort veut qu'un des nôtres, frappé à mort, vienne tomber dans le « *No Man's Land* » en avant de nos lignes, piquant du nez dans la boue. Le lieutenant CADOTTE rampe vers l'appareil que les Boches arrosent de projectiles; il est assez heureux pour retirer l'aviateur qui vit encore; il le ramène, en le traînant, dans le chemin creux, d'où il est évacué après avoir été pansé par le docteur MARIN. Celui-ci a découvert un groupe de quatre huttes, chacune ayant trente pieds de long, juste en arrière de la ligne de feu; dans une il a établi son poste de secours et l'occupe avec l'aumônier. Au cours de la nuit du 2 au 3 avril, la position est repérée et les obus commencent à tomber dru. Le capitaine CROCHETIÈRE décide de donner l'absolution générale aux blessés qui attendent des moyens de transport. Tous ces mutilés, quelques-uns mourants, baissent la tête pour recevoir le pardon suprême. Les ambulances arrivent enfin par le petit chemin et se rendent presque au pied de la hutte; providentiellement tous les blessés sont évacués. On respire. Il reste dans la hutte l'aumônier, le médecin et son assistant, le caporal MAYOT. Voici un autre blessé qui vient se faire panser. Il a reçu une balle au poignet. C'est

un des éclaireurs du 22<sup>e</sup>, ROUSSIN, un Indien, l'homme le plus de fois blessé du régiment et, peut-être de l'armée britannique, car, à la suite de cette déchirure, il pourra porter un neuvième galon de blessure. D'ailleurs, aussitôt pansé, il retourne à son poste; il commence à s'habituer ! Le médecin l'accompagne pour faire un tour en avant dans le secteur. Ils passent à travers la mitraille de plus en plus nourrie: l'aube commence à poindre. Moins d'une minute après, un obus de 5.9 éclate sur le côté de la hutte abattant le mur, à l'endroit où le prêtre, après vingt-quatre heures de veille, est allongé sur son sac de couchage. Le caporal MAYOT, qui était assis en face, près de la table à pansements, court chercher le docteur MARIN, en criant: « Le curé est mort ». MARIN se précipite; rien à faire, hélas ! le pauvre Père a été tué sur le coup. Le bras, qui vient de bénir est arraché; la poitrine est ouverte et l'on peut voir dans le creux sanglant le grand cœur qui a cessé de battre.

Le régiment est relevé le lendemain. Le 4 avril, un service est chanté par le major J.-A. FORTIER, l'aumônier de l'artillerie divisionnaire; tout le régiment y assiste, ainsi que des représentants des unités voisines. Puis le prêtre soldat, pleuré par tous, est enterré dans le cimetière du petit village de Bailleulmont, entre Arras et Doullens.

\* \* \*

Lorsque le premier contingent débarqua à Davenport, en Angleterre, le 14 octobre 1914, il comptait 33.000 hommes, dont près de 1400 officiers. Dès le début de notre séjour à Salisbury Plains, nous ne formions qu'un seul mess par brigade; le soin de nourrir ces 1,400 officiers fut confié par contrat, à la maison Harrods, de Londres, un établissement dans le genre des magasins Morgan ou Eaton ici. Le ravitaillement était fait par camions automobiles de Lon-

dres qui est à 80 milles de Salisbury. Or, il faut croire que notre traiteur était tombé sur un « bargain » de légumes car, tous les jours, trois fois par jour, pendant des semaines, on nous servit des choux de Bruxelles, cuits à l'eau, sans sel. Aussi, tous, nous fûmes rassasiés à jamais de ce légume, délicieux lorsqu'il est bien préparé et mangé de temps en temps. C'est pourquoi les officiers du premier contingent ne peuvent souffrir les « Brussels Sprouts », même en nature morte.

On était à table, sous de grandes marquises; un peu comme vous avez pu voir le personnel des grands cirques qui nous visitent périodiquement. Or, chaque unité ayant son aumônier, il fut décidé que le *bénédicté* serait récité par l'un d'eux, à tour de rôle. Il y avait des aumôniers catholiques et des protestants de toutes les sectes: anglicans, méthodistes, presbytériens, baptistes, etc...; ainsi qu'un rabbin ou deux. C'était à celui qui ferait, quand viendrait son tour, la prière la plus longue et la plus onctueuse: peut-être croyait-on ainsi prôner son orthodoxie et la rendre plus convaincante que les autres. Il en fut ainsi pendant une dizaine de jours; la prière s'allongeait de plus en plus, comme les jours en été, cependant que les « *Brussels Sprouts* » et autres mets aussi insipides refroidissaient dans nos assiettes. Il y eut conciliabule entre les « grosses légumes » de l'état-major et l'aumônier en chef, à la suite duquel tous les bons padrés furent ramenés à la même formule réduite à sa plus simple expression: « *for what we are about to receive, thank God* » correspondant à peu près à notre « *bénissez, Seigneur, la nourriture que nous allons prendre* ». Et tout le monde fut content, y inclus le Bon Dieu.

A ce propos, on raconte l'anecdote suivante qui démontre l'esprit de répartie chez les aumôniers. Au cours d'un de ces repas en commun, un aumônier catholique très connu

avait, comme voisin de table, un rabbin avec qui il était, d'ailleurs, en très bons termes. Un jour, en passant un plat, il lui dit en plaisantant: « Puis-je vous servir une tranche de cet excellent rôti de porc ? » Et le rabbin de répondre, du tac au tac, « Je l'accepterai avec plaisir, mon cher *padre* . . . , le jour de votre mariage ! »

Il est utile de signaler la différence de statuts entre les aumôniers britanniques et canadiens, d'une part, et les français et belges: pour ces derniers, le service étant obligatoire, tous les hommes en état de porter les armes, étaient appelés sous les drapeaux. Les nôtres avaient tous au moins le grade de capitaine, tandis que les autres servaient dans le rang, souvent comme brancardiers, parfois comme simples combattants. Ils y perdaient en confort, mais ils se trouvaient ainsi plus près des hommes et exerçaient un ministère qui en faisait des frères dans toute l'acceptation du mot.

Il arrivait, comme le raconte le Révérend Père Martial LEKEUX dans « Mes cloîtres dans la tempête » que le brancardier, qui venait d'être enguirlandé par son chef pour la façon dont il ne faisait pas son service de simple soldat, trouvait peu après le même chef, lui servant humblement sa messe. Le Révérend Père Martial LEKEUX était un ancien officier d'artillerie à l'armée belge; il reprit du service le 4 août 1914, entre autres comme major observateur d'artillerie dans le secteur belge au front de Dixmude, puis, la guerre finie, rentra à son couvent.

Voici les noms des différents aumôniers qui se sont succédés au 22<sup>e</sup> pendant la guerre 1914-1918.

Le chanoine colonel CASGRAIN, C.M.G. fut le premier aumônier à St-Jean. Ce saint prêtre, diplômé du Collège Militaire de Kingston, fut aussi un grand soldat; il obtint un brevet d'officier au corps de génie britannique

et servit avec lui en Afrique du Sud, puis comme observateur au cours de la guerre russo-japonaise. Entre temps, il démissionna de l'armée britannique avec le grade de major et entra dans les Ordres. En 1914, il vint au 22e comme aumônier et plus tard, servit avec le grade de colonel au Ministère de la Guerre à Londres. Grâce à sa connaissance de la langue russe et de la Russie, il rendit d'insignes services à la section russe de l'état-major britannique; il fut plus utile encore après l'armistice car, pendant plusieurs années, il se dévoua dans le poste très humble d'aumônier aux Bureaux de l'Immigration du port de Québec, accueillant dans leur langue maternelle les nouveaux citoyens canadiens d'origine slave. Il est mort dans la vieille capitale en octobre 1942.

Le capitaine honoraire Constant-V. DOYON, O.P. qui quitta St-Jean avec le bataillon et l'accompagna jusqu'après les combats de la Somme.

Le Major honoraire J.-N. DESJARDINS qui fut aussi l'aumônier du Royal 22e à la Citadelle pendant l'entreguerre.

Le major honoraire G.-E.-R. CROCHETIÈRE, tué au poste de secours à Mercatel en prodiguant ses soins aux blessés sous un violent bombardement.

Le major honoraire C.-E. CHARTIER du diocèse de Sherbrooke qui arriva au régiment le lendemain de la bataille de Vimy.

Le capitaine honoraire J.-J. DESJARDINS, qui fut après la guerre, curé de Vankleek Hill (Ontario).

Le major honoraire G. CÔTÉ de Québec.

Le capitaine honoraire L. MALTAIS.

À ces noms, il faut ajouter celui du Major honoraire J.-A. FORTIER, aumônier de l'artillerie divisionnaire qui fut souvent « prêté » . . . au 22e, surtout dans les moments

où « ça chauffait ». C'était le prêtre-soldat par excellence. Il est mort aux États-Unis, il y a quelques années.

Quant aux médecins attachés au 22<sup>e</sup>, ils furent au nombre de huit:

Le docteur Camille LAVIOLETTE accompagna l'unité en Angleterre, mais ne pût la suivre au front pour raison d'âge et de santé.

Le Docteur ENRIGHT lui succéda et fut le premier officier blessé, huit jours après l'entrée du bataillon aux tranchées et quelques minutes avant la première relève. Il fut remplacé par le docteur PERRAS, auquel succéda le docteur J.-M.-E. PRÉVOST, de Montréal, puis le docteur CÔTÉ, de Nomingue.

Au moment du départ pour la Somme, le docteur Raoul BRAULT prit la succession. En 1914, avec deux confrères, il avait répondu à un appel de la Serbie qui demandait des médecins volontaires. Après la retraite qui suivit l'effondrement de ce pays, il revint en Angleterre et fut envoyé au 22<sup>e</sup> où il servit avec un dévouement inlassable pendant les combats de la Somme et de Vimy. Il quitta l'unité pour l'hôpital général de St-Cloud mis au service du Gouvernement français. Son successeur fut le capitaine C.-J. CHARPENTIER.

Le suivant et dernier des médecins du 22<sup>e</sup> fut le docteur Aldéric MARIN qui s'y distingua d'une façon tout à fait particulière, non seulement en soignant les blessés, mais aussi comme combattant. Signalons à sa louange qu'il est deux fois titulaire de la « M.C. » chose plutôt rare dans le service de santé. Il est depuis de nombreuses années chef du service dermatologique à l'hôpital Notre-Dame de Montréal et titulaire de la chaire de syphilographie et de dermatologie à l'Université de Montréal.

## UNE ATTAQUE SUR NOS TRANCHÉES

Le 11 avril 1918, le bataillon était en première ligne dans les tranchées au nord et nord-ouest de Neuville-Vitasse. La nuit avait été tranquille, après un bombardement dans la journée du 10, au cours duquel trois hommes furent tués, le lieutenant A. PINSONNAULT et 31 hommes blessés.

Pendant la nuit, des corvées avaient creusé des bouts de tranchées pour relier la partie droite du front du bataillon et les lignes du 24e, près de la route de Beaurains-Neuville-Vitasse.

À 0600 hrs, l'ennemi déclencha un violent bombardement sur tout le secteur du bataillon, puis lança une attaque sur le flanc droit. Voici le récit que le lieutenant-colonel TREMBLAY fit à la brigade après l'attaque:

« Rapport d'une attaque mineure contre la compagnie de droite, le matin du 11 avril 1918.

De 6 hrs à 9.15 hrs, l'ennemi soumit tout le secteur de notre bataillon à un violent bombardement d'artillerie et notre première ligne, ainsi que nos postes d'appui avancés, à un feu intense de mortiers. L'ennemi employa lors de ce bombardement de notre première ligne, les projectiles communément appelés « marmites » et « tourterelles ». À 9.15 hrs, on lança deux fusées vertes, des environs du point N.19.2.90.90 après quoi le barrage des mortiers de tranchée s'éleva en direction de nos lignes. À trois reprises, on vit monter deux fusées vertes des lignes ennemies et chaque fois, le barrage s'éleva légèrement.

Entre 9.15 hrs et 9.20 hrs, une cinquantaine d'Allemands envahirent la tranchée de communication N.13.c.90.10 et firent irruption dans notre tranchée au point N.13.c.75.30, d'où nous avons dû reculer notre poste quelque peu à cause de l'intensité du barrage. Ils avancèrent en lançant des grenades à manche. En les apercevant dans la tranchée, le lieutenant GELINEAU s'avança, à la tête d'un petit groupe d'hommes qui contre-attaqua au fusil et à la grenade et leur infligea de lourdes pertes. L'ennemi fit volte-face

et s'enfuit vers ses lignes par la même tranchée d'où ils avaient fait irruption, en laissant un mort juste en face de notre poste. Nous pouvions voir nos obus éclater parmi eux, pendant leur retraite précipitée. Quelques minutes plus tard, aux environs du point M.13.d.20.20, l'ennemi hissa le drapeau de la Croix-rouge.

Le détachement ennemi était formé de troupes fraîches; ils étaient en tenue de combat et avaient chacun deux gourdes pleines d'eau. Sur le cadavre du soldat allemand on trouva, entre autres choses, une couverture de laine, une bâche de campement et une boîte d'allumettes de fabrication anglaise (Bryant and May).

Nous faisons parvenir son disque d'identification de même que son livre de prières, la boîte d'allumettes anglaise et un insigne des « Royal Scots ». Sa plaque d'identité porte tous les renseignements voulus.

Les membres du détachement ennemi étaient jeunes et vigoureux; ils étaient armés de mousquetons pourvus d'une courte baïonnette.

Au crépuscule, le lieutenant GELINEAU, à la tête d'un petit détachement, réussit à retirer un de nos morts qui gisait à quelque distance de notre poste, où il était tombé en poursuivant l'ennemi.

(signé) T.-L. TREMBLAY, Lieut.-colonel

Commandant du 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français »

Le 24 mai, le lieutenant C.-A. CLOUTIER, dont la belle conduite dans le secteur de Méricourt a déjà été signalée, conduisait une patrouille dans le « No Man's Land », à la recherche de postes ennemis. Pris, malheureusement, sous un violent feu de mousqueterie, le lieutenant fut blessé ainsi que six de ses hommes: on put ramener ces derniers dans nos tranchées mais l'équipe de secours envoyée à la recherche du lieutenant ne put le retrouver.

Il fut donc porté blessé et disparu, présumé mort. Le fait est qu'il fut emmené par une patrouille allemande et passa le reste de la guerre en captivité dans un hôpital d'Allemagne.

## LE RAID ROY-MORGAN

Dans la nuit du 27 au 28 mai 1918, alors que le bataillon occupait les tranchées à l'est de Boisieux-St-Marc, un double raid fut exécuté par les nôtres sur les positions allemandes de première ligne. Cette opération fut un succès complet.

### OPÉRATION « A »

Le premier détachement, sous les ordres du major J.-H. ROY, était divisé en deux groupes que commandaient respectivement le capitaine P. TURCOT et le lieutenant Jean BRILLANT.

Il s'agissait d'attaquer des postes de mitrailleuses établis à mi-chemin entre les villages de Boisieux-St-Marc et Boiry-Becquerelle, à six milles au sud d'Arras. La ligne du 22e passait à quelque cinq cents yards à l'est du premier village.

À minuit, le premier groupe quitta les tranchées, les autres suivant à cinq minutes d'intervalle. À minuit et demi, ils se trouvaient tous au point de rassemblement.

Dès que notre artillerie ouvrit le barrage, le groupe n° 1, sous la direction du major ROY, s'élança vers le poste S.12.b.2.5.60 qu'il trouva évacué. Il continua ensuite au pas de course vers l'est, en suivant une petite tranchée et atteignit un abri vaste et profond; pourvu de quatre entrées, il était situé à S.12.6.35.52.

Il y avait tout près un parti d'Allemands que les nôtres attaquèrent; ils en tuèrent quatre. Mais, au cours du combat, deux de nos hommes furent tués et le major ROY légèrement blessé. On s'empara d'un brancardier qui se

trouvait près d'une des entrées de l'abri qui vraisemblablement devait être plein de soldats; comme on ne répondit pas aux sommations des Canadiens et que personne ne voulut sortir, une cinquantaine de grenades furent lancées à l'intérieur avec des effets terribles, si l'on en juge par les cris de terreur et les hurlements de douleur que l'on entendit. Dans un trou d'obus on prit un autre prisonnier; malheureusement, il fut tué par un 77 pendant qu'on le ramenait dans nos tranchées.

Le groupe n° 2, sous le lieutenant Jean BRILLANT, rencontra des barbelés le long d'une haie, mais on passa à travers sans difficulté, en cisillant le fil. Ils aperçurent 6 Allemands qui se dirigeaient en courant vers une route encaissée, à quelque 600 pieds au sud; cinq d'entre eux furent mis hors de combat, le lieutenant BRILLANT en tuant quatre et capturant un cinquième, bien que légèrement blessé lui-même.

Les deux officiers rapportèrent que, d'après les plaintes entendues, notre barrage d'artillerie avait dû faire nombre de victimes parmi les Boches installés dans des postes de mitrailleuses, le long d'une autre haie plus éloignée.

Les trois prisonniers capturés par ce détachement appartenaient au 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavarois.

### OPÉRATION « B »

Le capitaine « Billy » MORGAN était chargé du deuxième détachement: il commanda personnellement le premier groupe et le lieutenant L.-M. DUVAL, le second.

Les troupes quittèrent leurs tranchées respectives en première ligne à 2330 hrs pour se rencontrer au point de rassemblement à minuit et demi.

Les deux sections constituant le premier groupe, sous le capitaine MORGAN, arrivèrent à un avant-poste occupé

par trois Allemands, dans le boyau situé à 30 pieds à l'ouest de l'objectif des Canadiens; deux des Boches furent tués: le troisième, mortellement blessé, mourut dans nos tranchées de première ligne. Il appartenait au 161<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Dans le poste même, cinq soldats allemands furent tués par le barrage préliminaire.

À l'heure H, l'autre groupe commandé par le lieutenant DUVAL partit de la route d'Arras au pas de course et aperçut six Boches qui se sauvaient vers l'est, en direction de notre barrage. DUVAL en surprit un autre qu'il abattit d'un coup de feu puis, pendant plus de dix minutes, nos hommes parcoururent les alentours de la tranchée de communication à sa jonction avec la route principale, mais ils ne trouvèrent personne, les occupants ayant fui, après avoir abandonné tout leur matériel.

À 0100 heure, on lança de notre première ligne le signal rouge convenu et tous revinrent dans nos tranchées. Ce détachement eut trois hommes tués et 9 blessés.

Le barrage fut déclenché à 0045 hrs; les premières fusées rouges à gerbes de l'ennemi montaient à 0047 hrs. Son artillerie ouvrit le feu à 0049 h. et ses mitrailleuses à 0051 h. Il lança de nombreuses fusées vertes après 0101 h.

Si l'on considère l'intensité de notre barrage, les représailles de l'artillerie allemande ne furent pas fortes. La collaboration de nos pièces de tous calibres, de nos mortiers de tranchées et de nos mitrailleuses ne laissa rien à désirer. Ceux qui participèrent au raid affirmèrent qu'ils ne s'étaient jamais avancés derrière un barrage aussi bien réglé. Ce barrage causa de terribles ravages dans les rangs ennemis, privant nos soldats du plaisir de prendre d'assaut les positions allemandes, alors qu'ils s'étaient offerts dans ce but. Le succès de cette opération mineure tint à cette étroite coordination de nos armes, ainsi qu'aux reconnaissances minu-

tiuses faites au préalable par les officiers précités et par les éclaireurs régimentaires sous la direction du lieutenant de VIENNE.

Les chefs de détachement firent preuve d'initiative, de courage et de détermination. Le moral de la troupe fut magnifique, son héroïsme sans égal.

Nos pertes pour ces raids, sans compter les officiers, s'élevèrent à 9 tués et 20 blessés. Le major J.-H. ROY, le capitaine P. TURCOT et le lieutenant Jean BRILLANT furent légèrement blessés; le lieutenant L.-M. DUVAL, atteint plus grièvement, dut être évacué.

La façon dont ces opérations furent menées valut à ceux qui les exécutèrent, ainsi qu'au bataillon, les félicitations du haut commandement, ainsi qu'en témoignent les messages suivants:

Du général commandant la 3<sup>e</sup> armée:

« Je suis très heureux du grand succès remporté lors du raid effectué par le 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français. La préparation de ce raid, aussi bien que son exécution ont donné toute satisfaction.

(signé) Le Général J. BYNG. »

Du général commandant le 6<sup>e</sup> Corps d'Armée:

« Ce raid a été bien exécuté et nous a donné de précieux renseignements sur l'identité des troupes ennemies. Félicitations à ceux qui y ont participé.

(signé) Lieut.-Gén. HALDANE. »

Du général commandant la 2<sup>e</sup> division canadienne:

« En vous transmettant le message reçu du général BYNG, commandant la 3<sup>e</sup> Armée, j'y ajoute mes félicitations; transmettez-les aux auteurs de ce raid fructueux.

(signé) Major-Gén. BURSTALL. »

Une fois de plus le 22<sup>e</sup> était à l'honneur.

## LE CAPORAL JOSEPH KEABLE, V.C., M.M.

Nous sommes ici dans le secteur de Neuville-Vitasse-Mercatel, à trois milles au sud-est d'Arras. Ligne nouvelle, tranchées très rudimentaires que l'on approfondit la nuit, tout en posant du fil barbelé en avant, dans le « No Man's Land ». Pendant le jour, les hommes se tiennent cois, dans des fossés qui ont moins de trois pieds de profondeur.

C'est le soir du 8 juin 1918, à 2145 hrs. L'ennemi ouvre un violent barrage d'artillerie qui dure trente minutes. Il y va de tout son cœur et de ses pièces de tous calibres, y compris les mortiers de tranchée.

Après cinq minutes de bombardement sur la ligne de feu, le barrage se lève et continue sur le soutien, pour empêcher l'avance des renforts, car ce barrage est le préliminaire d'une attaque. En effet, à 2150 hrs, trois groupes d'environ cinquante Allemands chacun, franchissent leur parapet et s'élancent vers les lignes du 22e; suivant de près leur barrage, ils tentent d'envahir nos tranchées à trois endroits.

C'est au poste n° 3 que l'attaque est la plus violente. La section de mitrailleuses ici est sous les ordres du caporal Joseph KEABLE, n° matricule 889,958. Pendant le bombardement de la ligne de feu, préliminaire à l'attaque que l'on devine imminente, KEABLE reste au parapet, épaulant sa mitrailleuse et prêt à tirer. Aussitôt que le barrage se lève, pour tomber sur le soutien, près de cinquante Allemands s'avancent vers le poste.

À ce moment déjà, tous les hommes de sa section, sauf un, sont morts ou blessés. Ce que voyant, le caporal KEABLE saute sur le parapet et, tenant sa mitrailleuse à la hanche, vide, l'un après l'autre, ses magasins dans les rangs

de l'ennemi qui charge. Atteint à plusieurs reprises par des éclats d'obus et de grenades, il continue à tirer et son attitude déterminée, sa conduite héroïque, arrêtent carrément les adversaires.

Finalement, tirant toujours, il tombe en arrière dans la tranchée, mortellement blessé, les deux jambes fracturées et déchiquetées, le corps criblé de blessures. Couché sur le dos dans la tranchée peu profonde, il tire ses dernières cartouches sur les Allemands en retraite et, avant de perdre connaissance, il crie aux blessés gisant autour de lui: « Tenez bon, mes vieux, ne les laissez pas passer, il faut les arrêter. »

L'échec complet de l'attaque ennemie à ce point est due, sans aucun doute, à l'extraordinaire bravoure personnelle, à l'abnégation poussée jusqu'au suprême sacrifice, de ce jeune héros canadien qui mourut de ses blessures le lendemain. Il était de Priceville, comté de Matane: la même région qui a vu naître Jean BRILLANT. Les deux s'étaient enrôlés dans le 189<sup>e</sup> bataillon C.E.F. levé par le colonel P.-A. PIUZE, qui fut versé au 10<sup>e</sup> de réserve à son arrivée en Angleterre.

La mère de KEABLE qui est morte depuis à St-Lambert, P.Q., disait que lorsqu'il était venu lui annoncer à Sayabec, où ils habitaient alors, son intention de s'engager, elle éclata en sanglots. En l'embrassant, il lui dit: « Ne pleure pas maman, je vais me battre pour la France; si tu savais! Je suis aussi heureux que le jour où j'ai fait ma première communion! » . . .

\* \* \*

Pendant que se déroulait ce combat, le deuxième groupe Allemand fut repoussé avant d'atteindre son objectif. Les « castors » poursuivirent l'ennemi dans le « No Man's

Land ». Le troisième détachement ennemi fut appuyé par des mortiers de tranchée qui causèrent parmi nos hommes de lourdes pertes. Les survivants repoussèrent quand même l'ennemi à la grenade et à la mitrailleuse, puis s'élançèrent hors de leurs tranchées, à la rencontre des Allemands; de l'autre côté du parapet, les nôtres eurent le dessus partout et l'ennemi fut chassé en désordre.

Après le raid, on envoya immédiatement des patrouilles qui trouvèrent plusieurs cadavres d'Allemands gisant dans la zone neutre. D'autres corps que la longueur de l'herbe empêchait d'apercevoir, furent découverts au cours de la nuit suivante.

Deux prisonniers furent capturés dont l'un mourut dans la tranchée: ils appartenaient au 65<sup>e</sup> régiment d'infanterie prussienne.

Parmi les objets enlevés au soldat allemand mort dans la tranchée, il y avait une bombe ou grenade à fusil d'un modèle nouveau, ainsi qu'une culasse mobile de mitrailleuse.

Les Allemands durent ramener beaucoup de blessés, car, des lignes du 22<sup>e</sup>, on entendait leurs cris et leurs gémissements dans la zone neutre, ainsi que les sifflements appelant les bancardiers.

Au cours de l'action, le lieutenant Braun LANGELIER fut légèrement blessé, mais il demeura à son poste après pansement. Le lieutenant G.-H. MURPHY devint temporairement sourd par l'éclatement d'un obus à ses côtés. Il y eut, parmi les gradés et hommes de troupe 4 morts et 37 blessés.

Notre artillerie ne perdit pas de temps à riposter de façon énergique et efficace.

Une fois de plus, l'ennemi avait échoué dans sa tentative de se procurer des indications sur l'identité des troupes

de notre secteur; il ne fit aucun prisonnier, mais nous en donna deux.

\* \* \*

Les notes biographiques suivantes nous ont été fournies par Mademoiselle KEABLE, sœur du héros:

« Le Cpl Joseph KEABLE, V.C., M.M., naquit à St-Moïse, le 4 mai 1892, d'un père écossais et d'une mère dont les grands-parents, DUCOSSE, venaient de Normandie. Dès son bas âge, il fut un enfant remarquable, sage et très intelligent; à cinq ans déjà, il sculptait dans le bois, surtout des soldats à cheval, des canons, avec quoi il faisait la guerre. Il aimait les histoires de guerre et il disait: « Lorsque je serai grand j'irai en France et je ferai la guerre! » Il fit ses études chez les frères de la Croix à Sayabec où sa famille alla demeurer à la mort du père. Il avait alors 8 ans. Un jour qu'il surprit sa mère qui pleurait, il lui dit: « Ne pleure pas, mère, un jour je serai grand et tu n'auras plus de chagrin et tu seras fière de ton fils. » Il quitta l'école à 17 ans. Il fit la joie de ses professeurs par son sérieux et son amour du travail. Sa devise était: « le devoir avant tout ». Il commença à travailler, tout heureux d'aider sa mère. Il entra au service de John FENDERSON où il acquit par son assiduité au travail une place de chauffeur-mécanicien. Son passe-temps était l'embellissement de son « home », le confort des siens. Il assuma les responsabilités de chef de famille et s'acquitta de sa tâche avec beaucoup de cœur. A la déclaration de guerre, il devint sombre; ses journaux, sa carte sur laquelle il suivait les péripéties de la guerre en se fâchant parfois lorsqu'il lisait tant de lâchetés et d'horreurs. Nous avions à la maison un buste de JOFFRE et de FOCH également, et il disait: « J'irai me battre pour vous défendre et je vous verrai ». Il s'enrôla le 21 mars 1915 sous le drapeau du 189<sup>e</sup> bataillon. Il fit son entraînement à Valcartier. Lors d'un congé qu'il eut en août, un matin que sa mère lui faisait son plat favori en pleurant, lui-même versa des larmes. Sa mère lui dit: « Tu pleures »? — « Je pleure

de te voir pleurer, ma mère, mais je suis si heureux d'aller défendre notre belle France ».

Il partit le soir même et un mois après il descendit à Halifax où il s'embarqua le 15 septembre pour outre-mer. Lorsqu'il passa à Sayabec, le train fit un court arrêt. Son jeune frère de 9 ans le vit et il courut l'embrasser. Il lui dit: « je ne pourrai voir mère et les autres, mais promets-moi Adrien, si je ne reviens pas, de ne jamais abandonner maman et ma petite sœur. Embrasse-les pour moi et sois un bon garçon. » Le train partit. Il fit une heureuse traversée qui dura 16 jours et après un mois d'attente, nous reçûmes notre première lettre; par la suite, notre cher soldat nous écrivit chaque semaine.

Il fit 24 mois de tranchées; il fut blessé une fois à l'épaule; de l'hôpital il écrivit: « Je languis entre ces murs. J'ai hâte de retourner à mon champ d'action. » Sur chacune de ses lettres, il parlait de sa belle France « Notre chère France » disait-il, la terre de « mes grands-parents ». Elle était son adorée toujours. Il fut un fervent chrétien et il soutint souvent le moral de ses amis par son exemple et sa confiance en la victoire. « Nous les aurons les « Boches », disait-il toujours. A sa mort, nous perdîmes un papa doublé d'un grand frère ».

## LA BATAILLE D'AMIENS

Le 30 juillet au soir, le Corps Canadien part pour une destination inconnue. Dame rumeur veut que nous allions en Argonne, à moins que ce ne soit en Belgique. Déplacement si bien camouflé que l'ennemi nous croit vraiment retournés dans le Saillant d'Ypres, selon les dires des officiers faits prisonniers au cours de la bataille.

Une grande partie des troupes voyage en camions la nuit. Pendant le jour, ces véhicules sont cachés dans les bois, dans les parcs. Le 22<sup>e</sup> se rend à pied de Lattre-St-Quentin à Hauteville ou l'on monte en camions à 2000 hrs, pour arriver le matin, dans le secteur d'Amiens; après une marche de quelques milles, il est installé au bivouac, près du village de Picquigny, à 5 milles environ au Nord-ouest d'Amiens.

Le 8 août 1918, le corps d'armée canadien, coopérant avec les troupes australiennes et le 1<sup>er</sup> corps de l'armée française, attaquait les lignes allemandes devant Amiens, sur un front de 46 kilomètres (27 milles). Il s'agissait de regagner le terrain perdu lors de l'avance allemande en mars, quand la 5<sup>e</sup> armée anglaise avait été refoulée. Cette action devait être le début de la grande offensive qui allait terminer la guerre.

La zone de combat du Corps canadien était délimitée au sud par la route Amiens-Roye et au nord par la ligne de chemin de fer Amiens-Nesles.

La 2<sup>e</sup> division devait donner l'assaut sur un front allant de Cachy à Villers-Bretonneux, c'est-à-dire moins du tiers du front du Corps canadien. (À la fin de l'offensive, elle occupera, le 19 août, les trois-cinquièmes de la ligne du

corps, depuis Chaulnes au sud suivant le chemin de fer de Chaulnes-Roye jusqu'à Guyencourt).

À sa gauche, la première division canadienne; à sa droite, la deuxième division australienne.

En arrière, deux divisions de cavalerie suivraient, frémissant d'impatience à l'idée de reprendre leurs fonctions de troupes montées, abandonnées depuis le début de la guerre de tranchées. Plus de 150 chars de combat (tanks) seraient aussi de la partie: ils ont donné du fil à retordre à l'ami Fritz; le 22e eut sept de ces « tanks » à sa disposition.

De nouveau, c'est une partie de saute-mouton. En effet, l'idée générale pour la 2e division est une attaque par la 4e brigade d'abord; celle-ci ayant gagné son objectif, la ligne verte y inclus Marcelcave, la 5e brigade doit la dépasser et pousser l'avance jusqu'à la ligne rouge, s'emparant des villages de Wiencourt l'Équipée et de Guillaucourt. Si cet objectif est atteint, la 6e brigade entre à son tour en action, passant à travers la 5e brigade et gagnant la ligne bleue qui est l'ancienne ligne de défense d'Amiens, dernier objectif pour ce jour-là.

*LE RASSEMBLEMENT* — Le 7 août, la 5e brigade était campée entre Gentelles et Cachy. À 2200 hrs, les troupes se mirent en route pour gagner le lieu de rassemblement entre Cachy et Bois d'Aquenne. À 0230 hrs, le 8, toutes les unités étaient en place, ayant subi peu de pertes. Le Q.G. de brigade était près de la route Cachy-Villers-Bretonneux.

De notre brigade, le 26e attaquera à droite, le 24e à gauche, le 25e étant en soutien pour le « mopping-up » ou « nettoyage » du village de Guillaucourt. Le 22e sera en réserve, prêt à toute éventualité, avec instructions de « nettoyer » le village de Wiencourt-l'Équipée. Comme dans

toutes les opérations majeures, on laisse à l'arrière une proportion des cadres. Les officiers suivants sont désignés pour prendre part à l'action:

Commandant:

Lt-Col. TREMBLAY.

Quartier Général:

Major VANIER;

Lieuts E. BLAIS;

André de VIENNE;

Jean LAFONTAINE;

Capt. Dr A. MARIN;

Capt. Rév. DESJARDINS.

Cie « A »:

Cap. de St-VICTOR, (blessé le 9);

Lieuts VEILLEUX, (tué le 9);

Armand LAVERDURE;

Jean CHÉNIER.

Cie « B »:

Lieuts Jean BRILLANT, (blessé le 9, mort le 10);

Braun LANGELIER;

R. DUCKETT;

R. LAFERRIÈRE.

Cie « C »:

Major G.-E.-A. DUPUIS;

Lieuts C.-E.-A. SCOTT;

J. BOURGAULT;

R. COUILLARD.

Cie « D »:

Major J.-P.-U. ARCHAMBAULT;

Lieuts Roméo DUPUY;

A. CADOTTE, (tué le 9);

Antoine CHASSÉ.

Les troupes d'attaque du 22<sup>e</sup> comprennent 23 officiers et 633 sous-officiers et soldats.

Le barrage d'artillerie se déclenche à 0415 hrs en un bombardement intense par les pièces de tous calibres. Au bout de quatre minutes, il saute des premières lignes allemandes sur le soutien, pendant que la 4<sup>e</sup> brigade d'infanterie franchit le parapet et se lance à la charge.

Les troupes d'assaut firent face pendant la première partie du combat à de violents feux de mitrailleuses; se rendant compte que l'attaque de front était trop coûteuse, on eut recours à des manœuvres d'enveloppement. Des petits détachements d'éclaireurs suivis par des équipes de « Lewis guns » contournèrent les points fortifiés de l'ennemi en rampant le long des fossés, des chemins creux et du terrain mort, ou forcèrent les Allemands à la retraite par des feux d'enfilade développés sur un flanc.

Ce résultat obtenu, le signal était donné à l'infanterie qui, pendant ce temps, était restée à couvert; l'avance alors reprenait. Cette méthode réussit à merveille et on évita ainsi de trop lourdes pertes. Finalement, l'ennemi débordé se retira en désordre, laissant entre nos mains un nombre considérable de prisonniers et un matériel de guerre important.

Au commencement de l'après-midi, tous les objectifs fixés pour la première journée sont conquis et le 22<sup>e</sup> consolide une ligne à l'est de Wiencourt-l'Équipée. L'avance continue le jour suivant et atteint, en 48 heures, une profondeur de 17 kilomètres, soit plus de dix milles.

Telles sont les grandes lignes de la bataille, reprenons-la maintenant plus en détail:

À 0500 hrs, le 22<sup>e</sup> quitte le lieu du rassemblement et suit à deux milles d'intervalle la 4<sup>e</sup> brigade. Le bataillon avance en formation d'artillerie sur deux compagnies de front, marchant en colonne de route. Le colonel donne ordre

aux compagnies de se tenir très près l'une de l'autre, afin d'assurer une bonne liaison, car la fumée ne permet pas de distinguer à plus de 20 pieds.

L'avance est en direction de Marcelcave où doit commencer l'attaque de la 5<sup>e</sup> brigade. À 0600 hrs, le 22<sup>e</sup> traverse les lignes boches et l'on rencontre les premiers ennemis, tués ou blessés; on essuie parfois le feu des mitrailleuses allemandes que les premières vagues ont négligé, en passant. Chemin faisant, de petits détachements sont désignés pour faire taire ces moulins à café.

Voici un extrait du journal de campagne du colonel Tremblay:

« A 0830 hrs, nous arrivons à l'est de Marcelcave où nous dépassons les troupes de la 4<sup>e</sup> brigade. La 5<sup>e</sup> est maintenant à l'attaque; il n'y a plus que le 24<sup>e</sup> bataillon en avant de nous. A l'approche du petit bois Pierret, nous essuyons un feu de mitrailleuses qui nous cause la perte de plusieurs hommes, entre autres mon ordonnance, Gariépy, frappé d'une balle à la tête, à mes côtés. A 0930 hrs, nous avons traversés le bois Pierret et nous étions en liaison étroite avec le 24<sup>e</sup> bataillon. Le 26<sup>e</sup> qui attaque à droite est maintenant arrêté par les mitrailleuses. Nous l'aidons à renverser ces obstacles et l'avance se continue.

Dans le bois Pierret, nous avons capturé des canons allemands à longue portée, ainsi que plusieurs chevaux attelés aux pièces. La rapidité de notre avance a forcé l'ennemi à les abandonner. A 1000 hrs, la compagnie « C » est dans le village de Wiencourt où elle fait du nettoyage, et, à 1100 hrs, notre tâche est terminée. Nous occupons maintenant une position défensive à l'est du village de Wiencourt. Vers 1300 hrs, les 24<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> bataillons ont atteint leurs objectifs à l'est de Guillaucourt. La 6<sup>e</sup> brigade continue l'avance avec la cavalerie et se rend jusqu'au village de Caix. Nous sommes maintenant en liaison à gauche avec le 60<sup>e</sup> bataillon de la 15<sup>e</sup> brigade australienne. Nous avons pris, au cours de la journée, un matériel de guerre considérable: des canons et des mitrailleuses par centaines. Quant aux prison-

niers, ils se comptent par milliers. L'attaque française a aussi été un grand succès. Bref, c'est la plus belle journée que les alliés aient eue depuis le commencement de la guerre.

Aujourd'hui, en effet, l'ennemi a été nettement battu et notre confiance dans le succès final est tout à fait remontée. Les pertes du bataillon ne sont que de 40 hommes. Nous avons passé une nuit tranquille. Cependant, de bonne heure ce matin, j'ai réuni les commandants de compagnie au Q.G. du bataillon, ayant le pressentiment que nous recevions, d'un instant à l'autre, des ordres d'urgence. En effet, à 0900 hrs, le major de brigade WALKER arrive au galop pour m'annoncer que j'attaque avec mon bataillon, ayant le 25e à droite et la 6e brigade à gauche; le 24e sera en support et le 26e en réserve. L'heure de l'attaque, 1000 hrs; objectif, le village de Chilly, et notre point de départ, le village de Caix. Je fais remarquer au major de brigade que le bataillon est étendu sur un front de 2,000 yards et que nous sommes à trois milles de Caix. C'est donc impossible pour nous d'attaquer à 1000 hrs. Il admet que la chose n'est pas possible, mais comme nos ordres sont d'attaquer, nous attaquerons aussitôt que nous le pourrons. Je décide de lancer l'attaque avec deux compagnies, « A » à droite, « B » à gauche. La compagnie « C » supportera l'attaque de la « A », la « D » appuiera celle de la « B ». Je suivrai l'avance avec mon état-major immédiatement en arrière des compagnies de support.

Les compagnies d'assaut ont l'ordre d'avancer rapidement sans trop s'occuper de la liaison sur les flancs. Je verrai à ce que les flancs soient protégés en me servant des compagnies de support ou encore du bataillon en support. Notre premier objectif est Vrély, le deuxième Méharicourt, et l'objectif final le village de Chilly. Chaque compagnie attaque sur un front d'environ un demi-mille. J'envoie le major VANIER reconnaître le terrain à l'est du village de Caix en vue de choisir une position de départ. Vers 1000 hrs, le bataillon est rassemblé et nous quittons Wiencourt en direction de Caix.

Après avoir mis le bataillon en marche, je me rends à Caix à cheval, accompagné par le lieutenant E. BLAIS.

Notre première ligne est occupée par des troupes de la 1<sup>ère</sup> division, immédiatement à l'est de Caix. Il y a là aussi de la cavalerie sous couvert près du village. La 6<sup>e</sup> brigade est déjà à l'attaque. Je retrouve le bataillon à l'entrée de Caix et donne mes dernières instructions aux commandants de compagnies. Vers 1130 hrs, la Cie « B » est à l'attaque, suivie par la Cie « A » sur sa droite, vers midi. L'avance est très difficile en raison des nids de mitrailleuses qui font pleuvoir des balles comme de la pluie. Nous n'avons ni artillerie, ni tanks pour nous en débarrasser. Dans ces circonstances, l'avance ne peut se faire d'une façon régulière. Alors nous profitons des accidents de terrain, très nombreux, pour nous infiltrer dans les positions ennemies, forçant ainsi les Allemands à se rendre ou à évacuer leurs positions. Ce travail systématique n'est pas rapide, mais il produit de bons résultats.

A 1445 hrs, nous avons capturé le village de Vrély et nous avançons vers Méharicourt, après avoir aidé la 6<sup>e</sup> brigade à nettoyer la partie sud du village de Rosières.

A 1500 hrs, un message m'apprend que le général ROSS vient d'être blessé et que je suis appelé à commander la brigade. Je laisse VANIER au commandement du bataillon avec instructions de continuer l'avance et je me rends au quartier-général de la brigade, près de Caix.

En plus du général ROSS blessé, le major de brigade WALKER a été tué par le même obus. Je fais avancer le quartier-général de la brigade à Vrély et je me rends à Méharicourt que le 22<sup>e</sup> vient de capturer sous le commandement du major VANIER. Il est 1730 hrs. Notre ligne est à quelques cents yards à l'est du village de Méharicourt, formant un saillant. Je décide de consolider cette position car il se fait tard. L'ennemi semble être en force dans nos vieilles tranchées de Marcoin.

La journée d'aujourd'hui est parmi les plus belles du 22<sup>e</sup>. Sans le support d'artillerie, ni de tanks, le bataillon a progressé de 5 milles sous un feu violent de nombreuses mitrailleuses, capturant les villages de Vrély et de Méharicourt. Nous avons pris un grand nombre de mitrailleuses et fait de nombreux prisonniers. Les exploits de BRIL-

LANT, commandant de la Cie « B », qui s'est distingué d'une façon extraordinaire pendant toute la journée, font sensation. Nous avons perdu, dans la personne du lieutenant Cadotte qui s'est fait tuer, un officier de valeur. Avant la prise de Vrely, le remplaçant de mon ordonnance Gariépy, tué hier, a été gravement blessé à mes côtés, une balle dans le ventre. C'était un brave jeune homme à mon service depuis quelques heures seulement, mais qui avait déjà donné des preuves de dévouement.

Le soir du 9 août, la ligne est tenue par le 25e à droite, le 22e à gauche. Le 24e est en support et le 26e en réserve. Quelques obus tombent dans le village de Méharicourt; à part cela, le front est tranquille. Vers 0900 hrs, le matin suivant, la 4e division continue l'avance sur notre front. Le 22e et le 25e restent dans les lignes libérées entre Vrely et Méharicourt, et le 26e en réserve immédiatement à l'est de Vrely. Le 22e a perdu 7 officiers et 262 hommes depuis le début des opérations ».

\* \* \*

Ici se termine la citation du journal du lieutenant-colonel TREMBLAY et le narrateur reprend son récit.

## LE LIEUTENANT-COLONEL TREMBLAY PROMU GÉNÉRAL

Reprenons la situation au 9 août. Les bataillons de tête avaient atteint l'est de Vrely vers 1515 hrs, à 500 yards environ à l'est de Méharicourt. Dans l'avance, la brigade avait perdu le contact avec les unités sur les deux flancs, mais à 1730 hrs la liaison était rétablie. Jusqu'à ce moment, les chars d'assaut n'avaient pu prendre part à l'action; mais ils furent d'une puissante aide vers la fin de la journée.

Le brigadier-général ROSS, commandant la 5<sup>e</sup> brigade, avait avancé son Q.G. à un excellent point d'observation dans l'ancienne ligne de défense à 800 yards au sud-est de Caix.

Vers 1500 hrs, l'artillerie ennemie plaça un coup direct sur le Q.G. L'obus, un « gros », blessa grièvement le brigadier-général ROSS et le capitaine d'état-major CAMPBELL, et tua le major de brigade, major WALKER, un ami du 22<sup>e</sup> de toute la guerre, ainsi que le major BURNHAM, officier de liaison pour la 2<sup>e</sup> division.

Le Lieut.-colonel TREMBLAY, prévenu aussitôt par l'officier signaleur de brigade, quitta le bataillon, qui continua l'attaque sous le major VANIER, et vint prendre le commandement définitif de la 5<sup>e</sup> brigade d'infanterie canadienne, poste qu'il avait occupé « par interim » à plusieurs reprises. Cette fois, ce fut « pour de bon » et peu après, le commandant du 22<sup>e</sup> devenait officiellement, à l'âge de 32 ans, le brigadier-général TREMBLAY et le major A.-E. DUBUC était promu lieutenant-colonel, commandant le 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français.

Tous ceux qui, soldats ou officiers, ont servi sous ses ordres, vous diront que le général TREMBLAY fut réellement l'âme du 22e. C'est bien le meneur d'hommes par excellence; il a sur eux une emprise que possèdent bien peu de chefs, ce qui représente une force puissante. L'air doux et le ton affable à l'ordinaire, il a, lorsqu'il veut quelque chose, une façon de serrer les mâchoires qui fait comprendre à ses interlocuteurs que ce quelque chose, il l'aura.

En 1907, il sortait diplômé du Collège militaire royal de Kingston, se classant très bien, lui qui ne parlait presque pas l'anglais en y entrant; il emportait aussi le titre de « *Best man at all arms* », c'est-à-dire le meilleur athlète complet parmi cette classe d'excellents athlètes. Il connaissait son métier de soldat sur le bout des doigts, comme tous ceux qui sortent de cette école militaire d'élite où, pendant quatre ans, ils s'entraînent pour devenir indifféremment et à la fois d'excellents officiers d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie ou du génie.

Toujours modeste — trop peut-être diront ses amis — ce n'était pas au front l'homme des grands discours, mais l'homme d'action. Très apprécié du haut commandement qui savait pouvoir compter sur lui en toutes circonstances, il était aimé des officiers et adoré des hommes qui l'auraient suivi n'importe où sans discuter, alors même qu'ils auraient été certains d'y rester; il leur faisait comprendre qu'ils y allaient parce que c'était nécessaire et qu'il importait peu qu'on en revint, du moment qu'on y arrivât. Avant tout, il était juste, ce qui est chose capitale chez un chef. Connaissant tous ses hommes, il s'intéressait à leurs affaires privées. Dans la tranchée, il s'arrêtait au cours d'une tournée pour s'entretenir avec les soldats, demandant des nouvelles des parents, s'informant si l'on avait écrit, les interrogeant au sujet de la nourriture et des ennuis de la guerre,

bref, agissant avec eux comme un bon père de famille.

Rien n'aide à supporter les épreuves comme de sentir que les chefs y compatissent, bien mieux, qu'ils les partagent et qu'ils courent les mêmes dangers, alors qu'ils pourraient parfois s'abriter à l'arrière.

Un autre bon point pour le colonel TREMBLAY: il semblait né sous une bonne étoile, car tout lui réussissait (probablement parce qu'il faisait pour cela le nécessaire). Mais cette réputation le suivait et lui donnait la confiance de ses subordonnés.

Il y eut d'autres chefs pendant la guerre qui étaient « malchanceux », comme disaient nos gars. Ils avaient le mauvais œil et, quoi qu'ils fissent, leurs soldats, gagnés à cette impression, partaient sans entrain et, naturellement, se battaient mal. Heureusement, ceci n'arriva pas à notre bataillon.

La promotion du général TREMBLAY, fêtée au 22<sup>e</sup>, fut des mieux accueillies dans toutes les unités du corps canadien, mais surtout à la 5<sup>e</sup> brigade dont il prenait le commandement. Les officiers de langue anglaise comme ceux de son régiment applaudirent à cette promotion si méritée, car ils connaissaient déjà leur nouveau chef et appréciaient ses qualités.

D'autre part, il n'était pas perdu pour son bataillon, ainsi que disaient fièrement les hommes avec leur gros bon sens, c'était un peu comme si l'instituteur de leur classe venait d'être nommé directeur de l'école.

Retourné à la vie civile après la guerre, il devint ingénieur en chef et gérant général de la Commission du Port de Québec.

Naturellement, il reprit du service lorsque la guerre éclata en 1939. Du commencement jusqu'à la fin des hostilités, il

fut l'inspecteur général de l'armée canadienne pour l'est du Canada, avec le grade de major-général.

Le général TREMBLAY, C.B., C.M.G., D.S.O., E.D.(F), décédé en 1951, était, depuis la mort du maréchal FOCH, le colonel honoraire du Royal 22e Régiment.

Il était un ancien président de l'Association des Ports de l'Amérique et avait fait partie de plusieurs Commissions Royales entre les deux guerres. Il fut Aide-de-Camp honoraire des gouverneurs-généraux du Canada de 1921 à 1946.

Né à Chicoutimi, cette ville reconnaissante lui rendit un hommage éclatant le 13 juillet 1942. Le brigadier VANIER, alors commandant de la région militaire de Québec, dévoila au cours de la cérémonie une plaque en l'honneur du général TREMBLAY. Cette plaque porte l'inscription suivante:

Parmi ses fils les plus valeureux,  
notre pays s'honore de compter  
le major général TREMBLAY, C.M.G., D.S.O.,  
inspecteur général de l'Armée Canadienne,  
né à Chicoutimi.

Voici le témoignage d'affection et d'admiration que le brigadier VANIER rendit à son ami et ancien chef:

« Citoyens de Chicoutimi, vous acclamez aujourd'hui le major général TREMBLAY, grand soldat, grand Canadien. Vous avez raison de lui rendre hommage. C'est un de nos compatriotes les plus illustres.

Qui est TREMBLAY ?

En 1914, au premier appel du pays, il s'engagea et jusqu'à la fin de la guerre combattit vaillamment. Après un court stage à l'artillerie, il fut nommé commandant en second du 22e bataillon. Au printemps de 1916, il en prit le commandement.

Pendant plus de trois ans, je servis sous ses ordres. Ensemble nous avons connu le baptême du feu, la vie des tranchées — je suis en mesure de le juger.

Il fut un chef sévère et juste. Son autorité reposait sur une science militaire solide et sur des qualités d'âme et de cœur qui sont les marques du vrai chef. Courageux et dynamique, il sut inspirer confiance, imposer sa volonté aux troupes. Il avait un mépris absolu du danger; ses hommes savaient — on ne trompe pas le soldat — qu'il était sans peur, prêt à faire lui-même ce qu'il leur demandait. Avec eux, il montait à l'assaut, leur communiquait le feu sacré, les entraînait. A l'action, devant l'ennemi, il était calme et prenait des décisions sans hésiter; plus d'une fois la mort passa près de lui.

TREMBLAY incarna, en quelque sorte, l'âme du 22<sup>e</sup>, il apporta à ses drapeaux une large part de gloire. Sa place dans l'histoire de notre peuple est assurée, j'ose affirmer qu'il est le plus grand soldat canadien-français depuis SALABERRY.

L'histoire d'une nation est enrichie par des hommes comme lui. Mais nul n'est prophète dans son pays. Les Canadiens-Français ne se sont jamais rendu compte de l'action bienfaisante exercée par le général TREMBLAY sur les Canadiens de langue anglaise. Son nom est connu et respecté dans tout le Canada et beaucoup, Dieu en soit loué, nous jugent par lui. Il est la preuve vivante que les Canadiens français n'ont pas perdu les vertus militaires de leurs ancêtres.

Voilà ce que fut, ce qu'est TREMBLAY, celui que vous honorez ce soir ».

## UN AUTRE HÉROS DU 22<sup>e</sup>

### LE LIEUTENANT JEAN BRILLANT, V.C., M.C.

La Victoria Cross (La Croix de Victoria), le V.C., comme on l'appelle, est la plus prisée, la plus convoitée des décorations britanniques. Elle a priorité sur toutes les autres, même sur les ordres de chevalerie. Elle fut décernée pour la première fois en 1857, à la fin de la guerre de Crimée.

Les Croix Victoria sont faites du bronze des canons pris aux Russes à Sébastopol. L'idée est épique et cadre bien avec l'inscription que la croix porte en exergue: « For Valour ».

Quelles sont les conditions à remplir pour être décoré à la guerre? Mon Dieu! disons qu'il s'agit de se trouver à l'endroit voulu au moment propice pour y faire ce que la situation exige et, surtout, qu'il y ait là quelqu'un pour en témoigner.

Les citations pour actions d'éclat sur le champ de bataille débutent ordinairement comme suit: « Pour héroïsme et services exceptionnels devant l'ennemi ». Mais pour obtenir le V.C., ce n'est pas suffisant; on demande plus et mieux. Il faut un acte de bravoure extraordinaire. Il faut, dans l'oubli complet de soi-même, affronter le danger avec un mépris absolu de la mort; il faut aller à la limite extrême du courage et, quand on a atteint ce point, faire alors en sorte de le dépasser.

Toutes ces conditions furent pleinement remplies par les héros canadiens-français: le lieutenant Jean BRILLANT, V.C., M.C., et le caporal Joseph KEABLE, V.C., M.M. L'histoire héroïque de ce dernier a été racontée dans un autre chapitre. Voici le récit des faits d'armes du lieutenant BRILLANT.

Dès le début de l'avance, le matin du 8 août, le lieutenant Jean BRILLANT, à la tête de ses hommes qu'il conduit avec un mépris absolu du danger tout en faisant preuve d'une habileté et d'une initiative extraordinaire, s'aperçoit que le flanc gauche de la compagnie est tenu en échec par une mitrailleuse ennemie. Il se précipite seul vers l'emplacement et capture le dangereux « moulin à café », tuant de sa main deux des mitrailleurs.

L'exploit de BRILLANT permit à la compagnie d'avancer, sous les ordres du lieutenant Braun LANGELIER. Lorsqu'ils arrivèrent à la mitrailleuse allemande, BRILLANT tirait son dernier coup de feu. Il était blessé lui-même au bras gauche mais, après un pansement sommaire par un brancardier, il refusa de quitter son poste et continua avec ses hommes. Cela semble d'ailleurs pour lui une question d'habitude, car, le 27 mai précédent, ayant été blessé dans un raid, il refusait aussi de se laisser évacuer.

Le lendemain, la poursuite continue mais l'avance de la compagnie est de nouveau compromise par un puissant feu de mitrailleuse qui arrête en même temps toute la brigade entre Rosière et le nord de Vrely. Le lieutenant BRILLANT se porte en avant pour une reconnaissance personnelle du terrain, puis organise un parti de deux pelotons. À leur tête, le bras en écharpe, le revolver à l'autre poing, il s'élançe à l'assaut du nid de mitrailleuses. La moitié des hommes tombent en chemin, fauchés par les balles. Avec le reste, il parvient, après un combat acharné à la grenade

et à la baïonnette, à s'emparer de quinze mitrailleuses et de cent cinquante prisonniers. BRILLANT, dans cette seconde rencontre, tue pour sa part à coups de révolver, de son bras valide, cinq Allemands et est blessé de nouveau à la tête. Après avoir été pansé par un des brancardiers, BRILLANT refuse encore une fois de quitter le champ de bataille. Une partie des mitrailleuses capturées sont retournées contre leurs anciens propriétaires et ouvrent le feu sur les Allemands en retraite.

Plus tard, dans la poursuite, l'héroïque officier observe, à 800 yards, un canon de 4 pouces tirant de plein fouet sur ses hommes. Il réunit immédiatement quelques volontaires et se précipite vers la pièce qui vomit des « whizz-bang ».

Après avoir parcouru quelques centaines de pieds, il est de nouveau blessé, le ventre criblé d'éclats d'obus. Mais, en dépit de cette troisième et terrible déchirure, il continue à marcher à l'assaut du canon, sur une distance de plus de deux cents yards, courbé en deux, se servant du bandage de son bras pansé pour comprimer autant que possible les nouvelles plaies d'où les entrailles s'échappent.

Il s'effronde au moment où son commandant en second, Braun LANGELIER, le rejoint de nouveau. « Je suis fini », lui dit le blessé, « prends charge de la compagnie, car je sais que ça ne sera pas long », et, épuisé, il perd connaissance. Quelques-uns de ses hommes le couchent, à défaut de brancard, sur une porte arrachée par le bombardement et l'apportent au docteur MARIN qui lui donne les premiers soins. Comme le héros revient à lui, le docteur, quoique ayant jugé du premier coup d'œil son état désespéré, lui fait néanmoins entrevoir la possibilité d'un beau « blighty ». C'est la blessure assez grave, mais pas trop, qui assure un séjour de quelques mois en Angleterre, soigné par les anges que sont les infirmières.

« C'est possible, Doc », fait le blessé, « mais au cas où tu te tromperais, prends ma bague et si tu en sors toi-même, promets-moi de la remettre à maman... chez nous... au Canada ». L'homme qui venait d'être si grand devant le danger et qui allait mourir redevenait petit enfant en pensant à sa mère.

En mai 1919, le 22<sup>e</sup> revenant de la guerre débarquait à Halifax et prenait le train des C.N.R. pour Québec et Montréal.

Lorsque le convoi portant la glorieuse phalange s'arrêta à Val-Brillant, il y eut une scène touchante au cours de laquelle le capitaine MARIN, M.C., remit à la mère éplorée, mais si fière à travers ses larmes, la bague, sertie d'une améthyste, qu'il avait prise au doigt sanglant du mourant.

Le 24 mai 1941, à Montréal, le colonel VANIER rendit l'hommage suivant aux 2 V.C. Canadiens-français, au cours d'une cérémonie qui eut lieu au Parc LAFONTAINE en l'honneur de DOLLARD des ORMEAUX et en présence du premier ministre de la province de Québec, l'honorable Adélarde GODBOUT. Le colonel VANIER profita de l'occasion pour associer à ce témoignage les autres héros du 22<sup>e</sup>, dignes descendants de DOLLARD.

« Monsieur le Premier Ministre, vous avez évoqué récemment les nobles figures du lieutenant Jean BRILLANT et du caporal KEABLE, du 22<sup>e</sup>, dont les glorieux faits d'armes ont mérité la Croix Victoria. Vous aviez raison d'appeler BRILLANT « ... fils de notre race, continuateur de notre histoire, qui a signé de son sang une page glorieuse entre toutes ... ». J'apporte ici le témoignage de mon humble voix. Au moment où BRILLANT reçut ses blessures mortelles, j'eus l'insigne honneur de commander le 22<sup>e</sup>, le Colonel TREMBLAY ayant été appelé au commandement de la brigade après que le Brigadier ROSS fut blessé. C'était en pleine attaque. Pendant deux jours, BRILLANT s'était battu comme un lion, puis après avoir

été blessé trois fois il tomba. Je vois toujours mon ami sur un brancard improvisé; déjà son teint devient livide, mais il a le sourire aux lèvres, la sérénité dans le regard.

« La citation du caporal KEABLE, moins bien connue peut-être, est aussi belle. Durant un bombardement intense, le caporal KEABLE est resté au parapet de la tranchée; épaulant la mitrailleuse LEWIS, il attendit l'ennemi. Aussitôt que le barrage se leva de notre première ligne, une cinquantaine d'Allemands s'avancèrent vers son poste. Le caporal KEABLE sauta sur le parapet et, tenant sa mitrailleuse à la hanche, tira sur l'ennemi qui avançait. Quoique blessé plusieurs fois par les fragments d'obus et de grenades, il continua de tirer et arrêta l'ennemi. Finalement, mortellement blessé, il retomba dans la tranchée; là, couché sur le dos, il tira ses dernières cartouches par-dessus le parapet sur les Allemands en retraite. Avant de s'évanouir, il cria aux blessés qui gisaient autour de lui: « Tenez bon, mes vieux, il faut les arrêter! »

BRILLANT et KEABLE sont bien les fils de DOLLARD. Mais ils ne sont pas seuls — il y a à côté d'eux toute une légion de héros inconnus. Jamais je n'ai été aussi fier des miens que sur le champ de bataille. Je proclame nos soldats magnifiques de courage et d'ardeur. Je les ai vus à Vimy, à Lens, à Méharicourt, à Chérisy... Mon souvenir le plus poignant est de Passchendaele, où nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux, où les cadavres flottaient dans les trous d'obus remplis d'eau. Nos gars avançaient, glissaient dans la boue, tombaient et se relevaient pour se rendre à la ligne de feu, là où le devoir les appelait. Quand je pense à ceux que nous avons laissés en terre française, les paroles de Lacordaire me reviennent à l'esprit: « Seigneur, n'aurez-vous pas des faveurs particulières pour les braves qui vous arrivent dans les plis du drapeau? »

## À L'ASSAUT DE LA LIGNE HINDENBURG CHÉRISY

### L'ATTAQUE

CHÉRISY ! Un des plus beaux fleurons de la couronne d'honneur du 22<sup>e</sup>, tant par les résultats acquis que par l'héroïsme à jet continu de ceux qui y prirent part en des conditions qu'il faut avoir connues pour s'en faire une idée.

À l'attaque de Chérisy tous les officiers du 22<sup>e</sup>, sans exception, furent, ou tués ou blessés. Ce fait simple et grand se passe de commentaires. Mais les officiers n'ont pas le monopole du courage: les sous-officiers et les soldats posent les mêmes actes d'héroïsme et de stoïcisme. Malheureusement, on ne peut les citer tous et c'est grande pitié.

Quand un officier se fait tuer, les journaux publient son nom et le récit de sa mort, tandis que le pauvre poilu n'est qu'un anonyme, un numéro matricule dont la disposition est signalée sous l'appellation vague de *other ranks* (sous-officiers et soldats). Le sang qu'ils répandent est pourtant aussi rouge, la boue dans laquelle ils tombent est la même et ils combattent pour la même cause sacrée; les larmes qui les pleureront seront aussi sincères et aussi amères . . .

Je demande donc pardon à tous mes camarades du 22<sup>e</sup>, les simples soldats, les sous-officiers, nos auxiliaires si dévoués, si fidèles, de ne pas les nommer tous. Le fait d'avoir passé, ne fût-ce qu'un jour, dans la ligne de feu, vaut, à lui seul, tous les services que pouvaient rendre à l'arrière des gens qui ont, pour cela, décroché des décorations. Le récit de la part prise dans une bataille, par le plus

humble des poilus, mériterait d'être encadré. Saluons tout particulièrement le messager de bataillon, qui, circulant seul, la nuit, au milieu d'horreurs innombrables et sous les bombardements, nous découvrait dans les plus sales trous de l'avant pour nous communiquer les ordres de l'autorité supérieure.

Honneur aussi et chapeau bas devant un autre héros obscur, le brancardier. Sans autre arme que son matériel de pansement, il était toujours en demande là où quelqu'un tombait, c'est-à-dire au point le plus dangereux. Et il y allait de tout son cœur, parce que c'était, pour le blessé qui l'appelait, haletant, une question de vie ou de mort.

\* \* \*

Le succès remporté par les Canadiens sur le front d'Amiens avait été tel que le Haut Commandement n'hésita pas à leur confier une autre besogne. Il s'agissait, cette fois, d'enfoncer le système de défense Hindenburg, c'est-à-dire la région comprise entre Arras et Cambrai. C'était, comme on sait, une place forte scientifiquement organisée; un réseau d'ilôts en béton armé, défendu par des milliers de mitrailleuses et une artillerie puissante; le tout coupé de tranchées, de galeries souterraines, d'abris profonds pour entasser des réserves et les acheminer, sous couvert, aux points menacés. Le fil barbelé couvrait de grandes étendues, entre les lignes de tranchées, afin de retarder l'avance des assaillants et de permettre aux allemands de les mitrailler pendant qu'ils cherchaient à se dépêtrer.

Voilà les défenses dont il fallait s'emparer avec, comme objectif final, la ville de Cambrai. Le corps canadien, du 26 août au 11 octobre 1918 accomplit cette tâche.

Le système de défense Hindenburg comprenait cinq lignes successives: 1) l'ancien réseau de tranchées alleman-

des, à l'est de Monchy-le-Preux, renforcé et consolidé; 2) la ligne Fresnes-Rouvroy; 3) et 4) la terrible ligne double Drocourt-Quéant et 5) le lit inachevé du Canal du Nord, mis en état de défense.

Disons tout de suite que, dès le 4 septembre, les Canadiens occupaient la rive gauche du Canal du Nord, le dernier obstacle de la ligne Hindenburg proprement dite. Celui-là dépassé, c'était la fin de la guerre de tranchées qui avait duré quatre ans. À partir de ce moment, ce fut la guerre de mouvement, à découvert, en plein soleil du Bon Dieu et devant soi, l'espace... et les Boches, mais en retraite.

Pour l'attaque, notre division, la 2<sup>e</sup> tenait, au départ, la droite du secteur, de Neuville-Vitasse à la route Arras-Cambrai. Sur la droite, se trouvait le XVIII<sup>e</sup> Corps de l'armée britannique.

La 3<sup>e</sup> division était chargée du secteur de gauche, de la route Arras-Cambrai à la rivière la Scarpe. Elle faisait face aux puissantes défenses de Monchy-le-Preux; à sa gauche était une division écossaise de l'armée britannique.

Le 26 août, à 0300 h., la 3<sup>e</sup> division attaque sous une pluie torrentielle et, enfonçant les lignes ennemies, s'empare du réseau de tranchées fortifiées, appelé « L'Aigrette ». On y relève plus de cinq cents cadavres allemands. Une demi-heure après l'heure « H », la 4<sup>e</sup> brigade (2<sup>e</sup> division) s'élançe à l'assaut, à son tour, et enlève la redoute de mitrailleuses sur la « Côte de la Chapelle », capturant 300 prisonniers, une batterie d'obusiers et une vingtaine de mitrailleuses; puis elle pousse, au cours de la nuit, jusqu'aux hauteurs de Heninel.

Les pertes des Allemands, pendant cette première journée, furent énormes. Les tranchées étaient remplies de morts et de blessés. « Le total des prisonniers s'éleva à

plus de 2.000 et l'avance en profondeur fut de 6.000 yards, sur un front de 10.000 yards » (Canada in the Great World War).

Pendant que se déroulait la bataille, le 22<sup>e</sup> avançait dans la plaine labourée par les obus et toujours battue par le barrage allemand. Le régiment avait quitté Beaurain à 0400 h. le 26. Marche de nuit dans un secteur inconnu. Le service de guide était confié au major John Roy qui n'avait, pour s'orienter, que sa carte et les ruines de Neuville-Vitasse, dans le lointain. Néanmoins, sous son habile direction, le régiment traversa le barrage et arriva au rendez-vous sans perdre un homme. Pendant toute la journée du 26, il restera en réserve de division, dans la tranchée « Monarque » ayant à sa gauche la 4<sup>e</sup> brigade.

Le 27 août, à 0430 hrs, le 22<sup>e</sup> gagne le point de rassemblement en vue de l'attaque. Les tranchées de départ s'appellent « la Panthère » et « L'Aigrette ». À 1000 hrs, l'artillerie ouvre un barrage de toutes ses pièces sur les tranchées allemandes. Trois minutes après, le 22<sup>e</sup>, une fois de plus, saute le parapet et est accueilli par un feu intense d'artillerie et de mousqueterie.

Voici les noms des officiers qui participèrent à l'opération et dont aucun ne revint indemne:

État-major: Lieut-colonel A.-E. DUBUC, commandant; Major G. VANIER, assurant au début, la liaison entre la 4<sup>e</sup> brigade et le général TREMBLAY, commandant la 5<sup>e</sup> brigade; lieut. E.-A. BLAIS, adjudant major; Lieutenant Georges LAMOTHE, éclaireur-chef, lieutenant André de VIENNE, son assistant: Capitaine Albéric MARIN, médecin.

Compagnie A. — Major G. ROUTHIER; lieutenant J.-A. BOURGAULT; lieutenant LAVERDURE; lieutenant CHÉNIER.

Compagnie B — Major J. ROY; lieutenant Braun LANGELIER, lieutenant Louis VIEN; lieutenant Donald BOULANGER.

Compagnie C — Major W. MORGAN; lieutenant « Roddy » LEMIEUX; lieutenant A. MARANDA; lieutenant McKNIGHT.

Compagnie D — Major J.-P.-U. ARCHAMBAULT; capitaine Roméo DUPUY; lieutenant AITKINS; lieutenant GRONDIN.

Pendant deux longues heures, c'est l'approche lente, par petits groupes, procédant par bonds, d'un trou d'obus à l'autre, à travers les barbelés, dans la plaine fauchée par les mitrailleuses, arrosée de *schrapnels* et martelés par les obus. Aux tranchées ennemies, c'est le corps à corps, la baïonnette. À ce jeu, les nôtres sont passés maîtres; on en a bientôt la preuve, car à partir de midi, de nombreux prisonniers se hâtent vers notre arrière, les mains levées et la mine souriante qu'ils perdent toutefois en traversant leur propre barrage; pour eux, la guerre est finie.

Ils ont abandonné un matériel énorme, parmi lequel beaucoup de mitrailleuses qui vont se retourner contre ceux qui en dirigeaient le feu tout à l'heure.

### ON TIENT BON

Mais les vainqueurs ont payé un lourd tribut; derrière eux, le champ de bataille est couvert de morts; les blessés, quand ils en ont la force, se traînent dans le plus proche trou d'obus.

Parmi les officiers, c'est d'abord l'adjudant-major, le lieutenant E.-A. BLAIS, qui tombe, frappé à la cuisse par une balle de mitrailleuse un quart d'heure après le départ. Puis, coup sur coup, les lieutenants LAMOTHE et de VIENNE qui mènent la danse en batteurs d'estrade avec

leurs éclaireurs, sont blessés, le premier à la cuisse, l'autre à l'épaule, ce qui le laisse pour la vie, avec un bras paralysé.

À un moment donné il faut traverser un espace couvert de broussailles et de hautes herbes, battu à feu croisé par les « moulins à café » et où les nôtres tombent comme des mouches.

Le commandant du régiment, le lieutenant-colonel DUBUC, parvient à le franchir et monte sur la crête, d'où il étudie le terrain en avant et prend, avec le major ROY, des dispositions pour une nouvelle poussée. Ce dernier le conjure de s'en aller, car tout près il y a un nid de mitrailleuses et les francs-tireurs allemands sont très actifs.

ROY a déjà reçu deux balles; l'une perçant sa tunique, l'autre, sa gourde. Le colonel se dirige vers la compagnie voisine; à peine est-il à cent pieds, que le canardeur du major ROY qui s'obstine, parvient cette fois à faire mouche en lui plaçant une balle dans le ventre. ROY tombe dans les broussailles, évanoui, considéré comme mort. Vers 1100 h., il est découvert par le capitaine Braun LANGELIER qui le confie à son ordonnance, le soldat Portugais. Au même instant passe un groupe de prisonniers commandé par un de nos signaleurs du nom de Goldberg qui, naturellement, parle l'allemand. Sur un ordre donné dans la langue gutturale, ses gens s'empressent de faire au major ROY un excellent pansement. Puis, comme les brancards brillent par leur absence, les Boches ficellent leur patient dans une capote allemande et, en route pour l'ambulance, à travers le champ de bataille.

Il y a toutefois des arrêts nombreux, dus à l'arrivée « impromptu » d'obus qui s'écrasent dans le sillage du cortège, dispersant les porteurs après le dépôt, un peu brusque, de la capote contenant le major ROY et ses viscères « dessoudés ».

Chemin faisant, le caporal boche lie conversation; « Toi MONTRÉAL? moi connaître MONTRÉAL; moi, 1912, Service de l'expédition chez MORGAN ». Comme on se retrouve!

Le major ROY tombé, le capitaine Braun LANGELIER, fils de l'ancien lieutenant-gouverneur et de lady LANGE-LIER, avait pris le commandement de la compagnie, mais pas pour longtemps. En effet, peu après, comme il arrivait dans la tranchée allemande, il était lui-même blessé à la jambe et ramassé par le caporal GRENIER qui le descendit dans un abri sur ses épaules. Après y avoir été soigné par le docteur Albéric MARIN, LANGELIER put être évacué dans la soirée.

Les deux pelotons de tête, les nos 5 et 6, étaient commandés respectivement par les lieutenants Donald BOULANGER et Louis VIEN, de Lévis. Ce dernier frère du colonel Thomas VIEN qui devint plus tard président du Sénat était major d'artillerie en Angleterre; il avait rendu ses galons pour servir avec le grade de lieutenant au 22<sup>e</sup>, où il était arrivé depuis peu. Pendant la charge sur les tranchées ennemies de première ligne, il tomba à la tête de ses hommes, mortellement blessé lui aussi par un canardeur.

Presque en même temps le chef du peloton no 5, le lieutenant BOULANGER, était frappé d'une balle de shrapnel, qui entra par le côté droit, brisant deux côtes et sortit par l'épaule gauche. Son ordonnance, le soldat CAMERAIRE, reçut au même moment deux balles dans le ventre et la jambe gauche. BOULANGER non plus n'était pas au 22<sup>e</sup> depuis longtemps, mais il s'en faut qu'il fut un novice. En effet, il avait servi pendant deux ans à partir du mois de mars 1915, comme bombardier, puis sous-officier, au fameux « Princess Pat » plusieurs fois décimé, plusieurs fois vainqueur.

La compagnie « B » n'avait donc plus un seul officier en état de combattre.

La compagnie « A » ne valait guère mieux. Son commandant, le major Gustave ROUTIER, un des premiers officiers du 22<sup>e</sup> et un de ses meilleurs, avait aussi reçu une balle au sein gauche. Ce fut son portefeuille qui écopa en partie, sauvant la vie du major. La balle amortie n'en pénétra pas moins dans la région cardiaque. Le brancardier LEMAY, qui venait d'abandonner le service médical pour faire le coup de feu avec les amis, vint à passer. Routier fit appel à sa « science ». Lâchant son fusil, LEMAY, après examen sommaire (Oh combien !), diagnostiqua nettement « Une balle dans le cœur; major, vous êtes mort ! »

La « Faculté » représentée ici par LEMAY, ayant ainsi décrété son décès, le major Routier, fataliste, se résigna; couché dans l'herbe, il alluma un bon cigare, reliquat de son dernier congé dans la Ville Lumière et attendit placidement la camarade.

Elle ne vint pas, mais envoya un de ses fournisseurs, sous les aspects du docteur MARIN qui, comme d'habitude, fouillait le voisinage à la recherche de clients. Reprenant l'examen, il renversa la décision de son « confrère » et il prétendit que le cigare devait avoir eu sur le cœur du patient une influence heureuse, car l'organe battait à merveille. Bref, après pansement, il l'envoya au poste de secours, à pied, prétendant que la marche lui ferait du bien. Il faut croire que le docteur n'avait pas tort, car le major Routier se porte à merveille depuis lors. Mais, sans le portefeuille, LEMAY pourrait bien avoir eu raison et il y aurait une croix de plus à Chérisy.

Deux sur les trois officiers de ROUTIER étaient aussi hors de combat; les lieutenants LAVERDURE et CHÉNIER gisaient blessés, dans un trou, en attendant que le

bombardement ou l'obscurité permit leur évacuation vers l'arrière.

Un peu plus tard, ce fut le tour des lieutenants Mc-KNIGHT et MARANDA de la compagnie « C » et les lieutenants GRONDIN et AITKINS, de la compagnie « D »; les deux derniers furent blessés par des éclats d'obus.

\* \* \*

En quittant le major ROY, le colonel DUBUC continua sa reconnaissance. Nos troupes étaient alors arrêtées derrière une hutte qui dominait un ravin, au fond duquel coulait la rivière Sensée. Il fallait la franchir et remonter la pente opposée.

Malheureusement, ce ravin comme la dépression de terrain où se trouvait le 22<sup>e</sup> était battu par le feu d'enfilade des mitrailleuses. C'est que le régiment avait, comme on dit, une aile flottante; il devait protéger son flanc par un crochet à gauche; la 3<sup>e</sup> division canadienne, par suite du délai dans l'avance des troupes britanniques, avait été obligée d'étendre son front de 3.000 à 6.000 yards et n'avait pu maintenir le contact avec la 2<sup>e</sup> division.

Pendant quelque temps, le colonel, au sommet de la crête, étudie la situation, carte en main, exposé à la vue et aux coups de l'ennemi, dont il ne semble guère se soucier. Finalement, il ordonne l'assaut du ravin et le 22<sup>e</sup> qui, le matin, a perdu en une heure la moitié de son effectif, fonce de nouveau dans la fournaise, à travers le terrain détrempe, battu par la mitraille, rempli de fondrières, et... de cadavres. La pluie tombe de plus belle.

Les nôtres progressent, pied à pied, avancent, reculent parfois, mais continuent quand même obstinément. Un chef tombe, un autre prend sa place. Des pelotons sont maintenant commandés par de simples soldats. Par petits

paquets ils filtrent à travers les nids de mitrailleuses dont ils prennent à revers, en des faits d'armes héroïques répétés, les abris bétonnés.

Le colonel DUBUC est partout, surtout aux points faibles, dirigeant l'avance, poussant une section à gauche, enfonçant un coin à droite. Mais il est frappé à son tour et c'est par miracle qu'il n'est pas tué: au moment où, debout, il consulte sa carte, une balle de mitrailleuse le frappe à la tête. Il y avait cent mille chances au moins contre une que la balle lui traverse le crâne, mais comme il a la tête penchée, elle écrase le rebord de son casque d'acier et dévie presque à angle droit; elle pénètre dans l'œil *droit* qu'elle cueille au passage, traverse le palais, épargnant la carotide et la langue puis sort par le cou, à gauche du larynx. Deux gars l'enlèvent et le transportent jusqu'à l'ambulance, à deux milles à l'arrière. Et voilà pourquoi, depuis lors, le colonel DUBUC voit tout d'un bon œil, n'en ayant plus qu'un.

Le colonel DUBUC était, avant la guerre, officier de milice au Corps des guides. Ingénieur de grande valeur, il fut directeur technique des chemins de fer et canaux et devint plus tard vice-président de la Commission des ports du Canada. Il partit de Saint-Jean avec le 22e, en qualité de commandant de compagnie. Il fut nommé commandant en second du régiment le 26 janvier 1916, lorsque le colonel GAUDET fut nommé à un poste important en Angleterre. Le 9 août 1918, le colonel TREMBLAY ayant été promu brigadier général, commandant la 5e brigade, le lieutenant-colonel DUBUC devint commandant du 22e qu'à plusieurs reprises il avait commandé pendant de longues périodes et en des moments critiques.

Très minutieux en tout, connaissant et aimant son métier de soldat, il était d'une bravoure calme et sans forfanterie;

parlant peu, mais toujours à propos et avec précision, il exigeait beaucoup de ses subordonnés, parce qu'il exigeait davantage de lui-même et qu'il prêchait d'exemple. Peut-être, dira-t-on, était-il quelquefois sévère; jamais personne ne pourra l'accuser de n'avoir pas été juste. Le colonel DUBUC est mort le 14 septembre 1944. À ses obsèques à Montréal le major-général TREMBLAY prononça l'éloge suivant:

« A titre d'ancien Commandant du 22<sup>e</sup> et de colonel Honoraire du Royal 22<sup>e</sup> Régiment, j'éprouve le besoin ou plutôt le devoir d'exprimer quelques pensées près de la tombe de mon ancien compagnon d'armes et vieil ami le Colonel Arthur DUBUC, membre du Service Distingué avec agrafe, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le Colonel DUBUC fut l'un des premiers à s'enrôler au 22<sup>e</sup> en 1914 où il servit avec grande distinction jusqu'au jour où il fut sérieusement blessé (et cela pour la troisième fois) à la bataille de Chérisy, le 27 août 1918, alors qu'il conduisait son bataillon à l'attaque.

C'est surtout pendant les quelques années que je commandais le Régiment dont il était le second au Commandement, que j'ai pu apprécier les qualités intellectuelles et les qualités de caractère d'Arthur DUBUC. Son patriotisme et son dévouement à sa Patrie et à son Régiment ne se sont jamais démentis; officier courageux, fiable, doué d'une intelligence supérieure, loyal à son Roi, ses officiers supérieurs, à ceux qui servaient sous lui et à son Régiment dont il fut l'un des principaux piliers. Il abhorrait l'injustice et nous admirions son esprit de droiture. Au 22<sup>e</sup> on disait: « Droit comme DUBUC ».

A son retour de la guerre il continua à servir son pays comme ingénieur en chef du Département des chemins de fer et plus tard comme Vice-Président de la Commission des Ports Nationaux.

Le Colonel DUBUC que nous pleurons aujourd'hui a toujours été un dur travailleur et, après une carrière si bien remplie, je crois qu'il est juste de dire qu'il a bien gagné la paix éternelle. Au 22<sup>e</sup> Régiment, nous conserverons tou-

jours pieusement le souvenir de son nom et de ses œuvres.

A sa veuve et aux membres de sa famille, j'offre en mon nom et aux noms des vétérans, particulièrement ceux de son ancien Régiment, notre plus profonde sympathie ».

\* \* \*

Pendant toute l'opération « Chérisy », le « délégué du Bon Dieu » fut le major-abbé FORTIER, aumônier de l'artillerie divisionnaire détaché de nouveau à notre brigade. Il se dévoua sans compter et parcourut le champ de bataille pendant ces trois jours, risquant cent fois sa vie pour aider les âmes des catholiques comme des protestants dans la passage suprême. « Jamais on ne vit meilleur soldat » dit de lui le général Sir Arthur Currie.

### CEUX QUI REVINRENT

À 1700 h. les débris de la glorieuse phalange, maintenant sous les ordres du major Archambault, ont enfin pris pied sur l'autre versant du ravin et les Allemands ne le reprendront plus.

Les « promotions » sous le feu se succèdent rapidement, les chefs tombant les uns après les autres. En effet, pendant qu'il traverse un espace découvert pour aller d'un poste à l'autre, une mitrailleuse prend Archambault pour cible et... marque un autre point. C'est encore un ancien du début qui part pour l'Angleterre.

Toujours calme, faisant son devoir, tout son devoir, Archambault était l'un des officiers les plus aimés du 22<sup>e</sup>, tant de ses hommes et de ses frères d'armes que de ses chefs qui savaient que l'on pouvait compter sur lui en toutes occasions.

Il fut à peu près de toutes les opérations majeures et servit pendant 35 mois en France et en Belgique comme

commandant de compagnie. Blessé trois fois à la tranchée Régina, à Vimy et à Chérisy, il est titulaire du « Distinguished Service Order », de la « Military Cross » et de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Après la guerre il reprit le service avec le Royal 22<sup>e</sup> Régiment qu'il commanda de 1928 à 1932 et fut nommé aide-de-camp de Son Excellence le Gouverneur Général, Lord WILLINGDON, succédant dans ces deux postes au colonel VANIER.

Au début de la deuxième Guerre mondiale, il était officier d'état-major au Q.G. de la Défense nationale. Il fut promu brigadier au commandement de la région militaire n° 4 à Montréal; puis il conduisit outre-mer la 8<sup>e</sup> brigade d'infanterie. Dans toutes les positions qu'on lui confia, il montra toujours le même esprit de dévouement poussé jusqu'au sacrifice. Sa compétence basée sur une longue expérience, était très appréciée par le haut commandement.

\* \* \*

C'est maintenant le major MORGAN qui commande; il lui reste peu d'officiers, entr'autres le capitaine Roméo DUPUY, les lieutenants « Roddy » LEMIEUX et BOURGAULT et le médecin MARIN, qui commence à en avoir assez de soigner des blessures sans pouvoir en faire.

Comme la situation des troupes de droite est incertaine, la nouvelle ligne est consolidée et les opérations suspendues à 1745 h. Les vainqueurs ont devant eux la plaine et les deux derniers mais formidables remparts de la ligne Drocourt-Quéant.

Encore un coup de massue et la fameuse forteresse d'Hindenburg aura vécu. Il n'y aura plus que le canal du Nord à franchir.

Le Général TREMBLAY, après avoir visité toute la

ligne occupée par sa brigade, envoie le Major VANIER, le plus ancien du 22e, prendre le commandement de l'unité décimée. Jusqu'alors pour l'opération « CHÉRISY », VANIER assurait la liaison entre les 4e et 5e brigades.

VANIER rejoint les survivants du bataillon à la bruyante; ils n'occupent pas de ligne bien déterminée, mais sont terrés là où, fourbus après l'attaque, ils se sont étendus, dans des bouts de tranchée, des trous d'obus, des plis de terrain... Ils n'en peuvent plus.

Le lieut.-col. CLARK-KENNEDY, officier de grande classe, qui commande le 24e bataillon, voisin du 22e, et VANIER se concertent sur les mesures à prendre. Les ordres donnés pour la nuit, ils établissent un seul quartier-général. D'ailleurs, ce qui reste des deux quartiers-généraux partis à l'assaut deux jours avant ne suffit pas à en former un seul.

Vers neuf heures trente le lendemain matin, 28 août, un officier d'état-major — un peu essoufflé, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il a dû traverser quelques barrages d'artillerie nourris — arrive à l'abri et annonce aux deux commandants qu'une nouvelle attaque à laquelle les mêmes troupes participeront, sera déclenchée le jour même à midi et demie. Clark-Kennedy et Vanier se regardent sans parler, mais leur silence est éloquent... puis Clark-Kennedy, l'aîné des deux, dont la conduite héroïque par la suite lui méritera la « Croix Victoria », dit: « It'll be all right ». VANIER fait un signe d'assentiment mais chacun sait ce que l'autre pense.

Ils n'ont rien à reprocher cependant au haut commandement. Il est naturel que l'on pousse à bout, jusqu'au bout, les divisions et unités qui poursuivent l'ennemi en retraite. Une relève prématurée représente une perte de temps qui permet quelquefois à l'adversaire de se ressaisir et de se

défendre. La relève doit se faire quand on a la certitude, par l'épreuve du feu et de la mort, que la troupe ne peut plus avancer. Ceux qui, par le hasard de la guerre, se trouvent ainsi sacrifiés, doivent accepter cette immolation dans l'intérêt du bien commun et de la victoire finale.

Comme les hommes sont à découvert et tout mouvement est observé par l'ennemi, il n'est pas possible de prendre en plein jour les dispositions préparatoires qui sont normales avant une attaque, — par exemple: grouper les hommes et les disposer sur le terrain en respectant les intervalles imposés par les règlements. Dans ces conditions, VANIER réunit ses quelques officiers, dans un trou d'obus et leur dit: « Nous attaquerons de nouveau à midi trente. Le signal du départ sera un barrage d'artillerie. Quand vous l'entendrez, levez-vous et dites aux hommes de vous suivre ». VANIER ajoute qu'étant sans état-major, il marchera au centre du bataillon où tous pourront le voir et le trouver. Il indique aux officiers l'objectif et les rôles qu'ils auront à jouer. Il désigne le jeune « Roddy » Lemieux pour commander ce qui reste d'une des compagnies.

À midi trente, un barrage léger annonce l'heure « H ». Les officiers et les gradés se dressent, appelant leurs hommes qui tous se lèvent. Les mitrailleuses qui dominent le terrain crépitent aussitôt; péniblement, par bonds, les survivants du 22<sup>e</sup> avancent, mais pas loin; sous la pluie des balles entremêlées d'obus, ils tombent comme le blé fauché. VANIER est transpercé d'une balle qui effleure le poumon droit. Un brancardier en train de lui prodiguer les premiers soins est déchiqueté par un obus dont quelques éclats fracassent le genou droit de VANIER et traversent le mollet gauche emportant un morceau du tibia.

Le médecin-capitaine MARIN arrive quelque temps après et fait les pansements. Sur un brancard, VANIER

est porté vers l'arrière. En route on croise l'aumônier, le major FORTIER, qui lui donne l'absolution, puis il est placé dans une ambulance à destination d'Arras d'abord, où il subit un examen préliminaire; il est aiguillé ensuite sur l'hôpital de Ligny St-Flochel où il est amputé de la jambe droite.

Le commandant de la Division, le général BURSTALL, vient à l'hôpital et apporte à VANIER l'assurance du Haut Commandement que la vaillante conduite et les pertes terribles du 22e n'ont pas été en vain, bien au contraire qu'elles ont facilité l'avance des troupes qui lui ont succédé et ont contribué ainsi à la victoire.

## LE MAJOR-GÉNÉRAL G.-P. VANIER, D.S.O., M.C.

Traçons en raccourci la carrière de ce soldat gentilhomme que nous, du 22<sup>e</sup>, avons connu au feu, George P. VANIER.

Au régiment, c'était un bon camarade d'une courtoisie qui jamais ne se démentit; il était toujours prêt à rendre service à chacun, même dans les circonstances les plus difficiles.

On vient de lire comment, conduisant ses hommes à l'attaque, il fut blessé à Chérisy.

Avocat lorsque la guerre éclata, il exerçait sa profession à Montréal avec MM. DESSAULES et GARNEAU.

Fin septembre et début octobre 1914, VANIER fut de ceux qui se réunirent au mess du 65<sup>e</sup> régiment à Montréal pour organiser et lever le 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français. Il arriva au front avec l'unité le 15 septembre 1915 et à l'exception de quelques mois à l'hôpital après le sanglant stage du 22<sup>e</sup> au Saillant d'Ypres en juin 1916, y resta jusqu'à l'attaque du 28 août 1918, au cours de laquelle il perdit sa jambe.

Ses états de service sont beaux. Il fut le premier, au régiment, à être recommandé pour la « Military Cross », si convoitée, qui n'est décernée que pour faits d'armes héroïques devant l'ennemi. Ce fut la nuit du 2 au 3 janvier 1916, dans le secteur de Vierstraat en Belgique. Il commanda un détachement de volontaires et, après avoir traversé le fil de fer ennemi, fit sauter un poste de mitrailleuses à près de six cents pieds en avant de nos tranchées et à une vingtaine de pieds des Allemands.

Au mois de juin suivant, commandant de compagnie en première ligne, dans Zillebeeke, à la pointe du Saillant

d'Ypres, il fut blessé une première fois. Trois mois plus tard, il rejoignit son unité et y assumait les fonctions d'abord de commandant de compagnie et ensuite d'adjutant-major. Il participa aux batailles de Vimy, la Côte 70, Passchendaele, Amiens et enfin Chérisy. Au mois d'août 1918 il gagna la D.S.O. et ajouta une « bar » à sa croix militaire — ce qui équivaut à l'avoir gagnée une seconde fois — pour sa conduite au cours des deux attaques d'Amiens et de Chérisy. Le 10 juillet 1917, le Gouvernement Français lui décerna la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Pour lui, après Chérisy, la guerre était finie, mais non la carrière militaire. Rentré au Canada, il reprit sa profession d'avocat, mais il se rendit bientôt compte que la vie sédentaire ne pouvait plus lui convenir. Il recherchait le mouvement, la vie au grand air. Aussi, lors de l'organisation du Royal 22e Régiment, perpétuant le 22e bataillon du front, le glorieux blessé reprit du service et fut nommé major, commandant en second. Peu après, le gouverneur général, Lord Byng de Vimy, l'appela à Ottawa aide-de-camp. Ses chefs le considéraient comme un des meilleurs officiers de la force permanente. Ils l'envoyèrent en 1923 au « Staff College » à Camberley, Angleterre, où il suivit le cours d'état-major de deux ans. En avril 1925 il revint à Québec commander son régiment pendant trois ans.

En février 1928 il fut détaché à la Société des Nations à Genève en qualité de représentant du Canada à la Commission Permanente pour les questions militaires, navales et aériennes.

En 1931 il fut nommé secrétaire au Haut Commissariat du Canada à Londres et en 1938, Ministre du Canada à Paris, en remplacement de l'Honorable Philippe ROY. Au moment de l'occupation allemande de la France, il ferma la légation canadienne à Paris le 10 juin 1940 et suivit le

Gouvernement Français à Tours puis à Bordeaux. Le 23 juin, après l'armistice, il quitta la France, se rendit d'abord en Angleterre, puis trois mois plus tard au Canada, où il fut nommé Président-conjoint du comité pour le recrutement civil à Montréal, en même temps que membre de la Commission de Défense États-Unis-Canada. En septembre 1941, le Ministre de la Défense Nationale lui confia le commandement de la région militaire de Québec avec le grade de général de brigade.

Début 1943, il fut nommé Ministre du Canada à Londres — où il se rendit en avril — auprès du Comité Français de la Libération Nationale et des gouvernements de Belgique, Grèce, Pays-Bas, Pologne, Norvège, Tchécoslovaquie et Yougoslavie. En janvier 1944, il partit pour Alger auprès du Général de Gaulle où il resta jusqu'à la fin d'août pour retourner à Paris qui venait d'être libéré.

Aujourd'hui, le Major-Général VANIER est Ambassadeur du Canada à Paris.

\* \* \*

Revenons au feu. Dès le début de l'assaut, le capitaine Roméo DUPUY est tué d'une balle en plein front. Excellent officier, ayant fait ses preuves en 1916 dans la Sillant d'Ypres où il fut blessé, il est de retour au front depuis quelques semaines.

Peu après, le lieutenant « Roddy » LEMIEUX tombe, une blessure mortelle au ventre. Après un pansement sommaire, on le transporte sur une toile caoutchoutée d'abord — jusqu'à ce que les porteurs trouvent des brancardiers — puis en ambulance au poste de secours principal à Arras et ensuite à l'hôpital de Ligny St-Flochel. Dans la même ambulance se trouve le major VANIER qui, bien que grièvement blessé, conserve toute sa connaissance... Il observe

le teint terreux de « Roddy » et se rend compte qu'il est condamné.

À l'hôpital, Lemieux est avec quelques-uns de ses camarades blessés la veille: BLAIS, ROY, LAMOTHE, Braun LANGELIER, ARCHAMBAULT, ROUTIER, McKNIGHT, BOULANGER dont le lit est au pied du sien. Le lendemain matin le drap que l'infirmière, d'une main pieuse, remonte sur son visage, apprend à ses camarades la mort de leur jeune ami. Il est inhumé au cimetière de Ligny St-Flochel. Fils de l'Honorable Rodolphe LEMIEUX, ancien Ministre et Président de la Chambre des « Communes », filleul de Sir François JETTÉ, « Roddy » LEMIEUX est mort à 20 ans, un enfant, presque, mais au cœur de preux.

VANIER abattu, le commandement revient maintenant au major MORGAN, « Billy », pour les amis et les amis de « Billy » c'est tout le monde.

Le jour se lève; l'artillerie et les mitrailleuses n'ont pas cessé de marteler et elles continuent . . .; la pluie aussi.

Au loin, on aperçoit sept à huit chevaux. C'est l'attelage d'un canon boche qui tire de plein fouet. Les équipes des pièces et des nids de mitrailleuses sont des troupes sacrifiées. Il faut leur rendre cette justice, qu'elles font, elles aussi, preuve d'un courage extraordinaire. Elles tiennent jusqu'au dernier moment et se font tuer sur place. Mais au combat corps à corps, les Canadiens ont chaque fois le dessus. Les Allemands n'aiment pas la baïonnette!

On fait le bilan, il reste 180 gradés et soldats et 4 officiers.

À 1100 h., des patrouilles envoyées en avant rapportent que le passage est maintenant possible dans le fil barbelé. MORGAN continue l'attaque. De nouveau les mitrailleuses déciment nos rangs mais ce qui reste du 22e franchit la

crête et avance de quelque 600 pieds. Non seulement il est impossible d'aller plus loin mais ce serait folie de demeurer, la position est intenable.

MORGAN alors donne l'ordre de regagner le versant ouest de la crête. Mais, comme il couvre le repli de ses hommes, il est frappé d'une balle de mitrailleuse au ventre. Le voilà dans un trou d'obus avec son ordonnance qui lui fait un pansement de fortune. Décidément, les trous d'obus sont, sur le champ de bataille, le dernier salon où l'on cause... mais pas longtemps.

Comme l'ordonnance se glisse au dehors pour aller chercher de l'aide, une balle l'atteint à la jambe et il retombe près de son chef. La façon dont le membre fut bandé par les deux malheureux invalides aurait fait renvoyer de l'hôpital une apprentie infirmière n'ayant que quinze jours de pratique.

Il est midi; isolés dans un trou d'obus, à six cents pieds de leurs compagnons qui les croient morts tous deux, ils sont près des postes avancés allemands. Leur trou n'est pas profond, trois pieds tout au plus. Ils ont deux boîtes de « corned beef » et quelques biscuits de matelots. Comme breuvage, un peu d'eau boueuse qui croupit au fond du trou. Voulant savoir jusqu'à quel point ils sont surveillés, le soldat lève son casque d'acier au bout de son fusil à quelques pouces du sol... une volée de balles vient s'y aplatir. Et nos Canadiens se le tiennent pour dit. Ils restent donc là, sans soins, épuisés par la perte de sang, glacés par la pluie qui ne cesse pas. Pendant la nuit, ils entendent tout autour d'eux un grouillement confus et continu; peut-être des blessés, rampant, qui cherchent à regagner leurs lignes respectives; peut-être des rats, qui sont légion? Le supplice dure trente heures, car ce n'est que le 29 à 1800 hrs, à la brunante, qu'ils sont retrouvés et emportés par une

patrouille du 24<sup>e</sup> Bataillon. On s'accorde à dire qu'il n'est pas passé au 22<sup>e</sup> — qui en a pourtant vu un bon nombre — d'officier plus brave que le major « Billy » MORGAN. Il reprit du service pendant la 2<sup>e</sup> Grande Guerre et devint colonel outre-mer.

Au moment du repli, le lieutenant BOURGAULT est abattu lui aussi, mais ses hommes parviennent à le ramener dans nos lignes.

Le 22<sup>e</sup> n'a plus un seul officier de troupe. Il ne lui reste que le médecin et le médecin ce n'est pas un officier combattant. Comment, dirent ceux qui le connaissent, pas combattif, le docteur Albéric MARIN ! On va bien voir s'il n'a pas l'esprit guerrier !

En un tour de main, il se débarrasse de ses scrupules, ainsi que de la protection que lui confère la Croix-Rouge; il signe IN PETTO, parce que ça presse, sa démission d'officier non combattant et se nomme, du même trait de plume fictif, commandant de « tout le 22<sup>e</sup> » ... qui compte encore 80 hommes environ.

Il ne lui est pas difficile d'avoir ses soldats bien en main, puisqu'il n'en reste qu'une poignée. Donnant son masque à gaz à l'un d'eux qui n'en a plus, il emprunte le fusil d'un mort, car il y en a à revendre et, avec son glorieux squelette de régiment, continue à faire le coup de feu contre la ligne boche, les nids de mitrailleuses. Il peut ainsi se payer le luxe de « pratiquer » des blessures, lui qui en a tant soignées depuis deux jours, ou plutôt depuis des semaines, car MARIN était aussi à Amiens, une autre fournaise.

Cela ne l'empêche pas de prendre soin de ceux qui tombent. C'est ainsi que, pansant un blessé, il est lui-même frappé à la main gauche par un pistolet à fusée qui part malencontreusement. Mais le bras en écharpe, il continue à diriger ses hommes jusqu'à 2200 hrs, alors que l'éclate-

ment d'un obus tout proche le renverse, assommé, blessé à la main encore, la droite cette fois et termine la carrière d'officier combattant du capitaine médecin MARIN. Il reprend connaissance le lendemain, sous une tente de l'ambulance de campagne de la 4<sup>e</sup> brigade.

Ce beau fait d'armes lui permettra d'accrocher une agrafe à sa Military Cross, chose plutôt rare dans le service de santé; il reçoit aussi, plus tard, la Légion d'Honneur.

À 0400 hrs le 29 août, nos hommes, toujours sur la position conquise entendent du bruit derrière eux... Ils voient des troupes avancer. Se croyant cernés par les Allemands, ils font volte-face. Mais non, ô joie! c'est la relève, c'est le 14<sup>e</sup> bataillon de Montréal. Le premier détachement est sous les ordres du lieutenant Jos PINSULT de la compagnie « A » commandée par le Major HOOD. Il demande le commandant de la ligne de feu qui se présente et décline ainsi ses titres; « sergent-major PEARSON, du 22<sup>e</sup> ». Les deux hommes se regardent, l'officier reconnaît le sergent-major crotté, hâve, les yeux brillants de fièvre et de fierté... Ils viennent du même patelin, Mont-Joli, village sur le bord du Saint-Laurent à 200 milles en aval de Québec. Ils se retrouvent loin du pays, en terre de France, à l'aube d'une troisième journée de combat incessant et meurtrier, l'un échappé à la mort miraculeusement, l'autre venant le relever. Rassemblant les débris du régiment, PEARSON, qui par la suite recevra la D.C.M. pour sa conduite héroïque, se redresse et rend compte: « J'ai encore 39 hommes sous mes ordres, mon lieutenant ».

C'est tout ce qui reste de 700 sous-officiers et soldats et des vingt-deux officiers qui, trois jours avant, étaient montés à l'attaque. Les autres jalonnaient, morts ou blessés, la route de la gloire.

## RÉORGANISATION

La poignée d'hommes du 22<sup>e</sup> à Chérisy avait tenu jusqu'au bout et remettait à ceux qui les relevaient la position conquise, l'objectif assigné par le haut commandement. Le 22<sup>e</sup>, avec tout le Corps canadien, était vainqueur une fois de plus.

Mais il n'avait plus un seul des officiers qui l'avaient conduit dans cette lutte épique qu'était la bataille de Chérisy. Presque tous les sous-officiers étaient tombés également.

La relève terminée, les glorieux débris refirent le chemin parcouru, le champ de bataille défoncé par les obus, semé de décombres et de cadavres. Ils arrivèrent, épuisés, aux lignes de transport établies à l'est de Neuville-Vitasse où ils passèrent la nuit au bivouac.

Le commandement temporaire de l'unité fut assumé par le major G.-E.-A. DUPUIS, « senior » des officiers au bataillon. Lui qui avait été de tous les coups durs, n'avait pu prendre part au combat, étant à l'arrière en service commandé. Le major H. CHASSÉ était en route pour l'unité, revenant d'Angleterre où il avait été en convalescence à la suite d'une blessure.

Le lendemain matin, le 22<sup>e</sup> recevait l'ordre de se rendre à Dainville, un village près du bivouac où il devait être cantonné, chose merveilleuse, — dans des maisons.

Petit à petit, le bataillon reprenait de la vie. Avec les rescapés de la bataille, ceux qui étaient restés en réserve, les blessés légèrement atteints revenus après pansement, d'autres qui rentraient des cours d'instruction à l'arrière, quelques traînants, les gens en congé de convalescence et un

peu de renfort arrivé de la base à Rouen, cela fit, le matin du 2 septembre, un total d'environ 250 officiers, sous-officiers et soldats qui répondirent à l'appel.

Pour remettre l'unité sur pied, il fallait attendre les renforts d'Angleterre, demandés d'urgence. Pour l'instant, n'ayant pas la force numérique d'une unité tactique, le bataillon fut placé en réserve de G.Q.G. c'est-à-dire à la disposition du grand quartier général.

La vie de routine recommença; le bataillon se réorganisa au fur et à mesure de la formation de nouveaux cadres. Quelques jours se passèrent en inspections, instruction, exercice et mise au point des nouveaux venus.

Le 10 septembre, le 22<sup>e</sup> reçut son nouveau chef, le lieutenant-colonel Henri DESROSIERS qui commandait en Angleterre le 10<sup>e</sup> de réserve.

Officier du 65<sup>e</sup> Carabinier Mont-Royal, il était parti en 1914 avec le 14<sup>e</sup> bataillon. Il venait de participer à la 2<sup>e</sup> bataille d'Ypres (première attaque de gaz) lorsqu'il fut rappelé au Canada avec le grade de lieutenant-colonel pour assumer le commandement du 163<sup>e</sup> bataillon, les « Poil aux pattes » d'Olivar Asselin.

Cette unité, après un séjour de garnison aux Bermudes, avait été démembrée, comme beaucoup d'autres, pour constituer la réserve des troupes au front.

Le nouveau commandant amenait avec lui plusieurs officiers du 10<sup>e</sup> de réserve, entre autres le major Rodolphe DESSERRES, le capitaine René MARION et le lieutenant Jules de CORIOLIS blessé quelques semaines avant.

Le major Henri CHASSÉ devint le commandant en second, le major DUPUIS reprenant son poste à la tête de sa compagnie.

Le 15, au cours d'une messe en plein air, il fallut arrêter

le service divin car l'ennemi avait déclenché sur la troupe des fidèles un violent bombardement.

Après plusieurs allées et venues en réserve et en ligne, le 22<sup>e</sup> releva, dans l'après-midi du 19, le 157<sup>e</sup> bataillon des troupes britanniques en soutien de la ligne Hindenburg.

Le 28 septembre, le bataillon prenait position au sud-ouest de Cagnicourt, en réserve de corps d'armée dans le secteur du Canal du Nord.

Le 2 octobre, l'ennemi tenta une contre-attaque sur le front du bataillon, mais il fut repoussé avec de lourdes pertes. Il y eut dans cet engagement 8 soldats tués et 26 blessés, outre les Lieutenants G. E. AUBRY, L.-H. DESJARDINS et J.-F. SOUCIE.

Le même jour arrivait un groupe d'officiers de renfort, les lieutenants A. de TILLY, L. E. A. MORIN, Roméo NORMANDIN, L. PANET, A. PAYETTE et W. PEACHEY.

## LA BATAILLE DE CAMBRAI

Les Britanniques ont attaqué de bonne heure ce matin au sud de Cambrai, mais cet après-midi ils semblent arrêtés on ne sait où par une forte opposition. L'attaque de la 5<sup>e</sup> brigade qui devait avoir lieu à 21.30 hrs ce soir, est remise à 01.30 h. demain matin. L'artillerie ennemie est toujours aussi active. L'état-major travaille ferme à la prochaine attaque. Il s'agit de s'emparer des ponts sur le canal du Nord ainsi que du village d'Escaudœuvres et du faubourg St. Roch. Ce soir, l'ennemi s'est rapproché de nos lignes et de 23.00 hrs jusqu'à 01.00 h. le brigadier-général TREMBLAY fait bombarder le « No man's Land » et le chemin creux où sont les Boches. À 01.30 h. le matin du 10 octobre, le 25<sup>e</sup>, à gauche et le 26<sup>e</sup>, à droite, se lancent à l'attaque précédés d'un violent barrage d'artillerie. À 06.30 hrs, la 5<sup>e</sup> brigade contourne Cambrai par le Nord. Les patrouilles se rendent à près de deux milles à l'est et au sud d'Escaudœuvres sans trouver d'Allemands.

Tous les objectifs sont atteints avec des pertes relativement faibles, trois hommes tués et 20 blessés. On fait près de 300 prisonniers. Le 22<sup>e</sup>, dirigé par le major Henri CHASSÉ, commandant en second, appuie l'attaque et occupe tout le faubourg St. Roch, envoyant ensuite des patrouilles dans Cambrai même. Elles rapportent que la voie est libre et que l'on pourra passer dans Cambrai sans opposition.

C'est le général TREMBLAY à cheval qui entre le premier dans la ville, avec un officier d'état-major, le capitaine BOA, au grand ébahissement de ce qui reste d'habitants. Ils n'en peuvent croire leurs yeux et font un accueil chaleureux aux libérateurs.

À partir de ce moment c'est la guerre ouverte.

Le soir, la 5e brigade attaque l'ennemi qui est découvert à Nelles mais l'assaut est arrêté par les mitrailleuses.

Le soir du 10 octobre, la brigade reçoit l'ordre de suivre la route à l'ouest du canal du Nord entre Mirauchy et Ramillies. À 02.15 hrs. le général BURSTALL téléphone au brigadier-général TREMBLAY l'avisant qu'il doit attaquer à gauche de la 51e division à midi le jour-même.

Bien que les bataillons soient déjà en marche le général TREMBLAY réussit à réunir les commandants vers 03.00 hrs. pour leur communiquer ses ordres. C'est le 24e qui attaquera, appuyé par le 22e; les 25e et 26e relèveront ce soir la 51e division de Estren à Fressigs.

Le matin du 11 octobre, la 4e brigade saute la 5e, continuant l'avance avec la 6e brigade à gauche du Canal du Nord.

L'opération de nuit du 10 octobre effectuée par la 5e brigade est une des plus belles qu'aient accomplies les Alliés durant toute la guerre. La 6e brigade protégeait le flanc gauche et le 24e bataillon était en réserve. Les généraux CURRIE et BURSTALL envoient de chaleureuses félicitations aux vainqueurs. Le jour suivant, la 5e brigade se repose dans Escaudœuvres et les environs.

Le matin du 15 octobre, les 22e et 24e bataillons se rendent à Marquion en camions. Les 25e et 26e prennent le même chemin, mais à pied.

Le matin du 7 novembre au lever du jour, le 22e commandé par le Colonel Henri DESROSIERS attaque à gauche et le 25e à droite. Le premier s'empare du village de Quiévrain et l'autre du village d'Élouge. La population civile est considérable dans ces deux villages; malgré les balles et les obus qui pleuvent, elle est dans les rues pour souhaiter la bienvenue aux vainqueurs et leur offrir des

fruits. L'avance a été aujourd'hui de plus de trois milles et les Canadiens ont traversé la frontière. Ils sont en Belgique.

Pendant la journée du 8 novembre, l'avance continue en dépit d'une opposition constante qui est brisée partout. Le soir, les troupes sont à l'est de Dours avec le 26<sup>e</sup> à gauche. Le 22<sup>e</sup> qui suit en réserve passe la nuit à Élouge.

Jour et nuit sans relâche les troupes progressent. Le matin du 9 novembre, la 4<sup>e</sup> brigade se dirige vers Mons et la ligne s'étend jusqu'au village de Pâturages. Pendant les deux derniers jours, l'avance est de plus de 8 milles et coûte à la 5<sup>e</sup> brigade à peu près 200 hommes. On prend une centaine de prisonniers et libère des milliers de civils.

Le 10 novembre, les 22<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> sont à Wasmès. Les Allemands se battent encore mais en retraitant. Leur manque d'ardeur nous fait deviner qu'ils savent la guerre perdue. C'est demain à 11.00 hrs que la mission allemande doit accepter ou rejeter les termes de l'armistice proposé par le maréchal FOCH. Le soir à 23.00 hrs on apprend que l'armistice sera en vigueur à 11.00 hrs demain.

Au cours de toute cette période, la troupe est cantonnée chez les habitants, qui ouvrent toutes grandes leurs maisons.

Le lendemain, 11 novembre, l'armistice est signé: l'ennemi dépose les armes, la guerre est finie. Le 22<sup>e</sup> est accueilli partout avec affection et enthousiasme par une population en délire qui couvre nos soldats de fleurs.

Un détachement du bataillon, 60 hommes et 2 officiers, prend part le 15 à l'entrée officielle des Canadiens à Mons.

Entrecoupés de périodes de repos, ce fut alors la marche sur l'Allemagne, à pied tout le long. Voici l'itinéraire du 22<sup>e</sup>:

15 novembre — Frameries

- 19 novembre — La Louvière
- 22 novembre — Pont à Celles
- 25 novembre — Boignée
- 26 novembre — St-Servais
- 29 novembre — Cantisse
- 30 novembre — Méan
- 1 décembre — Villers Ste-Gertrude
- 2 décembre — Regme

Le lendemain, le 22<sup>e</sup> passa la frontière, entrant à 09.15 hrs en Allemagne où son premier cantonnement fut à Heuem. Continuons l'itinéraire:

- 7 décembre — Hallschlagg
- 8 décembre — Blankenheim
- 10 décembre — Arloff
- 11 décembre — Mechenheim
- 12 décembre — Friesdorf

Le jour suivant le bataillon gagna Geistingen sur la rive droite du Rhin, traversant le grand fleuve allemand à Bonn à 10.00 hrs.

Musique en tête, aux accords entraînants de « Sambre et Meuse », le 22<sup>e</sup> traversa la belle ville de Bonn, baïonnette au canon et se dirigea vers le Rhin. Le général Sir Arthur CURRIE, commandant le Corps canadien, était sur le pont avec son état-major pour voir défiler nos soldats. En cette occasion mémorable, le 22<sup>e</sup> était commandé par le major H. CHASSÉ.

Geistingen, l'étape suivante, est à 14 kilomètres plus loin. On y resta du 14 au 22 décembre.

Voici comment un de nos officiers décrivit l'occupation du territoire ennemi: « Nos soldats sont maintenant en pays conquis; les Allemands saluent les officiers alliés; les femmes nous regardent avec un air enragé; quelques-unes — beau-

coup même — affectent un air méprisant. Mais tous ont l'air piteux et soumis.

« Il y a maintenant une zone neutre de 6 kilomètres entre l'armée anglaise et les Allemands. Nous vivons sur nos gardes, mais il me semble qu'il n'y a aucun risque à courir. Les Allemands se reconnaissent bien battus et veulent la paix au plus tôt. Du hautain, ils ont baissé à la plus humble soumission et ils ont la sainte crainte du plus fort. »

\* \* \*

Le 22 décembre le bataillon repartit pour Seigburg-Mulldorf. À Noël, tout le monde assista à la messe de minuit à la cathédrale et le lendemain il y eut repos complet. Le 6 janvier 1919, le bataillon prit la garde aux avant-postes; la compagnie « A » à Steildorf, la « B » à Burresbach, la « C » à Willinghogen et la « D » avec la compagnie d'état-major à Geistingen. L'occupation se poursuivit aux avant-postes jusqu'au 14, puis le bataillon repartit en marche de route jusqu'à Bonn où il logea dans les casernes d'infanterie. Il y fut pendant une dizaine de jours, prenant ses aises avec un peu d'exercice pour ne pas se rouiller.

Le 23 janvier 1919, le 22<sup>e</sup> prenait le train pour la Belgique et arrivait le lendemain à Auvelais. C'est déjà une étape sur la route du retour.

Le séjour dans cette petite ville fut très agréable. Le bataillon y passa deux mois et demi et plusieurs de nos hommes en ramenèrent des compagnes.

Le 4 février fut malheureusement jour de deuil pour le bataillon; le lieutenant D. A. DESLAURIERS, M.C., adjudant du bataillon, succomba à la grippe espagnole; tout le bataillon assista à ses obsèques.

Le 2 avril, le 22<sup>e</sup> en tenue de route quitta la Belgique à destination du Havre où il arriva le lendemain.

Après 4 jours passés au camp « Canada », le bataillon s'embarqua pour Southampton (Angleterre) d'où il gagna le camp de Witley le 9 avril à 17.00 hrs.

\* \* \*

Le lieutenant-colonel Henri CHASSÉ, D.S.O., M.C., et son frère le major Antoine CHASSÉ, M.C., recevaient ensemble le 3 mai 1919 des mains de Sa Majesté le roi Georges V, les insignes des décorations qui leur furent décernées au cours de la première grande guerre. En remettant les décorations à ces deux officiers, Sa Majesté leur dit: « I am proud of the Chassé family ».

Au cours de la deuxième grande guerre, cette famille fournissait encore un important contingent d'officiers. D'abord le major Pierre CHASSÉ, M.B.E. et le capitaine Henri CHASSÉ, les deux fils de feu le lieutenant-colonel CHASSÉ, le major Jean BERNIER, fils de madame Jeanne CHASSÉ-BERNIER, et le major Antoine CHASSÉ. Les trois premiers prirent part aux campagnes de Sicile et d'Italie et de l'Europe Occidentale jusqu'au delà du Rhin pour l'occupation. Pierre CHASSÉ a servi aussi en Birmanie.

\* \* \*

Un ancien commandant du Royal 22e Régiment, le colonel George P. VANIER, écrivait ceci le 15 août 1928, après la mort du colonel CHASSÉ qui fut le premier chef de corps du Royal 22e Régiment:

« Henri était un brave. J'ai vécu avec lui pendant de longues et pénibles années. Je l'ai connu dans les moments les plus durs, quand l'âme et le corps se sentent défaillir. Toujours, il opposait aux misères de la guerre une figure souriante. Sa bonne humeur remontait les cœurs hésitants — les hommes croyaient à l'étoile d'Henri; il était aimé d'eux — quel plus beau témoignage peut-on lui rendre ?

« Je me rappelle en particulier un soir de novembre 1917, quand le régiment gravissait le calvaire de Passchendaele. Henri, avec sa compagnie, montait péniblement sur le trottoir improvisé, trottoir étroit et glissant d'où l'on pouvait voir de chaque côté ceux qui étaient tombés le long de la route sanglante et qui dormaient sans autre linceul que la boue des Flandres.

« J'ai vu Henri après les premières stations de ce véritable golgotha ! Il était exténué ; il attendait, au milieu de ses hommes, l'obscurité qui leur permettrait de dépasser la crête protectrice. Sa figure, presque méconnaissable sous la boue et la sueur, était creusée par la fatigue. Malgré tout, on devinait un sourire — triste peut-être, mais un sourire. L'heure venue, il se leva, et sous le fardeau lourd de son attirail, il continua la marche vers les sommets. Le Christ, qui a passé par un même chemin, ne l'a pas oublié.

« CHASSÉ occupait une place si large dans nos souvenirs que sa mort laisse un vide que rien ne saurait combler. Les Canadiens français lui doivent plus qu'ils ne pensent . . . ».

\* \* \*

L'Olympic, le navire jumeau du Titanic de tragique mémoire, leva l'ancre à Southampton le 10 mai 1919, ayant à bord 5.600 soldats canadiens. Le 22<sup>e</sup> était parmi les unités embarquées. Le brigadier-général T.-L. TREMBLAY commandait les troupes à bord ; celles-ci comprenaient, outre le 22<sup>e</sup>, les 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> et 29<sup>e</sup> bataillons, le 5<sup>e</sup> bataillon du Génie, la 5<sup>e</sup> Ambulance de campagne et autres petits détachements.

Quelques heures après le départ, un radiogramme adressé à l'Olympic apprenait la mort, dans un hôpital d'Angleterre, du lieutenant Maurice BARRY de Québec qui avait succombé à une pneumonie.

Après une bonne traversée, le navire accosta à Halifax à 13.45 hrs le 16 mai.

Le premier message de bienvenue reçu à bord, à l'arrivée, fut celui du comité de réception québécois, se lisant comme suit:

Général TREMBLAY,  
à bord Olympic,  
HALIFAX, N.-E.

A vous et à vos braves compagnons, cordiale bienvenue. La terre canadienne est anxieuse de recevoir ceux qui lui ont fait honneur; qui ont soutenu la réputation des Canadiens français et prouvé leur valeur, fidélité et loyauté; ceux dont la tâche glorieuse est terminée. Elle veut leur exprimer sa profonde reconnaissance et témoigner sa grande admiration.

La cité de Champlain veut que la réception qui vous sera faite dans ses murs soit grandiose.

Au nom de vos compatriotes et concitoyens,

CYRILLE F. DELAGE,  
Président du comité de réception.

Le soir même, deux convois spéciaux des Chemins de fer nationaux emportaient vers Québec les officiers et les hommes du 22e.

Ils furent acclamés tout le long de la ligne, mais surtout à Amherst en Nouvelle-Écosse, d'où était parti le 22e original après y avoir séjourné plus de deux mois.

Le bataillon arriva à Québec le dimanche 18 mai au matin et reçut un accueil inoubliable. Malgré une pluie diluvienne tout Québec était sur pied.

Salué en gare par Sir Lomer GOUIN, premier ministre de la province, et de nombreuses personnalités appartenant à tous les milieux, le bataillon se rendit d'abord à la Basilique où l'on dit une basse messe suivie d'un Te Deum

d'action de grâces chanté par Mgr MAROIS; le chanoine LAFLAMME prononça le sermon de bienvenue.

L'après-midi, le 22<sup>e</sup> défila sous de nombreux arcs de triomphe . . . et sous une pluie battante, dans la vieille ville pavoisée comme jamais avant.

La foule massée sur de nombreuses estrades érigées pour la circonstance, lui fit une ovation affectueuse et enthousiaste.

Le soir eut lieu au Château Frontenac un grand banquet où plusieurs orateurs firent l'éloge du 22<sup>e</sup>. La soirée se termina juste à temps pour permettre aux officiers de prendre les trains spéciaux qui devaient amener le bataillon à Montréal. Les soldats qui avaient dîné à la salle d'exercice de la Grande Allée, étaient déjà rendus à la gare.

À Montréal le premier train entra en Gare Viger à 10.00 hrs. Le deuxième suivit 15 minutes plus tard. Depuis 08.00 hrs déjà les rues avoisinant la gare étaient bondées. Les perrons, les galeries et les toits également débordaient de spectateurs. Les régiments de la métropole faisaient la haie pour rendre hommage au bataillon qui au front avait plus particulièrement représenté les canadiens-français.

Le bataillon défila par les rues de Montréal au milieu d'une foule énorme. Les maisons étaient pavoisées et ça et là s'élevaient des arcs de triomphe sous lesquels la troupe passa.

Le cortège gagna le parc Jeanne-Mance où le bataillon fut passé en revue; après il y eut remise de décoration par le général TREMBLAY et service religieux en plein air avec chant du Te Deum. Les fêtes se continuèrent pendant trois jours.

L'après-midi du lundi eut lieu à la caserne de la rue Peel, le licenciement du régiment, le retour à la vie civile

des soldats qui, pendant plus de quatre ans, avaient combattu sur les champs de bataille de France et de Belgique participant ainsi à la libération des peuples opprimés.

Le 22e bataillon canadien-français avait bien mérité de la patrie.

## LES « JOURS DE L'AN » AU FRONT

1914-1915 (SAILLANT D'YPRES)

Pendant la guerre, le calendrier, comme bien d'autres choses, avait été bouleversé pour les gens du front. Les semaines n'existaient plus; il n'y avait pas de dimanche. On ne comptait que par « tour de tranchée ». On était au feu en première ligne ou à l'arrière c'est-à-dire soutien de brigade ou réserve de division. Parfois, après un coup dur, ceux qui avaient eu la chance d'en sortir avaient aussi celle de s'en aller, pour deux ou trois semaines, dans des patelins où l'on n'entendait plus la mitrailleuse; parfois même pas le canon, ou tout au plus un vague grondement lointain qui n'impressionnait pas. On était là pour se « reposer » et pour absorber des renforts afin de préparer un autre « coup dur » dans un autre coin.

C'était relâche au théâtre des opérations, l'on redevenait presque comme les autres humains. Quand il y avait « parade » pour la messe, nous savions que c'était dimanche; qu'après la messe, nous étions libres d'aller où nous voulions . . . dans les limites du cantonnement. Quand on « drillait » au lieu de « dodger » les torpilles aériennes ou les obus, on pouvait conclure que l'on était en semaine.

Il en était de même pour les jours fériés: Pâques, la fête du Roi, Noël, l'anniversaire de la Confédération, le jour de l'an etc., nous les fêtions hors des tranchées mais au feu ils n'existaient pas.

Pourtant la première année, ce fut différent. La guerre était jeune encore; les gens n'étaient pas habitués à sacrifier tout et le reste pour les beaux yeux du Kaiser et les

gros bénéfiques des fabricants d'obus et de munitions. La veille de Noël 1914, de commun accord, des deux côtés de la ligne de feu, certains combattants, sans en référer aux autorités supérieures qui festoyaient en sécurité à plusieurs milles en arrière, s'octroyèrent un armistice de quelques heures.

Ce fut d'abord, dans les tranchées allemandes, un murmure de chants qui s'enfla, grossit, et fut enfin accompagné d'instruments de musique; une tête se leva, puis deux, puis d'autres quand on s'aperçut qu'elles n'étaient pas saluées par la fusillade habituelle. Les britanniques, curieux, en firent autant, agitant les bras. Une voix tudesque cria en anglais « venez par ici ». On répondit « venez vous-même ». On convint d'envoyer des délégations se rencontrer dans « No man's Land ». Elles revinrent ayant échangé des cigarettes contre des boîtes de conserves. Finalement, les officiers s'en mêlèrent et il fut entendu que l'on suspendrait les hostilités, en certains points, jusqu'à minuit le lendemain, ailleurs, jusqu'à l'aube, ailleurs jusqu'à midi. No man's Land devint un boulevard mitoyen où les belligérants se rencontrèrent à mi-chemin; ils échangèrent des bons, des vivres, des articles de toutes sortes. Ils se trouvèrent de bons diables, après tout, de part et d'autres et se demandèrent pourquoi la décision de quelques grands de la terre les avait envoyés se casser mutuellement la figure alors qu'il eût été si simple de vivre en paix. À l'heure fixée, sur un coup de feu tiré en l'air, chacun rentra chez soi et le petit jeu de casse-têtes recommença.

On s'attendait à faire la même chose le jour de l'an; mais les autorités supérieures ayant eu vent de la chose, interdirent tout contact avec l'ennemi, disant que l'on n'était pas là pour s'amuser et que le temps de la guerre en dentelle était passé . . . C'était pourtant plus chevaleresque.

Les Canadiens n'étaient pas de cette partie car ils n'arrivèrent au front qu'en février 1915.

### 1915-1916 (EN FLANDRES)

Le 30 décembre 1915, le 22<sup>e</sup> relevait le 26<sup>e</sup> bataillon dans le secteur de Vierstraat, sur la droite du Saillant d'Ypres. La moitié du régiment était dans les tranchées, le reste en soutien à « *Sandbag Villa* », un peu en arrière. On avait fêté la Noël au cantonnement, il n'était que juste de « donner une chance » aux camarades qui l'avaient passée dans la boue, sous le bombardement.

Le dîner de Noël des officiers avait été servi au couvent de Locre, les bonnes sœurs s'étant dévouées pour en faire un succès. Henri CHASSÉ, Jos. SYLVESTRE, Maurice BAUSET, Aimé GROTHÉ et d'autres s'y montrèrent pleins d'esprit. À la fin du repas, la révérende Mère Supérieure fit une allocution remplie de verve et d'humour à croire qu'elle avait servi jadis comme cantinière. Elle avait d'ailleurs tant de ressemblance avec le lieutenant GROTHÉ déjà nommé, que les camarades d'Aimé ne cessèrent désormais de lui donner ce titre.

Le passage d'une année à l'autre fut donc une affaire de routine, la vie de tranchées ordinaire; il n'y manqua rien, pas même les obus que les Boches firent pleuvoir sur la ligne de feu de 1130 hrs à 1400 hrs. Entre les coups, ils jouaient de la musique à bouche et de l'accordéon.

Mais il y eut une surprise: on fit aux hommes une distribution d'oranges que le quartier-maître avait rapportées de Bailleul par le « cheval martyr ». On appelait ainsi la bête qui traînait la voiture du mess des officiers et que conduisait, soit le révérend capitaine DOYON, l'aumônier, ou son « sacristain » GINCHEREAU. Ces oranges, les pre-

nières que recevaient les soldats depuis leur départ du Canada, furent les bienvenues.

Pour les officiers, il y eut des visites de « *dug-out* » à « *dug-out* », car le cheval martyr n'avait pas rapporté que des oranges, de Bailleul.

Il y eut toutefois un incident: un des nôtres, le soldat BRUNELLE, observateur de Brigade, voulut renouveler l'aventure du premier jour de l'an 1915. En plein jour, il prend sur lui de traverser « *No man's Land* ». Il lie conversation avec les Boches et revient chargé de boutons, d'insignes, etc., ce qui permet d'identifier les unités ennemies d'en face. Son but était aussi de pousser une reconnaissance vers un endroit suspect dans les lignes boches, près d'un petit bois. Au retour, il signale l'entrée d'un puits de mine près de l'endroit en question. Bien que le quartier général se rende compte du danger couru par BRUNELLE pour un motif louable, il est mis sous arrêt parce qu'il n'a pas obtenu l'autorisation préalable.

### 1916-1917 (EN ARTOIS)

Cette année-là, le régiment fut plus heureux. On était en repos pour plusieurs semaines, préparant l'attaque de la côte de Vimy. Cantonnement chez l'habitant, à Divion, près de Bruay, avec une compagnie, la « B », à la Clarence, un village de mineurs sur la côte. Situation de tout repos, à 20 kilomètres du front. De l'exercice « ben tanant » par un froid de loup . . . marin parce que humide en diable.

Le Père Doyon célébra la messe de minuit à l'église du village devant tout le régiment et un grand nombre d'habitants du village qui furent édifiés par le spectacle de ces soldats, catholiques comme eux, dont la plupart communiaient. De bons chrétiens, ces gens du Canada, ma chère ! On ne le croirait pas, puisque ce sont des Anglais !

Le lendemain, jour de l'an, congé pour tout le monde. Repas pantagruélique, payé par le fonds régimentaire, pour les hommes, et de leurs propres deniers pour les officiers. Chez les uns comme chez les autres, le souvenir de la fin de la fête semble être légèrement estompé. Que voulez-vous ! Il y a si longtemps et puis il est traître, le vin de France si on ne le respecte pas !

Il y avait d'ailleurs sujet à réjouissance pour toute l'unité. En effet, les ordres promulgués à midi annonçaient les distinctions suivantes pour le 22<sup>e</sup>, dans les « *New-Year's Honours* »: Le D.S.O. pour le lieutenant-colonel T.-L. TREMBLAY, le major A.-E. DUBUC et le major L.-J. DALY-GINGRAS. Cités à l'ordre du jour de l'armée: le capitaine Léo PATENAUDE; 61898, le sergent Béland RICHARD, Médaille Militaire; 417838, le caporal E. BLOUIN; 61778, le sergent L. RANCOURT; 61215, le soldat brancardier E. BÉLAIR; 417298, le soldat brancardier J.-B. HUBERT.

### 1917-1918 (ARTOIS)

Une autre année s'est écoulée. Cette fois encore, le 22<sup>e</sup> a la chance de célébrer le passage d'une année à l'autre en pays civilisé. Le régiment est en repos à Ligny-lez-Aire, au sud de St-Omer. Après avoir pris part à l'attaque victorieuse mais décimante de Passchendaele, il a été pendant un mois dans le secteur de Méricourt et y retournera après « le congé ».

La veille du jour de l'an, il y a messe militaire à l'église du village, pour le repos de l'âme des morts du 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français. Le 1<sup>er</sup> janvier, l'église étant petite, il faut célébrer deux messes solennelles pour accommoder les soldats et les habitants. Elles ont lieu à 0930 hrs et 1030 hrs.

Au cours de l'après-midi, il y a réception chez le colonel à qui les officiers viennent présenter leurs bons vœux, car le régiment, c'est la famille, pour tous ces hommes qui sont si loin de chez eux, en terre étrangère, et le colonel, c'est véritablement le père du régiment. Il connaît les qualités et les défauts de chacun et c'est auprès de lui que l'on vient chercher un conseil dans les conjonctures difficiles.

Sous-officiers et soldats se délectent d'un excellent dîner dont la pièce de résistance est un rôti de porc, cuit à point. Il en faut des cochons pour nourrir 1,000 hommes ! Le menu, au mess des officiers, comprend aussi ce mets bien canadien. Les cochons sont rôtis dans des fours à pain. Ils n'en sont que meilleurs.

Une autre distribution de récompenses marque cette fête; en voici la liste: D.S.O., le major J.-P.-U. ARCHAMBAULT; M. C., le capitaine Léo PATENAUDE; D.C.M., 61957, le sergent A. KIROUAC. Citations à l'ordre du jour de l'armée, le capitaine Louis LACOSTE; 61110, le sergent Q.-M.-H. DESJARDINS; 2032, le sergent J.-P. KEMPF; 62023, le caporal-suppléant M. FORTIN. C'est un autre groupe qui a su faire son devoir devant le danger.

### 1918-1919 (ALLEMAGNE OCCUPÉE)

Cette fois, la guerre est finie. Les Canadiens, avec les autres alliés, tiennent garnison en territoire ennemi. Le 22e est cantonné à Siegburg-Mulldorf, sur la rive droite du Rhin. Ce que les Allemands doivent rager, non seulement de voir chez eux tous ces soldats étrangers, eux qui comptaient régner sur le monde, mais de devoir les héberger et . . . être polis envers eux ! Pourtant, « ça se tasse » petit à petit. Il y a bien encore des Allemands, surtout des classes supérieures qui affirment qu'ils ont réellement gagné la guerre,

mais que leurs politiciens les ont trahis. Les femmes toutefois semblent s'être résignées à l'inévitable et font bon accueil à leurs hôtes imposés. Tout le monde, jusqu'au dernier des « *privates* » est logé dans des maisons et tout le monde a un bon lit. Cela change de la vie des tranchées. Aussi, les rapports avec la population sont aussi bons que l'on puisse désirer.

Il est toutefois défendu de pousser l'amabilité trop loin, par exemple de se promener dans la rue avec une Allemande. Quant au reste, ça va. Aussi, pour le repas du jour de l'an, on adopte le menu à l'allemande: l'oie et la choucroute. Chaque compagnie a son dîner à part et les volatiles appétissants sont rôtis dans les petits fours que possèdent beaucoup de maisons. Le tout est arrosé de vin et d'excellente bière brune que l'on appelle « la Munich ».

Les habitants témoignant de leurs bonnes dispositions, fournissent même, moyennant finance bien entendu, le cognac et les liqueurs dont la vente publique aux soldats est interdite.

Au mess des officiers comme chez les sous-officiers et les soldats, on évoque, au cours de ces agapes, le pays lointain. On peut enfin entrevoir le moment d'un retour assuré, car il n'y a plus d'obus dans le chemin ni de « *U-boats* » sur la mer. Le prochain jour de l'an se passera en famille, au Canada !

## LES CANADIENS-FRANÇAIS NE SE RENDAIENT PAS . . .

Le 22<sup>e</sup> détient un record très particulier et des plus glorieux. Il est celui de tous les bataillons canadiens, ayant combattu en première ligne, qui a laissé le moins de prisonniers aux mains des Allemands.

Pendant toute la durée de la guerre, il n'a perdu, de ce fait, que deux officiers et 16 sous-officiers et soldats mais !...

Les deux officiers étaient grièvement blessés et, ne pouvant rejoindre les lignes canadiennes, furent capturés dans le fil barbelé *allemand*. L'un d'eux, le lieutenant J. MOREAU, mourut de ses blessures deux jours après, dans un hôpital ennemi. L'autre, le lieutenant CLOUTIER, amené en Allemagne, fut très longtemps à guérir.

Quant aux autres, gradés et soldats, trois moururent aussi de leurs blessures en captivité et huit autres, recueillis gravement atteints sur le champ de bataille, traînèrent longtemps dans les hôpitaux d'outre-Rhin.

Cinq hommes seulement du 22<sup>e</sup> n'étaient pas blessés lorsque faits prisonniers, de ces cinq deux furent pris dans les *tranchées allemandes* au cours d'un raid, les trois autres étaient rendus à bout, trop exténués pour se retirer avec leurs camarades quand les Boches contre-attaquèrent à la tranchée Régina.

## . . . MAIS ILS FAISAIENT DES PRISONNIERS

D'autre part, quand il est venu aux prises avec l'ennemi dans les batailles de grande envergure, Courcellette, Vimy, la Côte 70, Amiens, Chérisy, le 22<sup>e</sup> a fait chaque fois des centaines de prisonniers, mais nulle part dans ces combats

il n'a laissé un seul de ses hommes aux mains des Allemands. Et pourtant il sortait de Courcelette avec 6 officiers et 118 hommes sur 25 officiers et 800 hommes montés au combat quatre jours avant. En quinze jours, du 15 septembre au 1<sup>er</sup> octobre 1916, il eut 13 officiers tués sur un effectif de 35. À Chérisy, après quatre jours de combat, il ne restait plus un officier debout et le sergent-major Pearson passant la relève au 14<sup>e</sup> bataillon, revenait à l'arrière avec 39 hommes, les lambeaux du 22<sup>e</sup>.

## SÉPULTURES

On célèbre tous les ans, le 11 novembre, la fête du souvenir, la fête des morts de la guerre. Presque toutes les nations, toutes les familles ont été éprouvées par ces deuils cruels. Il ne s'agit pas, ce jour-là, de rappeler des victoires, de glorifier des faits d'armes, d'exalter des héros vivants. On se recueille, on prie, en essayant d'oublier l'animosité qui nous a jetés les uns contre les autres pendant des années.

Nous avons, à cette occasion, deux minutes de silence pour nous recueillir devant le cénotaphe. Mais un cénotaphe, c'est un tombeau vide, et deux minutes, c'est bien peu pour évoquer les morts de quatre années. Il nous faut nous reporter là où les camarades reposent. Pour ma part, pendant ces deux minutes, tous les ans lorsque sonne le « Dernier appel », j'évoque la mort de ceux qui tombèrent à mes côtés ou qui me furent près par l'amitié. C'est le lieutenant Abel BEAUDRY, le brave garçon mélancolique qu'on sentait prédestiné. Avec lui j'avais servi la messe de notre aumônier dans la Briqueterie, près d'Albert, la veille de sa mort à l'assaut de Courcellette. — C'est le capitaine Charles-Joseph SYLVESTRE, l'ami de tous, ancien camarade de journalisme, alors que tous deux nous collaborions au « *Devoir* » avant d'aller faire notre devoir sur les champs de bataille. Il tomba en chargeant à la tranchée Régina, le sourire et la pipe aux lèvres, car personne, ni au « *Devoir* » ni au 22e n'a jamais pu se représenter Jos. SYLVESTRE sans sa pipe et son sourire. C'est encore Georges PELLETIER, mon ordonnance, tué à mes côtés, en face d'Acheville, avec quelques autres, pendant qu'avec le major Olivar ASSELIN, le capitaine C.-E. LEBLANC et le lieutenant

Raoul de SAINT-VICTOR, dans le trou d'obus qui nous servait de tranchée, on nous dégageait de la terre, des débris, des morts et des blessés.

C'est aussi . . . mais non ! les deux minutes sont écoulées; on ne va pas plus loin sur la route du souvenir.

Voici d'ailleurs que le clairon sonne le Réveil, symbolisant ainsi l'apothéose de la gloire, de la résurrection de ces âmes qui ont donné leur corps pour une cause qu'elles croyaient juste, pour la défense des faibles et des opprimés. Qu'importe que certains aient abusé de ces beaux sentiments, de cet idéal, pour s'enrichir en vendant du matériel de guerre et en trafiquant de ces morts et de cette gloire. Cela prouve que, si le soldat ne voyait pas toujours clair dans les raisons qu'on lui donnait pour le faire marcher, il y allait parce qu'il avait du cœur, sans discuter les motifs de son sacrifice.

Il y a maintenant tout le long de ce qui fut le front pendant quatre ans, des cimetières soignés et fleuris. On les compte par centaines; dans chacun d'eux, il y a des milliers de tombes toutes semblables à celles qu'on peut voir à Montréal, dans la concession des soldats, aux cimetières de la Côte-des-Neiges et du Mont-Royal. C'est le modèle adopté par la Commission impériale des tombes de guerre, qui voit à l'entretien des cimetières, après avoir veillé à la sépulture des soldats du Commonwealth partout où ils sont morts des suites de la guerre, c'est-à-dire sur tous les continents du monde.

Mais c'est là œuvre d'après-guerre. Au combat il ne servait à rien de dresser des monuments; le prochain bombardement les abattait en même temps qu'il labourait le sol.

Voici que maintenant ils sont alignés, comme à l'exercice, sans distinction de rang, sauf pour l'inscripton sur la pierre. C'est propre, reposant.

Pendant la guerre, on mourait comme on pouvait. Dans la vie de tranchée ordinaire, on perdait de un à vingt hommes par tour de service de 4 à 6 jours. Dans nos lignes, la mort était l'œuvre des obus, des torpilles, de la mitrailleuse et des canardeurs. Nos morts, comme nos blessés, étaient évacués; les derniers aux hôpitaux, les autres au petit cimetière de l'arrière, au champ de repos paroissial ou à un enclos de fortune. Si les circonstances le permettaient, on fabriquait des cercueils tout simples; le plus souvent, c'était une couverture d'intendance qui servait à la fois de linceul et de cercueil.

Mais dans les attaques, les vagues d'assaut d'unités différentes se succédaient. On ne pouvait s'arrêter pour secourir les blessés, encore moins pour recueillir les morts fauchés par les obus et les balles, car il fallait atteindre l'objectif; et là, c'était le combat corps à corps. Les brancardiers s'efforçaient de porter secours aux blessés. Il fallait souvent attendre un jour ou deux avant de risquer l'évacuation, car on continuait à balayer l'arrière pour empêcher l'envoi des réserves. Lorsque l'attaque échouait et qu'il fallait se retirer, les morts restaient en territoire ennemi, à la grâce de Dieu...

Dès qu'il y avait accalmie, il fallait nettoyer le champ de bataille, tant pour donner aux morts une sépulture décente que par raison d'hygiène. C'était une des nombreuses besognes des bataillons de pionniers, composés de soldats inaptes au service des tranchées. Ils étaient, pour le génie, de précieux auxiliaires. Formés en équipes, ils parcouraient l'ancienne zone neutre capturée par les troupes maintenant en avant. Ils ramassaient les morts et dégageaient ceux qu'un obus avait enfouis, ils recueillaient les membres arrachés et déchiquetés.

Il fallait procéder tout d'abord à l'identification; donner à ces restes des états civils, pour pouvoir assurer aux parents que leur fils, leur père, etc., était bien mort et reposait à tel endroit. On creusait de longues fosses où on déposait les morts côte à côte. Des membres de la Commission d'enregistrement des tombes accompagnaient chaque détachement, le quartier général dressait les listes de noms et d'endroits.

Mais il y avait d'autres cas où rien ne permettait d'établir l'identité du défunt. Il ne restait que des débris informes d'où la plaque d'identité avait disparu avec le poignet qui la portait.

Alors que le narrateur, avec sa compagnie, occupait en 1917 le secteur du Pylone, entre Lens et Neuville-St-Vaast, en avant de Souchez et Carency, il y avait derrière eux, dans un espace sans cesse ravagé par les obus, des sections complètes de soldats français tombés pendant les attaques de 1915 sur Notre-Dame de Lorette et la crête de Vimy. Ils étaient là, alignés comme les avait fauchés la mitrailleuse, squelettes encore habillés de leur pantalon rouge et de leur capote bleue, ou du moins de ce qu'en avaient laissé les rats et les corbeaux. Seuls, les os et les buffleteries étaient intacts. Le narrateur ramassa parmi ces morts une plaque d'identité que la rouille avait détachée de la chaînette; elle porte (il l'a encore) l'inscription suivante: DUTHIL, Robert, 1914; au revers, SEINE, 1 b, 288. Il chercha pendant qu'il était en France à se mettre en rapport avec l'unité, sans aucun doute le 1<sup>er</sup> bataillon du 288<sup>e</sup> régiment mais sans succès.

Tout le long des routes, dans les champs, on rencontrait des centaines de croix, toute simples, portant, écrite à la diable, une phrase poignante dans son laconisme: SOLDAT INCONNU, ou bien CONNU DE DIEU SEUL,

ou SOLDAT ALLEMAND, CHASSEUR FRANÇAIS INCONNU, CANADIEN SANS NOM, etc. . . .

La Commission impériale des tombes de guerre s'est occupée de concentrer les morts du Commonwealth en de grands cimetières, terrains cédés à perpétuité par la France et la Belgique. Tous les corps qu'on a pu exhumer furent réunis dans un de ces nombreux cimetières. Pendant plusieurs années, des équipes déléguées sur place demeuraient à la disposition des fermiers qui, en labourant, mettaient à jour des ossements. Au début, après l'armistice, il y en avait plus de 20 par jour, par secteur. Ces restes étaient immédiatement transportés au cimetière officiel le plus proche. Il y eut des cas où l'on retrouva en 1922 des corps de soldats tués en 1916 et parfaitement conservés, comme s'ils dormaient. C'était dans les terres glaiseuses du Sailing d'Ypres, entre Kemmel et Zillebeeke; aussitôt exposés à l'air, ils se décomposaient.

Là-bas les tombes de ceux qui nous sont chers sont l'objet d'une sollicitude bienveillante; sous le soleil de France ou des Flandres ils reposent en paix.

Ils sont 76, ceux de cette phalange du 22<sup>e</sup> dont le nom au tableau d'honneur est suivi de la mention « disparu, présumé mort ».

Ils n'ont pas de tombe marquée d'une croix, mais ces noms sont inscrits glorieux sur la porte de Menin, à Ypres, ainsi que sur le monument de Vimy, en terre canadienne de France.

Qui sait ? Peut-être est-ce l'un d'eux, ce soldat inconnu dont les restes anonymes, objet de la vénération des foules en l'Abbaye de Westminster à Londres, symbolisent l'esprit de sacrifice de tous les soldats du Commonwealth qui sont morts au champ d'honneur.

Qu'il me soit permis de terminer l'histoire du 22<sup>e</sup> bataillon canadien-français par un hommage à tous les morts non identifiés de la guerre 1914-1918.

Cette strophe sublime, burinée dans la pierre, est de l'Évêque d'Arras. Elle a été copiée à Notre-Dame-de-Lorette, non loin du monument canadien de Vimy, sur les murs de l'ossuaire où sont réunis les restes de 8,000 soldats inconnus:

- « Ossements qu'animait un fier souffle, naguère,
- « Membres épars, débris sans nom, humain chaos,
- « Pêle-mêle sacré d'un vaste reliquaire,
- « Dieu vous reconnaîtra, poussière de héros. »

FIN DU TOME I

## TABLE DES MATIÈRES



Hors-texte — major-général T.-L. Tremblay	4
Préface	7
Avant-propos	9
L'étape (en guise d'introduction)	13
L'organisation du 22e	20
La première victoire — Amherst	27
En mer	36
Séjour en Angleterre	41
La marche au canon	47
Le Saillant d'Ypres	61
Mines et contre-mines	65
Un beau fait d'armes — le lieutenant Vanier	72
Les marraines de guerre	79
Au jour le jour	80
Nos outils et les leurs	
Les armes portatives	82
Grenades et mortiers de tranchées	84
Les mitrailleuses	87
L'artillerie	88
Les gaz	91
Tanks et lance-flammes	93
Décorés par la France	95
Saint-Eloi — la bataille des cratères	98
Un petit tour au front	106
Zillebeke-Mont Sorrel	107
Premiers prisonniers capturés par le 22e	119
Une mauvaise relève	122
D'Ypres à la Somme	124

## HISTOIRE DU 22<sup>e</sup> BATAILLON

La bataille de Courcelette	
La scène et les personnages ... ..	130
La charge . . . en plein soleil ... ..	145
La charge continue ... ..	149
La prise du village ... ..	154
On consolide la position ... ..	159
Les vainqueurs de Courcelette ... ..	165
L'ennemi s'acharne en contre-attaques ... ..	172
Une division prussienne à la rescousse ... ..	180
La tranchée du lieutenant Greffard ... ..	186
L'ultime effort de l'ennemi ... ..	193
La relève — le retour ... ..	198
La tranchée Régina ... ..	206
On change de secteur ... ..	221
Le bon gîte ... ..	224
Bombardement silencieux ... ..	231
Le « red tape » au front ... ..	237
Les cratères ... ..	241
Chien et chat ... ..	247
Aux rations	
Les loisirs du quartier-maître ... ..	252
L'obscur dévouement ... ..	257
Vimy	
Une victoire bien canadienne ... ..	261
Veillée d'armes ... ..	262
Préparation ... ..	268
L'assaut ... ..	271
Devant Acheville ... ..	276
Lens	
La côte 70 ... ..	285
Prendre et garder ... ..	294
Victoire durement gagnée ... ..	298
En première ligne ... ..	303
Passchendaele ... ..	310
Secteur de Méricourt ... ..	317
Un raid — la mort du capitaine Paul-Emile Côté, M.C. ... ..	319

*CANADIEN-FRANÇAIS 1914-1919*

Les âmes — les corps .. .. .	324
Une attaque sur nos tranchées .. .. .	333
Le raid Roy-Morgan	
Opération « A » .. .. .	335
Opération « B » .. .. .	336
Le caporal Joseph Keable, V.C., M.M. .. .. .	339
La bataille d'Amiens .. .. .	344
Le lieutenant-colonel Tremblay promu général .. .. .	352
Un autre héros du 22e, le lieutenant Jean Brillant, V.C., M.C. ..	357
A l'assaut de la ligne Hindenburg — Chérisy	
L'attaque .. .. .	362
On tient bon .. .. .	366
Ceux qui revinrent .. .. .	373
Le major-général G. P. Vanier, D.S.O., M.C. .. .. .	378
Réorganisation .. .. .	385
La bataille de Cambrai .. .. .	386
Les « jours de l'an » au front	
1914-1915 (saillant d'Ypres) .. .. .	398
1915-1916 (en Flandres) .. .. .	400
1916-1917 (En Artois) .. .. .	401
1917-1918 (Artois) .. .. .	402
1918-1919 (Allemagne occupée) .. .. .	403
Les Canadiens-Français ne se rendaient pas... Mais ils faisaient des prisonniers .. .. .	405
Sépultures .. .. .	407

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES  
PRESSES DE THÉRIEN FRÈRES  
LTÉE, LE ONZE NOVEMBRE, MIL  
NEUF CENT CINQUANTE-DEUX.



SUR LA COUVERTURE APPARAÎT LE  
MONUMENT DÉVOILÉ À VIMY, LE 30  
JUILLET 1936, EN SOUVENIR DES  
CANADIENS TOMBÉS AU CHAMP  
D'HONNEUR.

BNQ



000 279 419